JEAN MABIRE

LA BRIGADE FRANKREICH



La tragique aventure des SS français

fayard

JEAN MABIRE
LA BRIGADE FRANKREICH
fayard


COLLECTION DIRIGÉE PAR CONSTANTIN MELNIK

DANS LA MÊME COLLECTION

Paul Bonnecarrère

PAR LE SANG VERSÉ
La Légion étrangère en Indochine
Prix Eve-Delacroix, 1969

QUI OSE VAINCRA
Les parachutistes de la France libre

LA GUERRE CRUELLE
Légionnaires en Algérie

Robert Auboyneau et Jean Verdier

LA GAMELLE DANS LE DOS
Un bataillon dans la bataille de France
Prix des Maisons de la Presse, 1972

Jean Noli

LES LOUPS DE L'AMIRAL
Les sous-marins allemands dans la bataille de l'Atlantique

LE CHOIX
La Marine française dans la Seconde Guerre mondiale

Roger Bruge

FAITES SAUTER LA LIGNE MAGINOT !
La première histoire complète de la ligne Maginot

LA BRIGADE FRANKREICH

DU MÊME AUTEUR

DRIEU PARMI NOUS
La Table Ronde

LES HORS-LA-LOI
Robert Laffont

En collaboration avec Yves Bréhéret
LES SAMOURAIS
André Balland

Jean MABIRE

Avec la collaboration de Pierre DEMARET

LES S.S. FRANÇAIS

LA BRIGADE FRANKREICH

GRANDS DOCUMENTS CONTEMPORAINS

FAYARD

Avant-Propos

Trente ans après leur engagement, les volontaires français de la Waffen SS restent encore des maudits. Il doit même exister dans l'arsenal judiciaire quelque texte permettant de condamner celui qui ferait l'apologie de leur geste.

Tel n'est pas le propos de l'auteur, qui, dans ce livre véridique, cherche à allier la rigueur historique à la couleur romanesque. Ce qui lui importe, avant tout, c'est de raconter, en serrant le plus près possible la vérité, pourquoi *ses « héros » se sont lancés dans cette aventure et* comment *ils se sont comportés au combat.*

Il ne s'agit donc pas de donner aux SS français raison ou tort. Les plus conscients d'entre eux avaient fait du livre d'Ernst von Salomon leur ouvrage de chevet et se proclamaient, à leur manière, des Réprouvés, *parfaitement indifférents à ce que l'opinion, qu'ils qualifiaient alors de bourgeoise, pourrait penser d'eux.*

Pour la plupart très jeunes, ces garçons furent des contestataires et refusèrent en bloc le monde que leurs cadets veulent détruire aujourd'hui.

Pourtant, toute similitude apparaît vite trompeuse : il y a loin de Nietzsche à Marcuse. Ces « soldats perdus » ne peuvent se rattacher à aucune tradition. Ils furent parfois cocardiers

au sein d'une armée internationale et souvent ingénus au cœur d'un système totalitaire.

Raconter honnêtement leur histoire oblige à préciser qu'ils ne furent jamais mêlés à des tâches policières. Ces combattants français de première ligne ne participèrent pas au monde des camps de concentration.

Pourtant, ils portèrent au col les écussons SS et ne renièrent jamais leur fidélité au camp qu'ils avaient librement choisi.

Capturés au front ou arrêtés à leur retour en France, la plupart furent jugés et condamnés. Moins sévèrement, en général, que les partisans du même bord restés au pays. Ils accomplirent leur peine et payèrent ainsi leur dette envers la justice française et, du même coup, la conscience universelle. Tout est donc dans l'ordre.

Trente ans plus tard, les volontaires français de la Waffen SS continuent à être poursuivis de la haine de certains et du mépris de beaucoup. Mais, paradoxalement, à mesure que le temps passe, ils suscitent de plus en plus la curiosité de l'immense majorité de leurs compatriotes. Beaucoup de jeunes veulent aujourd'hui savoir ce qu'ils furent vraiment, hors de la passion partisane qui transfigura, dans un sens ou dans un autre, leur histoire.

Le moment est venu de restituer cette époque.

Les survivants de la Sturmbrigade Frankreich *— la Brigade d'assaut SS N° 7 — sont aujourd'hui, pour la plupart, des quinquagénaires, tranquilles comme nous le sommes tous en cette « sociétés de consommation ». Beaucoup sont déjà grands-pères. Peu font encore de la politique. Tous s'intéressent pourtant au monde qui les entoure.*

L'auteur de ce livre refuse pour sa part de jouer au jeu facile du « que sont-ils devenus ? » Un monde brisé est bien autre chose qu'une guerre perdue.

Volontaires pour servir un univers qu'ils connaissaient peu, mais qu'ils savaient démesuré, ils ont connu au cœur d'une guerre impitoyable une tout autre dimension du bien et du mal.

Alors, ce qu'ils vivent aujourd'hui dans leur univers familial ou professionnel, n'a plus aucune commune mesure avec ce qu'ils avaient naguère rêvé.

Ils font, à jamais, partie d'un monde à part. C'est pourquoi il ne convient pas de les démasquer. Respecter leur anonymat demeure plus une question de correction que de sécurité.

Cela n'empêchera pas l'auteur de remercier ceux qui l'ont aidé en égrenant leurs souvenirs et en lui livrant leurs documents.

Ce livre est particulièrement redevable aux anciens SS français qui y apparaissent sous les noms de Bartolomet, Chabert, Costabrava, Fernet, Gaulmier, Hennecourt, Kreutzer, Lafarge, Molin, Milsec, Mousquet, Samson et Pinsard-Berthaz.

Il doit beaucoup également à l'étude historique inédite, rassemblée par l'ancien secrétaire d'état-major de la division Charlemagne, *Soulat. Ainsi qu'au témoignage du Dr Büeler.*

L'auteur n'aurait jamais non plus entrepris ce récit si le romancier Saint-Loup n'avait, le premier, avec talent et passion, évoqué les volontaires français de la Waffen SS dans son livre Les Hérétiques, *qui demeure un témoignage irremplaçable où se rencontrent la minutie et le lyrisme. Au seuil de cet ouvrage, il tient à lui exprimer sa gratitude.*

Un second volume doit suivre celui-ci. Il sera consacré à la

Division SS Charlemagne, *de Wildflecken à Berlin. Il va sans dire que l'auteur serait heureux de recevoir des témoignages supplémentaires sur cette époque, ainsi que des rectifications éventuelles sur les événements décrits dans le présent ouvrage.*

Une dernière précision. Agé de treize ans en juin 1940, l'auteur n'a pas servi dans la Waffen SS. C'est sous l'uniforme de l'armée française qu'il a appris à connaître « ce couple divin, le courage et la peur », dont parlait naguère Drieu La Rochelle. Breveté parachutiste et lieutenant de réserve rappelé en Algérie en 1958, il a combattu, à la tête du commando de chasse d'un bataillon alpin, entre le barrage électrifié et la frontière tunisienne. De ce séjour, il a ramené un roman, les Hors-la-loi, *et gardé l'habitude de laisser seulement les guerriers juger les soldats.*

J. M.

LES GRADES DE LA WAFFEN SS

Reichsführer SS	chef de la SS (Heinrich Himmler)
SS Oberstgruppenführer	général de groupe d'armées
SS Obergruppenführer	général d'armée
SS Gruppenführer	général de corps d'armée
SS Brigadeführer	général de division
SS Oberführer	général de brigade
SS Standartenführer	colonel
SS Obersturmbannführer	lieutenant-colonel
SS Sturmbannführer	commandant
SS Hauptsturmführer	capitaine
SS Obersturmführer	lieutenant
SS Untersturmführer	sous-lieutenant
SS Standartenoberjunker	aspirant
SS Hauptscharführer	adjudant-chef
SS Oberscharführer	adjudant
SS Scharführer	sergent-chef
SS Unterscharführer	sergent
SS Rottenführer	caporal-chef
SS Sturmmann	caporal
SS Oberschütze	soldat de 1re classe
SS Schütze	soldat de 2e classe

Première Partie

1.

La flamme jaillit de la nuit.

Un instant, elle vacille, puis s'accroche à la mèche de la bougie, éclairant la scène d'une lueur fragile et dansante. Dans cette cave d'un bâtiment officiel de la capitale frappée à mort, un soldat vient de découvrir une caisse de chandeliers du solstice. Il s'empare d'une « Julturm » et pose cette poterie d'un brun sombre sur une table bancale.

Il n'y a plus d'électricité dans Berlin, mais cette minuscule lumière suffira à éclairer la cérémonie de ce soir. Le Hauptsturmführer Henri Fernet, commandant le bataillon d'assaut de la division *Charlemagne,* va décorer de sa main quelques-uns des derniers survivants français de la Waffen SS.

— Au nom du Führer...

Le jeune capitaine de vingt-cinq ans accroche les croix sur la tenue camouflée de ses hommes. La grosse toile « léopard » est déchirée, plâtreuse, parfois poissée de sang. Les croix de fer, avec leurs angles aigus et leur long ruban noir-blanc-rouge, jettent une note insolite et fulgurante sur les blousons en loques.

Les hommes s'alignent tant bien que mal dans cette cave voûtée, suintante d'humidité. La brique semble rongée par la maladie même de la guerre. Les murs tremblent à chaque explosion. La poussière tombe du plafond et fait vaciller la flamme de la bougie du solstice.

Naguère, chacun de ces volontaires français a rêvé, en s'engageant dans la Waffen SS, d'être un jour décoré sur le front des troupes. Les compagnies formées en carré, l'estrade ornée de feuillage, le vent qui fait claquer le drapeau rouge à croix gammée et le pavillon noir aux lettres runiques blanches, le soleil qui joue à travers les branches et plaque sur les tenues de sortie comme un camouflage de guerre, changeant et doré.

Mais ce soir, la cérémonie semble encore plus extraordinaire. Tous ont des visages noircis, creusés par la fatigue et la faim. Depuis une semaine, ils se battent, presque sans manger, sans boire, sans dormir La plupart de leurs camarades sont tombés. Le bataillon d'assaut a fondu dans la fournaise de Berlin. Ils semblent sortir d'un terrible creuset, avec leurs joues rongées de barbe, leurs yeux fiévreux et ardents, leur peau tirée sur les os, et ce rictus de fatigue et de joie qui découvre leurs dents.

Des pansements mettent une note claire sur la grisaille des tenues de combat. Depuis leur arrivée à Berlin, seuls les blessés graves quittent les postes de combat.

Un coup plus rapproché et plus violent. La bougie du solstice vacille. Les ombres entament sur les murs de la cave comme une danse de mort. Les gestes s'amplifient.

Le jeune officier français prononce lentement les formules réglementaires, détachant ses mots. Dans cette pénombre, on distingue mal ses yeux derrière le reflet des lunettes cerclées d'écaille, qui accentue la pâleur de ses traits. Joues creuses et lèvres minces, il redresse la tête d'un geste sec au moment où sa main serre la main de celui qui reçoit la Croix de fer.

Le pied traversé d'une balle, il reste au milieu de ses hommes, accomplissant pour la dernière fois le geste de décorer les plus courageux.

— Au nom du Führer...

Les SS français ignorent qu'Adolf Hitler s'est suicidé hier à 15 heures 30, d'une balle de pistolet dans la bouche. Aujourd'hui, 1er mai 1945, se termine le premier jour de la dernière semaine du IIIe Reich.

Des officiers de la *Leibstandarte,* la garde personnelle du Führer, ont improvisé un bûcher pour brûler son corps, selon la vieille coutume des tribus germaniques. Mais la lourde fumée noire ne relève encore aucun soldat du serment jadis prêté. Demain encore, les SS français vont combattre, comme ils l'ont juré au chef qu'ils se sont librement choisi, « avec fidélité et bravoure, jusqu'à la mort ».

Depuis leur arrivée dans la capitale encerclée, ils savent que tout est perdu. En défendant le Führersbunker, à quelques centaines de mètres de leur réduit, ils défendent un mausolée. Mais, depuis des jours et des jours, des nuits et des nuits, ils n'ont aucune autre pensée que celle de se battre.

Pendant toute cette journée du 1er mai, tandis que les Russes célèbrent le grand jour du Prolétariat et de la Victoire, ils ont formé un des derniers remparts devant la Chancellerie.

Mutilés, les bâtiments de pierre blanche se dressent tout proches, dans ce crépuscule illuminé par les incendies. Les colonnes sont déchiquetées par les éclats. Dans la cour d'honneur, les statues de bronze d'Arno Breker tintent sous la mitraille. Dans l'orage d'acier, le porte-glaive et le porte-torche sonnent le glas. Des aigles gisent, brisés, sur les marches de marbre.

Toute la journée, les SS français se sont battus Leur dernière position n'est plus qu'un château de sable que va, irrésistiblement, emporter la marée rouge. Pourtant, les vagues que lance sans cesse, depuis l'aube, l'état-major soviétique, ont dû refluer, sanglantes. Il a fallu l'incendie pour obliger les SS français à reculer de quelques mètres.

Maintenant, les voici, pour leur dernière nuit de veille et de combat, solidement installés dans les ruines d'un bâtiment éventré.

Les Russes, sûrs de leur victoire, boivent de la vodka et jouent de l'accordéon depuis la tombée du jour. Les Français entendent ces bruits de ripaille et d'orgie qui semblent surgir du fond des âges et des steppes.

Cette nuit, Berlin change de continent.

— Au nom du Führer...

Le dernier soldat est décoré. Un agent de liaison vient d'arriver de la Chancellerie et évoque une cérémonie analogue, au poste de commandement de la division *Nordland* dont dépend le bataillon d'assaut français :

— Le Brigadeführer Krukenberg a remis la Ritterkreuz à l'Unterscharführer Vaulot.

Malgré son jeune âge, Eugène Vaulot est un des plus anciens sous-officiers et il se bat depuis le début de la guerre sur le front de l'Est. Le premier de tous les Français, il reçoit la cravate de chevalier de la Croix de fer. Demain, il sera tué lors du dernier combat.

A la Chancellerie, le Gruppenführer Mohnke, qui commande les dernières unités de la Waffen SS, vient de décerner deux autres croix de chevaliers à des Français. Mais il n'y aura plus de cérémonies pour décorer l'Oberscharführer Apollot, tué lui aussi quelques heures plus tard, et le Hauptsturmführer Fernet...

Le chef du bataillon d'assaut a franchi en huit mois les étapes de l'ordre guerrier de la Croix de fer : deuxième classe en Galicie, première classe en Poméranie et maintenant chevalier à Berlin. Lui seul, des trois « Ritterkreuzeträger » français, survivra. Ce soir, il parle une dernière fois à ses hommes, dont la Julkerk éclaire les visages noircis, sombres comme la nuit où ils vont entrer.

— Dans cette flamme du solstice, nos ancêtres voyaient l'image du soleil invaincu. Pour nous, hommes de la Waffen SS, la lumière ne saurait s'éteindre. Nous savons que la nuit et la mort arrivent. Mais nous savons que le soleil reviendra. Nous croyons que la vie renaîtra.

Paroles d'une étrange religion, scellée du prix du sang.

En mourant, la flamme arrache des éclairs à l'acier. Tous les SS portent à l'épaule des Sturmgewehr ou des Panzerfaust, ces armes redoutables du combat de rues. Chars détruits et soldats tués, ils ont fait payer un lourd tribut à l'adversaire. L'octroi de Berlin s'est réglé au prix fort.

La ville, écrasée sous les bombes, sombre dans la nuit. Partout des incendies éclatent, transformant les immeubles en autant de bûchers du solstice. Demain, le jour de la défaite sera obscurci par la fumée des brasiers innombrables.

Dans le crépuscule des dieux nationaux-socialistes, des SS français seront parmi les derniers à combattre pour la capitale du Reich, promue à l'état de symbole.

Une semaine auparavant, ils étaient plus de deux cents, les derniers à porter les armes sur les dix mille Français engagés dans la Waffen SS. En ce soir du 1er mai 1945, ils ne sont que quelques dizaines, groupés autour du Hauptsturmführer Fernet.

Les trois quarts de leurs camarades sont déjà tués, blessés, disparus. En cette dernière nuit, les survivants, promis à une mort difficile ou à une longue captivité, savent que leur seul avenir sera de porter témoignage. Non pas tant d'un idéal que d'une attitude.

Il leur reste encore quelques heures pour retrouver le fil de leur aventure. Pas un ne s'étonne d'être en ce moment à Berlin, en position de combat devant la Chancellerie. Cela, c'est la stricte logique de leur histoire.

Ils se souviennent que tout a commencé un jour de 1943, en signant leur demande d'engagement. Mais ce geste n'était pour eux que la conséquence logique d'un passé plus lointain. Au vrai tout commence au mois de juin 1940.

Les SS français venus mourir à Berlin sont les enfants perdus d'une défaite qui les a marqués au fer rouge. Au plus profond de leur cœur, ce souvenir reste aussi indélébile que le tatouage du groupe sanguin, sous l'aisselle de leur bras gauche.

2.

Cinq ans auparavant... A l'aube d'un jour de printemps, la Blitzkrieg commence. Sur tout le front, des ombres jaillissent de la brume. Les chenilles des chars écrasent les bourgeons des arbres déracinés. Les avions surgissent des nuages roses de l'aurore.

10 mai 1940. C'est le jour du jugement. Dans le hurlement des moteurs et des sirènes, le monde apprend brusquement deux mots nouveaux : Panzer et Stuka.

L'armée des bandes molletières fait face à l'armée des bottes cloutées. En quelques jours, la tornade emporte la France dans son souffle brûlant. L'acier que l'on avait promis victorieux fond comme une cire devant un brasier. La ruée allemande bouscule tout. Les motocyclistes, à qui la sueur et la poussière composent des masques tragiques, roulent à la poursuite du soleil couchant. Aucune écluse ne peut arrêter le flot germanique qui coule vers la mer du Nord.

Quelques jours plus tôt, le gouvernement français se précipitait à Notre-Dame. Mais Dieu a refusé le miracle. Des guerriers vert de gris, raides comme des soldats de bois, font la parade sous l'Arc de Triomphe. Ils proclament, sur la boucle d'aluminium de leur ceinturon : *Gott mit uns.*

Dieu est avec eux. Dieu n'est plus français. Dieu est mort dans le cœur de ces hommes qui se serrent autour d'une vieille

mitrailleuse Hotchkiss à bandes rigides et vont se faire tuer, sans aucun autre espoir que de sauver l'honneur. Cent mille garçons tomberont, parce que le hasard ou le courage les arrêteront, face à l'ennemi, sur le bord de la route où roulent les convois de l'exode.

— Plutôt la mort que la honte !

Soldats inconnus dans leur capote couleur de terre, gisant près de barricades dérisoires, que viennent d'enfoncer de leur épaule d'acier les chars à croix noire.

Mais le sang de ces cent mille cadavres pèse moins lourd que la sueur qui glace l'échine de deux millions de prisonniers. Brusquement, la France a honte, honte de ses lâches, honte de ses vieux généraux, honte de ces mois gaspillés dans les matches de football et les soirées de théâtre de la « drôle de guerre », honte d'une défaite qui ressemble brusquemnt à un jugement. Une seule phrase résume tout :

— Nous avons déclaré la guerre à Berlin. Nous avons été battus par Sparte.

Sparte ! Les jeunes Français découvrent avec stupéfaction que les vainqueurs de leurs pères sont des guerriers aux allures de boy-scouts. Les images s'imposent, avec la force d'un mythe qui ne sera jamais plus égalé par la suite. Le choc est brutal. Certains ne s'en remettront jamais. Un quart de siècle aura passé quand des écrivains évoqueront encore ce moment de leur vie.

Ils avaient quatorze ou quinze ans en juin 1940. Ils n'ont pas suivi la route qui a mené certains garçons de leur âge dans les rangs de la Waffen SS. Mais de n'avoir point participé à l'aventure rend leur mémoire encore plus aiguë.

François Nourissier écrit : « Les premiers Allemands arrivés se mirent tout de suite à poil. Hâlés comme des riches, d'un beau ton uni, sans raccords ni brûlures. Ce fut une vilaine sur-

prise quand on les aperçut, tout nus, devant le *Miramar*. Et toutes les villas bourrées de jeunes filles. On avait tout attendu, tout redouté, sauf ces blondeurs d'avant le péché [1]. »

Dominique de Roux rêve : « Un nouvel été s'anime. La nuit meurt. Le bâton de Goering brille comme un obélisque de mica. Les soldats allemands sont les fils du soleil, après ceux d'Alexandre. Ils ne dorment pas. Ils ont la chair provocante, des torses nus, maculés de l'huile des chargeurs, et leur sexe est une barre prise sous le ceinturon. Ils chantent. Ils ont bu de la glace, lapé des brasiers, verts dans les sables si durs. Ils brûlent. Ils tuent. Ils pénètrent dans les ventres vides [2]. »

Philippe Héduy se souvient : « Ils étaient magnifiques ; ceux que j'avais alors vus défiler devant moi, et comme pour moi, étaient magnifiques. Ils chantaient la guerre, l'amour et les jeunes filles. Quelques villageois les regardaient, étonnés par l'allure de leurs vainqueurs, et les écoutaient, stupéfaits. Ces chants étaient d'un autre monde et les chanteurs conquéraient sans peine leur public. Il n'y avait pas d'applaudissements mais notre silence était pire [3]. »

Jean Cau s'interroge : « Je n'oublierai jamais le jeune tankiste SS qui beurrait calmement son pain du plat de la lame de son poignard. Il ne nous regardait même pas. Il flottait autour de lui une odeur de guerre. De drap en sueur, de cuir, d'huile et de graisse tiède. Et s'il nous avait offert des poignards, des uniformes à notre taille et s'il nous avait assis aux commandes de l'énorme jouet, qu'eussions-nous fait de nos cahiers et de nos livres ? Un feu de joie, peut-être [4]. »

Ce qui est pour les adultes le soleil implacable du solstice de juin devient, pour les adolescents, le bûcher où brûle le vieux

1. *Une histoire française*. Grasset.
2. *La Mort de Céline*. Christian Bourgois.
3. *Au lieutenant des Taglaïts*. La Table ronde.
4. *Le Meurtre d'un enfant*. Gallimard.

monde, celui de leurs parents... Qu'ils haïssent les vainqueurs ou qu'ils les envient, et parfois les deux ensemble, ils n'en sont pas moins fascinés par ces adolescents blonds, le casque accroché au ceinturon, qui chantent comme jamais troupe n'a chanté sur la terre française.

Pour les garçons de quinze ans plus que pour tous les autres c'est une armée luciférienne qui marche sur les routes de France. En ce mois de juin 1940, les guerriers de la Wehrmacht possèdent la splendeur de l'enfer.

Jean Cau le dira un jour : « Il est bien dommage et bien étrange que le Mal soit si beau [1]. »

Les Allemands chantent et ne parlent pas. Ces vainqueurs ne demandent rien et ne semblent même pas voir ceux qui les regardent.

Très vite, d'autres rapports s'établissent. La fascination du premier choc fait place à la servilité pour les uns et à l'aversion pour les autres. Les extrémistes sont peu nombreux ; personne ne changera rien à ce fait : la résignation confine à l'indifférence. Le gouvernement de Vichy s'installe. Le maréchal Pétain permet aux orphelins de retrouver un grand-père. Toute la propagande de l'Etat français essaye de rendre les Allemands « transparents ». La Blitzkrieg se transforme en occupation.

Moment étrange de flottement. L'été 1940 brûle dans l'ambiguïté. Il manque encore deux mots au vocabulaire de la plupart des Français : Résistance et Collaboration.

A la rentrée scolaire, les enfants racontent leur première vision de ces jouets de Nuremberg, brusquement animés par les coups de sifflet des Feldwebels.

Le 24 octobre 1940, les grandes personnes se rencontrent à Montoire. Cette poignée de main sur le quai d'une petite gare

1. *Le Meurtre d'un enfant*. Gallimard.

du Loir-et-Cher rend tout cela beaucoup moins intéressant. Le chancelier Hitler et le maréchal Pétain ramassent leurs billes.

Les Français vont pouvoir s'intéresser à des choses sérieuses comme la culture des rutabagas. Les vacances sont bien finies. Il faut travailler. On achète les images bistres du Secours national.

Mais le 11 novembre 1940, quelques jeunes Français manifestent aux Champs-Elysées. Ils veulent se battre. Des débrouillards courageux partent pour l'Angleterre.

Le Maréchal a dit : « La vie n'est pas neutre. Elle consiste à prendre parti hardiment. » Mais le gouvernement poursuit ceux qui prennent parti pour le seul homme en accord avec cette maxime : ce général qui, de Londres, a décidé de continuer la guerre, parce qu'il se fait une certaine idée de la France.

Vichy semble n'avoir qu'un but : tenir le pays à l'écart de cette querelle qui embrase le monde. Pour venger la défaite, les anciens combattants du front et les jeunes compagnons de France portent des bérets basques et marchent en chantant *Maréchal nous voilà*. On marque le pas, tandis que l'amiral Darlan remplace le président Laval. Un instant, la France croit qu'elle va sortir de la guerre, sur la pointe des pieds et attendre la suite des événements dans son réduit auvergnat.

« La patience est aujourd'hui la forme la plus nécessaire du courage. » Le chef de l'Etat n'hésite pas à se contredire d'une maxime à l'autre. Mais la guerre va tout bouleverser.

Tout commence le 22 juin 1941, à l'aube. L'Allemagne attaque sur tout le front de l'Est, du Dniestr au Niemen. La Blitzkrieg repart, en un nouveau solstice de juin. L'Armée rouge bat en retraite, au milieu des champs de tournesols en flammes.

La guerre à l'Est, c'est non seulement la guerre contre la Russie, mais c'est aussi la guerre contre le bolchevisme. L'Allemagne ne va plus être seule à la mener. Pour des raisons idéolo-

giques ou géographiques, par conviction ou par atavisme, de bon ou de mauvais gré, la Finlande, la Hongrie, la Roumanie, la Bulgarie participent à cette guerre, tout comme l'Italie et les nouveaux Etats de Croatie et de Slovaquie. Des volontaires sont recrutés dans toutes les nations de l'Europe occupée et même dans les pays neutres.

Le gouvernement de Vichy se garde d'encourager le recrutement pour le front de l'Est. La France conserve sa marine et son Empire et ne cesse de multiplier les protestations de neutralité.

En zone occupée, un certain nombre d'hommes se sont déclarés favorables à une collaboration avec l'Allemagne. Ils viennent de tous les horizons politiques et leur principale caractéristique est de se disputer férocement, tout en proclamant sans cesse la nécessité du parti unique.

On rencontre parmi eux d'anciens pacifistes qui n'ont pas voulu « mourir pour Dantzig », des activistes impénitents qui ont été de tous les complots contre « la Gueuse », des monarchistes déçus, des communistes retournés, des soldats de 14-18 obsédés par un fascisme à la française, des illuminés qui se prennent pour Clovis, des chômeurs en quête d'une gamelle, des crapules prêtes à se vendre au plus offrant, d'anciens militaires qui rêvent de « remettre ça » contre n'importe quel adversaire, des collégiens fascinés par les fifres et les tambours plats de la Wehrmacht. Pour les activistes de Paris, la guerre à l'Est est une occasion. Ils diront une chance historique.

Dès le 7 juillet 1941, à peine deux semaines après le début de l'offensive, les journaux de Paris annoncent la création de la Légion des volontaires français contre le bolchevisme ou L.V.F. Ce sera une association privée, régie par la loi de 1901.

L'ancien « cagoulard » Eugène Deloncle occupe les bureaux de l'agence *Intourist* pour y recueillir les engagements, tandis que l'ancien socialiste Marcel Déat commence une campagne

de recrutement dans son quotidien *l'Œuvre*. Jacques Doriot, naguère maire communiste de Saint-Denis, devenu « un homme du maréchal » avec l'armistice, décide de partir à la tête des premiers volontaires. Depuis 1936, il a un compte à régler avec Moscou.

Le 18 juillet 1941, sous la verrière du Vel' d'Hiv', la fameuse piste des Six Jours d'avant-guerre, une douzaine de milliers de Parisiens participent à la première manifestation « de masse » de la L.V.F. Des militants en chemise bleu sombre assurent le service d'ordre.

Paris a réussi à prendre Vichy de vitesse. Le gouvernement se trouve devant le fait accompli. Pétain contre-attaque en interdisant aux officiers en congé d'armistice de s'engager dans la Légion antibolchévique.

Finalement, il y aura, en quelques semaines, une dizaine de milliers de volontaires, recrutés presque uniquement en zone occupée. Les médecins allemands en élimineront les trois quarts lors de l'impitoyable visite d'incorporation.

Sous les ordres du colonel Labonne, un sexagénaire du type « culotte de peau », obsédé par les souvenirs de la Grande Armée, les volontaires français monteront en ligne devant Moscou, au début de décembre 1941. Par un froid de — 40°, ils subiront un effroyable baptême du feu à moins de cinquante kilomètres de la place Rouge, perdant une centaine d'hommes en quelques minutes, sur le lac gelé de Djukovo.

Le maréchal Pétain, qui finira par tacitement désavouer ces premiers « soldats perdus », leur a envoyé un message, qui peut prendre un double sens dans une politique de double jeu : « N'oubliez pas que vous détenez *une part* de notre honneur militaire ». Certains prétendront par la suite que cet honneur militaire se trouvait ainsi partagé pour moitié dans la L.V.F. et pour moitié dans les F.F.L. !

Après le terrible hiver 1941-1942, les légionnaires vont quitter les premières lignes pour les arrières. La lutte contre les partisans soviétiques permettra aux plus anciens de retrouver leurs souvenirs des guerres coloniales et de chasser « le partoche » comme ils avaient naguère chassé « le chleuh » dans le Rif.

A l'heure des longues veillées autour des poêles des isbas, dévorés par les poux, crevant de faim et de froid, les doriotistes continueront à s'opposer à ceux qu'ils nomment les « tatahouinards ».

La L.V.F. n'est pas une armée politique. Ou plutôt, elle révèle tragiquement le chaos politique de la France. Le gouvernement français imagine alors, au mois de juin 1942, un an après le début de la guerre à l'Est, de « récupérer » la L.V.F.

Le secrétaire d'Etat Benoist-Méchin, historien militaire et partisan politique, juvénile, distingué, intelligent, hanté par l'aventure de la Reichswehr clandestine et des Corps francs germaniques au lendemain de la défaite de 1918, a l'idée de transformer le régiment 648 de la Wehrmacht en une « Légion tricolore ». Le président Laval, revenu aux affaires au début du printemps 1942, semble décidé à cautionner l'opération.

Le centre de gravité de la Légion se déplace de Versailles en zone occupée, à Guéret, en zone libre. En France, les légionnaires sont habillés en kaki. Ils ne portent la tenue feldgrau qu'en arrivant à l'Est. La légion tricolore semble calquée sur la division bleue espagnole. Pétain se décide à jouer les Franco pour rejoindre le camp du vainqueur.

Après un hiver terrible, le Reich et ses alliés ont redressé la situation en Russie. Lorsque la L.V.F. célèbre son premier anniversaire par une cérémonie dans Paris — avec prise d'armes aux Invalides, messe à Notre-Dame, défilé aux Champs-Elysées et dépôt de gerbe à l'Arc de Triomphe —, Paulus atteint Stalingrad et Rommel assiège El Alamein.

Dans le jeu de Vichy, la L.V.F. apparaît comme la maîtresse carte. Jamais la collaboration n'a été si officielle. Pourtant, les volontaires, perdus sur les arrières du front russe, jouent un rôle politique médiocre et un rôle militaire insignifiant.

Malgré le général de Gaulle et malgré le lieutenant Doriot, la France n'est pas rentrée dans la guerre. Même si des Français se battent — avec courage — dans des camps opposés, sous le casque britannique ou sous le casque allemand.

L'Empire ressemble encore à un oasis de paix armée. Sous le soleil d'Afrique fleurissent les slogans : *la France, la France seule... Un seul chef : Pétain.*

Le sous-lieutenant d'infanterie coloniale Henri Fernet, croix de guerre, commande une section de l'armée d'armistice, en garnison en Mauritanie. Il vibre encore de colère à la pensée de la défaite de 1940.

Les ventilateurs brassent l'air torride. Pas un souffle d'air ne fait frissonner le drapeau, qui semble faire corps avec le mât de bambou. La journée se termine dans une chaleur moite et une lassitude qui s'estomperont avec le crépuscule. Une fois encore, le jeune officier raconte son itinéraire à son commandant de compagnie, un vieux colonial à la forte moustache et au visage rougeaud sous la visière cassée du képi à l'ancre d'or :

— En 1939, je terminais à Henri IV une première année de khagne. Je venais d'avoir vingt ans. La guerre éclate. Je m'engage aussitôt. J'abandonne sans regret l'école normale supérieure pour l'école spéciale militaire. Quelques mois plus tard, me voici avec mon premier galon à la compagnie antichar de la 3ᵉ division d'infanterie coloniale...

— Je sais. J'ai lu vos notes. Vous avez été blessé à deux reprises, au pied et à la cuisse, sur les pentes du Mort-Homme. Je m'y suis battu à l'autre guerre...

— Moi aussi, mon capitaine, je voulais me battre. Mais mes

hommes ne voulaient pas. On ne leur avait jamais appris. J'ai été blessé le 13 juin 1940. L'avant-veille, le jour de mes vingt et un ans, le gouvernement me faisait un sinistre cadeau d'anniversaire : il déclarait Paris ville ouverte.

Le sous-lieutenant Fernet se souvient de l'atmosphère de ces journées d'horreur et de honte :

— Nous étions fous de rage contre ceux qui nous avaient conduits là. Contre les politiciens pourris, contre les généraux gâteux, contre tous ceux que nous appelions « les vieux cons... les vieux salauds ». J'aurais trouvé un avion, je serais parti pour l'Angleterre.

— Avec de Gaulle ?

— Personne ne connaissait encore son nom. Mais Pétain a parlé. On l'a cru. Londres, c'était le refuge des vaincus et des fuyards. J'ai choisi Vichy.

— Et maintenant ?

— Je commande ma section, mon capitaine.

Le sous-lieutenant Fernet se sent prisonnier. Depuis l'attaque contre Dakar, il n'est pas chaud pour rejoindre les rangs gaullistes. Mais l'attentisme de Vichy l'exaspère. Et la politique qui recommence, avec ses marchandages, ses hésitations, son double jeu. Il a soif de pureté et d'aventure. La Légion tricolore ? Quelques-uns de ses camarades se sont laissé tenter. Il s'est opposé à eux avec une sorte de rage froide :

— Toutes les tares de la vieille armée française, avec l'uniforme allemand en prime ? Non ! Ce n'est même pas un régiment de la Wehrmacht, mais un ramassis d'aventuriers, de culottes de peau et de fanatiques.

Fernet veut prouver que les soldats français ne sont pas tous des lâches. Mais cela ne lui semble pas plus possible dans la L.V.F. que dans les F.F.L. Alors, il ronge son frein sous le brûlant soleil d'Afrique.

En attendant quelque occasion, il s'applique aux besognes quotidiennes d'un chef de section. Il passe, très vite, pour un officier modèle. Avec ses lunettes cerclées d'écaille et ses cheveux coupés en brosse stricte, ce Bressan ne se départit jamais d'une gravité presque sacerdotale. Ses camarades l'appellent parfois « le séminariste », parce qu'il rêve d'un ordre de moines-soldats.

Fernet mène durement sa section de tirailleurs sénégalais, parle peu, lit beaucoup, graisse son pistolet, découvre le désert, joue du piano et ne regrette pas un instant d'avoir renoncé à Normale Sup. Il compte les mois de service outre-mer et espère rentrer en France. A temps. A temps, pour quoi ? Il serait encore incapable de le dire. Mais il se sent instinctivement promis pour quelque ordre guerrier encore à naître.

3.

Un ordre guerrier... Telle se veut en 1941 la Waffen SS. Marqués au front de la Totenkopf, la tête de mort, ses hommes prétendent ressusciter les chevaliers teutoniques et reprendre leur longue marche vers l'Est. Mais, la croix noire du christianisme est devenue la croix gammée du paganisme. La Waffen SS mène la croisade en chantant que le Diable rit de sa chevauchée.

La Waffen SS reste encore mystérieuse. On sait seulement qu'elle est issue du petit groupe de militants qui servirent de garde du corps à Adolf Hitler, après l'échec sanglant du pustch de Munich du 9 novembre 1923. Leur uniforme sombre, leur réputation impitoyable qui date de la « nuit des longs couteaux », leurs rites et leurs secrets font des SS un monde à part dans le IIIe Reich. Ils constituent l'Ordre noir, dont on connaît surtout la devise : *Meine Ehre heisst Treue,* mon honneur s'appelle fidélité.

Avec la guerre, la garde personnelle du Führer, la *Leibstandarte Adolf Hitler,* a cessé d'être une unité de parade pour devenir une troupe de choc. Sous le commandement de Josef, dit Sepp, Dietrich, un Bavarois trapu à la figure rougeaude et à la moustache en balai-brosse, elle s'est trouvée à la pointe de tous les combats. Ce bataillon est devenu régiment puis division.

La Waffen SS, c'est littéralement, l'Arme SS. Elle regroupe rapidement plus de cent mille hommes. Depuis la campagne de Pologne, ils se trouvent à la pointe du combat. Les actualités les montrent, avec leurs blousons camouflés qui les font ressembler à des léopards, avec leurs casques couverts de feuillage, avec leurs visages tendus où luisent des yeux clairs et brillent des dents blanches. Ce sont les loups surgis de la vieille forêt germanique. Les SS sont tous très jeunes. On les sait fanatiques, sans pitié, sans peur, sans autre loi que le serment d'obéissance absolue aux chefs désignés par le Führer. Ils portent deux éclairs d'argent au revers droit de leur col et, sur le bras gauche, l'aigle du parti et une bande noire où les noms des régiments ou des divisions se détachent en lettres gothiques d'argent : *Das Reich, Deutschland, Germania, Der Führer, Totenkopf*...

Les SS dépendent de la Wehrmacht uniquement pour les nécessités stratégiques. Pour le recrutement, la discipline, l'instruction, ils restent des hommes du parti national-socialiste. Ils font partie d'une espèce nouvelle, celle des « soldats politiques ». Ils forment, à les croire, « la meilleure troupe du monde. » Et, sur ce point, amis et ennemis leur donnent raison.

Heinrich Himmler, leur chef, a précisé une fois pour toutes leur place : « Toute armée a besoin d'une garde, comme toute nation a besoin d'une élite ».

La Waffen SS, c'est « la garde » de l'armée hitlérienne. Ses hommes sont donc, tout naturellement, les plus beaux, les plus forts, les plus braves. Ils incarnent, en le multipliant encore, le mythe qui a fasciné tous ceux qui ont vu déferler les troupes allemandes sur les routes de juin 1940.

Les SS ne sont pas comme les autres. Ils sont différents. Ils sont inaccessibles. Ils s'instruisent dans des forteresses mystérieuses et combattent dans les pires endroits du front. Là où rôdent la mort et la gloire.

L'Allemagne a élevé la « pureté raciale » au rang d'un

dogme. Il semblerait qu'aucun étranger ne devrait donc entrer dans ces formations, dont la mission reste aussi politique que militaire. C'est justement le contraire. Parce qu'elle est raciste et non pas nationale, la Waffen SS accueille des volontaires « germaniques ».

Elle ouvre ses rangs à ceux qu'on nomme les Volksdeutsche, qui sont des Allemands d'origine vivant hors des anciennes frontières du Reich. Elle recrute aussi dans les pays du nord-ouest européen. Il y a dans la Waffen SS des Danois, des Norvégiens, des Suédois, des Finlandais, des Estoniens, des Suisses alémaniques, des Hollandais, des Flamands. La plupart servent dans une division « internationale », qui a reçu le titre de *Wiking* et combat durement en Ukraine depuis le début de la guerre à l'Est.

La Waffen SS fascine d'autant plus quelques jeunes Français qu'ils n'ont pas le droit d'y entrer... S'y faire accepter ressemble donc à une prouesse. Pour des garçons qui ont trop lu *La Gerbe des forces,* d'Alphonse de Chateaubriant, vieux Celte saisi par la magie germanique, entrer dans cette SS interdite apparaît comme une sorte de conquête du Graal.

Une flambée de romantisme sauvage mélange, en un insolite bric-à-brac, les armures de chevaliers et les tenues camouflées. Le roi Arthur ressuscite sous les traits du Führer Adolf...

Illuminées par les lueurs fulgurantes des gigantesques batailles du front oriental, la vie et la mort prennent les couleurs d'un opéra. Sans cesse exaltée par les images des correspondants de guerre, cette aventure s'impose comme un monde interdit — donc, envoûtant.

Les premiers Français à entrer en groupe dans la Waffen SS viendront pour la plupart des « Jeunes du Maréchal » qui recrutent leurs adhérents dans les lycées et collèges de la zone occupée. Ces gamins brûlent d'envie de « servir », mot

assez magique à l'époque. Ils cherchent des exemples. Ils les trouveront d'abord dans les « Compagnons de France », ces scouts rhabillés à la mode de la Révolution Nationale. Mais à Paris, Vichy est plus loin que Berlin. Alors, les Jeunes du Maréchal rêvent à ceux de la Hitler-Jugend, dont ils voient les plus âgés jouer aux soldats.

L'époque est pauvre. Ils n'ont guère d'uniforme : un calot ou un béret, une chemise à col ouvert, parfois un blouson bleu marine ou une vareuse militaire, d'énormes croquenots cloutés. Ils forment des petites bandes dans les lycées et les collèges. Rapidement, la quête pour le Secours national ne les amuse plus guère. Ils vont déblayer les banlieues bombardées. Puis ils assurent le service d'ordre des réunions du secrétariat à la Jeunesse. Ils se politisent rapidement.

Le mouvement, dont beaucoup d'adhérents n'ont qu'une quinzaine d'années, n'a pas la teinte marquée des partis collaborateurs de zone occupée. Ces jeunes ne se réclament d'aucun des chefs qui se disputent les rênes d'un parti unique sans cesse remis au lendemain. Les jeunes du Maréchal se disent pour Pétain et pour Pétain seul.

Leurs chefs se veulent surtout les « durs et purs » de la Révolution Nationale. Ils n'hésitent pas à faire de la surenchère sur les thèmes de l'époque et se proclament violemment anglophobes et anticommunistes. Parmi le petit groupe qui dirige le mouvement et contribue à lui donner une teinte très « Europe nouvelle », se fait vite remarquer un garçon d'une trentaine d'années, Jean Belastre.

Excessif, ambitieux, tranchant, c'est un garçon blond d'un classique « type aryen » qui se vante facilement de ses appuis à Vichy et à Paris. On prétend qu'il a milité avant la guerre dans une ligue antiraciste, mais il semble décidé à se mettre au goût du jour. Il veut donner aux Jeunes du Maréchal une teinte paramilitaire et — il s'en cache à peine — transformer rapidement ces jeunes pétainistes en jeunes hitlériens.

En cette année 1942, Jean Belastre fait équipe avec Philippe Merlin, rédacteur en chef du magazine *Jeune Force de France,* qui exalte dans ses éditoriaux le culte de la force et le jour des héros. Merlin a, lui aussi, le style de l'époque. Grand, les yeux clairs, les cheveux châtains et ondulés, l'allure avantageuse, il ne cache pas son admiration pour les adolescents martelés par le ciseau d'Arno Breker. Ce Breton a fait jadis partie des équipes du Contadour et se vante d'avoir retrouvé, sous la houlette du berger Jean Giono, les vraies richesses. Il les identifie avec les valeurs du sang et du sol, prônées par le racisme d'outre-Rhin.

Le débarquement américain du 8 novembre 1942 en Afrique du Nord va cristalliser les positions. Devant la rapide avance des Alliés, beaucoup de Français découvrent que la fidélité au maréchal Pétain peut se concilier avec le ralliement au général Giraud. L'amiral Darlan, l'idole des ultras de la Révolution Nationale, donne d'ailleurs l'exemple.

Les Jeunes du Maréchal se trouvent en quelques jours très isolés. Ils passent soudain du rôle de « bons petits » à celui de « réprouvés ». Quelques-uns cherchent à se faire oublier. D'autres, au contraire, se réfugient dans une sorte de défi. Un mot d'ordre circule :

— Notre idéal politique n'est pas lié au communiqué militaire.

Le mouvement, qui n'était qu'une sorte de scoutisme, plus gouvernemental que révolutionnaire, n'a plus de raison d'être. Les militants de Paris sont convoqués pour une des dernières manifestations des Jeunes du Maréchal : une séance de cinéma, au *Max Linder,* sur les boulevards.

Un documentaire ouvre la séance : *La Marche vers le Führer.* Suit un long métrage : *Le Jeune Hitlérien Quex.* Deux heures de propagande national-socialiste. L'engrenage fonctionne bien :

à l'admiration, succède le dépit d'être exclus de ce monde fascinant de la Hitler-Jugend.

Que l'on veuille chasser les Allemands, dialoguer avec eux ou les rejoindre, il semble n'exister qu'une seule et même voie : les imiter. Une réflexion, parmi tant d'autres :

— Il faut leur prouver qu'on peut faire aussi bien qu'eux.

Un sursaut de fierté se mélange à la morsure de l'envie. Les aînés n'ont qu'une idée : s'engager et se battre. Peut-être n'importe où. Mais ne pas rester en dehors de cette guerre.

A la sortie du cinéma, quelques responsables distribuent un tract où l'on reconnaît le style de Jean Belastre et de Philippe Merlin. Il se termine par une nouvelle surprenante : les plus âgés des Jeunes du Maréchal vont quitter la France, « pour s'engager dans les formations motorisées de combat du parti national-socialiste ». Le terme est nouveau et insolite. En allemand, il se dit *National-Sozialitische Kraftfahr Korps* ou NSKK.

En 1931, un jeune ingénieur, ancien officier du front, Adolf Hühnlein, regroupe au sein du parti national-socialiste les passionnés de mécanique. Avec des camions brinquebalants et des motocyclettes pétaradantes, ses hommes vont assurer les liaisons et les transports dans les années les plus dures de la lutte pour la conquête du pouvoir.

Les NSKK ne sont pas seulement les « motorisés » du parti. Ils donnent, à l'occasion, un coup de main aux SA et aux SS quand font rage les bagarres dans les faubourgs ou dans les tavernes. Ils portent, comme les autres membres des formations paramilitaires nazies, une chemise brune et un brassard rouge à croix gammée. Dans la fumée des réunions publiques, rien ne les distingue des autres militants, quand ils distribuent coups de poings et coups de gourdins pour « protéger la liberté de parole du Führer ».

La prise du pouvoir officialise leur rôle. La NSKK devient

une véritable armée parallèle. Dans ses rangs, se recrutent et se forment les techniciens des unités mécaniques. C'est aux spécialistes d'Adolf Hühnlein que la Wehrmacht devra en grande partie cette motorisation, qui a permis la Blitzkrieg.

La guerre modifie profondément le visage de la NSKK. Il est terminé le temps où les motards, avec leur casque aux gros bourrelets de cuir noir, paradaient sur le stade de Nüremberg. Les voici mobilisés. Ils sont soldats à part entière. Mais ils continuent à dépendre du parti national-socialiste autant que de l'armée allemande.

Même voués au rôle obscur de mécaniciens de chars ou de chauffeurs de camions, ils se prétendent des « soldats politiques ». La NSKK reste une formation partisane et ne s'en cache pas. Mais elle devient très rapidement internationale.

Depuis 1941, des sergents recruteurs parcourent les usines et les camps de l'Europe soumise aux forces du Reich. Ils parlent beaucoup de mécanique et un peu d'aventure. Ils promettent aux volontaires qu'ils seront traités comme des « camarades du parti ». Plus rien ne doit les distinguer des Allemands.

Scandinaves, Hollandais, Flamands, Wallons seront nombreux à se laisser entraîner dans ces formations qui semblent à mi-chemin de la vie civile et de la vie militaire. En Belgique, un des premiers centres de la NSKK s'établit à Vilvorde, dans la banlieue nord de Bruxelles, sur la route d'Anvers. Les unités qui s'y trouvent sont rattachées à la Luftwaffe et portent l'uniforme gris-bleu de l'aviation, mais avec les écussons noirs du parti.

Troupe politique, troupe internationale, troupe plus national-socialiste qu'allemande, la NSKK apparaît aux volontaires comme une sorte de Waffen SS de seconde zone. Ces soldats de l'arrière ne manquent jamais d'insister sur ce qui les rapproche des troupes de choc, à commencer par le salut le bras tendu.

En choisissant d'orienter les plus résolus des Jeunes du

Maréchal vers la NSKK, Jean Belastre travaille déjà pour la Waffen SS.

Les garçons qu'il entraîne avec lui vont retrouver en Belgique, quelques dizaines de Français, regroupés depuis plusieurs mois dans une compagnie spéciale, que beaucoup considèrent comme l'« antichambre de la SS ».

Pierre Molin fait partie du premier contingent qui s'engage dans la NSKK — que les Français ne tardent pas à nommer entre eux, avec une moue un peu méprisante, la KK. Fils et petit-fils d'architecte, il a quitté l'école des Beaux-Arts et ses belles amies pour participer aux réunions et au bagarres des Jeunes du Maréchal. Il a cassé quelques chaises sur des agents de police trop peu empressés à respecter « les jeunes du Vieux ». Maintenant, le voici soldat...

Il vient d'avoir vingt ans et semble sans peine un des plus âgés de la compagnie. Il a appris l'allemand à l'école et il a même voyagé avant la guerre de l'autre côté du Rhin. Ayant participé à des camps avec les garçons et les filles de la Hitler-Jugend, il en tire une sorte d'aura magique. Son caractère abrupt et son enthousiasme vont rapidement en faire un des meneurs de la première compagnie française de la KK.

Les garçons qui se retrouvent à Vilvorde sont pour la plupart très jeunes. Ils ont parfois seize ans. Ils se sont engagés par une sorte de défi contre le vieux monde de leurs parents. Certains ont revêtu l'uniforme gris aux écussons noirs pour ne pas passer le baccalauréat ou pour oublier leur première déception sentimentale.

Beaucoup sont déjà politisés. Le Niçois Fernand Costabrava milite aux jeunesses doriotistes. La mort sur le front de l'Est, le 2 juin 1942, de l'étudiant François Sabiani, fils du maire de Marseille, l'a beaucoup frappé. Trop jeune pour rejoindre la LVF, il s'engage à dix-sept ans dans la NSKK.

Le voici à Vilvorde avec ceux qui ne vont cesser de jouer aux « anciens ».

Il ne manque pas de « grandes gueules » dans la chambrée, à commencer par René Fayard, un brun de type méditerranéen, qui commence à se prendre de bec avec François Belanger, un blond de style nordique.

Pour le Parisien Pierre Molin, la NSKK n'est qu'une étape pour entrer dans la Waffen SS. Inlassablement, il rassure ses camarades impatients :

— Vous verrez. On va y arriver « par la bande »...

A la fin de l'année 1942, ils forment une première compagnie de près de deux cents hommes, venus surtout de la zone occupée. Certains se sont engagés par esprit d'aventure et par goût de l'uniforme. La KK leur offre une solution sans trop de risques sur les arrières du front. A cette époque, l'armée allemande reste celle des vainqueurs indiscutables. Les forces du Reich tiennent encore Stalingrad et Tunis.

Mais les plus ardents rongent leur frein. Ils n'ont qu'un espoir qui tient en deux lettres : SS.

Comment y arriver ?

Pierre Molin espère se servir des quelques relations que lui vaut sa connaissance de l'allemand pour franchir la porte interdite. En attendant, il se dispute avec Jean Belastre et finit par lui envoyer son poing sur la figure. L'ancien « chef » des Jeunes du Maréchal joue les importants, mais ne va pas tarder à disparaître. Manifestement, il est plus fait pour le bureau que pour la caserne.

A l'écart, le volontaire Labourdette reste silencieux et songeur. Dans moins de trois ans, il va tomber à la tête de ses hommes dans les souterrains du métro de Berlin, après avoir été le troisième Français à s'engager dans la Waffen SS.

Idéalistes ou « gamellards », fanatiques ou étourdis, les jeunes Français de la NSKK s'ennuient ferme. Ils ont très vite épuisé les joies du maniement d'armes dans la cour du quartier, sous les hurlements d'un maussade sous-officier de semaine. L'encadrement ne tarde pas à leur apparaître plus que médiocre. Les « soldats politiques » sont souvent de vrais planqués, peu soucieux de gagner le front et qui prolongent leur séjour en Belgique, relatif pays de Cocagne de l'Europe en guerre.

Les volontaires de la KK manœuvrent avec de vieux Lebel de l'armée française. C'est d'ailleurs tout ce qu'ils vont connaître de français pendant des mois. Les ordres sont donnés en allemand et les manœuvres se font à l'allemande.

Sur le plan militaire, la KK déçoit vite les engagés.

— C'est du scoutisme en uniforme, ne cesse de se plaindre Pierre Molin.

Comme seules manœuvres guerrières, on les utilise à reboucher des trous de bombe sur l'aérodrome de Bruxelles.

— Je veux bien me faire tuer, mais pas attraper des ampoules de terrassier ! lance François Belanger.

— On nous avait promis des motos et on nous donne des brouettes ! hurle René Fayard.

Costabrava manie la pioche avec une sombre ardeur, tandis que Labourdette transporte des sacs de sable avec un air ennuyé.

Parfois, un cri fuse des rangs de la KK française :

— On s'emmerde !

La compagnie commence pourtant à s'assouplir dans la discipline et la routine. Les gestes deviennent mécaniques. Les réflexes viennent. Les chants s'imposent. Le premier plaque des paroles françaises sur un air allemand :

Contre les Rouges, contre l'ennemi
Partout où le devoir fait signe
Soldats de France, soldats du pays
Nous remonterons vers les lignes...

Mais seule la Waffen SS peut leur permettre de réaliser ce rêve. Alors, ils se renseignent, écrivent à des amis en France, prennent des contacts avec les responsables du centre de recrutement SS d'Anvers.

Pierre Molin arrive à joindre un Sturmbannführer, mais cet officier supérieur, surpris de l'insistance des jeunes Français, ne fait que leur répéter la formule du maréchal Pétain sur la patience, « forme la plus nécessaire du courage »...

On s'emmerde de plus en plus à la KK. Régulièrement, des hommes disparaissent. Désertions ? Peut-être pas. Il y a un article du règlement de l'armée allemande que tous ne tardent pas à savoir par cœur : « Tout soldat qui quitte sans permission son unité mais se présente moins de vingt-quatre heures plus tard à une autre unité n'est pas considéré comme déserteur. »

Alors, le rêve devient projet :

— On fiche le camp et on va se pointer dans une caserne ou un centre de recrutement de la Waffen SS. On finira bien par être engagé...

Encore des disparitions. Un jour, le commandant de l'unité française de la NSKK se fâche. Il réunit la première compagnie :

— Il ne faut pas croire que vous allez tous déserter pour entrer dans la SS. Moi, j'irai vous chercher partout. Même en enfer.

Après un hiver maussade survient un printemps enivrant. Des nouveaux venus sont arrivés à la NSKK. Les anciens ont été dispersés. Les uns restent à Vilvorde, mais d'autres partent dans

des unités encasernées au château de Schoten, près d'Anvers ou à la caserne de Grammont dans le Brabant.

Avec le beau temps, l'appel de l'aventure guerrière devient de plus en plus une hantise. Pierre Molin résume les avis des plus impatients :

— On a bien voulu passer par le purgatoire pour entrer au paradis. Maintenant, y en a marre !

De plus en plus on se souvient de l'article du règlement sur la désertion. Conduit par René Fayard, promu Rottenführer, c'est-à-dire caporal-chef, quelques Français de la KK, en garnison au château de Schoten, se présentent en rangs par trois au centre d'engagement de la Waffen SS d'Anvers. Ils n'ont déserté que le temps du voyage en tramway...

Leur obstination a raison de la paperasserie allemande. Ils sont acceptés dans la Waffen SS. Parmi eux, Labourdette, rayonnant, qui sourit comme un enfant au matin de Noël.

La NSKK tempête, mais la Waffen SS tient bon. Petite guerre à coups de rapports et de ragots. A Berlin, le SS Hauptamt, dont dépendent tous les problèmes de recrutement, finit par s'en mêler.

— Vous n'allez quand même pas empêcher ces Français de se battre ?

Finalement, un officier SS viendra à la caserne de Vilvorde. Il improvise une conférence, dans un style enthousiaste très « volontaires de l'An II ». Sur les vingt garçons du groupe de Costabrava, quinze demandent à partir pour la Waffen SS. Le Niçois est le premier à signer sa demande de mutation.

Les volontaires gagnent alors le château de Schoten, qui sert de « tamis », puis Aix-la-Chapelle. Enfin, ils connaissent leur destination : le camp de Sennheim, en Alsace.

Pierre Molin, promu lui aussi Rottenführer et muté à Grammont, n'aura pas la chance d'être récupéré par un sergent

recruteur. Il s'impatiente de plus en plus. Il n'a plus aucune nouvelle de ses amis. Cet étudiant des Beaux-Arts n'est pas un garçon à s'encombrer des paperasseries et des règlements. Son côté bohème prend vite le dessus sur la discipline militaire. Un beau matin, il quitte sa garnison, prend le train et débarque à Paris. Il se rend aussitôt 24 avenue du Recteur-Poincaré — métro Ranelagh — où se trouve, dit-on, un centre de recrutement de la Waffen SS.

Là, règne Jean Belastre. L'ancien chef des Jeunes du Maréchal a réussi à se faire démobiliser de la NSKK et à regagner Paris, à l'issue de son séjour à Vilvorde. Il est devenu l'homme indispensable de l'Ersatzkommando, chargé de recruter les SS français. Il trône au milieu des fichiers et des dactylos, toujours aussi content de lui, portant l'uniforme de SS Schütze ou soldat de 2e classe de la Waffen SS.

Jean Belastre semble stupéfait de voir resurgir son ancien camarade Pierre Molin.

— Qu'est-ce que tu viens foutre ici ?

— M'engager dans la Waffen SS.

— Tu as déserté de la NSKK !

— Ça ne te regarde pas. Donne-moi une feuille d'engagement.

Le volontaire se retrouve d'abord en prison, puis dans le train pour Mulhouse. Comme tous ceux qui s'engagent dans la Waffen SS, il doit passer par le centre de sélection et d'entraînement de Sennheim : le SS Ausbildungslager.

Il y arrivera dans les premiers, dès la fin du printemps 1943. Quelques Français sont admis dans les unités d'assaut du IIIe Reich, mais à titre individuel, sans aucun statut légal. Ils ne forment pas, comme les Wallons, une unité nationale.

En juin 1943, les volontaires belges de la Légion Wallonie sont tous mutés, aumôniers compris, dans la Waffen SS

pour constituer une Sturmbrigade, ou brigade d'assaut. Evénement capital, qui va profondément modifier le développement ultérieur de la SS.

Après de durs combats au Caucase et en Ukraine, les hommes entraînés par le chef rexiste Léon Degrelle ont réussi à prouver la valeur militaire de soldats non-germaniques au sens étroit du terme. « Modeste 1er de Bourgogne », ainsi que ses partisans eux-mêmes nomment Degrelle, va s'en tirer par une curieuse déclaration de principe :

— Nous sommes latins par la langue mais germains par la race.

Si la Waffen SS, naguère si pointilleuse dans le domaine de la « pureté nordique » accepte des Wallons, il n'y a aucune raison de refuser les Français...

Le recrutement se fera d'abord en zone occupée. Il ne manque pas de propagandistes pour rappeler que les Francs sont une tribu germanique et que des Français blonds seront tout aussi à leur place dans la Waffen SS que des Allemands bruns.

Depuis un an, le Brigadeführer Karl Oberg est le représentant personnel de Heinrich Himmler à Paris, avec le titre de Höhere SS und Polizei-Führer. La présence de Français dans la Waffen SS lui permettrait de jouer une sorte de chantage entre l'administration militaire allemande de Paris et les responsables du gouvernement de Vichy.

Une cinquantaine de jeunes Français sont déjà arrivés à Sennheim. Le recrutement se fait encore discrètement. Les déserteurs de la NSKK récupèrent d'anciens camarades plus jeunes, qui arrivent à éviter le « purgatoire » de Vilvorde et se présentent directement à Sennheim.

Ils sont versés dans des compagnies internationales de volontaires germaniques et aussitôt pris en main par des gradés allemands, hollandais et flamands, qui commencent leur instruction sur un rythme infernal. Il n'y a pas un seul cadre français.

La SS française n'existe pas. Il n'y a que des Français dans la Waffen SS. Cela ne tarde pas à se savoir à Vichy. Le gouvernement du maréchal Pétain ne gouverne plus rien, mais veut encore se donner les illusions de la souveraineté. Alors il semble prendre pour devise ce mot de Jean Cocteau : « Si ces événements nous dépassent, feignons d'en être les organisateurs ».

Le 22 juillet 1943, Pierre Laval, chef du gouvernement, la mèche en bataille, les paupières lourdes, l'éternel mégot collé sous la moustache, signe le texte inévitable. Il a entendu pour la forme le conseil de cabinet, mais sait bien que personne ne peut s'opposer à ce qui les dépasse tous. Il n'y a que trois articles, d'une sécheresse toute administrative :

ARTICLE PREMIER — Les Français peuvent contracter un engagement volontaire pour combattre le bolchevisme hors du territoire dans les formations constituées par le gouvernement allemand (Waffen SS), pour y être groupés dans une unité française.

ARTICLE II — Ceux qui, appartenant à cette unité, combattront effectivement hors du territoire bénéficieront des avantages prévus par les lois et règlements relatifs à la Légion des volontaires français contre le bolchevisme.

ARTICLE III — Le présent décret sera publié au *Journal officiel* et exécuté comme loi de l'Etat.

A peine ce texte signé à Vichy, une conférence de presse réunit à Paris les journalistes les plus collaborateurs, autour des représentants de l'ambassade et de la SS.

Un porte-parole du Brigadeführer Oberg tire les conclusions de la décision du président Laval :

— Le gouvernement français a montré qu'il appréciait l'offre

faite par le Führer et qu'il est prêt à prendre sa part des devoirs que commandent des heures décisives pour le sort de l'Europe.

Les journaux rendent compte de la cérémonie et l'assortissent des commentaires d'usage sur « la défense de l'Europe ». Partout les forces du Reich sont réduites à la défensive. Les jeunes Français qui vont s'engager ne vont certes pas voler au secours de la victoire.

Le 10 juillet 1943, moins de deux semaines auparavant, les Alliés, maîtres de l'Afrique, ont débarqué en Sicile. Et l'annonce de la création d'une unité française de la Waffen SS fait d'autant moins de bruit qu'un autre événement polarise l'attention : le 24 juillet, Benito Mussolini a été démissionné par le grand conseil fasciste. Il se trouve prisonnier dans une endroit inconnu. Rome a tenté de se soulever contre les Allemands. L'Italie menace de changer de camp.

Sur le front de l'Est, la plus grande bataille de chars de toute la guerre, engagée le 5 juillet 1943, dans la région de Koursk, tourne à la défaite en une dizaine de jours. Pour les Allemands, c'est un désastre peut-être plus grave que Stalingrad. La retraite commence devant le « rouleau compresseur » de l'Armée rouge. En août, Orel, Bielgorod et Kharkov seront repris par les Russes.

La guerre aérienne est perdue et l'aviation anglo-américaine va violer le ciel allemand. La guerre sous-marine dans l'Atlantique se terminera par un échec.

Sur tous les fronts, les troupes du Reich perdent l'initiative. Mais chaque fois qu'un secteur menace de s'écrouler, les hommes de la Waffen SS arrivent pour colmater la brèche et « aligner » une fois de plus le front. Ils héritent d'un surnom : « les pompiers d'Adolf Hitler »...

Des hommes d'une vingtaine de nations européennes se

battent désormais dans leurs rangs. Sur les murs de la « zone nord » puis de la « zone sud », elle aussi occupée, commencent à surgir d'immenses affiches en couleurs. Ce sont des dessins d'origine allemande, d'un graphisme très réaliste :

AVEC TES CAMARADES EUROPÉENS
SOUS LE SIGNE SS
TU VAINCRAS !

Parfois, le texte est encore plus précis :

TES CAMARADES T'ATTENDENT
DANS LA DIVISION FRANÇAISE DE LA WAFFEN SS

Pour l'instant, à Sennheim, cette « division » ne dépasse pas les effectifs d'une simple compagnie.

4.

— Mussolini a été renversé par les traîtres du Grand Conseil... Le fascisme est mort. Vive le fascisme !

Jamais le chef de la jeunesse franciste n'aura été aussi bref, lors du rassemblement du matin qui réunit autour de lui plusieurs centaines de garçons et filles du plus « fasciste » des mouvements de la zone occupée. Ils sont rassemblés, en cet été 1943, au « camp des Mille », dans le parc d'un château, à Semblançay, non loin de Tours.

Depuis plusieurs jours, on parle beaucoup de s'engager dans la Waffen SS, mais le « Chef » Marcel Bucard se montre réticent. Cet ancien combattant de 1914, qui ne quitte jamais une croix de guerre à rallonge, ornée de dix palmes gagnées dans les tranchées, essaye de dissuader ces garçons impatients :

— J'ai besoin de vous en France.

Quand il parle, seule la moitié de son visage s'anime. L'autre côté reste paralysé depuis une terrible blessure à la face. Son passé militaire, tout autant que ses discours incendiaires, fascinent ses jeunes partisans. Ils insistent :

— Chef, nous voulons nous battre sur le front.

La chute de Mussolini — que les laudateurs du Chef nomment parfois le « Bucard italien » — va déterminer plusieurs dizaines d'avant-gardes, ainsi que l'on nomme les plus de dix-huit ans, à s'engager.

Le soir, autour des feux de camp, ils jurent de porter leur chemise bleue de France sous la tenue feldgrau de la Waffen SS.

Marcel Bucard a tellement magnifié ses souvenirs d'ancien combattant que les jeunes francistes croient que rien ne remplace la gloire militaire, quel que soit l'uniforme. Ils vont s'emballer pour la Waffen SS, comme ils se sont emballés pour le francisme, par défi. Et par romantisme. Ils croient au « fascisme immense et rouge ». Leurs troupes portent les noms des martyrs de la nouvelle internationale, qu'ils nomment la révolution du XXe siècle. Leurs frères aînés, leurs vrais compatriotes, ce sont l'Allemand Horst Wessel, l'Espagnol Jose-Antonio Primo de Rivera, le Roumain Cornelius Codreanu, le Thiois Joris van Severen, tous « assassinés par le Front rouge et la Réaction ».

Les aînés sont parfois plus réticents.

Pierre Mousquet est entré au francisme avant la guerre comme on entre en religion. Avec toute sa famille. Tout gamin, il vendait dans les rues le journal du parti. D'origine alsacienne, il reste toujours très tricolore. Le soir, il prend à part son camarade Henri Samson, moniteur d'éducation physique du Camp des Mille.

— Qu'est que tu en penses de la SS ?

— Moi, je suis Vosgien. Alors, les Allemands... A la maison, on n'a jamais fini une bouteille sans dire : « Encore une que les Boches n'auront pas ! » Je trouve qu'entrer à la SS, c'est une drôle de façon de franchir la ligne bleue des Vosges.

Pierre Mousquet ne répond pas. Lui aussi est patriote. Mais il ne croit plus à l'armée française. Sergent aviateur en 1939, il en veut à mort à ceux qui n'ont pas été capables de fabriquer des avions de chasse. Henri Samson, ancien quartier maître des fusiliers-marins, est tout aussi retourné que lui par la défaite :

— Je n'oublierai jamais cette image : un capitaine de corvette

qui fiche le camp, en emportant le drapeau roulé dans une toile cirée... Et ce vieil officier des équipages, ancien héros de Dixmude, qui pleurait à chaudes larmes parce que, dans la défaite, il avait aussi perdu... ses valises.

Henri Samson est venu au francisme dès l'armistice, impressionné par la vieille croix de guerre de Marcel Bucard. Il dirige une section départementale dans l'Ouest. Pierre Mousquet est membre du Bureau national et commence à s'ennuyer de son travail administratif. Il finit par dire :

— Je pars. Il faut donner l'exemple. Ma décision est prise. Même le Chef ne m'arrêtera pas.

— Je pars aussi, ajoute Samson. Je ne sais pas ce qu'on va faire sur le front. Mais je suis certain qu'en France, ce sera vite le vrai merdier. Il y a quelques mois, j'ai reçu une rafale de mitraillette. Heureusement, le type m'a tiré de loin. Il me croyait armé. Je n'avais même pas un pétard. Je vais trouver les Allemands pour demander un port d'arme. Je tombe sur un Français, en uniforme de la police de sécurité. Il insiste pour me présenter à un de ses chefs. Voilà ce type qui me demande d'aller écouter ce qu'on raconte dans un café de la ville. Il me dit : « Il faut nous aider pour lutter contre les mêmes ennemis ». Je lui ai dit « *Auf wiedersehen* » et je ne l'ai jamais revu.

Henri Samson, brun, trapu, musclé, la peau mate, des yeux sombres dans une belle gueule de dur, style « mataf », conclut :

— Mon vieux Pierre, j'entre dans la SS parce que je préfère jouer au con plutôt que de jouer au flic.

Pierre Mousquet et Henri Samson quitteront Paris au début d'août 1943, avec une centaine d'autres engagés. Ils forment le premier convoi « officiel » de volontaires SS français.

Tout s'est passé très vite : les formalités administratives au 24, avenue du Recteur-Poincaré, la visite médicale, le rassem-

blement à la caserne de la Porte de Clignancourt qui sert de dépôt à la future SS française.

Maintenant, ils sont dans le train. Ils ont couvert les portières d'inscriptions à la craie et improvisé une décoration de feuillages. Ils ont beaucoup chanté, un peu bu et noué connaissance.

Ce convoi regroupe surtout des « politiques ». Les insignes foisonnent. Jeunesse nationale populaire de Déat et Jeunesse Populaire française de Doriot, Jeunes de l'Europe nouvelle et Jeunes de la Ligue française, Jeunesse franciste à laquelle appartiennent la moitié des militants politiques.

On trouve même, dans ce train, un des très rares adhérents du Front franc, que dirige l'ancien combattant Jean Boissel, passé des Croix de feu à la croix gammée. C'est un jeune étudiant de l'Ecole des Sciences politiques, avec un visage carré, de grosses lunettes, un air un peu rêveur. Il se nomme Charles Laschett et sitôt dans le wagon commence à discuter avec un autre garçon du convoi, qui ne peut cacher ses origines. Grand, un nez pointu, un air décidé, les cheveux strictement taillés en brosse, il semble la caricature même d'un élève de « Corniche », la classe préparatoire à Saint-Cyr. Fils de colonel, Pierre Hag se préparait à une carrière militaire quand l'invasion de la zone libre a interrompu ses études. Il a pensé un moment rejoindre l'armée d'Afrique. Le voici volontaire pour le front de l'Est, avec le même enthousiasme un peu fantasque.

Même ceux qui ne militent pas dans un parti politique, et qui s'engagent à la SS pour échapper à ces sordides rivalités de groupuscules et de factions, sont sensibles aux grands thèmes de l'époque. Beaucoup lisent les papiers de Rebatet et de Cousteau, dans un *Je Suis Partout* qui tire alors à trois-cent mille exemplaires. Quelques-uns sont des fanatiques de Drieu La Rochelle.

La Waffen SS se pare pour eux d'un romantisme que n'a jamais eu la LVF. Très vite, des petits clans se forment. C'est

un travers français auquel même les plus germanisants n'échappent pas. On ne peut si facilement tuer le Gaulois.

Laschett et Hag entrent dans la Waffen SS comme d'autres rejoignaient jadis les mousquetaires. Ils prennent le fascisme pour le mal du siècle et mélangent allégrement les héros d'Alexandre Dumas et les réprouvés d'Ernst von Salomon.

Ils se partagent les rôles. Laschett ne peut être que d'Artagnan. Ce personnage correspond tout autant à sa fougue qu'à un destin que l'on devine déjà tragique. Hag, qui a la passion des agents secrets et aime jouer les mystérieux et les jésuites, sera un parfait Aramis. Il manque encore Porthos et Athos.

Athos, le philosophe, sentencieux et misanthrope, ce sera leur aîné, Joseph Peyron. Ce garçon de Saint-Etienne semble faire du national-socialisme comme monsieur Jourdain faisait de la prose. Il est passé par la « Todt », mais n'y a pas trouvé rêve à sa mesure. Son visage a quelque chose d'un peu inquiétant. De grosses lunettes à montures d'écaille, une mâchoire puissante, d'énormes sourcils, cet intellectuel joue les primitifs. Sans cesse, il mastique des paradoxes et cultive des songeries. Il monte vers l'Alsace, comme on arrive au Walhalla :

— Nous entrons au royaume des dieux nordiques !

Joseph Peyron a rencontré à la caserne de Clignancourt celui qui va devenir sans peine le Porthos du quatuor : Henri Kreutzer.

Ce garçon n'a pas encore dix-huit ans et s'est engagé dans la Waffen SS avant même la parution du décret-loi de Vichy. D'origine suisse, Kreutzer incarne physiquement le SS tel qu'il figure sur les affiches de propagande. Un mètre quatre-vingt-cinq, les yeux bleus, couvert de taches de rousseur, les cheveux blonds cuivrés, il possède une allure aryenne à rendre jaloux tous les SS germaniques. Moralement, Kreutzer, qui parle allemand couramment, reste encore, comme il l'avouera à Peyron, « de l'argile à modeler ». Sympathisant des mouvements « na-

tionaux », sans adhérer à aucun, il est à la recherche d'une nouvelle patrie. Ce Porthos, plus vrai que nature, explique :

— Ce n'est pas l'armée allemande qui m'intéresse, mais l'armée européenne. Je reste dans la tradition suisse...

Tard dans la nuit, Laschett ne dort pas. Il roule vers Sennheim comme d'Artagnan chevauchait vers Paris.

Ils sont une centaine de volontaires qui arrivent à Sennheim, le premier vendredi d'août 1943. De la gare à Sankt Andreas, un ancien hôpital transformé en caserne, sur la route de Thann, il y a une demi-douzaine de kilomètres. Ils marchent rapidement, traînant leurs valises, déjà houspillés par les aboiements rauques des sous-officiers, au col cerclé d'une tresse d'argent.

Il fait chaud. Ils transpirent à grosses gouttes dans leurs vêtements de mauvaise confection, tout fripés par une nuit en chemin de fer. Pas rasés, les engagés, sont endormis, affamés, ahuris.

Tout de suite, Sankt Andreas, l'Ausbildungslager, camp d'entraînement, plus exactement, de sélection, de la Waffen SS, les frappe par la netteté des bâtiments, dominés par une tour carrée d'un style tout autant religieux que militaire. Partout, des fleurs qui mettent des notes de couleurs vives le long des allées impeccables. Des colonnes d'hommes font l'exercice et avancent, comme des murailles verdâtres. Parfois, un commandement rauque les immobilise. Les casques d'acier sont alignés au cordeau. Dans la cour, claque un grand drapeau noir avec les deux lettres runiques d'argent.

Les voici entrés dans le monde clos de la SS.

Au loin, comme un symbole, l'Hartmannswillerkopf, que les chasseurs alpins de la Grande Guerre nommaient le Vieil-Armand. Son altitude est diminuée de dix-huit mètres depuis les pilonnages de l'avant-dernier conflit européen.

Les gradés forment aussitôt deux sections, d'une quarantaine

d'hommes chacune. L'horaire commence à les broyer dans sa monotonie. Les clairons grelottent. Ils apprennent à reconnaître les sonneries.

— La soupe !

Un brouet clair, où nagent des débris de viande. Pierre Mousquet glisse à son ami Henri Samson :

— Heureusement qu'on ne s'est pas engagé pour la gamelle...

Ils ont à peine le temps d'avaler le breuvage qu'ils doivent courir de magasin en magasin pour percevoir leur paquetage. Désormais, ils doivent se présenter en annonçant leur nouveau titre : *SS Freiwillige,* volontaire SS.

Avant d'endosser la tenue feldgrau, ils se rassemblent en espadrilles de sport, flottant noir et maillot de corps blanc. Les sous-officiers les alignent :

— *Antreten* (rassemblement) !

Le commandant de la 1re Compagnie arrive. C'est un officier de plus d'un mètre quatre-vingts, qui doit bien peser dans les cent kilos. Ancien pasteur de l'église réformée, l'Obersturmführer Laue a choisi de servir dans la Waffen SS, où son épaisse silhouette de bœuf gras détonne au milieu des loups maigres de l'encadrement de l'Ausbildungslager.

— *Stillgestanden !* (garde-à-vous).

Laue a une allure de bon vivant que ne tarde pas à démentir ses paroles, traduites tant bien que mal par Samson :

— Vous voici dans la SS. Je vais essayer de faire de vous des soldats. Ce ne sera sans doute pas facile. Dans la 1re compagnie, j'ai toujours commandé à des Flamands. J'en étais très content. Je crains d'y perdre avec des Français. Demain, ce seront les Olympiades du samedi. Je ne me fais aucune illusion sur vous. Comme je ne veux pas assister à la défaite d'une compagnie qui a toujours été jusqu'ici une compagnie d'élite, je n'irai pas. Le Spiess vous emmènera.

Le Spiess c'est l'adjudant de compagnie. L'Oberscharführer Ohlendorf semble l'ombre même de l'Obersturmführer Laue. Cet

Hambourgeois de près de deux mètres, avec d'interminables jambes qui lui donnent une allure de hanneton famélique est toujours flanqué de son chien Putzi. Quand Ohlendorf marche, Putzi trottine entre ses bottes. Quand il s'arrête, il s'assied à sa droite. Quand le Spiess commence à hurler, le chien se tapit et l'écoute en penchant la tête. Quand l'adjudant de compagnie a fini d'aboyer, alors Putzi aboie à son tour.

Ohlendorf efface net les sourires en menant la compagnie au pas de gymnastique. Il ne connaît qu'une cadence :

— *Marsch, Marsch... Schnell ! Schneller !* (Courez... vite, plus vite).

Le samedi à l'aube, Ohlendorf et Putzi conduisent les nouveaux engagés sur le terrain de sport. L'Obersturmführer Laue peut faire la grasse matinée : ce ne sont quand même pas des Français qui vont se distinguer ce matin.

Les épreuves se succèdent. Ronde monotone des éliminatoires. Sauts, courses, lancers.

Le grand moment sera celui du cent mètres, l'épreuve reine des Olympiades. Dans une dernière foulée, le vainqueur arrache le fil d'arrivée. Il se présente devant les officiels, qui suivent les épreuves le chronomètre à la main.

— *SS Freiwillige Hag. Erste Kompagnie.* (Volontaire SS Hag. 1re Compagnie.)

Le Spiess Ohlendorf envoie discrètement un de ses adjoints réveiller l'Obersturmführer Laue.

Le quatre fois cent mètres sera aussi remporté par une équipe française. Les volontaires arrivés la veille surclassent des concurrents qui s'entraînent depuis plusieurs semaines.

Par ce beau samedi d'août, les nouveaux venus découvrent le premier visage de la Waffen SS : des centaines d'hommes s'affrontent sur le stade. Avec leur maillot blanc où les deux lettres runiques se détachent sur un cercle noir, ils sont tous

semblables. Plus rien ne distingue les Allemands des Scandinaves ou des Néerlandais. Ils obéissent tous à la vieille devise olympique : « Plus vite, plus haut, plus fort... »

Une seule règle : que le meilleur gagne ! Les faibles sont impitoyablement éliminés. Henri Samson juge en connaisseur les garçons qui boxent et luttent, au milieu d'un ring formé par leurs camarades assis en cercle.

— Ils ne se font pas de cadeau !

Pierre Mousquet s'amuse franchement :

— Attends un peu qu'ils se frottent à Darnet...

Tous deux connaissent bien cet ancien champion de boxe de la Marine française, catégorie poids-plume. Tout à l'heure il va mettre K.-O., dès le premier round, les redoutables SS hollandais, surgis des bas-fonds de Rotterdam.

L'Obersturmführer Laue se glisse discrètement parmi le groupe des officiers qui surveillent les épreuves. L'Oberführer Fick, qui commande l'Ausbildungslager, l'accueille avec un air jovial :

— Ils n'ont pas l'air de se débrouiller trop mal, *vos* Français.

Laue sourit, mais ajoute, un peu inquiet :

— Pour le moment, Oberführer... Je les jugerai mieux au Schanzelsprung et au Balkentransport.

D'abord le Schanzensprung ou saut de fortifications.

Il faut courir sur le sommet d'un talus, de plus en plus vite. Arrivé au bord, on saute dans le vide, d'une hauteur d'environ trois étages, en se lançant le plus loin possible en avant. L'arrivée s'effectue sur du sable, mais la chute libre est impressionnante.

Le Spiess Ohlendorf prévient les nouveaux arrivés :

— Ceux qui ne veulent pas sauter peuvent reprendre le train dès ce soir.

Certains vont se laisser tomber, sans bondir franchement. Mais pas un ne se dégonflera pour cette première épreuve éli-

minatoire. Il n'y aura même pas une cheville foulée. Le sous-officier enchaîne aussitôt :

— Maintenant le Balkentransport.

A la Waffen SS, le courage individuel n'est rien sans l'esprit d'équipe. Par groupes d'une demi-douzaine d'hommes, il faut porter une énorme poutre de bois sur quelques centaines de mètres. Elle est alors reprise par une autre équipe dans une haletante course de relais.

Les stagiaires sont divisés en deux camps. Au début, personne ne veut avoir de Français avec soi. Les Germaniques les toisent avec des airs de mépris.

Pierre Mousquet entraîne Henri Samson :

— On va montrer à ces bûcherons ce qu'on sait faire.

Les paumes s'écorchent contre l'écorce rugueuse, la sueur ruisselle, un étau invisible serre la nuque des porteurs. Les jambes flageolent, mais ils avancent. Ohlendorf hoche la tête :

— Personne ne reprendra le train ce soir. Mais on se retrouvera la semaine prochaine...

Les nouveaux arrivés n'ont pas le triomphe modeste et quittent le stade en chantant. La plupart ignorent l'allemand. Alors, pour la première fois, on chante en français à Sankt Andreas :

Monica, chère compagne,
Nous partirons bientôt.
Le pays est en campagne
Pour faire les temps nouveaux.

Le pas n'est pas encore impeccable et le chant manque d'ensemble. Mais les futurs SS bombent le torse et font les bravaches. L'immense Ohlendorf dissimule à peine un sourire quand il présente la compagnie à son chef : avec quatre ou cinq victoires, les Français se classent en tête des Olympiades de leur premier samedi à Sankt Andreas.

La 1re compagnie, malgré l'autorité de l'Obersturmführer Laue, manque un peu de cohésion. Une habitude s'instaure dont la SS française ne se départira plus jamais et que formule Pierre Molin avec une grossière brutalité :

— Les premiers venus prennent les autres pour des cons... Et ils n'ont pas tort !

L'ancien étudiant des Beaux-Arts est arrivé à Sennheim depuis le début de l'été et il fait partie de la 1re section, formée presque entièrement de transfuges de la NSKK.

Pour avoir fait du maniement d'armes dans la cour de la caserne de Vilvorde et joué les terrassiers sur l'aérodrome de Bruxelles, ils jouent volontiers les durs.

— Nous autres, les anciens du front de l'Est, prend l'habitude de dire François Belanger quand il commence une phrase...

Avec le recul du temps, et un peu d'imagination, la KK, où l'on s'est tant emmerdé, prend les allures d'une troupe de choc. Avec une belle imagination méridionale, René Fayard donne des leçons à qui veut l'entendre. Dans les conversations, Vilvorde devient Stalingrad.

Des garçons calmes comme Costabrava ou Labourdette s'efforcent seulement de mériter la réputation qui précède la 1re Section de cette 1re Compagnie de SS français.

La 2e et la 3e Section se mettent rapidement au même rythme. Une 4e Section permet de porter la compagnie de l'Obersturmführer Laue au plein des effectifs.

L'encadrement reste entièrement allemand ou germanique. Les jeunes qui forment l'écrasante majorité et n'ont jamais connu d'autre armée, sont très rapides à se mettre au pas. L'Alsacien Mousquet et le Lorrain Samson, les deux inséparables, doivent faire des efforts pour supporter une ambiance parfois pénible. A Sennheim, les premiers Français ont été accueillis avec surprise et même avec méfiance si ce n'est hos-

tilité. Les instructeurs germaniques ont commencé tout de suite une prise en main d'une incroyable brutalité. Pas besoin de traducteur pour comprendre les hurlements du Spiess :

— *Antreten... Still Gestanden... Marsch, Marsch... Hinlegen... Auf... Marsch, Marsch... Hinlegen... Auf... Hinlegen...*

Tous se figent au garde-à-vous, courent, se jettent à terre, se relèvent, partent en courant, se couchent, se relèvent, se recouchent, bondissent à nouveau...

— Ce n'est pas difficile, remarque Samson. Si tu arrives chez les Martiens, au bout de huit jours, tu manœuvres à la martienne.

— Peut-être, réplique Mousquet, mais nos gars n'auront bientôt plus rien de Français.

— Ça, on en reparlera...

Les hurlements du Spiess Ohlendorf les interrompent. Maintenant toute la compagnie doit chanter. A Sankt Andreas, on ne chante qu'en allemand. Peu importe si les hommes ne comprennent pas les paroles. Chaque sous-officier a son air préféré. Alors, à la 1re Compagnie, les Français chanteront :

Panzerjäger, du allein, du allein
Sollst meine Freude sein
Heute Abend[1]

Mais Ohlendorf n'est jamais content. La compagnie tourne en rond pendant des heures en chantant *Panzerjäger,* dont le titre guerrier ravit les engagés. Quand Samson expliquera qu'il s'agit d'une banale histoire sentimentale, une délégation ira trouver Ohlendorf pour lui demander de leur apprendre des chansons plus martiales...

1. *Chasseur de chars, toi seul, toi seul*
Dois être ma joie
Ce soir.

5.

L'Ausbildungslager de Sennheim est avant tout un centre de sélection. Il s'agit d'éliminer ceux qui n'ont pas le « gabarit SS ». Instruction politique et entraînement sportif l'emportent sur la formation militaire. Il s'agit de briser, chez ces garçons, dont la plupart n'ont pas vingt ans, le « vieil homme ».

L'ancien pasteur Laue le rappelle sans cesse à ses ouailles en uniforme feldgrau :

— La SS doit d'abord vous révéler à vous-mêmes. Vous n'êtes plus comme les autres. Chacun de vous peut toujours faire mieux.

Chaque jour, il faut se lever plus tôt, manger moins, courir plus vite. Les kilos tombent, les joues se creusent, les regards s'aiguisent. Chaque section est commandée par un Unterscharführer allemand, assisté d'un Sturmmann, souvent flamand. Des Hollandais et des Norvégiens servent aussi d'instructeurs. Presque tous portent à la manche gauche les bandes des plus célèbres unités de la Waffen SS : *Germania, Deutschland, Der Führer, Wiking.* Les croix de fer étincellent sur les vareuses, les instructeurs ont tous l'insigne d'assaut. La plupart ont été blessés plusieurs fois. L'Oberscharführer Lang a une main gelée et porte toujours un gant de laine à la main droite. Mais il lance les grenades de la main gauche. Personne n'a encore

réussi à le battre. Jusqu'au jour où Kreutzer répond à son défi.

La section est rassemblée sur le terrain de football. Kreutzer prend une grenade d'exercice. Il vise le poste de garde, très loin hors de portée des meilleurs lanceurs. Son bras se balance et se détend. Le grenade file, franchit toutes les limites, arrive dans une fenêtre, casse un carreau et tombe dans le poste. Les hommes de garde croient à un attentat ou à un accident et bondissent en hurlant hors du bâtiment.

Kreutzer, ancien champion universitaire du lancer de poids, vient de battre tous les records de Sennheim. Il s'est engagé dans la Waffen SS pour montrer aux Allemands qu'il était capable de faire aussi bien et même mieux qu'eux. Il a gagné...

L'Oberscharführer Lang est battu mais content. Il dit à Kreutzer :

— Tout champion d'une épreuve sportive a droit à une récompense. Je ne vous oublierai pas.

Quelques jours plus tard, Kreutzer reçoit un titre de permission et un billet de théâtre. Il doit se rendre à Mulhouse pour assister à une représentation de *La Flûte enchantée.*

A la sortie de l'opéra, la tête encore bourdonnante des accords de Mozart, il se précipite dans une Bierstube. On crève de faim à Sankt Andreas et le jeune Français avale comme un festin somptueux deux petites saucisses et une salade de choux tiédasse. Il plonge un regard intéressé dans le corsage de la serveuse et regrette d'avoir un train à reprendre dans quelques minutes.

Kreutzer décide de s'inscrire à l'équipe de handball de Sennheim. Les trois autres mousquetaires viennent féliciter leur Porthos. Chacun d'ailleurs se distingue dans le clan. D'Artagnan-Laschett brille en chant et Hag-Aramis en course à pied. Quant

à Athos-Peyron, il est incollable en Weltanschauung ou conception du monde, c'est-à-dire en théorie politique.

Un service spécial, l'Abteilung VI, dirigé par un Allemand du nom de Kopp, supervise la formation idéologique des SS Freiwillige de Sankt Andreas.

Dans ce service, un Français s'est taillé une place à part. C'est l'ancien rédacteur en chef de *Jeune Force de France,* Philippe Merlin.

Déçu par les intrigues parisiennes, il a terminé quelques mois auparavant son dernier éditorial par un mouvement d'humeur lourd de conséquence :

« Je ne pontifierai plus... Je ne traînerai plus longtemps dans la mare politique française, je ne remuerai pas davantage cette gadoue. Je continuerai à « me vendre » mais comme je l'ai toujours fait jusqu'ici : tout entier. Et pour rien. »

Philippe Merlin, qui a déjà fait six ans de service militaire dans l'armée française dont deux ans et demi de captivité, s'engage parmi les premiers dans la Waffen SS. Plutôt que de partager un bureau, avenue du Recteur-Poincaré, avec Jean Belastre, il préfère partir pour Sankt Andreas où il espère jouer les éminences grises — ou du moins feldgrau.

Son ambition est simple : devenir le chef de la future SS française. Il impressionne d'abord les Allemands par la force de ses convictions et sa connaissance de leur langue, par son passé de journaliste et son titre de docteur en droit.

Le Doktor Jurat Merlin devient le Freiwillige Merlin. Il brûle les étapes. Le voici admis, avant tous les autres, à porter au col les runes d'argent de la SS. Puis, bientôt, sur l'autre écusson noir, l'étoile carrée d'argent d'Unterscharführer, le premier grade de sous-officier dans la SS.

Il s'entoure de quelques camarades soigneusement choisis, à commencer par le jeune François Belanger dont le passage à la NSKK et la belle gueule de blondinet le séduisent.

Philippe Merlin aime les formules définitives du style :

— Le volontaire qui arrive à Sennheim n'est jamais un SS. C'est à Sennheim qu'il le devient... Sennheim est à l'avant-garde du national-socialisme français.

Tous les deux ou trois jours, il vient expliquer à ses compatriotes pourquoi ils se sont engagés. Son allure décontractée se marie assez mal avec sa rigueur idéologique. Il n'arrive guère à se faire comprendre. Il parle un langage souvent trop abstrait. Il aime les citations et les références :

— L'Obersturmbannführer Riedweg, ancien chirurgien militaire de l'armée helvétique et aujourd'hui chef du bureau germanique de la Waffen SS, a écrit : « La sélection est l'idée fondamentale du mouvement d'éveil européen. » Camarades, nous allons méditer sur cette pensée...

Des sourires discrets s'étouffent derrière des visages impassibles.

— Voilà le « casse-pieds » chuchote Mousquet à Samson.

Philippe Merlin s'énerve. Les SS allemands le déçoivent. Les SS français l'ignorent. Alors, il commence à s'enfermer, avec quelques fidèles, dans la solitude de l'Abteilung VI.

Il n'y a pas de place à la Waffen SS pour les rhéteurs. Peyron, qui a les mêmes ambitions idéologiques que Merlin, comprend mieux que lui ce qu'affirme l'ancien rédacteur en chef de *Jeune Force de France* :

— Demain, on dira en Europe : « La parole est aux croix de fer ».

Il faut d'abord devenir des soldats.

Epuisés par un entraînement physique intensif, les Freiwillige perdent toute préoccupation intellectuelle. Il n'a pas fallu quinze jours pour balayer leurs opinions politiques d'avant Sennheim. Ils commencent à oublier Doriot ou Déat, Bucard ou Darnand. Ce n'est pas pour écouter Merlin...

— *Auf stehen !*

Chaque matin, à cinq heures précises, l'Oberscharführer Ohlendorf, suivi de son chien Putzi, fait irruption dans les chambrées. Les quatre sections de la 1re Compagnie occupent un pavillon entier de Sankt Andreas. Le Spiess hurle et Putzi aboie :

— *Auf stehen ! Schnell !*

Tous en tenue de sport dans la cour. Les hommes s'alignent et partent aussitôt vers le stade en petite foulée. Il fait à peine jour.

— *Marsch ! Marsch !*

Une tasse d'orge baptisé café. Une tranche de pain bis avec un soupçon de margarine. Rassemblement pour l'appel. En tenue de campagne.

Exercice jusqu'au déjeuner : un bol de soupe claire. Pas question de manger si les mains ne sont pas lavées, les ongles coupés, les cheveux peignés. Et les tenues impeccables.

Une demi-heure de sieste obligatoire. Une demi-heure de nettoyage. L'Unterscharführer Hans Umsch, qui commande la 2e Section, a prévenu ses hommes :

— Un bouton bien cousu est un bouton qu'on peut tourner sept fois sans arracher le fil.

Umsch a la quarantaine. C'est un ancien SS du temps des luttes pour la prise du pouvoir. Quand il est de bonne humeur, il raconte les combats de rues contre les Marxistes et les Schupos. Il n'est pas encore tout à fait « à l'heure européenne ».

A un des premiers exercices sur le terrain de l'Oberfeld, par un bel après-midi d'août, il désigne un bosquet et explique en allemand la manœuvre :

— Vous allez progresser vers ce bois. Mais, attention, les Français sont embusqués sous les arbres et vont vous tirer dessus.

Il répète en insistant :

— *Achtung. Dort sind die Franzoze !*

Henri Samson interrompt sa traduction :

— Puis-je vous faire remarquer, Unterscharführer, que nous sommes des volontaires français ?

Hans Umsch veut bien sourire et reprend :

— Excusez-moi. C'est toujours ce que je disais quand je faisais l'instruction aux Flamands...

L'ancien fusilier-marin, promu au double rôle de traducteur et de chef de chambre se trouve sans arrêt sur la brèche. Les subtilités lui échappent parfois. Un matin, l'Obersturmführer Laue qui tient à assurer lui-même la plupart des cours de Weltanschauung de sa compagnie, parle de la religion. L'ancien pasteur dénonce le « judéo-christianisme ». Puis il demande si certains veulent quitter l'Eglise.

Samson ne comprend pas très bien ce que veut dire « quitter l'église ». Il faut pourtant traduire très vite. Pour lui, on ne peut quitter l'église sans y être d'abord entré. Fier de cette imparable logique, il lance à ses camarades :

— L'Obersturmführer demande quels sont ceux qui veulent aller à la messe.

S'attendant à ce que toute sa compagnie abjure comme un seul homme, Laue a la surprise de voir seulement sortir des rangs les SS Freiwillige Laschett et Hag, dont la réputation de « culs-bénits » a franchi même les limites de la 2ᵉ Section

Au mois de septembre, les nouveaux volontaires sont assez nombreux pour former une 2ᵉ Compagnie, dont l'Oberscharführer Lang, l'homme à la main gelée, prend le commandement.

Cette fois, la plupart des engagés arrivent d'Allemagne. Parmi eux, quelques anciens prisonniers de guerre, encore en uniforme kaki de captif.

Un des plus anciens, Hennecourt, que ses trente-cinq ans désignent pour le rôle de doyen, raconte son histoire :

— Avant la guerre, j'ai essayé tous les partis fascistes français. Ils m'ont tous déçus. Je suis devenu hitlérien parce que Hitler, au moins, c'était un gars sérieux. Mais la France, c'est la France. Alors en 39-40, je suis décidé à me battre. Même après la demande d'armistice, je me portais encore volontaire pour une patrouille dans le Jura. Mais me voilà prisonnier « sur ordre de mes chefs ». Dans mon Stalag, je suis contre Pétain...

— Pourquoi ?

— Je le trouve trop tiède. J'écris à Brasillach : « La guerre est perdue mais je voudrais mourir les armes à la main ». De prisonnier je suis transformé en travailleur. Mais toujours captif. Et on me dit que je n'ai pas le droit de m'engager. Je n'écoute personne et je prends le train pour Görlitz où se trouve un bureau de la Waffen SS. Je passe une visite médicale et je suis accepté. On me donne un papier. Un type de la Gestapo m'attendait à la sortie du bureau. Il voulait me renvoyer dans mon Stalag. Mais trop tard. J'étais SS Freiwillige.

D'autres anciens prisonniers entourent Hennecourt qui devient tout de suite chef de chambre. L'amalgame est assez difficile entre les anciens soldats et les travailleurs libres, souvent recrutés par Erpressung, ce qui peut se traduire par chantage. Beaucoup racontent la même histoire, aussi gauloise que monotone. Armand Lafarge ne joue pas les foudres de guerre et confesse :

— Depuis l'armistice, je travaillais dans une entreprise de peinture. Mais en 1942, me voilà piqué par le S.T.O. et envoyé en Allemagne. Je me retrouve à Vienne, dans une fabrique de locomotives. Cela dure six mois, à peu près peinards. Seulement, on n'avait pas le droit de coucher avec des Allemandes. Ce n'est pas le genre de *verboten* qu'on peut dire à un Français. Un jour, avec mon copain Lucien Heyraud, on va piqueniquer sur les bords du Danube en compagnie de deux mignon-

nes. Ça se passait très bien, quand arrivent deux cons de Schupos.

— Alors ?

— On se retrouve à la Gendarmerie. Puis à la Gestapo. Les flics deviennent de plus en plus méchants. Il paraît que les filles ont des maris et des fiancés sur le front de l'Est, qu'on est des « souilleurs de la race », des cochons de Français, qu'on devrait être fusillés. Enfin, ils nous laissent le choix entre le KZ, le camp de concentration, et la Waffen SS. On n'a pas hésité. Et nous voilà.

A côté des chauds lapins, on découvre aussi des idéalistes, des aventuriers et quelques crapules. Ils en ont marre de travailler dans les usines et de recevoir des bombes. La bagarre les attire. Sans trop savoir où va les mener la Waffen SS, ils sont séduits par cette rupture avec la grisaille quotidienne de la vie provinciale allemande.

— Se faire chier pour se faire chier, autant voir du pays et rendre les coups.

En attendant les épreuves qui vont impitoyablement les sélectionner, les hommes de la 2e Compagnie sont affectés à des corvées de nettoyage. Ils lavent sans cesse leur cantonnement. Ils vivent dans l'eau. Les tables, les armoires et les châlits sont tellement trempés qu'ils commencent à pourrir.

Et puis, très vite, ce sera le rythme infernal. Se lever. Courir. Marcher. Se jeter à terre. Bondir. Se figer au garde-à-vous. Repartir.

— *Marsch, Marsch ! Schnell !*

L'Oberscharführer Lang, qui doit bientôt passer officier, mène sa compagnie encore plus durement que l'Obersturmführer Laue.

Les Spiess hurlent du matin au soir. Sans cesse, jour et nuit, l'U.v.D. l'Unterführer von Dienst, ou sous-officier de service, fait irruption dans les casernements.

A la SS, la propreté semble une manie. Un peu de boue entre les clous d'une chaussure ou un peu de pâte dentifrice entre les poils de la brosse à dents et tout le paquetage passe par la fenêtre. Le « coupable » se retrouve aussitôt en train de ramper dans la cour. A Sennheim, on ignore les « consignes » qui font ressembler les soldats français à des collégiens en retenue. Toutes les punitions sont des châtiments corporels. Courir. Se jeter à terre. Ramper. Les sous-officiers donnent la cadence en levant le pouce.

— *Hinlegen ! Auf ! Hinlegen ! Auf !*

La moindre erreur se paye par d'interminables et épuisantes séances de Strafexercice. Aucune hargne, mais aucune pitié.

Le soir, tous les vêtements doivent être brossés et les hommes lavés des pieds à la tête. L'U.v.D. passe dans les chambrées.

— *Schwanz Parade !*

C'est la « revue des queues ». Chacun doit montrer son sexe. Pas question de fausse pudeur. Un SS Freiwillige n'a rien à cacher. Et malheur à celui qui n'est pas impeccablement propre. La première fois, ce sera des heures de Strafexercice. La seconde, il sera tout simplement renvoyé.

En Alsace, septembre est un très beau mois. Le soleil dore les raisins. Les cigognes passent lentement au-dessus du clocher pointu de Sankt-Andreas. Toutes les semaines, les deux commandants de compagnie, Laue et Lang, réunissent leurs hommes. A chaque fois, ils leur répètent la même chose :

— Si vous n'êtes pas vraiment volontaires, vous partez quand vous voulez. Nous n'avons aucun intérêt à retenir des garçons qui ne veulent pas devenir des SS. Mais si vous voulez rester, alors nous vous prévenons que nous serons de plus en plus exigeants, de plus en plus sévères, de plus en plus durs.

Quelques volontaires craquent. Ils sont peu nombreux. Ils reprennent le train pour Mulhouse, l'oreille basse, en tirant

leurs valises. Ils joueront les terreurs en rentrant dans leur quartier ou dans leur village. Ils finiront par rejoindre la Gestapo ou par se faire oublier, quitte à réapparaître avec un brassard de résistant quelques mois plus tard.

Tous leurs camarades s'accrochent. Mais les instructeurs secouent de plus en plus fort l'arbre pour faire tomber les fruits blets et les fruits secs.

L'entraînement physique est conduit de plus en plus rudement. Tout SS Freiwillige doit être titulaire du brevet sportif militaire. La formation idéologique est menée au rythme de deux cours par jour. Selon l'usage de la Waffen SS, ce sont les commandants de compagnie qui professent la Weltanschauung.

Le rythme s'accélère encore.

Courir, manger, dormir, ramper, nettoyer. L'U.v.D. les plonge dans une sorte d'état second. Sans cesse, il est sur leur dos, hurlant en allemand des ordres que les interprètes ont de moins en moins le temps de traduire.

Tandis que continuent à arriver de nouveaux engagés, les anciens commencent à se débrouiller de mieux en mieux et même à tourner le règlement.

Le quartier de Sankt Andreas est presque toujours bouclé. Les sorties sont limitées au dimanche après-midi. Alors, les Français qui veulent faire un tour en ville se mettent en survêtement de gymnastique et passent la porte en petites foulées. Les gradés ne portent jamais d'insigne sur leur tenue de sport et les sentinelles n'imagineraient jamais que ces sportifs à l'allure martiale sont tous simplement en train de faire le mur.

Mais le service écourte vite l'escapade. Il faut revenir à la caserne, brosser, gratter, laver. Se présenter pour une nouvelle revue de détail. Peu à peu, les plis se prennent.

Certains Français se trouvent à Sennheim depuis quatre mois. Les deux premières compagnies se sont « germanisées » à une

vitesse effrayante. Les volontaires sont prêts à tout pour être admis dans la Waffen SS. Bientôt, il n'y aura plus aucune différence entre eux et les Freiwillige des autres pays. Seule la langue fait parfois un écran. Mais beaucoup commencent à parler un peu l'allemand qui seul leur permet d'échanger quelques mots avec les Danois ou les Croates. Ils se sentent de moins en moins français, mais ne deviennent pas teutons pour autant. Ils sont des « mutants » et croient appartenir à une race nouvelle : celle des premiers SS européens.

Leurs instructeurs ne leur ont rien demandé ni rien promis, si ce n'est de se battre et se faire tuer pour un mark par jour. Ils sont venus pour cela. Ils attendent. Ils commencent déjà à s'impatienter.

Un matin d'octobre 1943, les Freiwillige des deux premières compagnies sont en émoi : un nouveau convoi de Français vient d'arriver. Ils sont environ deux cents. La plupart viennent de zone sud. Parmi eux, beaucoup de miliciens, dont plusieurs officiers.

Les premiers engagés sont furieux :

— Merde, alors ! Voilà les gars qui ont montré leurs fesses aux Allemands en 40 qui viennent nous faire chier !

Un vent de révolte souffle sur Sennheim. Les SS français ne veulent pas encore d'une SS française.

6.

Pierre Laval a signé sans enthousiasme le décret-loi autorisant les Français à servir dans la Waffen SS. Pourtant, Vichy ne veut pas rester à l'écart de l'opération. Pendant tout l'été, on a beaucoup parlé de ces garçons qui se sont engagés dans la Waffen SS. Même si les nouvelles sont rares, les commentaires ne sont pas très enthousiastes ;

— Ils sont en train de se faire complètement germaniser.

De tous les hommes politiques qui suivent l'« opération SS » avec un mélange d'inquiétude et d'intérêt, le plus attentif, en zone sud, reste Joseph Darnand.

Il vient d'avoir quarante-trois ans et ronge son frein en tirant sur sa pipe. Toute aventure militaire le fascine et celle-là plus que d'autres, car il a la hantise des corps d'élite. La Waffen SS possède sur la Wehrmacht un prestige qui le tente, même s'il n'ose encore trop se l'avouer.

Engagé volontaire à dix-neuf ans, adjudant en 1918, lieutenant en 1939, Joseph Darnand est un « héros des deux guerres ». Il a même figuré sur une couverture de *Match* avec son béret alpin, sa moustache de baroudeur, sa vieille canadienne où l'on vient d'accrocher une croix d'officier de la Légion d'honneur, toute neuve.

Dès 1936, Joseph Darnand, qui a une petite entreprise de

déménagement à Nice, est entré dans une société secrète paramilitaire « les Chevaliers du Glaive », qui dépend de la Cagoule et prépare le « petit matin » nationaliste qui doit suivre le « grand soir » communiste. C'est un fanatique, tout à la fois bonhomme et impitoyable. Fasciste déclaré, il reste, avant tout, tricolore.

Ame simple, il a besoin d'un chef. Il le trouvera avec Pétain. C'est un inconditionnel. Dès son retour dans les Alpes-Maritimes, après s'être évadé d'un camp de prisonniers, il milite à la Légion des combattants puis fonde, en juin 1941, une organisation paramilitaire : le Service d'Ordre légionnaire ou S.O.L.

Défilés, sonneries de clairon, chemises kaki de l'armée française qui jouent les chemises brunes nazies, les membres du S.O.L. se veulent les garants de la Révolution Nationale.

Darnand attire autour de lui beaucoup d'anciens combattants des deux guerres. Il peut aussi compter sur les J.F.O.M., les Jeunes de France et d'Outre-Mer, animés par Jean-Marcel Renault, un capitaine d'aviation, qui a fait lui aussi une « belle guerre » en 39-40. J.F.O.M. et S.O.L. recrutent beaucoup pendant les derniers mois de 1941.

L'année 1942 sera celle où se durciront les éléments de choc de la Révolution Nationale. Darnand, jusque-là assez réservé envers la L.V.F., va marcher dans le projet de Légion tricolore. En juin 1942, il visite même un dépôt de la Légion en Pologne.

Cinq mois plus tard, le débarquement en Afrique du Nord précipite les choses. Les S.O.L. ont tiré quelques coups de feu contre les Anglo-Américains, surtout à Oran. La zone libre est envahie par les Allemands. Comme leurs cadets des Jeunes du Maréchal en zone nord, les militants du Service d'Ordre légionnaire ne peuvent plus continuer à jouer aux scouts. Ils doivent disparaître ou se transformer.

Le 31 janvier 1943, la Milice française est créée. Joseph Darnand en devient secrétaire général. Il proclame sa volonté « de voir instaurer en France un régime autoritaire national et socialiste, permettant à la France de s'intégrer dans l'Europe de demain. » Il ambitionne tout à la fois un parti et une armée. Darnand commande à près de trente mille hommes, dont le tiers en état de porter les armes dans la Franc-Garde. Mais, justement, les armes lui manquent.

Pourtant, la poudre parle déjà. A la fin d'avril 1943, un chef milicien, Paul de Gassovski, est abattu à Marseille d'une rafale de mitraillette. Ses camarades accusent la Résistance et exigent des représailles. L'engrenage de la guerre civile est commencé. Il semble irrésistible.

Si certains désirent en découdre sur place, d'autres préfèrent se battre « contre les Rouges » loin de leur patrie. Les deux tendances ne cesseront de s'opposer. L'engagement sur le front de l'Est semble à beaucoup une sorte de désertion alors que l'« ennemi intérieur » menace. Paradoxalement, ce seront les plus antiallemands qui finiront par se battre contre les Français...

La situation se durcit. Les premières formations de la Franc-Garde permanente se constituent. Ils sont trois cents à s'entraîner au camp des Calabres près de Vichy. Mais neuf sur dix ne sont pas encore armés.

La France entière se trouve occupée par les forces allemandes. Il est impossible d'armer des groupes paramilitaires sans leur accord. Joseph Darnand se trouve coincé. Il devine que beaucoup de miliciens ne vont pas attendre éternellement. Plutôt que de se laisser assassiner, ils vont entrer en contact avec les services de sécurité du Reich.

D'anciens Camelots du Roy sont prêts à devenir des auxiliaires de la Gestapo. Comment les retenir ? Darnand est un homme simple, buté, patriote. Mais c'est aussi un officier de corps-franc

qui n'a pas peur des solutions extrêmes. C'est un chef qui sait prendre ses responsabilités. Il décide d'aller lui-même discuter avec les Allemands. Parmi eux, les hommes qui montent ce sont les SS. Il va les rencontrer au cours d'un nouveau voyage dans le Reich pendant l'été 1943.

Darnand n'est pas seul à franchir le Rhin. Il doit partager son compartiment avec deux autres « vedettes » : Doriot et Déat. Un monde les sépare. L'ancien cagoulard se méfie de ces hommes qui viennent de la gauche. Darnand n'oublie pas le passé socialiste de Déat ni la jeunesse communiste de Doriot. Le « grand Jacques », surtout le choque. Depuis deux ans, il porte l'uniforme de lieutenant de la Wehrmacht et a réussi à « coloniser » la L.V.F.

Joseph Darnand a emmené avec lui Jean-Marcel Renault, l'ancien chef de la J.F.O.M., devenu le chef de l'avant-garde de la Milice. Renault partage en tout les vues de Darnand. Les deux hommes discutent souvent dans le couloir, tandis que la campagne allemande défile derrière les vitres du couloir encombré de valises.

— La L.V.F., c'est foutu. Aucun panache militaire. Le recrutement est médiocre : un tiers d'aventuriers, un tiers de professionnels et un tiers de doriotistes...

— Ce n'est pas en luttant contre les partisans sur les arrières du front qu'ils nous rendront notre honneur militaire.

— Si seulement les Français avaient la réputation des Wallons...

— Oui. Mais les Wallons ont deux avantages : la personnalité de Léon Degrelle et l'intégration dans la Waffen SS.

Le convoi siffle dans la nuit. Parfois, une alerte les immobilise dans une gare. Doriot somnole, les yeux clos derrière ses grosses lunettes rondes. Il domine Déat et Darnand d'une vingtaine de centimètres et joue les géants protecteurs. Le chef de

la Milice rallume sans cesse sa vieille pipe. Le tabac « national » est plein de bûches et brûle mal. Songeur, il se demande ce qu'il va faire chez les Boches et envie un peu son ancien chef, le colonel Groussard, devenu un des organisateurs de la Résistance.

Les Français sont logés à l'hôtel Adlon, le plus célèbre de Berlin. Atmosphère de palace international, maîtres d'hôtel en habit, épaisses moquettes, lourdes tentures, lustres tourmentés qui parfois s'éteignent quand une alerte aérienne vient couper le courant électrique.

Darnand aime parcourir à pied les rues de la capitale allemande, de son pas rapide d'ancien chasseur alpin. Il a troqué son grand béret contre un chapeau mou. Il va rôder sous la porte de Brandebourg. Il se souvient de ses camarades de jeunesse qui criaient avec lui dans les wagons à bestiaux qui les emmenaient à l'abattoir des tranchées : « A Berlin ! A Berlin ! »

Le voici à Berlin. Il ne sait pas trop s'il est un allié ou un otage. Que peut-il négocier ? Il n'aime pas ce mot, car il reste un soldat, pas un marchand comme ce président Laval, dont il se méfie de plus en plus.

Les SS vont offrir à Joseph Darnand l'interlocuteur avec lequel il peut le mieux s'entendre : Gottlob Berger.

L'Obergruppenführer Berger, chef du SS Hauptamt, l'administration centrale de la SS, est son aîné de quelques mois. C'est un Souabe à la figure ronde et au verbe sonore qui mesure un mètre quatre-vingts et pèse dans les cent kilos. D'emblée, il plaît à Darnand, car il a fait la Grande Guerre dans les troupes d'assaut et ils se trouvent rapidement des souvenirs communs. D'avoir combattu l'un contre l'autre, un quart de siècle auparavant, tisse des liens.

Ancien professeur de gymnastique, champion de boxe, de course à pied et de natation, Berger est entré dans les SS à l'époque difficile de la lutte pour le pouvoir. Comme Darnand,

il a un passé de comploteur politique. Les deux hommes sont du même bois. Ils se découvrent rapidement la même passion pour le petit coup de gnole ou de schnaps qui réchauffe le cœur avant les coups de main et favorise les préambules.

Gottlob Berger, ouvrant la Waffen SS aux Volksdeutsche, ces Allemands qui ne sont pas citoyens du Reich, puis aux volontaires germaniques, d'origine scandinave ou néerlandaise, est le grand responsable de l'internationalisation de la Waffen SS[1]. Sa politique de recrutement impressionne fort le Reichsführer Heinrich Himmler.

Le Souabe Berger entreprend le Bressan Darnand. Ils ont tous les deux une bonne ascendance rurale, qui donne parfois à leur conversation l'allure d'une discussion de village.

Depuis quelques heures, le chef de la Milice est fort impressionné par ce qu'il découvre de l'organisation SS. Le bras droit de Himmler se fait amical :

— A la SS, nous n'avons pas de ces officiers prussiens à monocle. Vous êtes un homme du peuple. Vous n'aimez pas les réactionnaires et les conservateurs. La Waffen SS, c'est une armée comme personne n'en a jamais vue. Ce n'est plus l'armée allemande, c'est l'armée européenne.

Darnand écoute, passionné, il tire sur sa pipe, l'air songeur, son front se plisse au-dessus de la broussaille des sourcils.

Berger poursuit :

— Nous avons dans nos rangs des volontaires de vingt nations. Les Wallons vont bientôt terminer leur entraînement à Messeritz dans le Brandenburg, et monter au front dans quelques mois. Il doit y avoir aussi des Français dans la SS.

Darnand sait que les premiers volontaires sont en train de faire leurs classes à Sennheim, noyés dans la masse germanique. Alors, il demande :

— Pourra-t-on les regrouper dans une unité française ?

1. Sur le million d'hommes qui serviront dans les Waffen SS, il n'y aura que quatre-cent mille citoyens allemands, même pas la moitié des effectifs.

— *Natürlich !*

L'Obergruppenführer Gottlob Berger tient en réserve une dernière carte :

— Il faut que la SS française soit encadrée et contrôlée par de vrais soldats. Je sais que beaucoup de vos miliciens se sont bien battus contre nous. Nous les attendons dans la SS non plus comme des adversaires, mais comme des camarades.

Cette fois, Darnand se sent très tenté. Pourquoi ne jouerait-il pas à la SS le rôle que Doriot a joué à la L.V.F. ? Il ne parle même pas de l'armement de ses francs-gardes. Cela maintenant va de soi. On ne pourra rien refuser à la Milice après un geste aussi décisif. Joseph Darnand demande à réfléchir. Une fois encore, Gottlob Berger se fait jovial :

— *Natürlich !*

Le voyage en Allemagne se poursuit. Visite de camps d'instruction et d'usines d'armement. Le Reich veut persuader ces « touristes » français de la certitude de sa victoire. Doriot semble infatigable, Déat songe à ses éditoriaux de *l'Œuvre,* Darnand remâche les propositions de Berger.

Il en parle avec son seul ami, dans cette délégation. Jean-Marcel Renault semble lui aussi impressionné par la machine de guerre allemande. Il dit à Darnand :

— Dans une unité entièrement française, nos hommes ne seront pas perdus.

Le chef de la Milice l'approuve et ajoute :

— Après la guerre, les seuls qui compteront en Europe, ce seront les anciens combattants. Il faut qu'il y ait des Français parmi eux.

De retour à Vichy, il reste à entraîner les camarades de la Milice. Joseph Darnand réunit quelques responsables dans une auberge, sur les bords de l'Allier, autour de quelques vieilles bouteilles de derrière les fagots.

Le plus enthousiaste est Noël de Tissot, un professeur de Nice, officier d'artillerie de réserve, il a le sentiment d'avoir été trahi en 39-40 et fut parmi les premiers à rejoindre la Légion des Combattants. Tout naturellement, il est passé au S.O.L. puis à la Milice. C'est un des doctrinaires du mouvement, à qui il veut donner un programme politique. Mais pour lui il n'existe pas de parti sans troupe d'assaut, pas d'armée sans élite.

Ce civil, avec un visage un peu enfantin et une allure bohème, est le plus fanatique des bons vivants. Il lance tout de suite à Darnand :

— Je veux être le premier chef milicien à entrer dans la Waffen SS.

Ses camarades le rassurent :

— Tu ne seras pas tout seul.

Joseph Darnand intervient brusquement :

— Je ne veux pas que tout le monde foute le camp. J'ai besoin de gars sérieux ici. Nous sommes à la veille du grand bordel.

Les places seront chères. Du grand état-major, Darnand n'autorise à partir qu'un de ses partisans les plus fidèles et les plus efficaces : Pierre Bance.

Originaire de Bordeaux, ancien international de rugby militaire, capitaine de réserve médaillé, Bance a trente-cinq ans et une allure de colosse. Il possède le fameux « gabarit SS ». Après avoir dirigé la Milice à Béziers, il est monté à Vichy, pour y devenir le secrétaire général de cette formation et le bras droit de Darnand. Plus tenté par l'action directe — le « baroud » — que par la doctrine — qu'il nomme « pinaillage » — c'est un homme de courage et d'ambition. Ce n'est pas pour déplaire à Darnand qui a besoin, pour l'opération SS, d'hommes « qui en aient et qui en veulent ».

Le troisième homme du trio sera Léon Gaulmier. Professeur d'histoire, il travaille dans les services du ministère de l'Information. Agé d'une trentaine d'années, ce Berrichon, à la silhouette de joyeux convive et aux propos tonitruants, se défend toujours d'être un aventurier. Il entre à la Waffen SS parce qu'en cet été 1943 cela lui semble la seule voie raisonnable pour un intellectuel qui étouffe dans les bureaux de Vichy.

Darnand limite les départs, surtout chez les officiers. Il laisse tomber, tout en faisant circuler à la ronde son paquet de « gris » :

— Une dizaine pas plus. Mais alors, les meilleurs...

Celui auquel il songe en tout premier, c'est à son compatriote de l'Ain, Henri Fernet.

Fidèle au gouvernement de Vichy, le jeune sous-lieutenant d'infanterie coloniale a réussi à regagner son pays natal avant l'effondrement de l'Empire. Toujours à la recherche de quelque « ordre guerrier », il a imaginé le trouver à la Milice. Il devient chef départemental de l'Ain. Mais comment pourrait-il se satisfaire du climat qui règne dans une formation qui oscille entre le parti politique et la police auxiliaire ? Fernet étouffe à Bourg-en-Bresse et ne cesse de répéter à ses hommes :

— Il n'y a pas de solution politique, mais d'abord une solution militaire. Notre avenir se joue sur le front. Le sort de la France, comme le sort de l'Europe, se décidera par les armes.

C'est un langage que l'on tient aussi dans le château médiéval de Saint-Martin d'Uriage, où la Milice rêve de réaliser un Ordensburg dans un cadre savoyard.

Parmi les instructeurs, le plus enthousiasmé par l'idée d'un départ à la SS est le lieutenant Jean Artus. La peau mate, les yeux sombres, le visage allongé, ce garçon a une allure très méditerranéenne de centurion montagnard. Sec, énergique, enthousiaste, il possède plus que nul autre l'esprit « chasseur » qui marque tant la Milice. Jeune officier au 24[e] bataillon alpin, son unité hébergeait pendant l'hiver 39-40 le corps franc du lieutenant Darnand. Jamais Artus ne pourra oublier les coups

de main dans la forêt de la Warndt. Démobilisé, il a servi dans les chantiers de « Jeunesse et Montagne », sorte de camouflage des troupes alpines.

Artus entraîne tout de suite avec lui son ami Pinsard-Berthaz dont l'itinéraire est exactement semblable : « Jeunesse et Montagne », le bataillon de chasseurs alpins d'Annecy, la franc-garde de la Milice... C'est un vrai montagnard, d'assez petite taille, aux cheveux blonds-roux, à la peau très claire, aux yeux bleus, à la peau tannée par le vent des cimes. Comme beaucoup de Savoyards, il a quelque chose de germanique qui fait songer aux vieux Burgondes.

Tous les volontaires venus de la Milice ne seront pas des jeunes : le lieutenant Pouget, chef départemental de la Lozère, approche de la cinquantaine et ressemble à un ecclésiastique.

Le lieutenant Bartolomet a quarante-cinq ans. C'est un Bordelais. Peintre en bâtiment il s'engage à dix-huit ans, en 1916 « pour la durée de la guerre ». Démobilisé, il « remet ça » pour vivre la guerre du Rif dans les tirailleurs algériens et prend sa retraite comme adjudant de chasseurs à pied... en 1937. « Oublié » en 1939, il rappelle à l'ordre le recrutement et part comme sous-lieutenant. On l'affecte à une unité de pionniers où il s'ennuie fort jusqu'au moment où éclate la Blitzkrieg. Le sous-lieutenant Bartolomet est fait prisonnier au combat dans les Flandres, le 4 juin 1940.

Libéré comme ancien de 14-18, Yvan Bartolomet se porte comme volontaire pour la L.V.F. Une lettre lui annonce que sa demande est refusée « faute de place ». Etabli à Villeneuve-sur-Lot, il suit la « filière » : Légion des combattants, S.O.L. puis Milice. A une réunion à Agen, pendant l'été 1943 il écoute Noël de Tissot, qui parle du départ pour la Waffen SS.

Bartolomet est assez vieux soldat pour savoir lire un communiqué entre les lignes. A la fin de la réunion, il dit à l'orateur :

— Après Stalingrad, ce n'est peut-être pas le moment ?

Noël de Tissot ne se démonte pas et lui lance ce qui décide les moins convaincus :

— L'engagement dans la Waffen SS a l'assentiment du maréchal Pétain.

— Dans ce cas...

Bartolomet part pour Paris où il se présente à la visite médicale. Le voici engagé pour sa quatrième campagne.

Ils seront plus de deux cents miliciens, pour beaucoup officiers et sous-officiers, à rejoindre la Waffen SS à la fin de l'été 1943.

Joseph Darnand a rêvé un moment de partir avec eux. Mais l'expérience de Jacques Doriot ne l'encourage pas tellement. Non seulement le chef du P.P.F. ne dirige plus son parti, mais il ne se couvre pas de gloire à la L.V.F. Le chef de la Milice restera donc en France. Pourtant, il ne voudrait pas laisser tomber ses partisans. Les Allemands lui font miroiter la possibilité d'un engagement symbolique. Geste lourd de sens : un des hommes les plus en vue de Vichy va devenir membre de la Waffen SS. Darnand, qui espère bien être ministre un jour, va concilier son serment « politique » au Maréchal avec son serment « militaire » au Führer.

La cérémonie a lieu au mois d'août 1943, à l'ambassade d'Allemagne à Paris. Joseph Darnand, pâle et crispé, se tient au garde-à-vous, le bras tendu, au milieu de plusieurs officiers de la Waffen SS et de la police allemande. Il prononce les paroles rituelles et jure à Adolf Hitler « fidélité et bravoure jusqu'à la mort ». On lui accorde son grade de lieutenant de l'armée française et il est promu Obersturmführer.

Nomination purement théorique. Darnand ne jouera aucun rôle dans l'unité française qui va se constituer. Mais un pas décisif a été franchi : le chef de la Milice est un homme de la Waffen SS.

C'est « en camarade » qu'il conduit, le 17 octobre 1943 au soir, les miliciens qui prennent, à la gare de l'Est, le train de Mulhouse. Quelques-uns portent encore cet uniforme bleu-marine que Darnand a voulu si semblable à celui des chasseurs alpins.

Dans quelques heures, ils seront à Sennheim.

Darnand reste sur le quai de la gare, dans le froid de cette journée d'automne. Malgré les officiels allemands et français, il se sent brusquement tout seul. Jamais il n'a eu aussi envie de partir pour le front. Il enfonce davantage son chapeau sur ses yeux et tripote dans sa poche une pipe qu'il ne se décide pas à allumer. Il regarde la lumière rouge du convoi qui disparaît dans la nuit. Il pense à ce qu'il a dit à Bance et à ses camarades :

— Quand ce sera vraiment dur, je reviendrai avec vous.

Joseph Darnand hausse les épaules. Il sait bien maintenant que ce qui l'attend ce n'est pas l'aventure du front, mais toute la saloperie de la guerre civile.

7.

— Le genre de vie de la SS est beaucoup trop dur pour des Français.

— C'est justement pour cela que je m'engage.

Un officier SS de l'Abteilung VI interroge un à un tous les volontaires qui arrivent à Sennheim. Celui qui vient de lui faire cette réponse est un garçon très jeune qui ne paraît certes pas les dix-huit ans réglementaires. Brun, nerveux, sec, c'est un Corse, du nom de Roger Riberto [1].

— Au suivant.

Ils se présentent au garde-à-vous, le bras tendu, avec un air de défi dans les yeux. Toute leur attitude indique qu'ils n'admettront jamais de ne pas être considérés par les Allemands comme des égaux. Ils veulent devenir des hommes neufs. Effacer, à force de volonté et de courage, le souvenir de la honteuse défaite de 1940.

L'officier demande :

— Pourquoi vous êtes-vous engagé dans la Waffen SS ?

Les réponses fusent, monotones. Ceux qui viennent de zone nord lancent presque tous :

— Pour l'Europe !

Ceux qui arrivent de zone sud sont souvent plus réservés et répondent :

1. Dix-sept ans au moment de son engagement. Il participera aux combats de Galicie et de Poméranie, avant de tomber, grièvement blessé aux yeux, à Berlin, le 28 avril 1945.

— Pour la France !

Quelques-uns affirment même :

— Pour le maréchal Pétain.

Le lieutenant Pouget sera le seul à répondre :

— Pour l'Occident chrétien.

Voici un nouveau venu. Blond, mince, de petite taille, un air à la fois résolu et enfantin. Aimé Chabert a l'habitude de ne jamais faire comme tout le monde : il habite la zone nord mais milite dans un mouvement de zone sud. Il ne va pas parler de la France ni de l'Europe. Il regarde l'officier avec un air étonné, comme si une telle question était parfaitement inutile :

— Pourquoi me suis-je engagé dans la Waffen SS ? Mais tout simplement parce que c'est ma place.

Son interlocuteur sourit. C'est la meilleure réponse de ce convoi...

Aimé Chabert a vingt-trois ans. Cet ancien des Jeunesses patriotes s'est engagé à dix-huit ans dans l' Armée française en 1938. Il a servi au Maroc dans les spahis puis aux chasseurs d'Afrique. Il en a ramené un galon d'aspirant, la passion du cheval, une forte admiration pour les nationalistes espagnols de Franco et l'amertume de n'avoir pas participé à la guerre sur le front français. Démobilisé, il prend contact avec le S.O.L. de Marseille puis franchit clandestinement la zone de démarcation pour rentrer à Tours son pays natal. Les gendarmes français auxquels il se présente lui disent :

— On aurait dû vous livrer aux Allemands.

Chabert est indigné. Il se met en grand uniforme et se présente à la Kommandantur en racontant son histoire. Les Allemands le relâchent aussitôt, en lui demandant seulement de ne pas partir pour Londres.

Il le promet mais digère mal la défaite. Dans un dancing, il se bat avec un Feldgrau qui a traité une jeune Française de putain :

— Ce n'est pas prévu dans la convention d'armistice !

Il est surpris de voir des soldats allemands témoigner en sa faveur et commence à s'intéresser aux mouvements politiques de Déat ou de Deloncle, mais sans adhérer. Il n'est volontaire qu'en novembre 1942. Il s'engage dans la Phalange africaine pour retourner en Afrique du Nord... combattre les Anglo-Américains.

La Phalange ne part jamais. Chabert ronge son frein, passe clandestinement en zone sud et prend contact avec la Milice. Il admire beaucoup Darnand. Après un stage à l'école d'Uriage, il monte une trentaine clandestine de la Milice à Tours. Quand il apprend que beaucoup de cadres miliciens partent à la Waffen SS, il décide aussi de s'engager.

Son galon d'aspirant de l'armée française lui vaut d'être considéré comme élève-officier. Aimé Chabert rejoint les futurs gradés qui ont été regroupés dans une villa, sur la route de Belfort. Geste à double tranchant. Il semble que les instructeurs SS tiennent à empêcher tout contact entre les jeunes Freiwillige et les anciens officiers de l'Armée française.

Les nouveaux ne cessent d'affluer à Sennheim. Sur les quinze cents premiers volontaires, moins du tiers ont été retenus. Le mot d'ordre reste plus que jamais : sélection. A Sankt Andreas, les SS Freiwillige ne touchent pas d'armes, mais doivent d'abord prouver leur courage et leur ténacité sur le terrain de sport et le champ de manœuvre.

Dès leur arrivée, ils sont pris en main et soumis à un rythme harassant. Ceux qui craquent n'ont rien à faire à la Waffen SS. Les autres s'accrochent, les dents serrées.

La plupart ont entre dix-huit et vingt ans. Ils appartiennent pour beaucoup à la petite bourgeoisie. On compte peu de nobles et de ruraux. Les ouvriers viennent surtout des mines du Nord et des camps d'Allemagne. Les Parisiens forment le tiers de l'effectif, suivis par les Méridionaux, nombreux et bruyants

depuis l'arrivée des miliciens. Les nuances politiques s'estompent de plus en plus. Ceux qui donnent le ton sont les plus jeunes, passés directement des classes de mathélem ou de philo à la Waffen SS. Ils méprisent les « vieux » qui ont plus de vingt-deux ou vingt-trois ans. Ils considèrent la vie à la SS comme une sorte de « Grand Jeu » scout.

Tandis que se constituent la 3e puis la 4e Compagnie d'instruction, formées uniquement de Français, la sélection continue. Il s'agit maintenant de déceler les recrues capables de devenir SS Unterführer, c'est-à-dire sous-officier.

Ce sera l'objectif du Lehrgang, le peloton d'élèves-gradés. Il comprend deux sections d'une quarantaine d'hommes. Presque tous viennent de la compagnie Laue et l'ancien pasteur, si méfiant naguère envers les Français, les voit partir avec quelque regret.

Le Lehrgang va durer trois mois, du début d'octobre à la fin décembre 1943. On abandonne la caserne de Sankt Andreas pour un cantonnement dans la bourgade même de Sennheim. C'est l'ancienne salle paroissiale qui accueille les aspirants Unterführer. Il ne reste plus un seul crucifix dans ce cantonnement improvisé, où tous se trouvent à l'étroit.

A l'orchestre, les châlits s'alignent, entassés les uns sur les autres, sur quatre rangs et deux étages. Le cubage d'air se trouve réduit au strict minimum. Par quelques marches, on accède à l'estrade.

Dissimulée par le rideau de velours rouge de l'ancien théâtre, la scène a été également transformée en chambrée. Mais ceux qui couchent entre les vieux décors y sont plus à leur aise. Ils viennent presque tous de la 1re Section et forment en quelque sorte l'« aristocratie » du Lehrgang. Ils s'intitulent d'un nom mystérieux : le Sondergruppe. René Fayard a été désigné pour suivre le cours d'officier, François Belanger a rejoint l'Abteilung VI, Labourdette « bûche » pour gagner quelque grade. Pierre Molin aussi donne le ton, avec quelques « anciens de

la KK ». Beaucoup parlent un peu l'allemand et servent tout à la fois d'interprètes et même d'aides-instructeurs ou Hilfausbilder. Sur la scène, on parle fort et on méprise un peu ceux qui « grouillent » à l'orchestre. Dans ce groupe, on joue volontiers les durs et on se dispute toujours pour savoir qui mérite vraiment le titre de « premiers engagés »...

Sous la scène, des douches sont aménagées dans une remise où les jeunes du patronage de Sennheim rangeaient naguère les décors, les costumes et les instruments de musique du théâtre populaire alsacien. Maintenant, c'est une tout autre comédie qui se joue, sans aucun entracte. Dès l'aube, le Spiess surgit et commence à hurler :

— *Auf stehen !*

Le Lehrgang « bénéficie » du plus volcanique des sous-officiers de Sennheim. Hans Ohlendorf a quitté Sankt Andreas pour continuer à s'occuper tout spécialement de ses élèves français. L'immense Oberscharführer, toujours flanqué de son chien Putzi, ne les quitte pas une seconde. Il commente :

— Vous croyez que vous en avez « bavé » à Sankt Andreas. Eh bien, vous n'avez encore rien vu.

N'entre pas qui veut dans le monde des Unterführer, qui ont conscience d'être la véritable armature de la Waffen SS. Chez ces gradés, presque tous très jeunes, on ne trouve pas de « juteux », seulement des guerriers, impitoyables dans le service et au combat. Ce sont tous des fanatiques.

Les élèves-gradés français sont aussitôt répartis en groupes d'une dizaine d'hommes, commandés par un Sturmmann. Quatre groupes forment une section, sous les ordres d'un Unterscharführer. Tous les cadres sont allemands, scandinaves ou néerlandais. Les futurs Unterführer doivent se pénétrer de l'esprit international de la SS.

Pierre Mousquet et Henri Samson ont été désignés pour le Lehrgang. Ils réduisent les commentaires au strict minimum.

— On n'a pas fini d'en baver, prévoit l'Alsacien.

— Les sous-offs font leur boulot, ajoute le Lorrain. Mais les branleurs du Sondergruppe commencent à me les casser. Sous prétexte qu'ils ont joué aux cons à la KK, ils vont nous faire chier.

— Reste tranquille, Henri.

— Moi, les aventuriers à la mie de pain, j'en ai rien à branler. Tiens, regarde Delsort...

Ancien militant du PPF, c'est un garçon qui joue de son type aryen et « roule des mécaniques ». Belle gueule mais sombre brute, il cherche à terroriser ceux qu'il nomme avec mépris « les blancs-becs de l'orchestre ».

Désignés eux aussi pour le Lehrgang, les quatre Mousquetaires ont choisi de faire bloc, plus que jamais. Kreutzer qui domine tout le monde, de sa taille et de son poids, ne quitte pas ses amis Laschett, Hag et Peyron. L'ancien « Todt » se sent de plus en plus capable de remplacer un jour Merlin et passe déjà pour la plus grosse tête du Lehrgang. Il ne se soucie pas de plaire mais de dominer. Quand il parle, on se tait.

Un rugissement interrompt ses propos :

— *Achtung !*

Ils se figent au garde-à-vous. L'Oberscharführer Ohlendorf présente les deux sections au chef du Lehrgang, qui passe lentement les élèves en revue, scrutant chacun de son œil unique. L'Untersturmführer Bastian, que l'on dit Volksdeutsche d'Eupen-Malmedy en Belgique, a été grièvement blessé à la face sur le front de l'Est. Il a perdu un œil et porte en travers d'un visage couturé de cicatrices un bandeau noir qui lui donne l'allure d'un pirate des mers du Sud.

Bastian parle peu. Il promet seulement que l'entraînement du Lehrgang est réservé aux meilleurs et conclut :

— Je ne retiens personne.

A chaque nouvelle étape, on dit au SS Freiwillige :

— Tu n'es plus comme les autres.

Pour tout exiger des hommes, il faut les rendre différents. Tant mieux alors s'ils se croient supérieurs. Les hurlements du Spiess les ramèneront vite à une plus juste idée de leur valeur :

— *Hinlegen... Auf... Marsch, Marsch...*

Le rythme semble encore s'accélérer. Mais au Lehrgang il existe un nouveau commandement :

— *Das Gewehr... über !*

Les élèves-gradés sont les seuls SS Freiwillige français à percevoir un fusil. Ce Mauser luisant de graisse que leur remet un armurier indifférent, c'est le signe de leur promotion. En touchant une arme, ils se croient des hommes libres. Maintenant, il leur reste à apprendre leur métier de chefs.

L'entraînement du Lehrgang devient chaque jour plus dur. La mauvaise saison arrive vite, avec ses averses et ses bourrasques. Un vent glacé souffle sur la plaine d'Alsace. Les deux sections d'élèves-gradés manœuvrent dans des champs figés par le givre matinal. Les paumes claquent sur le fût des Mauser. Ohlendorf rugit. Putzi aboie. Il fait de plus en plus froid.

Un ordre arrive un matin dans la salle paroissiale de Sennheim, qui sert de cantonnement au Lehrgang.

— Laschett, Peyron, Hag et Kreutzer... Rassemblement immédiat avec votre paquetage.

Depuis quelques mois, ils ont appris à ne s'étonner de rien. Ils sont quand même un peu inquiets. La sélection impitoyable va-t-elle rejeter les quatre Mousquetaires vers le marais des banales compagnies d'instruction ?

Mais le Spiess Ohlendorf les rassure vite :

— Vous nous quittez pour rejoindre les élèves-officiers français. Vous partirez plus tard avec eux à la SS Junkerschule de Bad Tölz.

Ces garçons qui n'ont jamais accompli auparavant le moindre service militaire dans l'armée française sont donc jugés dignes de devenir Junkers ! Le mot les fascine.

L'Untersturmführer Bastian les voit partir avec quelque regret. Ces garçons comptaient parmi ses meilleures recrues. Ils possèdent tous les quatre cette nuance imperceptible qui distingue les vrais fidèles des simples croyants. Il leur recommande :

— N'oubliez pas que pour vos nouveaux camarades, vous serez de vrais SS. Ils jugeront ce que nous sommes à travers vous. Ne vous laissez pas trop impressionner par eux. A la Waffen SS, être jeune n'est jamais un obstacle.

Les quatre Mousquetaires gagnent la villa des officiers français sur la route de Belfort. Les premiers contacts sont un peu difficiles. Depuis plusieurs mois, ils se sont parfaitement habitués à être commandés par des gradés germaniques. Tout ce qui peut rappeler l'armée française les étonne et les choque.

Mais ils sont soldats et obéissent sans commentaires à l'ordre de mutation. Comme l'exige le règlement, ils commencent par se présenter à l'officier le plus ancien dans le grade le plus élevé.

Le lieutenant-colonel Gamory-Dubourdeau ne manque pas d'allure et sait se montrer cordial. A cinquante-huit ans ce Breton de Ploudalmézeau, dans le Finistère, arbore un regard pâle couleur d'océan, dans un visage tanné comme un filet de pêcheur. Engagé dans la Légion étrangère, promu officier à Saint-Maixent, volontaire pour servir comme officier de méharistes au Soudan et au Tibesti, il garde la nostalgie du désert.

— Heureux de vous accueillir, mes chers camarades...

Les quatre Mousquetaires se figent au garde-à-vous. Ils observent ce doyen de haute taille dont ils connaissent la réputation. La carrière militaire du vieux baroudeur a pris un tour moins aventureux, puisqu'il a finalement été démobilisé au Maroc comme officier d'intendance, avec ses cinq galons panachés... Hanté par la politique, le lieutenant-colonel adhère au PPF,

mais reste farouchement attaché à sa patrie celtique. Il anime un groupement d'inspiration autonomiste : *le Roc breton*. Le terme lui va bien. Gamory-Dubourdeau, c'est du granit. Et son allure de menhir aryen va séduire les Allemands.

Pour le moment, il ne cache pas son rôle politique. Il est là pour empêcher les hommes de Darnand de coloniser la Waffen SS, comme ceux de Doriot ont colonisé la LVF. Il est là aussi pour empêcher le SS Hauptamt d'en prendre trop à son aise avec les garçons dont il a la responsabilité morale. Il précise tout de suite son rôle :

— Comptez sur moi pour éviter les conneries majeures.

Les quatre Mousquetaires rompent les rangs et vont rejoindre leurs camarades. Ils ont hâte de faire connaissance avec ces anciens officiers français, dont ils redoutent fort les initiatives. René Fayard et Aimé Chabert, l'ancien aspirant de spahis, vont aider à briser la glace.

Depuis leur arrivée à Sennheim à la mi-octobre, les officiers ont d'ailleurs commencé à évoluer. Séparés de leurs hommes, ils ont fort bien compris qu'ils doivent, comme tout le monde, entrer dans la Waffen SS à titre individuel. La loi est sans appel. Et un jeune Untersturmführer ne cesse de la rappeler :

— Avant de pouvoir créer une SS française, il faut former des SS français. Sinon ce serait « mettre la charrue avant les bœufs », comme vous dites chez vous.

Leur hôte, qui va désormais leur servir de guide, se nomme Reiche. C'est un grand garçon très blond, avec des fines lunettes. Ancien attaché d'ambassade à Berne, il a beaucoup plus l'allure d'un diplomate que d'un soldat. Mais il est entré dans la Waffen SS, séduit par son côté international et servi par son don des langues. Reiche a choisi. Il suivra désormais les officiers français jusqu'au front et jusqu'à la mort.

L'ex-capitaine Pierre Bance domine sans peine l'ensemble des

candidats officiers. Son passé militaire, sa stature, son rôle dans la Milice font de lui le chef effectif du petit groupe réuni dans cette villa qui ressemble parfois à un séminaire et parfois à une prison.

Autour de Bance, les anciens miliciens continuent encore à rester un peu groupés. Artus, Fernet, Gaulmier, Pinsard-Berthaz reprennent sans peine des habitudes militaires. Même Bartolomet, « le vieux Barto », comme disent ses cadets, retrouve le souffle de ses jeunes années et n'est pas le dernier sur le stade. Un autre milicien, le docteur Bonnefay se joint à leur groupe.

Noël de Tissot, enthousiaste, rieur, fantaisiste, met à lui seul beaucoup d'animation. Professeur et journaliste, il donne le ton et traite comme des camarades ceux qui viennent d'autres horizons politiques. Ancien élève de l'école Centrale, Pleybour appartient au PPF. Sa femme, encore plus enragée doriotiste que lui, l'a poussé à s'engager dans la Waffen SS, « pour suivre sur le front de l'Est les traces du grand Jacques ». Il joue encore les politiques. Par contre, Lambert se veut militaire avant tout. Adhérent du parti franciste, il a naguère servi dans les spahis marocains, avec l'aspirant Chabert. Quand naissent les discussions, il intervient brutalement :

— Cessez vos chikayas et pensez plutôt au baroud.

Lambert est un garçon mince, tout en os, avec une courte moustache roussâtre et de grandes dents mal plantées. Il s'entend bien avec les plus jeunes et ne joue pas trop au « caïd ».

Les quatre Mousquetaires, depuis leur arrivée au peloton d'élèves-officiers, ne quittent plus Fayard. L'ancien de la NSKK se révèle vite aussi bon camarade qu'il était grande gueule au Lehrgang.

Parfois, un des aînés vient calmer les cadets qui sont de la génération des jugements hâtifs. Ils ne se privent guère pour brocarder les plus âgés.

Parmi les élèves-officiers, il n'y a pas que de jeunes impatients.

Le lieutenant Maugny, par exemple, ne fait pas mystère d'un de ses motifs d'engagement :

— Ma femme habite la Roumanie. Je pense bien avoir une permission pour la rejoindre.

Il ressemble comme un frère à l'acteur de cinéma américain Adolphe Menjou et arbore sur un visage bistre une petite moustache de Bel-Ami revu par Hollywood.

Le lieutenant Croseille le plaisante :

— Mais vous confondez la Waffen SS avec l'agence Cook !

Cet officier qui approche de la cinquantaine conserve une allure très britannique, avec des cheveux blancs et un visage rose. Il arrive de zone nord et fait preuve d'une résolution souriante. Il s'est engagé dans la SS avec ses deux fils, malgré les atteintes de l'âge et les incertitudes du communiqué.

Le lieutenant Pouget se mêle peu à ces fidèles du national-socialisme. Il est venu à Sennheim pour suivre ses camarades miliciens et parce qu'il hait plus que tout au monde « le bolchevisme athée ».

Quant au lieutenant Bricord, un ancien aviateur, il est de ceux qui passent inaperçus...

Tous les candidats officiers ont perdu leurs galons de l'armée française. Capitaines ou lieutenants, les voici dégradés. Rien de commun avec la LVF où les officiers, en s'engageant, étaient automatiquement promus au grade supérieur. A la Waffen SS, on ignore tous les passe-droits. L'Unterstumführer Reiche les rassure :

— Vous pourrez retrouver vos grades après être passés par la Junkerschule de Bad Tölz et même en gagner d'autres. En attendant, vous êtes tous nommés Oberscharführer. C'est une grande faveur dans la SS.

Devenus ainsi adjudants, les anciens officiers français décident de se mettre rapidement à l'école de ce monde nouveau dont ils ont tout à apprendre.

4

Ce qui frappe d'abord les élèves-officiers, c'est l'incroyable quantité d'instructeurs mutilés. Beaucoup ont perdu un bras ou une jambe sur le front. Ce qu'ils vont enseigner, ils l'ont appris dans leur chair, au cours de combats dont ils gardent profondément les stigmates.

On voit peu l'Oberführer Fick, absorbé dans des tâches administratives et protocolaires. Le grand homme de l'Ausbildungslager de Sennheim, c'est le Sturmbannführer Welbrock.

Il a eu les jambes broyées par un obus soviétique et porte un appareil qui l'emprisonne depuis le bassin. Il ne marche pas, mais se traîne sur quelques pas, au prix d'immenses efforts qui font perler la sueur à son front, mais ne modifient pas un muscle de son visage. Directeur de l'instruction, toute la bonne marche de Sankt Andreas repose sur ses épaules. Il doit être partout. Tout voir. Tout entendre. Tout diriger. Alors, il se déplace sans cesse dans une petite voiture à cheval.

Les compagnies sont à l'exercice. Soudain un bruit de sabots, le claquement d'un fouet. Le Sturmbannführer Welbrock arrive, avec sa casquette un peu rejetée en arrière, sa croix de fer 1re classe, sa médaille d'argent des blessés, sa croix allemande en or. De la pointe de son fouet, il désigne un objectif. Les sous-officiers lancent leurs hommes à l'assaut d'un ennemi imaginaire.

Ils bondissent, se plaquent au sol, repartent, se jettent à nouveau dans la boue. Les averses glaciales de novembre cinglent les toits de papier goudronné des baraques où l'on s'entasse maintenant, faute de places dans les bâtiments.

En cet automne 1943, la SS se dégage à peine de ses origines « germaniques ». La grande révolution intérieure ne fait que commencer. Des hommes comme le Sturmbannführer Welbrock vont rapidement la comprendre et l'imposer.

Souvent le soir, dans leur villa, quand, avec la nuit tombante,

se termine l'instruction, les officiers français parlent de Welbrock. Sa ténacité les fascine. Cet homme qui tient à peine debout leur paraît une sorte de symbole de ce qu'ils sont venus chercher à la Waffen SS.

Fernet et Artus qui, de tous, sont les plus durement frappés par leur expérience du feu en 39-40 ne comprennent pas très bien, au début, ce que veut Welbrock.

— Militairement, il ne cherche pas à nous apprendre grand-chose, constate l'ancien chasseur alpin.

— Politiquement non plus, ajoute l'ancien colonial.

Léon Gaulmier intervient, avec sa bonhomie ordinaire :

— En tout cas, c'est un brave type.

Noël de Tissot n'est pas d'accord :

— Ce n'est pas le mot qui convient. Welbrock, c'est un cas. Ce n'est pas un officier de carrière, ce n'est pas non plus un militant nazi. Ce qui l'intéresse seulement c'est une éthique, un style de vie.

Pouget remarque :

— S'il était chrétien, ce serait un saint.

Le capitaine Bance ricane :

— Il n'y a pas de saint à la SS.

Jamais ils n'ont rencontré un homme qui attache tant de prix à une sorte de perfection morale et physique. Welbrock ressemble au maître d'un vieil ordre de chevalerie. C'est un personnage qui évoque celui que décrit Alphonse de Chateaubriant dans *La Réponse du Seigneur.* Ils sont tous frappés par son constant souci de développer la personnalité de chacun. Welbrock est le contraire de ce qu'ils imaginaient. Pour lui, la discipline n'a pas pour but de briser les caractères de chacun mais de les révéler. Il leur a dit un jour :

— Etre officier, c'est d'abord être soi-même. Aucun homme ne ressemble à un autre homme.

Chabert leur donnera un jour l'explication d'une attitude qui les obsède de plus en plus :

— Comprenez donc qu'il nous enseigne le surhumain, observe l'ancien spahi. Welbrock, c'est du Nietzsche style 1943.

L'Unterstumführer Reiche approuve d'un hochement de tête.

Après quelques mois d'entraînement et de sélection, les Freiwillige français vont être admis à prêter le serment qui va faire d'eux des SS à part entière. La veille, leur commandant de compagnie les réunit et leur dit :

— Vous pouvez encore partir maintenant. Demain, ce sera trop tard. Vous serez engagé à jamais. Vous avez toute la nuit pour y réfléchir.

Chaque compagnie va adopter un cérémonial particulier. La 1re a prêté serment dès le 13 septembre 1943. La cérémonie a eu lieu dans l'ancienne chapelle de cet hôpital de Sankt Andreas.

Plus rien ne rappelle le souvenir du crucifié. Un immense drapeau noir, avec les deux runes de la SS, voile le maître-autel. L'abside est occupée par des garçons et des filles de la Jeunesse hitlérienne d'Alsace qui doivent assurer la partie musicale de la cérémonie. Partout, de grandes branches de sapin, l'arbre qui « à l'image de la vie, ne meurt pas ». De part et d'autre du chœur, juchés sur les autels de granit, deux soldats casqués et bottés, en uniforme de la Waffen SS, se tiennent immobiles, les jambes écartées, le Mauser au côté, devant des drapeaux rouges à croix gammée.

Les Français prennent place sur les bancs de la chapelle. C'est bien une cérémonie religieuse qu'ils doivent célébrer aujourd'hui.

L'Oberführer Fick prononce un discours sur le rôle politique et militaire de la Waffen SS dans la défense de l'Europe.

Des cierges brûlent et leur lumière tremble sur les boiseries rendues à une nudité primitive. L'orchestre à cordes joue lentement du Mozart. Puis des voix enfantines s'élèvent qui

chantent les paroles naguère écrites par Baldur von Schirach, au temps de la lutte pour le pouvoir :

Ja, die Fahne ist mehr als der Tod !

Oui, le drapeau est plus grand que la mort... Pour tous les jeunes Français réunis dans cette ancienne chapelle, jamais moment ne sera plus émouvant. Un officier parle à nouveau qui rappelle le sens de la devise de la SS : *Meine Ehre heisst Treue :* mon honneur s'appelle fidélité. Puis s'avance un jeune Untersturmführer, casqué, le ruban noir-blanc-rouge de la croix de fer à la boutonnière. Il tient une épée nue à la main.

Quatre volontaires prennent place de part et d'autre de ce gradé qui va recevoir leur serment. Ils posent la main gauche à plat sur l'épée et lèvent la main droite, en joignant deux doigts selon le vieux rituel germanique.

Leurs camarades dans la salle se sont mis debout, joignant eux aussi deux doigts de la main droite. Tous ensemble, ils prononcent le serment de la SS. Ils ont appris par cœur ces paroles allemandes, les mêmes pour tous les volontaires germaniques ;

Ich schwöre dir,
Adolf Hitler,
Als germanische Führer,
Treue und Tapferkeit.
Ich gelobe dir
Und den von Dir
Bestimmten Vorgestzten
Gehorsam bis in
Den Tod,
So wahr mir
Gott Helfe[1]

1. Je te jure, Adolf Hitler, Führer germanique, fidélité et bravoure. Je jure de t'obéir, à toi et aux chefs que tu m'auras désignés, jusqu'à la mort. Que Dieu me vienne en aide.

L'orchestre à cordes joue maintenant l'air qui accompagne toutes les prestations de serment de la SS : le *Treulied* ou chant de fidélité. Vieil air surgi du fond des âges qui rend cette cérémonie encore plus irréelle et magique.

D'autres compagnies prêteront plus tard serment dans la cour d'honneur de Sankt Andreas. La neige recouvre les toits et alourdit le paysage. Les paroles sonnent dans l'air glacial. Un nuage de buée accompagne chaque phrase du serment. L'épée nue semble une dague de glace.

Le solstice d'hiver approche.

8.

Au Lehrgang, les séances de tir sont nombreuses et les manœuvres en campagne exténuantes. De jour comme de nuit, les élèves-gradés pataugent dans la boue.

Quand ils reviennent de l'exercice, les deux sections passent par le centre de Sennheim. En général, les sous-officiers allemands de l'encadrement abandonnent la troupe sous la direction d'un élève et regagnent au plus vite leur cantonnement.

En passant par les rues de la bourgade, il faut chanter.

Heute wollen wir marschier'n
Einen neuen Marsch probier'n
In dem schönen Westerwald,
Ja, da pfeift der Wind so kalt. [1]

Chacun, à tour de rôle, doit emmener la centaine d'hommes du Lehrgang. Aujourd'hui, c'est Pierre Mousquet qui commande la troupe.

1. *Aujourd'hui nous voulons marcher*
Essayer une nouvelle marche,
Dans la belle forêt de l'Ouest,
Oui, là siffle le vent si froid.

En passant devant l'église, il aperçoit le curé qui discute, entouré de quelques gamins. L'ecclésiastique a fort mauvaise presse parmi les SS Freiwillige. Des Français — dont, au début de leur séjour, Laschett et Hag — avaient absolument tenu à assister à la messe. Ils furent priés de se mettre en civil mais autorisés à suivre l'office. Le curé fit son sermon en allemand, mais il se lança dans une violente diatribe contre la « peste noire » de Sankt Andreas. Ses propos furent vite traduits aux volontaires restés catholiques. Les Français étaient encore plus indignés que les Allemands par le prêche du prêtre alsacien. Ils se sentaient particulièrement visés...

Pierre Mousquet commande :

— *Lied aus !*

Le chant cesse. On n'entend plus que le martèlement des souliers ferrés, encore plus impressionnant. En passant à la hauteur du prêtre, l'élève-gradé lève le bras droit pour un salut réglementaire et lance un sonore :

— *Heil Hitler !*

Le curé répond par un sourire et lance un non moins sonore :

— *Gruss Gott !*

Mousquet ne l'a salué que pour le provoquer. L'ancien pilote de chasse a le sang vif, d'autant plus qu'il est lui-même d'ascendance alsacienne. Il arrête la compagnie, lui fait faire demi-tour et repasse devant le prêtre. A la distance réglementaire, il le salue à nouveau :

— *Heil Hitler !*

— *Gruss Gott !*

Ses camarades se demandent ce qui va se passer. La propagande dût-elle en souffrir, ils rêvent tous du moment où l'un d'eux flanquera son poing dans la figure de cet ennemi déclaré de la « peste noire ». Mousquet arrête à nouveau la compagnie, la met au repos et se dirige vers le prêtre. Il le fixe dans les yeux et répète une troisième fois :

— *Heil Hitler !*

Le prêtre soupire et finit par lever la main avec un air résigné :

— *Heil Hitler !*

Mousquet tourne les talons réglementairement. Il lui lance seulement, en français, un retentissant :

— Au revoir, monsieur le curé !

Les Alsaciens ont parfois du mal à réaliser que ces SS, si semblables aux autres, sont des Français « de l'intérieur ». Beaucoup de villageois portent l'uniforme brun de la SA et dans les brasseries font place d'assez mauvais gré à ces hommes qui portent la tenue feldgrau et la tête de mort au calot, mais parlent « welsche ».

La Gestapo de Mulhouse s'inquiétera un moment des relations entre certains SS et de vieux Alsaciens anciens militants du parti franciste. Avant la guerre, Marcel Bucard possédait de fortes sections en Alsace, plusieurs mairies lui étaient même acquises, et le dimanche ses « chemises bleues » paradaient en béret basque derrière d'immenses drapeaux tricolores. De tels souvenirs ne plaisent guère aujourd'hui.

L'Untersturmführer Bastian interrogera longuement Pierre Mousquet, ancien responsable du conseil national de la Jeunesse franciste. Mais l'incident avec le curé a fait le tour de Sennheim et réjouit fort son commandant de compagnie. Ces messieurs de la Gestapo sont renvoyés à Mulhouse.

Si certains Alsaciens se montrent plus allemands que les Allemands, d'autres restent sensibles aux souvenirs français. Ils veulent se persuader que leurs compatriotes de Sankt Andreas sont des requis et non des volontaires.

Les cours du Lehrgang sont terminés pour le 20 décembre 1943. Après trois mois de formation intensive, l'Untersturmführer Bastian ne s'est pas montré d'une générosité particulière. Il n'y aura pas un seul sous-officier parmi sa

centaine de stagiaires. Seuls sont nommés une douzaine de Rottenführer et une trentaine de Sturmmann. Ceux qui n'ont pas droit à ces chevrons simple ou double, qui distinguent les caporaux et caporaux-chefs de la Waffen SS, doivent se contenter du simple titre d'Oberschütze ou soldat de 1re classe. Une demi-douzaine d'élèves-gradés sont purement et simplement recalés et rejoignent leurs camarades dans les compagnies d'instruction.

Pour ceux qui sortent avec un grade, si modeste soit-il, c'est une sorte de triomphe. Comme dit Pierre Mousquet à son ami Henri Samson, promu Rottenführer :

— Faut pas confondre Sturmmann et caporal...

Il est vrai qu'à la SS, un Sturmmann, qui assure la liaison entre le commandement et la troupe, a le niveau d'un chef de section. Les premiers nommés jouent facilement aux durs. Parmi eux, se retrouvent toujours quelques-uns des premiers engagés de la NSKK, comme Molin ou Delsort.

A la salle paroissiale de Sennheim, on s'apprête à fêter ces nominations. Au soir du solstice d'hiver, le 21 décembre, une gigantesque Kameradschaftabend se prépare. Ce terme qui signifie « soirée de camaraderie » est devenu vite familier aux volontaires. Au moins une fois par mois, ils se réunissent par section ou par compagnie, pour boire et chanter. Les gradés sont toujours de la fête. La bonne humeur est de rigueur. Le principe est simple : « *Dienst ist Dienst, Schnaps ist Schnaps* »[1].

En fait de Schnaps, il y a une lessiveuse pleine de vin rouge. Depuis leur arrivée à Sennheim, les volontaires ne boivent en semaine que de l'eau claire. Ce soir, c'est la beuverie. Ils entourent le récipient, que les anciens doivent protéger.

— Attendez que les gradés soient là pour toucher au pinard.

En attendant, ils ouvrent leur « colis du Führer ». On n'y trouve pas grand-chose à manger, mais une minuscule bouteille de cognac qui console du reste du paquet : des lames de rasoir, des préservatifs et un portrait sur carte postale d'Adolf Hitler.

1. « Le boulot est le boulot, mais la gnole est la gnole. »

L'Untersturmführer Bastian arrive enfin, son bandeau noir sur sa face couturée. Il fait plus pirate que jamais. La fête commence aussitôt. Les élèves-gradés du Lehrgang ont eu l'idée de monter des petites saynètes où ils caricaturent leurs instructeurs, comme des potaches imitent leurs professeurs. Tous y passent tour à tour : les sous-officiers, le Spiess et, naturellement, le chef du Lehrgang. Pour être servi en dernier, Bastian n'en est pas moins bien servi. Un bandeau noir sur l'œil, un volontaire l'imite et pousse l'évocation jusqu'aux limites du grotesque.

Ses camarades, qui ont beaucoup bu et peu mangé, poussent des acclamations sans fin, applaudissent, s'esclaffent. Demain, ils doivent partir en permission. Cette dernière soirée est vraiment très réussie...

Les moins soûls remarquent pourtant que le Hauptsturmführer Bastian fait une tête épouvantable. Ses cicatrices tournent au violet. Il ne rit pas du tout.

A minuit, il interrompt brutalement la fête. Les lampions s'éteignent. Le rideau tombe. La salle paroissiale redevient dortoir. Des ronflements s'élèvent bientôt sur la scène.

A deux heures du matin, coup de sifflet et irruption du Spiess. L'Oberscharführer Ohlendorf a sa figure des mauvaises nuits, qui est encore pire que celle des mauvais jours.

— *Auf stehen ! Heraus ! Schnell !*

Quelques secondes plus tard, les élèves-gradés du Lehrgang se retrouvent en tenue de campagne dans la cour. Il fait un froid épouvantable. Mais ils le sentent à peine, tellement ils sont ivres de la beuverie qui vient à peine de se terminer.

L'Untersturmführer Bastian les attend dans la cour, planté

sur ses deux jambes bien écartées, les mains derrière le dos, l'air rogue. Son discours sera bref :

— Vous vous êtes conduits comme des dégueulasses. Il y en a même un qui a vomi sur ma tunique. Alors, vous connaissez la musique... *Strafexercice !*

Plus question de départ en permission. La centaine d'hommes du Lehrgang se retrouvent rapidement dans une plaine enneigée, le long de la rivière Thor. Il souffle un vent glacial.

— *Hinlegen !*

Ils se jettent à terre et commencent peu à peu à dessouler, le nez plongé sur la terre glacée. Il faut avancer en rampant sur les coudes. Le sol est aussi dur et aussi froid qu'un glacier. Toute la nature semble figée par la nuit et le gel. Engoncé dans un grand imperméable de cuir vert, Bastian, impassible, surveille la manœuvre.

Les élèves-gradés se lèvent, courent, plongent au sol. Tous maudissent celui qui a eu l'idée d'imiter Bastian. Les sous-officiers rôdent et hurlent autour d'eux comme une meute de loups. Ohlendorf est déchaîné. Cette nuit, il n'y a pas besoin d'interprètes pour traduire ses ordres.

Le peloton prend maintenant la direction de la rivière. Exercice de franchissement de cours d'eau. Une mince pellicule de glace casse aussitôt. Les élèves-gradés pataugent dans l'eau qui leur monte à la poitrine. Ils sont complètement dessoulés et ouvrent la bouche pour reprendre leur respiration. Un froid glacial leur mord le ventre.

Ohlendorf les relance dans la plaine :

— Allez, mes gaillards, il faut vous réchauffer !

Ils courent, rampent, se jettent à terre, se figent au garde-à-vous, repartent. L'Untersturmführer Bastian les regarde toujours, immobile, l'œil impénétrable.

Le Strafexercice dure de deux heures à onze heures du matin. Neuf heures sans leur laisser le temps de souffler.

Un jour gris et sale les enveloppe enfin d'une clarté laiteuse.

Toute la campagne alsacienne se couvre de gelée blanche. Ils sont rassemblés dans la cour de la salle paroissiale. Une buée épaisse se dégage de leurs tenues trempées et fripées. Bastian les regarde et éclate soudain de rire :

— Mes cochons, je vous ai bien eus ! Vous ne connaissez pas encore le règlement et les usages de la SS. A une Kameradschaftabend, on peut tout faire et même vomir sur la tunique d'un officier...

Il les toise de son œil unique de plus en plus joyeux.

— Mais le lendemain, il faut être frais, rasés, impeccables. J'ai signé vos titres de permission. Vous avez un quart d'heure pour vous mettre en tenue de sortie.

Ohlendorf s'apprête à donner le signal de rompre les rangs. Bastian l'arrête d'un geste :

— Un dernier mot : n'oubliez pas que les trains de la Reichsbahn partent à l'heure.

Les élèves-officiers bénéficient aussi, comme tous les anciens, d'une permission. La dernière image qu'ils garderont de l'Ausbildungslager de Sennheim ce sera celle du Sturmbannführer Welbrock.

Seul sur le stade, tout le bas du corps emprisonné par un corset, le commandant-instructeur fait de la barre fixe. Ils savent qu'ils vont partir dans quelques semaines pour Bad Tölz. Cet officier leur a montré quel genre d'hommes ils doivent y devenir. Pinsard-Berthaz commente :

— J'ai fait mes études à La Flèche. Welbrok, c'est un Brution !

Ils seront près d'un millier à débarquer à la gare de l'Est, à la veille du jour de l'an 1944. Le tenue feldgrau et les

insignes de la Waffen SS constituent pour eux une sorte de cuirasse. Ils se sentent totalement « séparés » du monde où ils vont vivre leurs derniers jours de détente. Pour eux, les Français qu'ils croisent dans les rues ne sont ni plus ni moins que les Allemands : ce sont des civils. Ils n'appartiennent pas à leur monde.

Ces garçons, dont la plupart n'ont pas vingt ans, se perdent rapidement dans la capitale. Presque tous sont célibataires, beaucoup ont rompu avec leur famille en s'engageant à la SS, les partis politiques ne les attirent plus. Alors, ils errent de foyers en bistrots. Depuis plusieurs mois, ils ne boivent que de l'eau claire et un peu de bière le dimanche. Alors, l'alcool leur monte à la tête, les filles faciles les happent, les barmen les grugent. Ces gamins jouent aux hommes. Ils toisent les civils d'un air méprisant. Certains deviennent provocants. Des rixes éclatent. Les baïonnettes sortent des fourreaux, les pistolets surgissent des étuis ! Avant même de monter au front, les volontaires veulent se parer de tous les prestiges des guerriers. Ils savent que la mort les guette. Alors, ils fanfaronnent une dernière fois.

Les propos de ces anciens, qui n'ont pas connu le feu et qui n'ont perçu de fusils que pour monter la garde, impressionnent beaucoup leurs cadets. Les permissionnaires s'avèrent de remarquables sergents recruteurs. Ils se font payer à boire et racontent :

— Nous autres, à l'Est...

Peu importe si leur campagne de l'Est se tapit sous la neige entre les Vosges et le Rhin, ils sont parés du prestige des divisions de la Waffen SS qui livrent en ce moment l'ultime combat d'hiver en terre russe. Au dégel, tout le front de l'Est va craquer. L'Armée rouge doit reconquérir le terrain perdu avec la force d'un torrent libéré des glaces.

Mais, inlassables, les Actualités célèbrent les mérites du soldat allemand et la fraternité d'armes de la « croisade euro-

péenne ». La Waffen SS comprend maintenant une vingtaine de divisions de choc et une dizaine de brigades d'assaut, en majorité étrangères.

Les permissionnaires de Sennheim, si joyeux de quitter Sankt Andreas, s'ennuient soudain dans un monde avec lequel ils ont tranché toutes les amarres. Ils ont hâte de rejoindre leur univers guerrier. La France qu'ils découvrent les épouvante. Les collaborateurs s'agitent et les résistants s'organisent. La guerre civile menace. Les occupants fusillent et déportent. Mouchards ou patriotes, des membres des « partis nationaux » sont assassinés tous les jours. La Milice va rendre les coups. Mais le gouvernement part à la dérive et la masse du peuple n'obéit plus à personne. Bouffer et fumer deviennent des hantises. Le marché noir domine la vie du pays. Les trafiquants prospèrent et les pauvres souffrent. La France vit au rythme des bombardements, des dénonciations et des assassinats. Le sang coule.

Avec effroi, les volontaires de la Waffen SS retrouvent des camarades que quelques mois de propagande et de terreur risquent de transformer en policiers auxiliaires.

En zone sud, les miliciens ont du mal à se comprendre. Ceux qui sont restés au pays accueillent leurs camarades avec une surprise peinée :

— Ça ne vous gêne pas de porter un uniforme boche ?

Les permissionnaires ont une réponse facile :

— Et vous, ça ne vous gêne pas de vous battre contre des Français ?

Le dialogue devient vite impossible. Quand viendra l'heure des juges et des prisons, les premiers partis sur le front seront moins sévèrement condamnés que ceux qui ont refusé la SS pour rester en France et y « maintenir l'ordre ».

Car Joseph Darnand, le chef de la Milice, est entré au gouvernement depuis quelques jours. L'Obersturmführer « d'honneur » de la Waffen SS devient secrétaire d'Etat au

maintien de l'ordre, avec rang de ministre. Philippe Henriot le suit comme son ombre. Le combattant a besoin de ce propagandiste qui rêve d'unir la France des cathédrales au Reich des Ordensburg. La Milice française s'étendra désormais de la zone sud à la zone nord. En choisissant d'envoyer quelques-uns de ses meilleurs cadres à la Waffen SS, Joseph Darnand a gagné son pari : il succède à René Bousquet à la tête de toutes les polices ; il contrôle une trentaine de milliers de militants à qui il va donner des armes ; il sera le chef d'une armée politique. Joseph Darnand, en ce début d'année 1944, espère devenir le Heinrich Himmler français...

Mais ses amis, qui arrivent de Sennheim et seront bientôt à la SS Junkerschule de Bad Tölz, le découragent un peu :

— La guerre va se gagner — ou se perdre — sur le front. Pas en France. Il n'y a plus aucune solution politique.

Les permissions se terminent. Delsort et quelques volontaires qui se prennent pour des « durs » se retrouvent au cachot pour pillage. Longtemps, ces disparus bénéfieront d'une légende, soigneusement entretenue : ils auraient été poignardés dans des bars de Pigalle... En réalité, ils ont joué les faux policiers et ne rejoindront la Sturmbrigade qu'à la veille de la montée au front, après plusieurs mois de prison militaire. A l'épreuve du feu, ils se montreront souvent les moins courageux.

L'aspirant Aimé Chabert, lui aussi, a failli se retrouver en prison... comme résistant. Un soir de janvier 1944, on sonne à sa porte, à Tours. Son pistolet P 08 à la main, il va ouvrir. Un homme en civil, haletant, se tient sur le seuil. Il parle d'une voix saccadée :

— Je suis poursuivi par les Boches... Pouvez-vous me cacher ?

Chabert est en manches de chemise, avec sa culotte grise et ses bottes. Il dit seulement à l'inconnu :

— Entre toujours.

L'homme sursaute en apercevant la veste d'uniforme, pendue dans l'entrée, avec les écussons SS et les épaulettes d'Oberscharführer.

— Il y a des Boches chez vous ?

— Mais non, ne vous inquiétez pas. Cette veste est à moi.

L'homme s'est appuyé contre le mur. Chabert remarque la barbe qui lui envahit les joues, ses vêtements déchirés, son air hagard. Il est frappé par sa jeunesse et son allure de bête traquée. Des coups retentissent à la porte. L'aspirant fait disparaître le fugitif dans un couloir et ouvre la porte. Des hommes d'une patrouille de la Wehrmacht, casqués et armés, apparaissent sur le seuil. Chabert commence à le prendre de haut :

— Je suis un SS Freiwillige en permission. Vous ne pouvez pas me foutre la paix chez moi ?

Il va vers sa veste et tire son Ausweiss. Les Allemands saluent et n'insistent pas. L'aspirant va retrouver l'homme qu'il vient de sauver :

— Ne me remerciez pas. Vous en auriez fait peut-être autant à ma place. Je suis un soldat du front. Ce qui se passe en France ne m'intéresse pas.

Il ajoute lentement :

— Vous partirez avant le couvre-feu. En attendant, si on essayait de parler un peu...

Les deux garçons qui n'ont guère plus d'une vingtaine d'années s'attablent dans la cuisine, devant deux bols de mauvais café. Chabert ne peut résister à l'envie de plaider sa cause :

— Volontaire d'une armée internationale, je suis aussi patriote qu'un résistant et aussi révolutionnaire qu'un communiste. Pourquoi n'êtes-vous pas avec nous ? Vous avez votre place à la Waffen SS.

— On en parlera quand les Allemands seront partis.

Peu avant minuit les deux hommes se quittent. Ils hésitent un instant avant de se serrer la main[1].

Certains n'auront pas cette attitude et profiteront de leur dernière permission pour « rouler des mécaniques » dans leur quartier ou leur village, attendant la première réflexion désagréable pour « défourailler ». Mais ce qu'ils devinent de la guerre civile les dégoûte vite. Au départ du train, à la gare de l'Est, il n'y aura pas un seul absent.

1. Chabert devait déclarer, bien des années plus tard : « Je ne sais pas qui était ce type-là. Je ne l'ai jamais revu. Mais j'ai constaté en prison, après la guerre, que ce sont toujours les gardiens communistes qui étaient les moins « vaches » avec moi. »

9.

En ces premiers jours de l'année 1944, Sennheim ressemble plus que jamais à une ruche en pleine activité. Néerlandais, Allemands, Scandinaves, Baltes forment sans cesse de nouvelles compagnies d'instruction et passent par « le tamis » de Sankt Andreas.

Avec le retour des permissionnaires et l'arrivée de nouveaux volontaires, il sera rapidement possible de mettre sur pied une demi-douzaine de compagnies entièrement françaises. Les premiers engagés commencent enfin leur entraînement militaire et constituent le premier bataillon de marche, destiné à former le noyau de la brigade d'assaut française.

Les derniers arrivés forment un bataillon d'instruction et doivent subir les épreuves éliminatoires, toujours aussi sévères, même si la situation militaire, en ces premiers mois de 1944, exige toujours davantage de chair fraîche.

Suivant la loi de Sennheim, les SS Freiwillige ne sont encadrés par aucun officier ni sous-officier français. Les élèves gradés partent pour Posen-Treskau en Pologne ou Bad Tölz en Bavière, pour apprendre leur métier de chefs. Le SS Hauptamt désigne alors, pour commander le bataillon d'instruction français, un officier suisse, le Sturmbannführer Hersche.

Ancien membre de l'équipe nationale helvétique d'équitation, c'est un cavalier jusqu'aux bouts des ongles. Il va mener

son bataillon avec l'efficacité un peu distante des habitués de concours hippiques. Heureusement, il est secondé par un officier qui deviendra vite populaire. C'est un de ses compatriotes suisses, l'Untersturmführer Büeler, qui commande les 3[e] et 4[e] Compagnies.

D'une famille suisse alémanique de Winterthur, il est né aux Indes, où son père dirigeait une maison d'exportation de coton et de café. Par tempérament et par formation, ce Suisse est un Européen. Il a étudié dans les universités de Zurich et de Hambourg, avant de passer deux ans à la Sorbonne. Il parle couramment l'allemand, le français et l'anglais. A vingt ans, il s'inscrit à la jeunesse communiste. Quelques années plus tard, il découvre le national-socialisme et milite dans le Front national helvétique.

Quand éclate la guerre, le Dr Büeler est avocat à Zurich. Il a un cabinet prospère. Citoyen d'un pays neutre, père de famille, bientôt quadragénaire, il pourrait et même il devrait — rester en dehors du conflit.

Mais un de ses compatriotes, le chirurgien Riedweg, de Lucerne, est passé en Allemagne pour s'engager dans la Waffen SS. Il dirige à Berlin la Germanische Leitstelle, ce Bureau germanique qui a pour premier but d'internationaliser la SS en recrutant des Scandinaves et des Néerlandais. Büeler décide de rejoindre les volontaires suisses de la SS et franchit clandestinement la frontière en octobre 1941.

Comme tout le monde, il fera son école de recrues à Sennheim, puis partira pour Berlin s'occuper des services de bibliothèque de la Waffen SS. Il se heurte violemment avec certains Allemands. Comme son ami Riedweg, il ne veut pas démordre de sa théorie :

— Nous sommes pour une Europe fédéraliste, à l'image de la Suisse. Une direction germanique, certes. Mais pas une hégémonie allemande.

Büeler ne veut plus rester dans un bureau de Berlin. Il

demande à servir comme officier de troupe. Il part à Bad Tölz pour suivre un stage à la SS Junkerschule. Il sort de l'école avec le grade d'Untersturmführer et retourne à Sennheim comme instructeur et commandant de compagnie.

Sankt Andreas, malgré les baraquements légers installés dans la cour de l'ancien hôpital, est devenu trop étroit pour recevoir de nouvelles recrues. Des Français vont être cantonnés à Bischwiller et à Weiler, sur la route de Thann.

Büeler « hérite », en plus, de plusieurs dizaines d'étudiants norvégiens de l'Université d'Oslo. Ce ne sont pas des Freiwillige mais des Gefangener, des prisonniers. Par mesure de représaille collective, ils ont été déportés après un attentat et envoyés en camp de concentration. Mais la Germanische Leitstelle a insisté pour qu'ils soient mutés à Sennheim. On les répartit par sections entières dans les compagnies SS.

Ces étranges déportés scandinaves s'entendent bien avec les engagés français. Büeler organise des matches de boxe et de football. Les Norvégiens reçoivent des colis de la Croix-Rouge internationale et ils en font profiter les Français qui crèvent de faim.

Ceux qui se sont engagés à la Waffen SS « pour la gamelle » comprennent leur douleur. Alors, ils s'enferment dans un rêve impossible : « la boule à deux », c'est-à-dire une miche de pain quotidienne à partager entre seulement deux camarades.

L'Untersturmführer Büeler, pour nourrir un peu mieux ses garçons, n'a d'autres ressources que de les envoyer en corvées chez les paysans alsaciens. Mais ces moments de détente sont rares durant les stages de huit semaines consacrés à « dégrossir » les nouveaux arrivés.

A Sennheim il n'y a aucun cadre français au début de 1944. Les élèves-officiers sont à Bad Tölz et les sous-officiers à Posen-Treskau. Seuls restent douze anciens du premier Lehrgang, tous Sturmmann depuis le début de l'année.

Ces caporaux forment une équipe solide et unie. Ce sont tous, comme Pierre Mousquet, des engagés d'août 1943 et ils se parent du titre d'anciens. Leur simple galon en V leur donne une autorité absolue sur les recrues. Alors, ils se nomment entre eux, un peu par plaisanterie : la « Sturmmannschaft ».

En Allemagne comme en France, les sergents recruteurs envoient à la SS tous les garçons qu'ils persuadent d'être « volontaires ». On trouve le meilleur, le pire et le médiocre. Alors, il faut trier.

La méthode est simple. Pierre Mousquet l'explique à ses camarades instructeurs :

— Il n'y a qu'à leur en faire chier pendant un mois. Ceux qui ne seront pas dégoûtés pourront devenir des SS.

Les nouveaux arrivent par convois d'environ six cents hommes. Ils sont rassemblés dans une compagnie de passage. En quelques semaines, les effectifs seront réduits des deux tiers et formeront une compagnie d'instruction. Le « déchet » repart pour les usines du Reich... Quelques-uns deviendront recruteurs de la SS ou informateurs du SD. Ceux qui restent les regardent partir sans dissimuler leur mépris.

D'autres Freiwillige quittent aussi Sennheim, tel Pierre Molin, muté dans une compagnie de discipline : l'ancien NSKK, de garde à un magasin, a échangé sa tenue usagée contre une neuve. La SS se montre impitoyable.

Un matin d'hiver, il gèle à pierre fendre. Un convoi arrive dans la gare de Sennheim. L'Obergruppenführer Gottlob Berger, chef du SS Hauptamt, descend du train. Les cadres de l'Ausbildungslager l'attendent sur le quai. Une Volkswagen est prête. Déjà, on ouvre la portière. Mais Berger se fâche :

— Sankt Andreas n'est qu'à quatre kilomètres. Nous irons à pied. Et au pas de course.

Malgré un ventre de sénateur, Gottlob Berger tient à montrer qu'il est un ancien champion de cross. Il prend la tête du convoi où s'essoufflent les officiers supérieurs de son état-major.

Cet exploit semble lui avoir donné soif. Il descend coup sur coup plusieurs verres de schnaps, avant de passer en revue les compagnies de recrues. Quand il arrive devant les volontaires français, sa trogne illuminée semble lancer des éclairs. Son visage rond surgit, écarlate, d'un dolman impeccable où brillent les étoiles carrées et les feuilles de chêne d'argent.

Il se lance dans un petit discours. Son accent souabe le rend à peu près incompréhensible. Plus les volontaires, figés au garde-à-vous, semblent étonnés, et plus il vocifère :

— Soldats français, les meilleurs du monde... Avec les soldats allemands... Ach ! Verdun... le Chemin des Dames... Douaumont !

Berger, grand responsable de l'internationalisation de la Waffen SS, n'est pas peu fier d'avoir réussi à convaincre Himmler. Si ces hommes se battent bien, il aura gagné son pari. Alors, il demande au Standartenführer Jacobsen, qui a succédé à l'Oberführer Fick comme commandant de l'Ausbildungslager de Sennheim :

— Comment se comportent les Français ?

— Exactement comme les autres volontaires, Obergruppenführer. Deux détails, cependant : ils sont les premiers en sport, mais les derniers en chant.

Berger éclate de rire :

— Au front, ils ne vont pas tarder à apprendre la musique !

Le Sturmbannführer Hersche tient beaucoup à ce que ne restent dans son bataillon que des volontaires. Il répète à qui veut l'entendre :

— Ceux qui ne veulent pas se battre n'ont qu'à rentrer chez eux.

Rien de tel pour faire serrer les rangs. Personne ne veut « se dégonfler ».

Maintenant, les premiers engagés, après six mois d'attente, commencent sérieusement leur instruction militaire. Les marches ne diminuent pas pour autant, mais ils se retrouvent de plus en plus souvent au pas de tir. Une centaine d'entre eux, jugés comme les meilleurs, ont été sélectionnés et envoyés à l'école de Posen-Treskau, dans le sud du corridor de Dantzig.

Ils partent à la mi-janvier, par un temps épouvantable. Dès leur arrivée, ils pataugent dans la neige fondue, au milieu de la cour d'un hôpital transformé en caserne. L'ambiance est celle de Sennheim, en plus rude encore. Tous les gradés sont germaniques et vont mener les Français à la dure. Posen-Treskau est une école de sous-officiers. Mais auparavant les instructeurs veulent donner une formation complète de « Panzergrenadier ».

Les manœuvres commencent, avec des exercices de nuit tous les deux soirs. A peine couchés les hommes sont réveillés par les instructeurs qui lancent ce seul commentaire :

— Debout ! Les Russes se battent la nuit !

Rentrés avec l'aube, ils sont de nouveau tirés de leur lit, après une heure de repos.

— Debout ! Les Allemands se battent le jour !

Les manœuvres se déroulent par un temps épouvantable. Les hommes doivent manœuvrer dans des champs gelés. Ils n'ont pas touché de vêtements d'hiver et souffrent d'un froid intense.

Avec ses camarades, le Rottenführer Henri Samson progresse vers un petit bois dont les arbres dépouillés se détachent sur un ciel gris et bas. Il court dans un champ labouré.

— *Hinlegen !*

Il se jette à terre. Une douleur fulgurante le saisit à la jambe. L'arête du sillon est tellement gelée qu'elle coupe comme un rasoir, le pantalon, le caleçon et la peau.

— *Auf !*

La manœuvre continue. Le sang ruisselle le long de sa jambe.

Si demain à l'appel le Rottenführer Samson n'a pas recousu son uniforme, il va écoper de plusieurs heures de Strafexercice.

Jamais, depuis leur entrée dans la Waffen SS, les volontaires français n'ont tant souffert. Isolés, sans aucun contact avec leurs anciens camarades, ils forment une petite compagnie d'instruction, perdue loin de leur pays, en plein cœur du redoutable hiver polonais. Les sous-officiers hurlent toute la journée. Il semble que les plus impitoyables instructeurs de toute la Waffen SS se soient donné rendez-vous à Posen-Treskau.

— *Hinlegen ! Auf ! Marsch, marsch !*

Monotonie des exercices et des souffrances. Parfois, une pointe d'humour vient corriger tout ce que cet entraînement peut avoir d'inhumain :

— Quand vous courez, commente le sous-officier de service, l'U.v.D., il faut aller si vite que les baïonnettes soient à l'horizontale.

Ils sourient. L'instructeur explose :

— Cela vous amuse ? On va voir si vous allez rire longtemps. Mettez vos masques à gaz... Marchez ! Courez !

Cela ne suffit encore pas. Alors, il commande :

— Chantez, maintenant !

Il hurle :

— *Ein Lied ! Monika ! Drei... Vier !*

Etouffant sous le masque, ils doivent chanter, à pleins poumons, les amours de la fille laissée au pays lointain. En une douzaine de semaines, ils vont perdre encore quelques kilos. Mais ils deviennent méconnaissables. Chaque jour et chaque nuit transforment ces adolescents en guerriers.

Les élèves sous-officiers forment une compagnie entièrement française. Près d'un tiers doivent être éliminés avant la fin du stage. Dès l'aube, ils piétinent dans la neige. L'U.v.D. passe entre les rangs. Il vérifie qu'aucun ne porte un second chandail. Pour les manœuvres en campagne, les hommes doivent partir à l'exercice sans capotes et sans gants.

Une dizaine de compagnies sont rassemblées à Posen-Treskau, soit environ deux mille hommes. Les Freiwillige français ne forment que dix pour cent des effectifs et se sentent totalement isolés, presque oubliés. La neige envahit tout le paysage. L'entraînement s'avère chaque jour plus terrible.

Voici enfin pour les élèves-gradés le moment tant attendu : celui d'affronter les chars. Entre Panzergrenadier, c'est vivre au rythme des blindés, amis ou ennemis.

— Vous devez jongler avec les chars, répète sans cesse le commandant de compagnie, un jeune Allemand de vingt-et-un ans, grand blessé du front de l'Est.

Les instructeurs expliquent les manœuvres. Ce sont tous d'anciens combattants éprouvés, dont les décorations et les blessures attestent l'expérience. Ils ne parlent pas français et des SS alsaciens traduisent leurs conseils, avec parfois une évidente mauvaise volonté.

— Il faut apprendre à jouer avec le char comme une souris joue avec un chat... Tant qu'il ne vous voit pas, il n'est pas dangereux.

Pour se familiariser avec les blindés, les volontaires se hissent sur les protège-chenilles et apprennent à sauter du véhicule en marche. A trente kilomètres à l'heure dans la neige fraîche, c'est un plaisir, au moins un sport. A cinquante et sur le sol gelé, c'est un jeu de massacre.

Maintenant les voici, alignés dans la campagne, leur pelle-bêche à la main. L'instructeur explique :

— Dans une demi-heure, les chars vont attaquer. Si vous ne traînez pas, vous avez juste le temps de creuser des trous individuels. Ceux qui ne seront pas enterrés seront écrasés par les chenilles. Au travail !

Jamais, ils n'ont creusé avec tant d'ardeur. Mais le sol dur comme de la pierre leur résiste. Ils s'écorchent les paumes sur

le manche de leur outil. Mais ils creusent fébrilement. Dès que le trou paraît assez vertical et assez profond ils s'accroupissent.

Dans un grondement infernal, les chars arrivent droit sur eux. Blottis au fond des trous, ils sentent les énormes masses d'acier qui s'approchent. Les chenilles font ébouler les remblais de terre. Les hommes s'accroupissent, tremblant de tous leurs membres. Grondement de tonnerre. Les chenilles projettent des mottes de terre qui résonnent sur les casques d'acier. Des trous s'éboulent à moitié, sur lesquels patinent les chars, en tournant sur eux-mêmes. Malheur aux maladroits et aux traînards. On compte à Posen-Treskau un blessé par jour et un mort par semaine.

L'exercice terminé, un autre lui succède : maintenant, il ne faut même plus creuser de trous. Ils sont rangés sur trois files face à un char qui avance sans dévier de sa ligne. Quand le monstre arrive à quelques dizaines de mètres, ils se jettent à terre. Le char s'approche. Son canon semble renifler le sol.

Les hommes du milieu ne bougent pas et semblent s'incruster dans le sol que fait trembler le Panzer. Ceux de droite et ceux de gauche doivent, au dernier moment, se laisser rouler sur le côté pour n'être pas écrasés par la chenille. Trop tôt il leur faut reprendre la file et recommencer l'exercice. Trop tard, ils se retrouvent à l'hôpital ou à la morgue.

Indifférent et aveugle, le char remonte les chaînes humaines qui s'étirent sur la neige. La mort peut frapper au moindre faux mouvement.

L'instructeur semble content :

— Vous voyez bien qu'un Panzer n'est pas terrible ! Maintenant, il faut apprendre à le détruire.

Alors, ils doivent sauter sur les protège-chenilles des chars en marche et poser contre la tourelle une mine magnétique. Des dizaines et des dizaines de fois, ils répètent les mêmes gestes. Sitôt, la mine posée, ils sautent à terre, en se laissant rouler par l'arrière.

Ils sont essoufflés, couverts de bleus, affamés. Pour les habituer aux conditions du front, les Allemands utilisent pour ces manœuvres de vrais T 34 soviétiques capturés et remis en état de marche. De plus en plus, les instructeurs insistent sur le rôle des blindés dans la guerre.

Un grondement sourd ébranle la campagne :

— *Panzeralarm !*

Ils se jettent à terre, se passent les mines de main en main, bondissent, se laissent tomber des chars lancés en pleine vitesse. Les équipages mènent le jeu de plus en plus durement. Les élèves prennent de plus en plus de risques. Les grenades fumigènes voltigent.

Les aspirants sous-officiers ont toujours aussi froid. Mais maintenant ils n'ont plus peur des chars.

Tous les élèves de Posen-Treskau reçoivent une formation de chef de groupe et même de chef de section. Pourtant, il y en aura moins de cinquante promus à la fin du stage. Avec le modeste grade de Sturmann pour la plupart, ils encadreront leurs camarades français, sous les ordres des officiers, qui sortiront de la SS Junkerschule de Bad Tölz.

Bientôt les Freiwillige français de la Waffen SS vont former une unité entièrement française : la Sturmbrigade N° 7. Auparavant, un drame mystérieux va mettre une sorte de point d'orgue tragique à la première partie de cette aventure.

Philippe Merlin, le journaliste de *Jeune Force de France*, qui a tant rêvé de devenir le chef de la SS française, s'enferme à Sennheim dans une solitude hautaine. Il vit dans sa tour comme une araignée au centre de sa toile. Parfois, il convoque un des volontaires pour lui demander, à brûle-pourpoint, ce qu'il pense du national-socialisme et de la Waffen SS.

Ses questions prouvent chaque jour davantage son désarroi. Un bruit court parmi les Français de l'Ausbildungslager :

— Philippe n'est plus « dans le coup ».

L'Abteilung VI celle de l'éducation et de la propagande, limite de plus en plus les ambitions de Merlin : dans la Waffen SS, ce sont les mêmes chefs qui doivent former leurs hommes et les conduire au feu. Il n'y a pas de place pour une classe sacerdotale dans l'Ordre noir.

Merlin est déçu de se sentir à l'écart. Pourtant, il écrit un long article pour *Devenir*, le mensuel des SS français, qui n'aura que six numéros dans l'année 1944. Il trouve encore des formules claironnantes :

« La France continue à agoniser parce qu'elle n'a pas de chefs. L'Allemagne s'offre à lui en fournir, à former des chefs avec les meilleurs enfants de France. »

Mais, déjà, il ne croit plus à ce rêve. Lui qui était naguère d'une germanophilie aveugle devient d'un chauvinisme agressif. Il ne peut se plier à la rude discipline de la Waffen SS, qui se veut ordre de soldats et non de rhéteurs. Il a compris qu'on ne peut « arriver » dans cet univers guerrier avec des formules et des discours. Dans ce monde fermé, seules comptent les décorations et les blessures. Il n'y a aucune place pour un politique qui ne soit d'abord un soldat.

Philippe Merlin croit avoir l'appui de l'Obersturmbannführer Riedweg, qui veille à la formation militaire et idéologique des Freiwillige européens. Mais l'officier suisse se débat dans des intrigues difficiles contre les derniers nationalistes allemands de l'état-major de Heinrich Himmler. Dans quelques mois, il finira par se lasser de ces mesquineries et demandera à partir en Estonie, comme médecin-chef du III[e] Corps Germanique du Gruppenführer Steiner, le créateur de la fameuse division *Wiking*.

L'Unterscharführer Merlin réussit pourtant à obtenir une permission pour la capitale du Reich. Il veut voir le Reichsführer. Même ses meilleurs amis trouvent qu'il déraille un peu, quand il leur annonce :

— Je vais expliquer à Himmler ce que doit être la SS.

Ce Breton aux yeux très bleus semble soudain nager en plein délire celtique. Mais, dans son genre, c'est un obstiné. Il part pour Berlin.

Il en revient désespéré. Il prétend avoir vu Heinrich Himmler. En tout cas, il en donne à ses camarades un portrait fort peu flatteur.

Merlin devient encombrant. On lui connaît une dizaine d'amis fidèles à l'Abteilung VI. On le sait intelligent et fanatique, ambitieux mais convaincu. Celui qui fut un des incontestables fondateurs de la SS française est maintenant un homme marqué — dangereux.

Un jour, la nouvelle surprend comme un coup de foudre :

— L'Unterscharführer Merlin vient de se tuer.

On parle d'un coup de pistolet. Personne ne verra le corps. Beaucoup ne croiront pas au suicide. Dans un dernier geste fou, Philippe Merlin avait demandé que ses cendres soient dispersées sur la mer du Nord, en souvenir des chefs vikings. Ce sera finalement le Rhin qui les recevra. Un des premiers Waffen SS français est sans doute tombé victime de son propre romantisme.

Deuxième Partie

10.

De brutales rafales de neige collent des flocons à la vitre du wagon et « censurent » le paysage. En ces premiers jours de janvier, les élèves-officiers français, ne voient pas grand-chose de l'Allemagne en guerre. Champs déserts, corbeaux qui volent au ras du sol, arbres dénudés. Dans les gares, des permissionnaires, encombrés de leurs paquetages et de leurs armes, font la queue pour une louche de mauvais café d'orge.

Pays pauvre, qui se raidit encore au seuil de cette année 1944, que tous devinent décisive. A l'Est, maintenant on se bat sur le Dniepr. L'Ukraine échappe au Reich.

Les haut-parleurs débitent du Mozart et du Göbbels. L'approche des jours sombres semble exacerber la détermination d'un pays assiégé sur toutes ses frontières.

Neige et nuit. Ils sont deux douzaines d'officiers et d'aspirants français, admis à suivre un cours spécial à la Junkerschule de la Waffen SS de Bad Tölz, dans les Alpes de Bavière.

L'Untersturmführer Reiche ne quitte pas ses « poulains » et va vivre avec eux l'entraînement impitoyable de ce creuset, d'où sortent tous les officiers de la SS combattante. Le diplomate va se faire guerrier. En attendant, il joue les guides de tourisme et présente l'école :

— La première pierre de la SS Junkerschule a été posée par

le Gruppenführer Reinhard Heydrich en 1934, à peine un an après la prise du pouvoir.

Peyron veut toujours en remontrer à Reiche sur l'histoire du mouvement national-socialiste et il explique à Fayard :

— L'Ordre noir avait besoin de quatre cents Junkers chaque année. Aussi une seconde école s'est ouverte à Braunschweig, que nous appelons Brunswick. Mais Bad Tölz est resté la maison-mère et forme tous les officiers de front.

— C'est Saint-Cyr ! lance Hag, qui se souvient toujours de son année de « corniche ».

— Mais non, rétorque Peyron. Bad Tölz, c'est autre chose. Le Saint-Cyr allemand, nationaliste et réactionnaire, se trouve à Potsdam. Là règne l'esprit prussien. Bad Tölz est révolutionnaire et européen.

L'Untersturmführer Reiche reprend la direction de l'entretien, avec cette passion pour la minutie dont il ne peut se départir :

— Il y a déjà des élèves-officiers venus de vingt nations[1]. Avec vous, cela en fera vingt et une.

Laschett intervient. L'ancien élève des Sciences Po tient à rappeler que, pour lui, Bad Tölz, n'est pas seulement une école militaire, mais aussi un institut politique.

— Nous sommes les premiers Français admis dans la plus célèbre école de cadres du IIIe Reich...

Les jeunes élèves-officiers rêvent beaucoup de ce titre de Junker, qui sonne comme un défi des vieux chevaliers teutoniques. Lambert et Chabert viennent se joindre aux « trois » Mousquetaires qui, comme il convient, sont quatre avec l'arrivée du massif Kreutzer. Les anciens spahis font un peu les fiers devant leurs cadets :

— Au Maroc...

Les Mousquetaires les interrompent :

1. Allemands, Danois, Norvégiens, Hollandais, Flamands, Suisses, Finlandais, Suédois, Croates, Slovaques, Ukrainiens, Lituaniens, Lettons, Estoniens, Hongrois, Italiens, Bulgares, Roumains, Caucasiens et Wallons.

— On entre en Bavière !

La vitesse du convoi arrache les plaques de neige qui gèlent sur les vitres. On aperçoit un village, blotti autour de son clocher à bulbe. Des sapins vert sombre surgissent de la neige. Les maisons semblent des jouets d'enfants, à demi enfouies dans du coton.

Pour les plus jeunes des élèves-officiers, la Junkerschule de Bad Tölz apparaît comme le mystérieux château d'un conte de Noël.

Dans le compartiment voisin, le lieutenant-colonel Gamory-Dubourdeau semble perdu dans un rêve. Il dévore un sandwich de pain noir et de margarine triste, laissant ses yeux couleurs d'océan errer dans le vague. Cet ancien méhariste semble toujours à la recherche de quelque désert aux horizons incertains, un peu surpris d'aller à contre-courant de la longue marche des Celtes vers l'Occident et l'infini. Mais il ne sera pas dit que ce vieux Breton manquerait une telle occasion de courir le monde. Il mastique, grommelle, puis somnole.

Près de lui, jamais le capitaine Bance n'a semblé en si belle forme. Il a quelque peine à caser sa lourde carcasse sur l'étroite banquette du compartiment, mais reste d'humeur joyeuse et conquérante :

— Quelques semaines de « recyclage » et nous allons retrouver nos galons et nos bonshommes. Avec un peu de chance la Sturmbrigade française pourra monter en ligne à la fin du printemps.

L'ancien international de rugby militaire va à la guerre comme il irait à un match. Pierre Bance est un sportif, un « battant ».

Léon Gaulmier et Noël de Tissot se montrent très curieux de ce qu'ils nomment « les méthodes pédagogiques de la Waffen SS ».

— On a vu le tamis, dit le Berrichon. Je me demande à quoi ressemble le creuset ?

— Je crois, affirme le Provençal, que nous ne serons pas déçus.

— En tout cas, ajoute Bance, la compétition continue. Que le meilleur gagne !

Brucard, l'ancien aviateur, sommeille, bouche ouverte et yeux mi-clos.

Fernet et Artus continuent à discuter métier militaire. Eux, ils sont des « hommes du bâtiment ». Fernet chez les coloniaux et Artus dans les chasseurs, ont acquis le droit de parler avec les Allemands du courage. Ils se poussent pour faire une place à Bartolomet. Avec ses quarante-cinq ans et ses trois campagnes « le vieux Barto » reste le vétéran que tous respectent. Dans le couloir, silencieux et méditatif. Pinsard-Berthaz tire sur sa pipe de Savoyard. Le lieutenant Croseille, le nez collé à la vitre, essaye de distinguer le paysage et plaisante Maugny :

— Nous avons traversé Stuttgart. Vous finirez bien par arriver à Bucarest...

Les militaires racontent leurs campagnes. Les politiques tirent leurs dernières cartouches. Ils savent que bientôt, sur la place d'armes de Bad Tölz, ce ne sera plus de mise. Alors, comme un adieu à leur vie civile, Pleybour parle de Jacques Doriot avec un nouveau venu, lui aussi PPF, le Corse Scapula, Dominique pour les camarades du parti. Mais les futurs officiers vont vite couper les dernières amarres qui les liaient aux vieux partis. Chaque jour, depuis leur long automne de Sennheim, ils oublient le visage des chefs qui les ont poussés sur cette route étrange menant à la Waffen SS.

Les noms des gares, en lettres gothiques noires sur de longs panneaux blancs, se succèdent. Les cuisines de la Rote Kreutz fument le long des voies. Des infirmières distribuent de la soupe claire. Tickets. Sourires. Gamelles.

Déjà, le train siffle et la gare disparaît dans cette neige qui ouate tout le paysage.

Le visage collé à la vitre froide, le lieutenant Pouget regarde les calvaires bavarois qui surgissent aux carrefours des sentiers. De petits toits protègent de la neige les Christs de bois peint. Il songe que toute l'Europe se couvre de croix. Il baisse un instant la vitre. Vapeur et bourrasque. Le même vent glacial doit siffler sur les Causses de Lozère.

Noël semble loin. Voici maintenant le temps des loups qui rôdent sur la neige et des corbeaux qui se coulent dans les nuages. Le train siffle, emportant vers un monde inconnu son chargement de civils allemands, de travailleurs étrangers, de jeunes volontaires et de vétérans du front dont la guerre creuse les visages de rides profondes.

Enfin, le convoi ralentit. Une gare, avec les quais envahis d'une foule grise, disciplinée et résignée. Un nom court : *München*. Peyron est déjà à la fenêtre, la moitié du corps penchée sur le quai, les narines ouvertes comme pour sentir quelque odeur de poudre. Ses yeux brillent derrière les énormes carreaux de ses lunettes. Il monologue :

— Munich... La ville où est né le national-socialisme. La Hofbräukeller. La Feldherrnhalle. Le putsch du 9 novembre 1923...

Maintenant, il fredonne le vieux chant des troupes d'assaut brunes :

A Munich, plusieurs sont tombés... A Munich, ils étaient plusieurs quand les balles les ont frappés...

Ses camarades le bousculent :

— Dépêche-toi, Peyron. Tu vas être en retard au Valhalla !

Il bougonne, bouclant son ceinturon. Avant de quitter le compartiment, tous auront le même geste : le tranchant de la main sur l'arête du nez, ils vérifient que se trouve juste dans

l'axe du visage cette tête de mort qui orne le devant de leur Feldmütze.

Ils sont vingt-quatre élèves-officiers français qui vont retrouver sous cette Totenkopf la vieille devise de Saint-Cyr : « Ils s'instruisent pour vaincre ». Ou plutôt, ils le pressentent tous, pour se battre sans souci de victoire ou de défaite.

Sur le quai de la gare de Munich, se tiennent deux officiers engoncés dans des imperméables de cuir vert sombre. Le style « armoires à glace » et les runes de la SS qui étincellent à leur col indiquent des instructeurs de la Junkerschule de Bad Tölz.

Le plus grand s'avance vers les volontaires français figés au garde-à-vous, le bras tendu. Il salue à son tour et se présente :

— Hauptsturmführer Kostenbader.

Le nouveau venu semble deviner le désir des voyageurs et les guide vers une brasserie. Reiche explique :

— En Bavière, tout commence avec le Stein à la main.

A voix basse, Fayard affirme à Laschett qu'il n'y a pas d'arme plus redoutable dans une bagarre qu'un de ces lourds pots de grès utilisé comme projectile. Rien de tel pour fendre le crâne d'un contradicteur.

Kostenbader regarde un à un ses élèves. Les Français sont un peu surpris du teint olivâtre de ce grand Aryen brun. Leur officier instructeur possède des cheveux de jais strictement lissés et séparés par une raie sur le côté. Le Hauptsturmführer Kostenbader arbore sur son dolman impeccable les plus belles décorations du IIIe Reich, dont une croix de fer de 1re classe.

En entrant dans la brasserie, les clients cognent leurs bottes pour se débarrasser de la neige. Odeur de chien mouillé et de cigare froid. Aucun luxe. Les Munichois ont les visages aussi gris que le grès des chopes timbrées de la vieille couronne

bavaroise. La mousse coule sur les ronds de carton qui s'imbibent comme du papier buvard.

— *Prosit !*

— Santé !

Les deux instructeurs et les futurs Junkers s'observent, dans un silence assez lourd. Plus de doute : le beau capitaine se parfume légèrement. Mais son regard sombre brille d'une énergie qui ne trompe pas.

La bière est fraîche et la mousse légère. Dans la brasserie, aux murs voûtés comme ceux d'une cave médiévale, il règne une douce chaleur. La neige tourbillonne derrière les petits carreaux de verre coloré, sertis de plomb. Un gros poêle de faïence ronfle. Parfois, la porte s'ouvre sur un courant d'air, qui semble surgi de l'Isar roulant ses glaçons.

Un crissement de freins. Un autocar de la Junkerschule vient d'arriver. La nuit est complètement tombée. Il neige à nouveau. Le froid de janvier. Net comme une lame d'acier. Le véhicule roule à travers des rues sans lumières. Munich s'enferme sous la chape bleu-sombre de la défense passive. Des patrouilles du *Luftschutz* parcourent la ville natale du national-socialisme, figée dans le givre. La neige amortit le bruit des bottes.

Toujours la neige. Elle crisse sous les chaînes du car qui emporte les élèves-officiers vers les montagnes. Des sommets blanchâtres luisent sous la lune. L'autocar ouvre son sillage dans les ténèbres. Tournants, montées, ralentis. Le moteur diesel peine et halète. La pente se fait plus raide. Le temps semble s'être arrêté.

Malgré la fatigue du voyage, personne ne veut dormir. Tout à l'heure, au dernier tournant, la Junkerschule va leur apparaître.

Une allée sur la gauche, entre deux tas de neige bien alignés, comme les parapets d'un fortin. Dans le fond, un

immense bâtiment d'un seul étage, en carré autour d'une cour. Cent fenêtres de façade. En plein centre, encadré par deux tours poivrières au toit pointu, le porche monumental de la forteresse de l'Ordre noir.

Pas une lumière. Pas un bruit. Il faut franchir le portail pour découvrir les lanternes accrochées sous les voûtes d'une sorte de cloître. Il est deux heures du matin. La relève des sentinelles, en longue capote feldgrau et casque d'acier sombre, glisse sur la neige comme un ballet bien réglé. Le vent, venu des Alpes de Bavière, fait frissonner un immense drapeau noir griffé des deux éclairs runiques de la Waffen SS.

Les Junkers français sont arrivés.

Ils marchent dans d'immenses couloirs tapissés de linoléum qui évoquent le couvent plus que la caserne. Odeur de cire. Chêne et granit. Les voici dans une forteresse de l'Ordre teutonique. Aujourd'hui, la tempête à croix noire déferle sur tout un continent.

Peyron parle à voix basse. Les voûtes amplifient l'écho du moindre chuchotement !

— Nous allons rencontrer l'ombre de Hermann von Salza, le grand maître de l'Ordre, dont un régiment de la Division SS *Nordland* perpétue la mémoire.

Kreutzer, le plus jeune, retrouve les souvenirs d'un des derniers livres qu'il a lus avant d'entrer dans la Waffen SS. Il laisse échapper :

— C'est le château du prince Eric !

Ils seront six par chambre, dans des châlits à deux étages. Entre chaque pièce, une salle d'études, avec son immense table de bois. Partout, des douches. Chromes et faïences. Mélange de confort moderne et d'esprit spartiate.

Pinsard-Berthaz, qui connaît les casernes de l'armée française, les camps de « Jeunesse et Montagne » et le château d'Uriage ne trouve aucun point de comparaison. Il sent brusquement, comme tous ses camarades, qu'il vient d'entrer dans un autre monde.

La voix un peu nouée par une étrange émotion, Lambert exprime ce qu'ils ressentent tous :

— Bad Tölz, c'est un Burg baltique dans un décor bavarois.

Dès leur arrivée à la Junkerschule, les élèves-officiers français perdent le modeste grade d'Oberscharführer qui leur avait été conféré à Sennheim. Ils porteront simplement au col l'étoile unique d'Unterscharführer.

— Curieuse armée, grogne Léon Gaulmier. Plus on avance et plus on recule en grade. Nous allons tous finir simples SS Schütze, si la plaisanterie continue.

Bance qui se retrouve ainsi « promu » de capitaine à sergent, le calme :

— Nous sommes seulement à égalité sur la ligne de départ. C'est une manière qui en vaut une autre d'abolir le passé.

Artus et Fernet se réjouissent de voir leur aîné comprendre aussi bien l'esprit de la Waffen SS. Ils sont tous là pour y redevenir des hommes neufs...

II.

Au petit matin, pas de clairon, mais le sifflet du Junker de service qui passe dans les couloirs. Rapidement, des haut-parleurs diffusent de la musique classique. Richard Strauss trace le fond sonore de la journée qui commence.

Séance de sport matinal dans la nuit noire. La piste d'obstacles se trouve derrière le manège. Il faut franchir une palissade de cinq mètres de haut, avec une petite latte tous les cinquante centimètres, pour s'accrocher du bout des doigts. Et progresser sous un grillage, se tenir en équilibre sur une poutre, sauter dans un fossé. La piste de course, gelée, paraît dure comme du ciment.

La douche fait fumer les corps. Le matin, l'eau reste froide jusqu'à neuf heures. Tasse d'orge brûlante et tranche de pain noir vite avalées. Rassemblement dans la cour de l'école.

Immense esplanade carrée, où les compagnies s'alignent dans l'aube grise de ce jour de janvier. Ils sont près de mille Junkers assemblés pour la parade du matin. Ils viennent de vingt nations mais ne forment plus qu'un seul bloc quand apparaît le commandant de l'école, le Brigadeführer Dörffler-Schuband.

A côté du grand chef, se tient un Obersturmbannführer, grand et mince, presque fluet, avec un visage d'enfant et un perpétuel sourire. C'est Fritz Klingenberg dont toute la Waffen SS connaît la légende : ancien chef du groupe de reconnaissance de la division *Das Reich,* lors de la campagne des

Balkans de 1941, il a pris Belgrade à lui seul avec un simple groupe de combat en désobéissant aux ordres reçus. Ce coup d'audace lui a valu la cravate de chevalier de la Croix de fer et un ascendant prodigieux sur tous les jeunes officiers.

Le vent s'engouffre en sifflant sous le gigantesque porche de la Junkerschule, soulevant des nuages de neige poudreuse. Figés au garde-à-vous, les cadets restent immobiles jusqu'au moment où retentit l'ordre de rompre les rangs.

Les élèves-officiers français gagnent la salle de cours. Dans les bâtiments au plancher ciré, ils troquent les chaussures cloutées contre des chaussons à semelle de feutre. Silencieux, ils se glissent dans les couloirs. Immenses enfilades de fenêtres. Dans le lointain, surgit de la nuit un paysage de montagnes, éclairé par un froid soleil de janvier.

L'Untersturmführer Bender les attend. Il est professeur de Weltanschauung. Reiche sert de traducteur quand le français de l'officier devient trop hésitant. Bender commence d'emblée :

— Avant de savoir *comment* se battre, il faut savoir *pourquoi.* A la SS, nous préférons un Junker qui obtient 6 en Weltanschauung et 4 en tactique plutôt que le contraire.

Les stagiaires sont tous notés sur 10. Bender explique la « philosophie » de cette notation :

— 10, c'est le livre. 9, le professeur. 8, son adjoint. 7, le maximum pour un élève...

Le cours commence aussitôt. L'instructeur expose aux Français l'histoire de l'humanité revue selon les lois racistes. Il n'a jamais eu un public aussi critique... Tandis que Peyron se prépare à toujours « en rajouter », Léon Gaulmier reste l'esprit caustique perpétuellement en éveil.

Le professeur explique les lois de l'hérédité selon Mendel à des élèves qui retrouvent des âmes de potaches. L'Untersturmführer n'en a cure et se lance dans un cours de génétique. Quand

il parle des « lapins à poil chauve », les rires éclatent. Peu lui importe : il connaît la manière de tous les convaincre...

La fin du cours annonce l'heure du repas. Quelques pommes de terre entourent une petite boulette de viande, baptisée « goulash ». Pour boisson, de l'eau claire. Ce matin, ils ont touché le paquet de cigarettes qui doit leur faire la semaine. Trois par jour et quatre le dimanche... Ce soir, à l'heure du dîner, ils recevront un cube de margarine, deux ronds de salami, minces comme des feuilles de papier, et une tranche de pain bis. Depuis leur entrée dans la Waffen SS, ils sont habitués à ce régime frugal. Le luxe de Bad Tölz forme le contrepoint d'un régime strictement calculé pour ne pas mourir de faim.

Tout de suite les élèves-officiers sont pris par le rythme infernal : cours de théorie, séance de tir, caisse à sable, manœuvre à pied, exercice en campagne de jour et de nuit dans les marais asséchés qui entourent l'école. Ils vont passer trois mois à la Junkerschule et doivent mettre les bouchées doubles. Pour être officier de la Waffen SS, il ne faut pas hésiter à sauter d'un plongeoir vertigineux et il ne faut pas s'attarder dans un monde disparu. Lentement, ils découvrent un nouvel univers. Joseph Peyron lance un mot d'ordre :

— Finies les querelles de Celtes ! On va découvrir l'ordre dans la discipline et la liberté !

Paradoxalement, le Hauptsturmführer Kostenbader, chargé de diriger le peloton spécial des élèves-officiers français, semble ne pas se soucier de politique. Il leur a exposé, une fois pour toutes, sa théorie, qui a le mérite de la simplicité :

— Nous devons d'abord gagner la guerre. Tout se réglera après, entre soldats victorieux. Seuls auront le droit de parler les anciens combattants. Alors, combat. Combat d'abord et combat toujours.

L'instructeur se révèle un fin connaisseur de l'art militaire. Pourtant, il prétend n'avoir rien inventé. Il l'avoue à Pinsard-Berthaz qui, à moins de vingt ans, se trouvait au combat contre la Wehrmacht :

— Nous avons vaincu l'armée française en utilisant son règlement de cavalerie.

Kostenbader s'explique volontiers là-dessus : pour les fantassins français, tout se calcule en portées de fusil. Mais pour les cavaliers, ce qui compte ce sont les heures de cheval. D'un côté, la sécurité. De l'autre, la vitesse. Kostenbader se vante de posséder comme livre de chevet : « *Les Avant-postes de cavalerie* » du général de Bracke. Il répète toujours, avec une passion qui allume des reflets d'argent dans ses yeux sombres :

— L'infanterie européenne de demain doit suivre le rythme de la cavalerie française d'hier.

Aussi toute l'instruction se déroulera à une cadence qui ne laisse pas un instant de repos. Les soirées se passent à nettoyer les armes et à relire les cours. Inlassable, Reiche donne des leçons d'allemand à ses camarades.

A Bad Tölz, chacun garde sa langue maternelle. Au mess, on parle néerlandais, finnois, norvégien, hongrois, croate...

Mais l'allemand reste le véhicule de l'instruction militaire et politique. Toutes les compagnies doivent chanter dans cette langue.

Sans cesse, des Junkers passent au pas cadencé sous le porche du Burg, se dirigeant vers les terrains de manœuvres couverts d'une neige qui évoque déjà le front de l'Est. Ils hurlent à pleins poumons :

SS marschiert im Feindesland
Und singt ein Teufelslied... [1]

1. La SS marche en pays ennemi
Et chante un chant du Diable.

Les compagnies s'enfoncent dans un paysage blanc et vert, aux arêtes vives comme des aiguilles de glace. On entend, le chant qui décroît dans le lointain, sur la route de Munich.

Und der Teufel der lacht noch dazu. Ah ! Ah ! Ah !
Wir kämpfen für Freiheit, wir kämpfen für Hitler. [1]

Parmi les stagiaires, nombreux sont les sous-officiers blessés qui profitent de leur convalescence pour suivre un stage d'officier. Dans la Waffen SS, il n'existe pas de cloison étanche entre les différents grades — pas plus qu'il n'en existe entre les différentes nations.

Les candidats sont uniquement recrutés en fonction de leur caractère. Peu importe leurs origines et leurs diplômes. Beaucoup de Junkers, qui n'ont même pas vingt ans, sont déjà décorés et blessés.

Pour les plus touchés, il se constitue un cours spécial, le Versehrten Lehrgang, qui rassemble uniquement les grands mutilés. Ils n'ont plus qu'un bras, parfois plus qu'une jambe. Pourtant, ils suivent tous les cours théoriques et participent même à des exercices pratiques, rampant dans la neige comme leurs camarades des autres pelotons.

Noël de Tissot ne peut s'empêcher de lancer, avec quelque admiration :

— C'est la cour des miracles !

Henri Fernet ajoute :

— Tu ne crois pas si bien dire. C'est justement, cette prodigieuse volonté, le miracle de la Waffen SS.

Jean Artus intervient :

— L'autre miracle, c'est la camaraderie.

1. Et le Diable en rit encore. Ah ! Ah ! Ah !
Nous luttons pour la liberté. Nous luttons pour Hitler.

A la SS Junkerschule, il n'y a plus aucune barrière nationale. Aux rares moments de liberté, les Français nouent connaissance avec des garçons de leur âge venus à Bad Tölz de l'autre bout de l'Europe. Rapidement, Lambert a pour meilleur ami un Danois, amputé d'un bras après les durs combats de Tcher-Kassy, de l'hiver 1943. Le Viking et le spahi bavardent... en anglais, tout en mangeant des gâteaux à la crème fouettée dans une des pâtisseries de la bourgade de Bad Tölz, assiégées aux rares moments de liberté. On y rencontre côte à côte, Junkers flamands et wallons, devenus les meilleurs amis du monde.

Léon Gaulmier constate :

— Ça, c'est vraiment le miracle des miracles...

Février approche. L'eau des ruisseaux est gelée. Les voix portent loin dans l'air glacé. Tous les matins, à la parade, le Brigadeführer Dörffler-Schuband lance un bref regard en coin sur les stagiaires français. Derrière lui, son adjoint Klingenberg cligne de l'œil : à la direction de la Junkerschule, on est content des stagiaires français, que domine la haute stature du Junker Bance.

Les trois quarts des élèves-officiers ont déjà servi dans l'armée française. Ce rapide cours d'une douzaine de semaines a surtout pour but d'actualiser leurs connaissances et de les instruire d'un état d'esprit qui compte plus que le poids du matériel.

Le Hauptsturmführer Kostenbader insiste sans cesse sur le rôle des officiers dans la Waffen SS :

— L'officier SS doit être tout à la fois un chef tactique, un éducateur politique, un administrateur et un instructeur. Attentif aux besoins de ses hommes, il est leur représentant permanent à l'extérieur. Ils ne l'appellent pas *Herr* (monsieur) comme dans la Wehrmacht. De son côté, il s'adresse toujours à

eux en leur disant *Kameraden*. Quel que soit leur grade, ce sont tous des SS, des membres d'un même ordre guerrier.

Kostenbader ajoute :

— Vous devez combattre toujours au point le plus exposé. Soyez capables de faire tout ce que vous demandez à vos hommes. Et, alors, exigez l'impossible.

Les jeunes volontaires qui n'ont pas connu d'autre armée découvrent un monde fascinant. Les « trois Mousquetaires » travaillent jour et nuit pour égaler leurs aînés. Ils ne s'accordent aucun repos. Ils n'ont pas d'argent pour sortir en ville. Tandis que les autres se retrouvent dans les pâtisseries, ils se dirigent vers la piscine derrière l'aile droite de l'école. Le maillot de bain interdit, ils découvrent la joie de nager nus.

Ils plongent de dix mètres de haut et rient sous une douche à la pression de sept kilos. La Junkerschule, avant d'être une école, est un immense stade. Les compétitions se succèdent. Les élèves courent sur la cendrée, tapent dans des ballons, sautent à la perche. Les plus jeunes, que la guerre a privés de tout, découvrent des mondes inconnus. Ils apprennent à dompter un cheval et à conduire une moto. Tous les jours, ils se retrouvent dans la carrière ou sur la piste. Les moteurs vrombissent dans l'air froid. Les sabots claquent sur la terre gelée.

Un vieux Rittmeister, avec la croix de fer de 1914 timbrée du W impérial, donne les leçons d'équitation. Très rapidement, ils en viennent aux sauts. Au moindre refus devant l'obstacle, le Rittmeister met pied à terre. Un palefrenier lui apporte un immense fouet de cirque. Le vieil écuyer dit toujours la même phrase :

— Puisque le cavalier ne veut pas sauter, je vais faire sauter le cheval.

Claquement de la mèche dans l'air glacé de l'aube. Cinglé, le cheval passe. Le cavalier suit, parfois.

Après l'équitation ils vont tous jouer au football, sans chaussures pour se durcir la plante des pieds.

Kreutzer qui adore les animaux suit un stage de maître de chien et apprend à dresser un superbe berger allemand qui bientôt ne veut plus quitter le peloton des Français.

A Bad Tölz, la théorie compte peu devant la pratique. Le Hauptsturmführer Kostenbader hait les bavards. Il ne laisse jamais un de ses élèves s'en tirer par la magie du verbe.

En fin de matinée, il arrive à un cours, la mine réjouie, la raie impeccable, plus parfumé que jamais. Il déplie une carte et de la pointe d'un crayon Faber minutieusement aiguisé désigne un point précis.

— Voilà. Vous êtes là, sur cette route, en contrebas de ce bois. Vous êtes surpris par un tir de mitrailleuses et de mortiers...

Les vingt stagiaires l'écoutent, attentifs, jusqu'à ce qu'il désigne l'un d'eux de la pointe de son crayon :

— Vous, de Tissot, que faites-vous alors ?

— Eh bien. Je ...

Kostenbader éclate :

— Vous vous mettez en tenue de combat. Vous partez dans dix minutes !

Déjà, l'autocar attend dans l'immense cour carrée de la Junkerschule. Une demi-heure plus tard, Noël de Tissot et tous les stagiaires sont déposés dans la nature. Les voici sur la route, en contre-bas du bois. Ils pataugent, avec de la neige jusqu'au ventre. Kostenbader exulte :

— Voilà. Vous y êtes. Alors, débrouillez-vous...

L'exercice se poursuit, pendant des heures. Chacun prend le commandement tour à tour. La nuit sera tombée depuis longtemps quand il rentreront à l'école. Ils se sont passés de déjeuner. Ils se passeront de dîner. Cette nuit, ils se relèveront,

car il y a un exercice qui va se dérouler jusqu'à l'aube, dans une confusion glaciale.

Ils rentreront pour l'appel du matin. Le Brigadeführer Dörfler-Schuband les toise. De plus en plus, ils ressemblent aux autres. Une nouvelle nation est en train de naître à Tölz. Ils ne sont pas devenus Allemands, mais ils ne sont plus tout à fait Français.

— La France, explique Chabert, c'est pour moi comme ma Touraine. Maintenant, il me faut toute l'Europe...

Les jeunes voient leurs aînés dépouiller peu à peu le vieil homme. Le lieutenant-colonel Gamory-Dubourdeau, bientôt sexagénaire et qui occupe une place un peu à part, du fait de son âge et de son grade dans l'armée française, tient à donner l'exemple de cette mutation. Ce Breton commence par affirmer qu'il est devenu Gottglaubig, c'est-à-dire croyant en Dieu mais qu'il se sépare à jamais des « cultes orientaux ». Ce geste navre le pauvre lieutenant Pouget, qui garde toujours son chapelet dans la poche de sa vareuse SS.

Presque toutes les nuits, les Junkers doivent partir pour de longues marches d'exercice. Ils s'enfoncent dans ce paysage de février figé sous la glace, et s'en vont, pendant des heures, à travers la campagne bavaroise marchant leurs huit kilomètres à l'heure « à cent quatorze pas à la minute ». Kostenbader leur a fixé l'objectif, un lointain village, où ils vont réveiller un sous-officier de Feldgendarmerie, qui tamponne en bâillant leur feuille de route.

Puis, emmenés par un Bance infatigable, ils reviennent en chantant, peu soucieux de tirer du sommeil les paysans endormis sous leur couette de plumes. La route sonne sous leurs pas. Ils voient de loin surgir l'école-forteresse avec ses deux tours massives qui accentuent encore cette impression de Burg médiéval.

Tout à l'heure, pas un ne dormira pour le cours de Bender. Ils entrent peu à peu dans son système qui ne ressemble guère à ce qu'ils avaient imaginé :

— Le racisme c'est le contraire de l'ère des masses. C'est le culte de la différence. La revanche de l'individu sur la foule.

Etrange Untersturmführer qui leur parle sans cesse de liberté mais qui ajoute :

— Ne peuvent être libres que les forts. Nous avons préféré devenir soldats plutôt que rester esclaves. Mais nous ne sommes pas des militaires. Juste des guerriers.

Parfois, Bender se lance dans une explication dont le français guttural provoque les sourires. Léon Gaulmier, impitoyable, considère le professeur comme un « collègue » et ne lui passe rien. Il a jugé une fois pour toutes l'enseignement de la SS :

— C'est un peu sommaire, mais bien réjouissant.

Peyron, avec ses énormes sourcils et ses mâchoires fabuleuses, a toujours tendance à en rajouter sur le racisme. Il dit volontiers :

— Je suis un homme de Cro-Magnon ébloui par les enfants d'Apollon. La race nordique est une race divine.

Lecture. Neige. Armement. Les jours passent. Le menu reste toujours aussi spartiate. Les Junkers de Bad Tölz mènent une vie monastique... sauf les Français. Plusieurs séduisent, assurent la rumeur publique, de jeunes infirmières hollandaises et l'un d'eux réussit même — exploit unique dans les annales de l'école — à trousser une servante ukrainienne dans un placard à balais, bien qu'il soit formellement interdit d'avoir la moindre intimité avec les originaires de l'Est.

Tous découvrent, avec un étonnement muet, le côté religieux du national-socialisme. Un jour, un commandant de compagnie invite Kreutzer dans la minuscule cellule qui lui sert de chambre.

Avec ses cheveux blonds, ses yeux bleus, sa peau semée de taches de rousseur, sa taille de géant, le Franco-Suisse possède un type aryen que peuvent envier bien des Allemands. L'officier lui dit :

— Vous êtes le plus jeune de tous vos camarades français. Et même un des plus jeunes Junkers de l'école. Alors, je veux vous montrer quelque chose.

C'est une photographie très classique d'Adolf Hitler, au temps de la lutte pour le pouvoir. Le commandant de compagnie déchiffre la longue dédicace et explique :

— Je suis un des premiers membres du N.S.D.A.P. Je voulais vous montrer ce témoignage du Führer.

Ce qui frappe les Junkers français, c'est cette curiosité mêlée de sympathie qu'ils attirent. Beaucoup d'Allemands viennent les voir et parlent avec eux. Les Français, enfin, ne font plus figure de « bêtes curieuses ». Ils deviennent peu à peu des camarades...

Un soir, avant de regagner l'école pour le couvre-feu de 21 heures, Fernet se trouve dans un café avec Artus et Gaulmier. Arrive un civil qui leur demande, à la manière allemande, s'il peut occuper la quatrième place, qui reste libre à la table. Ils acquiescent d'un signe de tête.

L'homme aperçoit leur écusson tricolore et commence à leur parler. Il leur demande s'il peut les revoir, « avec une autre personne ». Deux jours plus tard, il arrive au rendez-vous, accompagné d'un homme à qui on peut donner entre cinquante et soixante ans. L'inconnu est en civil mais toute son allure indique le militaire professionnel. Lui aussi parle français. On devine qu'il a fait la Grande Guerre. Il s'exprime lentement et annonce à ses cadets ce qui les attend :

— La supériorité de l'adversaire en hommes, ce n'est pas le plus terrible. A un contre vingt, nous ne craignons rien. Le

grand danger, c'est la supériorité en puissance de feu et en matériel des Russes.

Longuement, l'inconnu leur parle des mortiers, des canons « ratsch-boum » et des orgues de Staline. Il leur dit :

— Vous verrez. Il faudra vous enterrer. Méfiez-vous.

Il leur parle très simplement, comme un aîné. En les quittant, il se présente : c'est un des plus célèbres généraux allemands des Panzers.

Le drapeau aux deux lettres blanches claque au milieu de la cour d'honneur. L'hiver s'agrippe. Mais certains jours une terre brunâtre salit la neige. Les ruisseaux grondent dans les fossés. Puis la nuit arrive et le gel à nouveau fige la nature.

Aujourd'hui, les stagiaires français sont rassemblés autour d'un autobus de l'école, peint en vert sombre. Doivent-ils partir pour un exercice militaire ? Mais Peyron fait observer :

— Pas question. « Koko » n'est pas là.

Car, rapidement, pour les stagiaires français, Kostenbader est devenu « Koko ». Mais ce matin le Hauptsturmführer n'est pas au rassemblement avec ses élèves.

D'ailleurs on leur a ordonné de se mettre en tenue de sortie. Voici l'Untersturmführer Bender, un peu essoufflé. Laschett s'étonne :

— Il n'y a quand même pas des travaux pratiques de Weltanschauung ?

Le car les conduit à Munich. Reiche semble soucieux, comme s'il connaissait déjà le but du voyage. A Fernet et Artus qui l'interrogent, il répond :

— Vous verrez bien... Et ce que vous allez voir, vous ne l'oublierez jamais de toute votre vie.

Ils n'avaient pas encore parcouru Munich en plein jour. La ville leur paraît plus propre mais plus grise. Des tramways cahotent, se glissant entre les pavés, avec des gerbes d'étincelles.

L'autocar quitte le centre de la ville. Pavillons de banlieue avec leurs jardinets où l'on a soigneusement ratissé des allées dans la neige.

Les voici devant un immense bâtiment, un peu à l'écart. Ils descendent du car et franchissent le seuil, passant devant des postes de contrôle où veillent des hommes et des femmes en blouse blanche. Reiche explique enfin :

— Nous allons visiter un hôpital psychiatrique pour enfants. C'est une épreuve obligatoire pour tous les stagiaires de Bad Tölz.

Immense couloir d'une propreté méticuleuse. Pas une allumette ne traîne. Une légère odeur d'eau de Javel et de médicament flotte dans cette atmosphère ouatée. Fenêtres closes. Chaleur moite.

La visite commence par une grande salle aux armoires vitrées. Des fœtus flottent dans des bocaux. Ce sont des monstres. Enfants à deux têtes, corps sans bras, débris informes, ils semblent regarder les élèves-officiers de leurs gros yeux globuleux de poissons morts. Bender commente :

— Voici ce qu'il en coûte de méconnaître les lois de l'hérédité. La nature se venge toujours. Comprenez-vous pourquoi nous attachons tant de prix à la visite médicale qui précède tout mariage ?

Ils passent devant les bocaux. Tout sourire s'est effacé. Peyron fanfaronne encore un peu et colle ses énormes lunettes tout contre les armoires vitrées. Bender semble infatigable :

— Malheureusement, certains de ces êtres monstrueux peuvent survivre. Nous allons en voir quelques-uns.

Ils parcourent des salles immenses. On les force à s'arrêter devant chaque lit. Le spectacle des visages déformés et monstrueux devient insoutenable. Noël de Tissot blémit soudain, demande les toilettes, et va vomir tout son saoul.

Il rejoint ses camarades dans la salle de conférences où ils

sont rassemblés. Pour accompagner l'exposé de l'Untersturmführer Bender, des infirmières amènent des « spécimens ».

Une toute jeune fille, blonde et rose, porte dans ses bras un petit enfant couvert de taches brunes comme un léopard. Une famille d'aveugles entre, sourit, s'incline et retourne à sa nuit. Puis viennent des enragés qui hurlent comme des bêtes et que des infirmiers maintiennent entravés.

Bender, imperturbable et blasé, poursuit son cours :

— Vous imaginez ce que coûtent de tels êtres, alors que tout le pays supporte l'effort de guerre le plus gigantesque. Toutes ces horreurs auraient pu être évitées par une sélection raciale rigoureuse.

Les Français ne disent rien. Ils découvrent soudain l'envers du monde. Après Bad Tölz et ses centaines d'adolescents qui nagent nus dans la piscine, voici la terrible plongée dans l'univers de l'horreur. La brutalité de la démonstration les assomme. Cet hôpital psychiatrique où l'on vient de les promener comme dans un jardin zoologique, devient brusquement un cauchemar qu'ils ne pourront plus jamais oublier.[1]

Silencieux, ils remontent dans l'autocar qui reprend la route de Bad Tölz. Ils savent désormais qu'il existe un enfer encore pire que celui des combats.

Voici venu mars, qui est mois de la guerre. Les Junkers français de cette première promotion de Bad Tölz ont participé à un stage de trois mois au lieu des six habituels. Mais

1. Entre 1933 et 1945, on compte près de trente mille « visiteurs » passés par le service spécial de pédiatrie d'Eglfing-Haar en Bavière, dont six mille venaient de la SS Junkerschule de Bad Tölz. Après la guerre, médecins et infirmières seront poursuivis en justice pour de nombreux cas d'euthanasie : 322 décès d'enfants anormaux ayant eu lieu de novembre 1940 à avril 1945. (Cf. *Le massacre des aliénés*, par le Dr Yves Ternon et le Dr Socrate Helman, aux éditions Casterman, 1971).

beaucoup ont déjà porté les armes et — sauf pour les plus jeunes — les cours ne sont qu'une « mise au courant », sur un rythme qui les laisse d'ailleurs tous à bout de souffle.

— Impossible d'en apprendre davantage en une douzaine de semaines, avoue Bance à Reiche.

Les examens sont passés « dans la foulée ». Les candidats doivent montrer leur savoir sur d'immenses bacs à sable, où ils manœuvrent des compagnies et même des bataillons figurés par des soldats de plomb. Puis ils passent sur le terrain et vont conduire la manœuvre dans la neige fondante, sous des rafales de vent froid qui sifflent entre les arbres sans feuillage.

Maintenant, les torrents descendus des Alpes grondent librement, gonflés par la fonte des glaciers. Parfois, un soleil pâle accompagne les longues colonnes grises en marche à travers les champs.

Le séjour à la Junkerschule se termine par un stage de haute-montagne. Reiche vient annoncer la bonne nouvelle à ses « poulains » :

— Nous partons pour San-Martino-di-Castrozza.

— Où est-ce ?

— Dans les Dolomites. C'est une station de sports d'hiver entièrement réquisitionnée par la Waffen SS.

En arrivant dans un paysage de neige aux arêtes vives et aux ombres bleues, on découvre d'abord, sur une esplanade très dégagée, devant l'hôtel, un immense mât. Un drapeau claque au vent des cimes, c'est celui de la SS, noir avec les deux runes blanches. De loin, il ressemble au pavillon qui battait sur les vaisseaux pirates, au temps des haches d'abordage et de la marine en bois. Il frissonne, comme s'il allait prendre son envol, sur un fond de montagnes de granit rose qui, au crépuscule, semble de la couleur du sang.

Une vingtaine de mâts, plus petits, entourent le mât central. Sur ces petits mâts flottent les drapeaux de toutes les nations d'Europe qui ont envoyé des volontaires dans la Waffen SS.

— Enfin, voici les Allemands à égalité avec les autres, remarque tout de suite Fernet.

Artus lui répond :

— Ils ont dû le faire exprès : le drapeau tricolore flotte juste à côté du drapeau à croix gammée.

Les Mousquetaires se poussent du coude en découvrant, parmi les autres, un drapeau britannique, rappelant la place du *Britisches Freikorps* dans la Waffen SS.

Cette forêt de mâts, avec les couleurs vives des pavillons se détachant sur le ciel d'un bleu profond des Alpes méridionales, fournira à tous une image symbolique et inoubliable de ce qu'ils sont venus chercher dans cette étrange armée internationale.

Dès le lendemain, ils chaussent les skis. Pour moniteurs, des Autrichiens, des Scandinaves et des Suisses alémaniques, tous instructeurs à Bad Tölz après avoir servi dans les unités SS de montagne comme la division *Nord,* qui combat en Finlande, le bataillon de skieurs norvégiens ou le bataillon de chasseurs helvétiques.

Les Savoyards retrouvent la neige d'altitude avec joie. Les autres découvrent un sport inconnu.

Temps splendide, longues randonnées, air vif qui gèle les haleines et stoppe les paroles. Silence. Ils continuent tous à se dépouiller du vieil homme. La montagne achève le brassage commencé à l'école. Maintenant, leurs nations ne sont plus que des provinces. A deux mille mètres d'altitude, ils respirent enfin cet air différent qu'ils attendaient. La neige et la glace accélèrent la grande mutation.

Le soir, l'immense drapeau de la SS est lentement descendu, dans un silence total. Parfois le tonnerre lointain d'une avalanche ponctue la cérémonie de ses coups de canon.

Tous doivent faire du ski. Même les manchots, même les unijambistes. Une blessure de guerre n'est qu'un handicap, pas un empêchement. Le ski devient une école de volonté et de courage. Il faut se lancer dans la pente comme on se jette du plongeoir.

Le lendemain de leur arrivée, avant de chausser leurs skis, ils sont sur l'esplanade de l'hôtel réquisitionné. Soudain, Pinsard-Berthaz les appelle :

— Venez voir. Il y a un de ces rigolos sur les planches...

Ils s'accoudent à la barrière de bois, après l'avoir débarrassée, d'un revers de coude, de sa rambarde de neige fraîche.

Un skieur s'essaye sur une piste, juste devant l'hôtel. Il glisse quelques mètres, tombe, se relève maladroitement, repart, retombe. Son uniforme feldgrau est blanc de neige. Mais il s'obstine et repart, sans cesse, avec une maladresse comique.

Les Français éclatent de rire. Le Savoyard rallume sa pipe et lance :

— Même le plus maladroit d'entre nous est capable de faire mieux.

L'homme retombe à nouveau. Cette fois, il semble qu'il ne pourra jamais plus se relever. De longues minutes, il pousse sur ses bâtons, les skis croisés, l'air d'un pingouin maladroit. Les Français rient encore plus fort.

Un officier s'approche. C'est un moniteur de ski norvégien. Il leur dit, dans un allemand hésitant, avec un air terrible :

— Ne riez pas. Ce camarade est amputé des deux jambes et il apprend à skier avec ses prothèses.

Quelques jours plus tard, le blessé arrive à dépasser certains Français qui ne sourient plus jamais quand ils le croisent.

Chaque matin, par n'importe quel temps, les stagiaires partent pour de longues randonnées. Ils transpirent dans le lourd équipement réversible, gris et blanc. Mais ils avancent, grimpant

pendant des heures dans la neige poudreuse, avant la descente vers l'hôtel, les pointes de vitesse, les chutes, le froid de la nuit qui approche.

Le stage se termine par une grande compétition. La plus belle des épreuves sera celle de demi-fond. L'Untersturmführer Reiche rassure les Français.

— Les Junkers seront classés par série. Je crains qu'aucun d'entre vous ne se trouve dans la première...

Seul, Artus, Gascon mais ancien officier de chasseurs alpins, parvient à concourir dans la seconde série. Il se classe honorablement. Le Savoyard Pinsard-Berthaz se bat dans la troisième série contre des adversaires coriaces. Il pousse sur ses bâtons, va jusqu'à l'extrême limite de ses forces, glisse sur la neige, les dents serrés, ses cheveux roux collés au front par la sueur ; il se bat... mais il n'arrive que second.

Le grand vainqueur de l'épreuve est un volontaire norvégien, Simonsen. Ses camarades viennent le complimenter, mais le géant viking triomphe avec modestie :

— Je n'ai pas de mérite. Dans le civil, j'étais facteur dans le Finnmark. En hiver, je faisais, tous les jours, une tournée à ski de quarante kilomètres.

Maintenant, le stage va se terminer. C'est le dernier appel des élèves-officiers sur l'esplanade, devant les vingt et un mâts où flottent les drapeaux de l'Europe. Dès l'aube, les Junkers sont debout, se préparant pour cette ultime parade dans les Dolomites. Le chef du stage leur réserve une surprise :

— Maintenant, vous devez savoir skier. Les cars ne viendront pas vous chercher. Vous gagnerez Predazzo par vos propres moyens.

Reiche ajoute seulement :

— Soyez à l'heure pour le train de Bolzano.

A huit heures du matin, une longue colonne de skieurs quitte

l'hôtel de San-Martino-di-Castrozza. Un orchestre joue dans le hall. Ils s'enfoncent dans le grand silence blanc, tandis que les airs de Schubert sont peu à peu absorbés par le silence ouaté de la montagne.

Ils avancent, lourdement chargés, le casque d'acier à la ceinture, le sac bourré de tout leur matériel. Ils savent que les cadres de l'école ne toléreront pas un traînard. Tous ceux qui resteront en route seront éliminés. Alors, les bons skieurs jouent les Saint-Bernard...

Pendant près de dix heures, les stagiaires vont peiner dans la tourmente. Ils tombent, se relèvent, repartent, retombent. Ils sont couverts de plaques de neige glacés. Leurs lèvres se gercent, leur peau se crevasse. Les yeux, malgré les lunettes fumées, brûlent au milieu de leur visage qu'incendie le soleil de mars.

A cinq heures de l'après-midi, quand l'ombre commence à envahir les vallées, pas un ne manquera à l'appel.

Retour à Bad Tölz. Il reste à vivre le moment le plus solennel du stage à la Junkerschule de la Waffen SS : la remise des diplômes d'officiers.

Toute la promotion se trouve réunie dans l'immense amphithéâtre, en face de la poterne d'entrée aux deux voûtes poivrières. Pas un seul stagiaire ne porte de grade. Ils n'ont plus au col que les deux runes de la SS. A gauche, un rectangle d'étoffe noire, sans aucun insigne.

Le soleil participe à la cérémonie et les frappe à travers d'immenses baies vitrées. Les stagiaires, alignés sur leurs bancs, ont la moitié du visage dans l'ombre et l'autre moitié dans la la lumière. Ils ne bougent pas. Statues attentives.

Il flotte dans la pièce une odeur de cire. Au mur, des torches brûlent. Soudain, les plaintes majestueuses d'un orgue retentissent. Les jeunes guerriers, qui savent que la vie au front d'un

officier SS n'excède pas en moyenne une semaine, écoutent Mozart et Bach.

Les mains de l'organiste voltigent sur les touches. En campagne, il a été le héros d'une troupe d'assaut. A l'école, il est professeur de gymnastique. Mais il garde, plus fort que toute autre passion, la hantise de la musique.

Après la neige, l'orgue fait entrer les Français dans un autre monde.

Des centaines de talons claquent. Les stagiaires sont figés au garde-à-vous pour écouter le commandant de l'école, le Brigadeführer Dörffler-Schuband. Dans son ombre, avec ce sourire un peu énigmatique qui ne le quitte jamais, l'Obersturmbannführer Klingenberg, l'« âme de la Junkerschule »[1].

Maintenant, vient la lecture de l'ordre de sortie. Tour à tour, chacun des stagiaires doit chercher son diplôme. Malgré le handicap de la langue, les Français se classent dans un bon rang. Le Hauptsturmführer Kostenbarder a réussi à les entraîner sur un rythme haletant qui les conduit désormais à faire partie du corps d'officiers de la Waffen SS.

Gamory-Dubourdeau retrouve presque son grade de l'armée française, avec les quatre étoiles carrées de Sturmbannführer. Mais son âge va empêcher ce sexagénaire de servir aussi activement qu'il le voudrait. Le véritable numéro Un de la première promotion française sera donc Bance, nommé Hauptsturmführer. Ce grade de capitaine n'est pas fait pour diminuer son orgueil, mais l'humilité n'a jamais eu cours à Bad Tölz. Six de ses camarades sont promus Obersturmführer, c'est-à-dire lieutenants : Artus, Fernet, de Tissot, Pleybour, et même Croseille et Maugny malgré leur âge.

Le commandement de la Junkerschule accorde des brevets

1. Promu Commandeur de la 17[e] Division SS *Goetz von Berlichingen* au début de l'année 1945, Fritz Klingenberg sera tué au combat dans les derniers jours de la guerre.

d'Untersturmführer à six autres officiers : Bartolomet, Brucord, Gaulmier, Lambert, Pinsard-Berthaz et Scapula.

Fayard, Chabert et les quatre Mousquetaires Hag, Peyron, Kreutzer et Laschett doivent rester encore quelques mois aspirants. Ils porteront désormais le titre de Standartenoberjunker et savent qu'ils deviendront obligatoirement officiers — à moins d'être tués auparavant au combat...

Seul le pauvre Pouget, qui a eu quelque mal à suivre l'instruction militaire et surtout la formation politique de la Waffen SS, restera sous-officier. Nommé Oberscharführer, cet ancien lieutenant de l'armée française, largement quadragénaire, acceptera de servir comme adjudant aux côtés de Bance, restant dans l'ombre jusqu'à sa mort au feu.

Après avoir reçu leur diplôme, tous les stagiaires se précipitent chez les tailleurs de l'école pour faire coudre épaulettes, écussons de col et lisérés de fils d'argent.

Les nouveaux promus vont saluer le Hauptsturmführer Kostenbader. Jamais « Koko » n'a paru d'humeur si joyeuse :

— Je reste avec vous. J'ai été l'instructeur de la première promotion de Junkers français. Je viens d'être promu instructeur de l'unité française qui va se créer.

— Où partons-nous, Hauptsturmführer ?

— Dans le protectorat de Bohême-Moravie.

12.

Sitôt promus par la Junkerschule, les officiers se rendent en train de Munich à Prague. En ce printemps 1944, il n'est plus question de leur accorder de permission. L'été promet d'être terrible sur le front de l'Est et il faut faire vite.

Depuis l'attentat contre Reinhard Heydrich, le 27 mai 1942, le protectorat de Bohême-Moravie semble une sorte d'Etat SS au cœur du III[e] Reich. Prague, en plein centre de l'Europe, s'affirme la capitale du drapeau noir.

Des villages entiers ont été vidés de leurs habitants, pour se transformer en camps d'entraînement. Dans les campagnes désertes, des manœuvres à tir réel se poursuivent, jour et nuit. Dans cette région, les instructeurs de la Waffen SS ont entraîné au combat, depuis presque deux ans, plusieurs divisions et brigades d'assaut. Allemands, Scandinaves, Néerlandais, Baltes, Flamands, Ukrainiens, Balkaniques, Wallons s'y sont succédés.

Les officiers arrivent à Beneschau, à une centaine de kilomètres au sud de la capitale tchèque, sur la Moldau. Ils doivent se loger dans un quartier d'artillerie. Tout de suite, la nouvelle leur tombe dessus comme une douche froide : dans un lointain état-major, on a décidé que les Français sont de bons artilleurs

puisqu'ils ont naguère inventé le 75... Aussi tous les volontaires SS serviront dans cette arme et formeront une unité de canons autotractés de 150.

Même l'Obersturmführer de Tissot, officier de réserve d'artillerie, s'indigne :

— Nous nous sommes engagés pour nous battre comme fantassins. Et si possible au corps à corps !

Kreutzer, Hag, Laschett et Peyron, les quatre Mousquetaires, décident de jouer aux idiots. Dès l'aube, ils parcourent les couloirs, demandant aux Allemands éberlués où se trouvent les boulets et les mèches « pour les bouches à feu ».

Un vent de révolte souffle brusquement parmi les anciens stagiaires de la Junkerschule. Ils expédient des lettres dans toutes les directions. Bance écrit à Joseph Darnand, et Pleybour à Jacques Doriot. Les jeunes Oberjunkers trouvent plus simples d'expédier directement une missive collective au Reichsführer Heinrich Himmler.

Chabert donne le ton de la révolte :

— Plutôt finir en taule que de nous battre en seconde ligne !

Le Sturmbannführer Gamory-Dubourdeau, qui a désormais le commandement nominal de l'unité française, grommelle que ça ne se passera pas comme ça. Il va multiplier les démarches et les interventions, passant de la colère bruyante à la fierté meurtrie. Les Allemands découvrent que ce vieux militaire breton a une tête dure comme du granit.

Il bougonne tous les soirs au mess :

— Je suis méhariste, pas artilleur. Ou ils me donnent des chameaux ou je refuse leurs canons...

Il décide de partir pour Berlin et de s'expliquer « d'homme à homme » avec Gottlob Berger. Quant au Reichsfürer lui-même, il découvre que les SS français ont mauvais caractère, ce qui n'est pas pour lui déplaire.

Finalement Gamory-Dubourdeau revient avec le contre-ordre : les SS français vont être rassemblés pour former une Brigade d'assaut d'infanterie. Cette Sturmbrigade portera le N° 7 et le nom de *Frankreich.* [1]

Le Sturmbannführer Gamory-Dubourdeau a gagné : ses hommes vont être entraînés comme Panzergrenadiere, c'est-à-dire « grenadiers blindés ».

Une arrivée et un départ marquent les premiers jours en Bohême-Moravie. Un nouvel officier se joint à la vingtaine de cadres récemment promus. L'Obersturmführer Michel sort lui aussi de la Junkerschule de Bad Tölz, mais ce Breton a gagné ses galons dans un peloton de Junkers germaniques.

C'est un garçon encore jeune, assez mystérieux, qui parle peu mais laisse entendre qu'il a fait partie de la Waffen SS « avant tout le monde ». Il utilise couramment l'allemand et passe pour un fanatique du national-socialisme. Aucun chef ne semble disposé à mener plus durement ses hommes et Michel ne va pas tarder à se révéler d'une minutie tatillonne de Spiess. Ses camarades l'accueillent avec quelque réticence, ne serait-ce qu'à cause de l'étrange filière qu'il a suivie pour arriver à les rejoindre.

— C'est un maniaque, décrète Noël de Tissot, dont la fantaisie s'accommode mal du rigorisme du nouvel Obersturmführer.

La Sturmbrigade ne va pas tarder, en revanche, à perdre l'Oberjunker Fayard. Désigné pour commander la section de FLAK, l'artillerie antiaérienne de l'unité française, l'ancien

1. Unités typiquement Waffen SS, les Sturmbrigade comportent en général deux ou trois bataillons d'assaut et un certain nombre de moyens lourds. La 5[e] Sturmbrigade *Wallonie*, formée à Neweklau, vient d'échapper, à la mi-février 1944, à l'encerclement du « Kessel » de Tcherkassy en Ukraine.

volontaire de la NSKK, un des plus anciens SS français, doit partir en stage à Munich avec ses hommes [1].

Maintenant, le nouveau cantonnement de la Sturmbrigade est connu. C'est un village du nom de Networschitz, situé à quelques kilomètres de Beneschau.

Les officiers y arrivent à pied, dans un torrent de boue. Ils croisent un Hauptsturmführer allemand quittant la bourgade qui leur lance :

— Vous arrivez... Moi, je suis bien content de partir. Ici c'est le dernier trou de l'enfer.

Il faut s'installer dans des masures réquisitionnées, où il ne reste que quelques meubles grossiers et un lourd poêle de faïence à la mode de l'Europe centrale. Les murs sont couverts de moisissures. Il fait un froid terrible. On patauge dans la neige fondue.

Il reste à Networschitz quelques rares commerçants dont les échopes serviront au ravitaillement privé de la troupe. Des lumignons tremblent dans de pauvres boutiques aux comptoirs vides.

Les officiers, arrivés les premiers dans le village, tournent en rond, installant leurs cantines dans des chambres aux murs nus rongés d'humidité. Les Oberjunkers sont déjà partis « en exploration » dans le village. En même temps, Kreutzer et Chabert découvrent que la boulangère s'appelle Monika et constatent :

— Elle est appétissante comme de la brioche !

Les voici déjà rivaux... mais Monika semble avoir le cœur large et multipliera ses faveurs comme d'autres multiplient les pains.

Dès les premières heures, les officiers français ont trouvé sur

1. Retenus à Munich par les nécessités de l'instruction et engagés dans la défense de la ville contre les raids aériens, les hommes de la FLAK ne rejoindront leurs camarades français qu'à l'automne 1944, lors de la constitution de la division *Charlemagne*.

la place du village, bien campé sur ses jambes écartées, les bottes impeccables dans la neige fondante, leur ancien instructeur de Tölz, Kostenbader, flanqué de l'inséparable Reiche.

D'emblée, l'officier instructeur allemand et le commandant français de la Sturmbrigade se heurtent. Gamory-Dubourdeau supporte mal ce jeune homme qui vient jouer les conseillers dans son unité. Le vieux Celte aux yeux bleus bougonne contre le jeune Germain aux cheveux gominés.

Le commandant est d'autant plus furieux que depuis leur passage à la Junkerschule, Kostenbader est monté en grade et se trouve maintenant Sturmbannführer comme lui. Entre les deux hommes, l'égalité des grades et l'ambiguïté des fonctions vont provoquer de nombreux heurts. Mais l'âge obligera Gamory-Dubourdeau à prendre quelques distances avec l'instruction de ses hommes et à laisser la bride sur le cou aux initiatives de son cadet.

Le Hauptsturmführer Bance qui se sent taillé pour devenir chef de bataillon, tire, dès le premier soir, la « morale » de cette aventure :

— Ce qui importe, c'est de former une unité cohérente. Et on va avoir bien du mal avec des gens venus de partout.

Une centaine de sous-officiers français, sortant de la terrible école de Posen-Treskau viennent d'arriver à Networschitz. Ils sont presque tous très jeunes et ont été très secoués par leurs trois mois d'entraînement.

Passés par un « moule » qui les a marqués terriblement, ils observent une certaine distance vis-à-vis de leurs anciens camarades promus officiers. Tous les liens sont rompus avec la vie civile. A Posen-Treskau, ils ont appris à se méfier de tout ce qui n'était pas purement Waffen SS.

Futurs Unterscharführer ou Oberscharführer, ils ne portent pas encore les insignes de leur grade. On leur a dit qu'ils ne seraient nommés qu'après l'entraînement et le baptême du feu.

Ils ont appris à obéir, en silence, sans jamais se poser de questions inutiles.

Le Rottenführer Henri Samson résume d'une phrase ce que fut leur entraînement :

— Cela a été plus que dur : féroce.

Très rapidement, les sous-officiers seront pris en main par leurs chefs. Depuis Posen-Treskau, ils réagissent avec cette rapidité qui semble le signe même de la Waffen SS.

Bance ne peut s'empêcher d'en faire la remarque aux anciens de l'armée française :

— Remarquable résultat. En apparence, du moins. Ils répondent « au quart de tour ».

La plupart des sous-officiers, à l'inverse de leurs aînés, n'ont pas connu d'autre armée que la Waffen SS. Aucun problème d'adaptation ne s'est posé pour eux. La plupart n'ont pas vingt ans et Posen-Treskau les a marqués à jamais. Ils retrouvent vite, chez leurs supérieurs issus de Bad Tölz, le même esprit ; l'amalgame se fait rapidement. Ensemble, ils attendent maintenant les gradés allemands.

Le Sturmbannführer Kostenbader a prévenu Gamory-Dubourdeau :

— Nous allons recevoir des cadres allemands pour assurer la bonne marche des services. Je pense que tout ira bien.

Fourriers, secrétaires et adjudants de compagnies ne tardent pas à rejoindre. L'état-major, dans son souci de fournir des Allemands qui parlent français n'a souvent rien trouvé de mieux que des Alsaciens ou des Lorrains...

Ils sont presque tous furieux de cette mutation et se divisent aussitôt en trois groupes. D'abord, ceux qui en rajouteraient sur le germanisme.

— C'est bien la peine d'être SS pour servir dans une

unité de Welches ! confie l'un d'eux à l'Oberjunker Kreutzer, dont le patronyme et l'allure font plus teuton que nature.

Ensuite, il y a l'inévitable cohorte des « malgré nous ».

— Je tiens à vous dire, précise l'Oberscharführer Dalmar, à son commandant de compagnie français, que je ne suis pas volontaire. Ni pour servir dans l'armée allemande ni pour entrer dans la Waffen SS. Cela dit, je ferai mon travail.

Enfin, parmi les Alsaciens, beaucoup se taisent et s'enferment dans un mutisme total, dont personne ne peut deviner l'exacte signification.

Maintenant, les cadres sont réunis. Il reste à recevoir les hommes.

Ils sont plus de mille qui arriveront de Sennheim, en pleine nuit. Un interminable convoi ferroviaire les a menés de Mulhouse à Prague. Puis, ils ont voyagé dans des camions. Ils débarquent transis de froid et engourdis de sommeil, avec des capotes froissées, des uniformes de rebut, des chaussures éculées. Ils sont crasseux et bougons. Depuis six mois, parfois neuf, ils n'ont pas vu un seul gradé français et ont été broyés jusqu'à l'os par la grande meule de l'Ausbildungslager.

Ils sautent à terre, encombrés par leur paquetage. Et commencent aussitôt à râler.

— Où est-ce qu'on bouffe ?

— C'est le bordel ici !

— Où est-ce qu'on pieute ?

Les gradés les répartissent au hasard dans les maisons délabrées de la bourgade de Networschitz. Les fenêtres aux carreaux cassés laissent passer les courants d'air. Pour tout couchage, des paillasses avec quelques maigres brassées de paille ; pour toute nourriture, une soupe claire où flottent quelques croûtons de pain.

Il y a des poêles dans les chambrées, mais pas de charbon.

Même à la fin de mars, l'hiver ne veut pas mourir dans la plaine de Bohême où souffle un vent aigre. La neige ne fond pas. Les nouveaux arrivés protestent :

— On se caille !

Alors, dès le premier soir, ils vont commencer à brûler les portes et les fenêtres des maisons abandonnées du village de Networschitz pour se chauffer. Le bois, gonflé d'humidité, fume sans chauffer. Les râleurs donnent le ton :

— Quelle merde ! On voit bien qu'on est commandé par des Français !

Le Hauptsturmführer Bance fait part de ses inquiétudes aux plus âgés des officiers :

— Ces gosses sont complètement perdus. Ils ne savent même plus s'ils sont Allemands ou Français. Il faut rapidement les reprendre en main.

L'Obersturmführer Fernet lance :

— Il n'y a qu'une seule solution : leur dire qu'ils sont d'abord des SS et que plus rien d'autre ne compte.

Les nouveaux arrivés ont passé une mauvaise nuit, transis sur leurs paillasses. Ils se réveillent maussades pour gagner la place du village. Les sous-officiers les rassemblent, tant bien que mal. Ils leur annoncent ce qui les attend :

— Ce matin, c'est « la foire aux veaux »...

La veille, les officiers ont choisi les sous-officiers pour former l'encadrement des compagnies. Ce matin, ce sont les soldats qui vont, à leur tour, être répartis entre les unités.

Il s'agit pour les hommes de ne pas perdre des camarades que l'on connaît depuis Sennheim et pour les gradés de récupérer des visages connus.

La scène ne manque pas de pittoresque. Officiers et sous-officiers passent entre les rangs pour retrouver des jeunes volontaires qu'ils ont perdus de vue depuis plusieurs mois. Tous

sont frappés par la maigreur des nouveaux venus et la dureté de leurs regards. Ils ont des joues creuses et des yeux brillants. Ils regardent souvent les cadres français avec une lueur de défi. Depuis des mois et des mois, ils subissent l'empreinte des meilleurs instructeurs germaniques de la Waffen SS et se méfient de ces Français qui n'ont pas connu l'épreuve du feu sur le front de l'Est.

Le Sturmbannführer Kostenbader préside la « foire » avec une allure de grand seigneur venu inspecter les manants.

En fin de matinée, on y voit plus clair. Quatre compagnies sont formées, de plus de deux cents hommes chacune. A la tête de ces unités, cinq Obersturmführer : De Tissot à la 1re, Artus à la 2e, Fernet à la 3e, Michel à la 4e et Pleybour à la 5e.

Croseille commande les services d'état-major, Maugny le train des équipages et Bricord les transmissions.

Par la suite, il y aura une 6e puis une 7e Compagnie.

Le Hauptsturmführer Bance commandera plus tard le premier bataillon de la Sturmbrigade. Pour les nécessités de l'instruction, il cède un peu la place à Kostenbader.

Gamory-Dubourdeau s'enferme dans sa solitude et navigue en marmonnant entre les bureaux et les cuisines. Mais il est toujours là pour arrondir les angles et éviter ce qu'il nomme « les conneries majeures ».

Dans chaque compagnie, Kostenbader place un jeune officier allemand, sorti de Tölz en même temps que les Français, pour surveiller l'instruction. Certains diront vite : de « moucharder » le chef français. Rien ne vaut une franche explication et les commandants de compagnie remettent rapidement les choses au point. Ils accepteront les conseils de ces camarades, dont certains ont connu l'épreuve du feu mais refuseront les ordres et surtout les racontars.

Le Sturmbannführer Kostenbader va devoir se montrer diplomate. Il comprend vite les réactions de fierté et demande aux officiers allemands de « s'écraser » et de ne pas provoquer

d'incident. Pour sa part, il ignore le plus possible Gamory-Dubourdeau et s'efforce de souder la Sturmbrigade par un rythme d'entraînement aussi dur que celui subi auparavant par chacun à Sennheim, à Posen-Treskau ou à Bad Tölz.

Sa prestance fait beaucoup d'effet sur la troupe. Si certains s'obstinent à sourire de ses cheveux gominés, les volontaires originaires du Midi ne tarissent pas d'éloges. Costabrava le Niçois affirme, avec l'accent :

— Le « Sturmbanneufureure », c'est un bel homme. On dirait Rudolf Valentino. Et il est bien brave...

Le Sturmbannführer Kostenbader s'aperçoit vite que l'ambiance misérable de Networschitz, le « dernier trou de l'enfer », risque de paralyser l'instruction. Les SS français vêtus de loques et nourris de patates sont entièrement à reprendre en main.

Dans les villages évacués par les Tchèques, les Français volent les portes, les parquets et même les escaliers pour se chauffer. Ils n'ont touché qu'une paire de chaussures. Quand elle est chez le cordonnier, ils se rendent à l'exercice les pieds enveloppés de chiffons, avec des planchettes de bois attachées par des ficelles comme semelles.

Le moral se ressent de cette misère. Et puis une nouvelle sélection s'impose. Le redoutable tamis de Sennheim n'a pas encore été assez fin. Les cadres français fixent des critères encore plus sévères que les Allemands. La décision de Bance est irrévocable :

— Je crois qu'il y a encore dix pour cent de l'effectif à éliminer. Seuls, les meilleurs doivent rester.

Les marches et les tirs deviennent de véritables compétitions. Et puis, un jour, arrivent les casiers judiciaires des engagés. Tous ceux qui ont subi des condamnations infamantes sont renvoyés.

— Il n'y a pas de place à la SS pour des voleurs, affirme Artus à Fernet.

Celui-ci l'approuve, mais ajoute :

— Et les souteneurs, qu'est-ce que tu en fais ?

L'ancien officier de chasseurs alpins n'a pas d'opinions tandis que l'ancien lieutenant de la coloniale affirme :

— Privés de leur « gagne-pain », ils peuvent devenir des types très bien. On verra au feu ce que valent tous ces Julots. Moi, je garde ceux qui se tiennent correctement.

Sélection. Encore. Toujours. En trois mois, une vingtaine de « volontaires », pour la plupart repris de justice chevronnés, vont se retrouver envoyés en camp de concentration. Les gradés sont impitoyables pour ceux qui volent leurs camarades. Ils arrivent au terrible camp de discipline de la Waffen SS de Dantzig-Matskau, si ce n'est dans la section de Dachau réservée aux SS ! Exclus alors de la Waffen SS, ils retrouvent quelques Parisiens appartenant à l'Ersatzkommando de l'avenue du Recteur-Poincaré, accusés de délits les plus divers, depuis le détournement des colis jusqu'à la transmission à la Résistance de listes de volontaires SS [1]. Les mauvaises langues affirment que Jean Belastre fait partie de ce singulier convoi.

Parmi les « mutés en KZ » se trouve un ancien condamné de droit commun, qui avait profité d'une permission en France pour détrousser quelques Juifs. Gamory-Dubourdeau est intraitable sur ce sujet :

— La Sturmbrigade ne doit rassembler que des soldats du front. Je ne veux pas de bandits de grands chemins. Pour les salauds, ce sera le camp de concentration.

— Et pour les fortes têtes, Sturmbannführer ?

— Là, j'ai mon idée. Vous connaissez tous Loistron ?

Cet ancien sous-officier des Bat' d'Af', engagé dans la Waffen SS, où il se pare du grade d'Oberscharführer, est un véri-

1. Ce qui permettra à certains engagés volontaires SS de 1943 de rentrer en France en 1945 comme déportés, et même pour certains comme résistants.

table adjudant de caricature. Un mélange de stupidité et de sadisme le prédispose aux basses besognes. On lui confie une section spéciale qui devient le « Biribi » de Networschitz.

Dans la Sturmbrigade, il n'existe aucune des punitions ordinaires de l'armée française. La salle de police est inconnue et on ne peut supprimer des permissions qui n'existent pas. Alors, aux premières incartades pleuvent les exercices et les corvées. Si quelques heures de « couché-debout » ne suffisent pas à calmer les plus têtus, il reste une dernière solution :

— Si tu continues à jouer au con, on t'envoie chez Loistron !

Cela rime et cela suffit pour créer une excellente arme de dissuasion. A longueur de journée et de nuit, les punis tournent sur un rythme infernal. Aucun Spiess du III[e] Reich n'est aussi efficace — ni aussi détesté — que Loistron.

Quand la Sturmbrigade montera au front, sa section sera dissoute et l'adjudant restera au dépôt. Le Hauptsturmführer Bance n'a pas hésité :

— Je lui sauve la vie. C'est le type du sous-off qui se fait descendre d'une balle dans le dos par ses propres gars.

L'ambiance à Networschitz, dans le froid et la misère, est mauvaise. Les hommes râlent. Le manque d'équipement et de nourriture devient angoissant. La SS française se constitue péniblement. Certains en rajoutent et essayent de saper le moral de leurs camarades.

L'Obersturmführer Fernet s'aperçoit que ses hommes « répondent » de moins en moins bien.

L'ancien prisonnier Hennecourt, qui dirige sa section de commandement, remarque :

— Ils sont sûrement remontés par un salopard.

Une rapide enquête permet de découvrir le coupable. C'est le type même de l'idiot qui s'engage dans tous les coups durs, mais veut ensuite jouer les fortes têtes. Les preuves contre

lui ne sont pas difficiles à réunir : il avait l'imprudence de tenir une sorte de journal de ses « exploits ». Noir sur blanc, la tentative de subversion paraît évidente. Ce n'est pas un résistant, mais un saboteur. Il ne fait partie d'aucun réseau. Il suffit de s'en débarrasser en l'envoyant devant un tribunal militaire.

Son commandant de compagnie le convoque et lui annonce sa décision :

— Il n'y a aucune place ici pour des salopards. Ce n'est même pas Loistron qui t'attend, mais le camp de concentration.

Fernet dit à Dalmar, le Spiess de la compagnie :

— Faites-le garder. On l'enverra plus tard sur Prague.

L'homme est enfermé dans une baraque abandonnée, surveillé par un des hommes de sa compagnie, Maurette. Un coup d'épaule dans une porte vermoulue et le prisonnier retrouve la liberté. Mais son camarade épaule posément et tire. Le saboteur est tué d'une balle dans le ventre.

La décision du commandement est immédiate : « Le SS Schütze Maurette est nommé Sturmmann. »

L'Obersturmführer Fernet est un peu inquiet de cette brutale promotion et confie à son adjoint, l'Untersturmführer Lambert, qui commande la 1[re] Section :

— Pourvu que tous nos gars ne commencent pas à faire des cartons sur les prisonniers pour être nommés caporaux...

Ce terrible exemple fait son effet. Les SS français découvrent que la Sturmbrigade est menée avec autant d'énergie que les unités où ils ont appris à devenir des soldats. Ils sont maintenant pris par un rythme d'entraînement très dur.

Les officiers français n'ont pas eu de mal à trouver la méthode.

— Nos gars veulent devenir de vrais SS, constate l'Obersturmführer Artus.

— Il faut donc leur en faire baver autant que s'ils étaient

commandés par des Allemands, conclut l'Obersturmführer Fernet.

C'est à qui va mener sa compagnie le plus énergiquement. L'Obersturmführer Michel fait exécuter du maniement d'armes à ses hommes jusqu'au milieu de la nuit. L'Obersturmführer de Tissot, dont la fantaisie naturelle s'accommode assez mal avec la discipline prussienne, confie l'instruction de ses hommes à son adjoint l'Untersturmführer Pinsard-Berthaz, le chef de sa 1re Section. Le Savoyard accélère aussitôt l'allure.

Mais Networschitz est vraiment trop misérable pour servir de cantonnement à une unité en formation. Le Sturmbannführer Kostenbader réussit à installer la Sturmbrigade *Frankreich* à Neweklau, à une dizaine de kilomètres. Les SS français y trouvent des installations plus confortables, naguère utilisées par les SS wallons.

13.

La Sturmbrigade va être formée « à la dure ». Mais les hommes savent que c'est la seule méthode. Ils souffrent en silence. La neige dure jusqu'en mai.

Les sous-officiers ont fait coudre les poches des capotes pour empêcher leurs hommes d'y mettre les mains. Ils font enlever les gants de laine pour les séances de maniement d'armes qui durent des heures, sur la Reinhard Heydrich Höhe, au milieu du village.

Les SS français obéissent aux commandements germaniques et chantent en allemand. Ils commencent même, peu à peu, à parler une sorte de « sabir » germano-français, tout en gardant un esprit souvent cocardier.

Un jour, les écussons tricolores arrivent. Les premiers à les fixer sur leur manche gauche, au-dessous de l'aigle de la Waffen SS, seront les instructeurs allemands... mais les gradés alsaciens se refuseront le plus longtemps possible à porter ce petit rectangle bleu-blanc-rouge.

L'exercice commence à sept heures du matin et se poursuit jusqu'à sept heures du soir. Les rations de nourriture des volontaires français sont inférieures à celles des civils allemands.

Dans la pénombre d'un brouillard glacé, les hommes se rassemblent. Il ne fait pas encore jour. Tout le paysage est figé dans un froid humide. Les instructeurs se frottent les mains :

— On va expédier ces jeunes gens se distraire.

On désigne un chef et on lui donne un angle de marche à la boussole. Il faut parcourir trente kilomètres, en traversant tous les obstacles. Les hommes avancent, dans la neige jusqu'aux genoux. Les mitrailleurs avec leur pièce, et surtout les pourvoyeurs qui portent les caissettes de munitions, souffrent atrocement. Ils s'écroulent, jurent et repartent.

Pour les reposer, les marches sur route succèdent aux marches à travers champs. Jour et nuit. Ils parcourent jusqu'à quatre-vingts kilomètres sans étapes. A l'arrivée, il faut prendre le pas cadencé et défiler en chantant dans le village de Neweklau.

Avec le printemps, la pluie succède à la neige. Ils étaient transis, les voici trempés. Ils pataugent pendant des heures dans la boue, entourant de chiffons le mécanisme de leurs armes.

Le rythme de l'exercice s'accélère encore. Des hommes s'évanouissent. Très peu se font porter malades. Pas un seul n'acceptera d'être évacué sans l'ordre du médecin, l'Obersturmführer Bonnefay, qui vient d'accomplir un stage à l'école de santé de la Waffen SS à Graz, durant le temps où ses camarades se trouvaient à Tölz.

Le poids moyen des volontaires descend en-dessous de soixante kilos. Les joues se creusent, la peau se tend sur les muscles, les pieds saignent. Mais tous s'accrochent. Ils ont voulu entrer dans la Waffen SS pour se prouver qu'ils étaient capables de subir cet entraînement impitoyable. Alors, ils acceptent la grande loi de la sélection.

Les unités mettent leur point d'honneur à ne laisser personne en route. A la 3e Compagnie, il n'y aura qu'un malade : l'armurier, qui tombe tuberculeux. C'est le seul qui ne participait pas aux exercices et restait au chaud quand ses camarades rampaient dans la neige et la boue.

Les hommes veulent tenir. Le moindre grade pèse lourd. Il faut être du niveau de sous-officier pour être seulement nommé SS Oberschutze, ce qui signifie soldat de 1re classe.

Un Sturmmann, ou simple caporal, doit se montrer un chef d'une classe exceptionnelle.

Un garçon s'est engagé malgré l'avis de son père, vieux militaire couvert de médailles. Dès qu'il reçoit son premier galon, il lui écrit :

« Mon cher père, j'ai l'honneur de t'annoncer ma nomination et de te rendre compte qu'un Sturmmann de la Waffen SS vaut un général de l'armée française. Je te salue le bras tendu. »

Plus l'entraînement devient épuisant et plus les hommes s'accrochent.

L'Obersturmführer Fernet convoque un des garçons de sa compagnie, Vallebout, un ouvrier mineur du Nord. Servant dans la section lourde, c'est lui qui transporte un des tubes de mortiers, sale boulot parmi les sales boulots...

— J'ai reçu une lettre de ta mère. Tu devines sans doute ce qu'elle m'écrit.

— Oui, Obersturmführer. J'ai menti sur mon âge. Je n'ai pas dix-huit ans, mais seize.

— C'est un motif pour rendre nul ton engagement. Tu peux rentrer chez toi quand tu veux. A toi de décider.

— Je préfère rester avec les copains.

Le commandant de la 3e Compagnie se réjouit de voir le moral remonter en flèche depuis l'arrivée à Neweklau. Il croit ce qu'affirme le Sturmbannführer Kostenbader :

— D'abord la volonté. On verra le courage au front.

« Koko » a imposé sans peine le principe de commandement de la Waffen SS : *Dienst ist Dienst,* le service est le service. En dehors, une totale camaraderie doit régner entre les gradés et les hommes. Aux heures de repos, officiers et soldats s'attablent côte à côte dans les foyers. *Schnaps ist Schnaps...*

Un simple coup de sifflet. Tout le monde bondit sur les armes. Le bataillon doit être sur le pied de guerre en quelques minutes.

Le rythme devient infernal. A vingt et une heures : extinctions des feux. A vingt-deux heures : réveil. Six à huit heures de manœuvres de nuit. Les compagnies rentrent à leur cantonnement à six heures du matin... pour le réveil. Nettoyage des armes. Exercices de défilé. Leçon de chants... Les douze cents hommes du premier bataillon de la Sturmbrigade commencent enfin à former une unité homogène. On est loin du rassemblent hétéroclite de « la foire aux veaux » des premiers jours d'avril.

Maintenant, ce qui compte c'est de constituer une unité prête au combat. Les manœuvres se succèdent. A l'échelon de la section, puis de la compagnie, puis du bataillon. Tous les exercices ont lieu à balles réelles Les volontaires doivent traverser la Sassau[1] glacée sous un tir d'armes automatiques. Les grenades explosent Des hommes s'écroulent et sont emportés par le courant.

On doit parfois évacuer des blessés, qui seront soignés dans les hôpitaux de Prague par des infirmières françaises, volontaires elles aussi pour servir dans la Waffen SS.

L'ambiance des manœuvres évolue vite. Désormais, on joue pour gagner... L'Obersturmführer Fernet se trouve avec l'état-major de sa compagnie dans une cour de ferme. Son poste de commandement est attaqué par un corps-franc que mène l'Oberjunker Kreutzer. Les balles claquent contre les murs de torchis et traversent une porte de bois. Un Unterscharführer a le bras traversé par une balle qui lui sectionne le tendon. Fernet n'a rien, mais sa casquette à tête de mort est traversée de part en part.

1. Affluent de la Moldau.

La Sturmbrigade vit dans une atmosphère fiévreuse, où les manœuvres prennent de plus en plus l'allure de la guerre.

Des éléments de la 1re Compagnie progressent en direction d'une côte boisée. Un tir d'artillerie se déclenche et écrase l'objectif sous les obus de 150. Une section a perdu le contact avec ses voisines. La voici en avant des autres, arrivant à la limite extrême du tir de barrage. Pinsard-Berthaz, qui commande cet élément, ne peut plus avancer. Les éclats sifflent tout autour de lui. Et puis, soudain, il reconnaît un autre bruit. Ce sont des balles. Les hommes de l'Oberjunker Hag qui se trouvaient derrière eux viennent de les prendre pour... des cibles. La 1re Section se trouve prise au piège et va connaître des moments d'angoisse. Son chef trouve que les conditions du front sont reconstituées avec un peu trop de réalisme...

Pinsard-Berthaz se vengera plus tard, quand les hommes de sa compagnie tiendront le rôle de partisans dans d'autres exercices. Il réussira quelques belles embuscades et gagnera le surnom de Tito.

Les quatre compagnies de combat connaissent les conditions même de la guerre : le premier bataillon de la Sturmbrigade va réaliser une manœuvre de cent cinquante-six kilomètres, en trente-sept heures, dont quatre seulement de sommeil.

Personne n'a jamais vu un camion et c'est à pied, dans de mauvaises chaussures, que se passent tous les exercices. Les officiers sont un peu inquiets de commander une troupe aussi dépourvue d'armement lourd. L'unité française ne possède que des mitrailleuses et des mortiers de 81. Il n'y a pas un seul Panzerfaust pour lutter contre les chars.

Un SS Schütze de la 2e Compagnie doit se rendre chez le dentiste à Beneschau. Il lui faut parcourir une dizaine de kilomètres à pied. Il a le choix entre deux itinéraires qui contournent, au sud et au nord, une immense forêt où se trouve un

château, le Konopitsch. C'est une réserve de chasse et une des résidences du Reichprotektor de Bohême-Moravie.

En revenant de Beneschau, le soldat demande immédiatement le rapport de son commandant de compagnie. L'Obersturmführer Artus le reçoit aussitôt. Il va entendre une histoire incroyable :

— En allant chez le dentiste, je suis passé près de la forêt. J'ai vu des motocyclistes en uniforme anglais. Ce sont sûrement des parachutistes.

Artus sait que l'homme a quelque tendance à l'exagération si ce n'est à la mythomanie. Par acquit de conscience, il rend compte au Sturmbannführer Kostenbader. « Koko » ne croit guère à cette histoire mais, lui aussi, par acquit de conscience, alerte les services de sécurité à Prague.

La Bohême-Moravie reste encore très calme en ce printemps 1944, mais le SD a pour habitude de ne négliger aucune piste. Il avertit l'état-major qui met la Sturmbrigade en alerte et lui ordonne finalement de ratisser la région pour donner la chasse aux parachutistes.

Les compagnies s'étalent entre Networschitz et Beneschau et commencent à fouiller le terrain.

Les hommes marchent sous bois, l'arme à la saignée du bras. Soudain, des coups de feu claquent. Les officiers s'inquiètent :

— Ce sont les parachutistes ?

Mais des plumes et des poils volent. Ce sont des lièvres et des faisans... Les ordres fusent aussitôt :

— Halte au feu !

Même en pleine guerre, les Allemands ne plaisantent pas avec la « Naturschutz ». Déçus, les Français se vengeront sur un troupeau d'oies domestiques.

Mais il y a plus grave. Chef de section à la 2[e] Compagnie, le Rottenführer Samson, un des gradés formés à la dure à Posen-Treskau, marche au milieu de ses hommes pour ratisser

le terrain. Débusquées par une autre compagnie, des biches surgissent soudain. Henri Samson a l'impression que l'une d'elles, rendue folle par la peur, le charge. L'ancien fusilier-marin n'hésite pas et sort son pistolet. A bout portant, il abat l'animal.

La sanction tombera quelques jours plus tard : le commandement de sa section est retiré à Samson et il ne partira pas au front avec le premier bataillon.

Mais l'enquête se poursuit. La logique allemande est implacable : si les biches se sont enfuies, elles ont donc été poursuivies. On cherche les coupables. On finit par apprendre que des hommes de la 4[e] Compagnie, celle de l'Obersturmführer Michel, ont organisé une véritable chasse. Certains ont même tué des biches à la baïonnette et les ont dépecées. L'affaire remonte jusqu'à Prague. Une nouvelle sanction tombe, sans appel :

— Les élèves-gradés de cette compagnie devront renoncer à toute promotion. L'Obersturmführer Michel est privé de son commandement et muté dans un dépôt [1].

A la Waffen SS, il existe une punition redoutée : interdire aux volontaires de partir au front...

Le Sturmbannführer Kostenbader et son collègue Gamory-Dubourdeau s'évitent, ce qui permet de limiter les heurts. L'Allemand semble satisfait des progrès de l'instruction mais n'arrive pas toujours à se faire à l'esprit frondeur des Français. Ces garçons qui ont réponse à tout provoquent à la fois son admiration et son agacement.

— Ce matin, raconte Kostenbader, j'ai aperçu de loin un

1. L'Obersturmführer Michel ne prendra pas part aux combats de Galicie. Commandant de compagnie dans la division *Charlemagne*, il sera grièvement blessé lors de la bataille de Berlin et porté disparu. Certains prétendront l'avoir vu plus tard resurgir en uniforme d'officier de sécurité de l'armée française, mais ne pourront apporter aucune preuve.

volontaire, tout seul dans la campagne avec une paire de jumelles pendant sur la poitrine. J'ai tout de suite pensé que c'était un garçon qui voulait éviter de partir à l'exercice avec ses camarades, un « tire-au-cul » comme vous dites. Je m'approche doucement sans qu'il m'entende. Au dernier moment il m'aperçoit, se fige au garde-à-vous, salue et se présente réglementairement : « SS Panzergrenadier Volenzi. Je suis en mission. » Je lui demande de quelle mission il se trouve chargé et il me répond avec un sérieux parfait : « J'ai touché une paire de jumelles, Sturmbannführer, et je vais les essayer. »

Les officiers français rient beaucoup de cet incident dont « Koko » a fait les frais. Le Sturmbannführer aussi veut bien en sourire.

Quelques jours plus tard, l'Oberjunker Kreutzer apprend à sa section comment on doit traverser une route sous le feu de l'ennemi. Blottis dans les fossés, les hommes doivent bondir et courir le plus vite possible, courbés en deux pour rejoindre un autre couvert.

Kreutzer, immense, se tient au milieu de la route, les jambes largement écartées, attentif à la moindre faute qui vaut au maladroit de recommencer l'exercice.

Un coup de klaxon retentit derrière lui. Le plus jeune aspirant du bataillon ne se retourne même pas et fait signe du bras, ordonnant à la voiture de stopper.

Coup de frein. Kreutzer ne s'occupe pas du véhicule et poursuit l'exercice, sans se presser plus que nécessaire. Un à un, ses hommes franchissent l'obstacle. L'opération dure longtemps. Tous se trouvent de l'autre côté de la route, camouflés dans le fossé. Alors Kreutzer se retourne enfin et fait signe à la voiture de passer. A ce moment, il découvre sur l'aile un fanion noir et blanc, orné d'un aigle d'argent. C'est celui du Reichsführer SS en personne !

L'Oberjunker Kreutzer ordonne à ses hommes de sortir du fossé et de se mettre au garde-à-vous. Heinrich Himmler des-

cend de la voiture, les yeux clignotants derrière ses lunettes, comme s'il avait le soleil dans l'œil.

Kreutzer a le souffle coupé mais parvient à articuler, comme le lui ordonne le règlement :

— *Erste Zug. Fünfte Kompagnie. Sturmbrigade « Frankreich ».*

Himmler répond à son salut, le regarde un instant, jauge l'attitude des volontaires de la section, immobiles sur le bord de la route. Puis il dit seulement :

— *Danke.*

Le Reichsführer remonte dans sa voiture et disparaît en direction du cantonnement de Neweklau. L'Oberjunker Kreutzer continue l'instruction, en pensant qu'il va se faire sérieusement engueuler pour avoir arrêté la voiture du grand maître de l'Ordre noir. Il ne se presse pas trop de rentrer et prolonge les exercices, mais le cœur n'y est pas.

Dès son retour au camp, un message l'attend : ordre de se présenter de toute urgence chez le Sturmbannführer Kostenbader. Il se prépare à recevoir un sérieux « savon » et prend déjà une tête de condamné.

Le commandant instructeur lui demande d'emblée :

— N'avez-vous pas arrêté quelqu'un sur la route, ce matin ?

Kreutzer est tout juste capable de répondre :

— Oui, Sturmbannführer.

Il avale difficilement sa salive et s'efforce de tenir un garde-à-vous impeccable. Kostenbader ajoute :

— Vous savez sans doute qu'il s'agissait du Reichsführer lui-même. Dès son arrivée ici, il m'a rappelé qu'il existe un article du règlement qui interdit à un véhicule de couper un exercice en cours. En conséquence, il m'a prié de vous transmettre ses félicitations.

L'Oberjunker Kreutzer se réjouit fort de savoir Heinrich Himmler aussi esclave du règlement qu'un simple SS Schütze.

Il quitte le poste de commandement de la Sturmbrigade et va rejoindre la chouette apprivoisée qui partage sa chambre.

Le chef de la section de PAK, rendu tout songeur par cette aventure, va inspecter ses canons et leurs tracteurs. Juchée sur son épaule, la chouette ne quitte pas le jeune Oberjunker.

Maintenant, le beau temps est arrivé. Le départ pour le front ne devrait plus tarder.

14.

Les nouvelles qui arrivent de France semblent traverser une lourde couche de brouillard. La plupart des SS français sont de très jeunes garçons, sans responsabilité familiale. Le débarquement en Normandie les touche peu. Ce qui se passe sur le front de l'Ouest n'a plus guère d'importance dans ce monde où tout les prépare à la lutte à mort contre l'Armée rouge.

L'assassinat de Philippe Henriot les frappe davantage. Mais comme un fait de guerre parmi tant d'autres. Le ministre de l'Information a eu un destin de soldat. Cela leur paraît logique. Ils savent que leur engagement les conduit à la mort.

A la fin de ce mois de juin 1944, une nouvelle incroyable arrive à Neweklau. Le Sturmbannführer Gamory-Dubourdeau semble hors de lui quand il convoque les officiers :

— Savez-vous ce que vient d'inventer un quelconque crétin d'un état-major allemand ? On veut nous envoyer en France...

— Pourquoi ?

— Pour nous battre contre le maquis ! Voilà à quoi mènerait toute notre instruction sur la lutte contre les partisans. A tirer contre des Français qui ont choisi l'autre camp, souvent pour les mêmes raisons que les nôtres.

— Alors, Sturmbannführer ?

— Nous sommes des soldats. Pas des flics. Je peux vous

AVEC TES CAMARADES EUROPÉENS
SOUS LE SIGNE ϟϟ
TU VAINCRAS !

Collection LANDEMER



Au cours de l'été 1943, les affiches de la Waffen SS apparaissent sur les murs des villes françaises. Premier thème de propagande : des Français doivent représenter leur pays dans cette armée internationale où combattent déjà les volontaires d'une vingtaine de nations européennes.



NORVÉGIEN



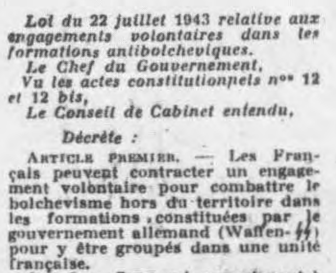
ALLEMAND



DANOIS



HOLLANDAIS



Loi du 22 juillet 1943 relative aux engagements volontaires dans les formations antibolcheviques.

Le Chef du Gouvernement,

Vu les actes constitutionnels nos 12 et 12 bis,

Le Conseil de Cabinet entendu,

Décrète :

ARTICLE PREMIER. — Les Français peuvent contracter un engagement volontaire pour combattre le bolchevisme hors du territoire dans les formations constituées par le gouvernement allemand (Waffen-SS) pour y être groupés dans une unité française.

ART. 2. — Ceux qui, appartenant à cette unité, combattront effectivement hors du territoire, bénéficieront des avantages prévus par les lois et règlements relatifs à la Légion des Volontaires Français contre le Bolchevisme.

ART. 3. — Le présent décret sera publié au *Journal officiel* et exécuté comme loi de l'État.

Fait à Vichy, le 22 juillet 1943.

PIERRE LAVAL.



FLAMAND



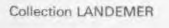
WALLON



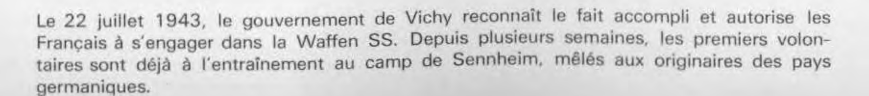
FRANÇAIS



FINLANDAIS



Collection LANDEMER

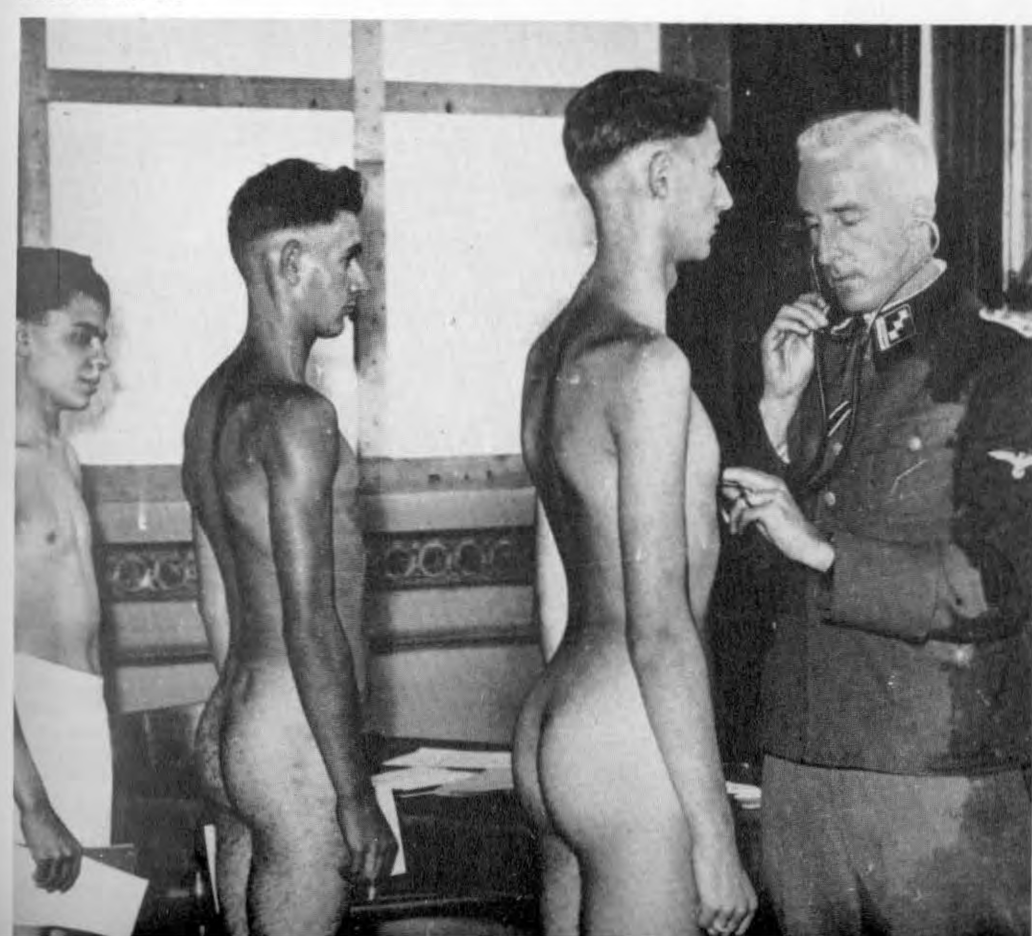


Le 22 juillet 1943, le gouvernement de Vichy reconnaît le fait accompli et autorise les Français à s'engager dans la Waffen SS. Depuis plusieurs semaines, les premiers volontaires sont déjà à l'entraînement au camp de Sennheim, mêlés aux originaires des pays germaniques.



Photo NEW YORK TIMES

A Paris, les volontaires doivent se présenter avenue du recteur Poincaré. Ils signent leur demande d'engagement puis attendent leur tour pour se présenter à la visite médicale. Les médecins SS sont impitoyables et appliquent les lois rigoureuses de la sélection physique et raciale.




oto A.B.C.



La SS t'appelle !

Collection LANDEMER

Entrant dans la Waffen SS, les volontaires belges de la Légion *Wallonie* créent un précédent dont profiteront les candidats français. Après avoir rompu l'encerclement de Tcherkassy, Léon Degrelle raconte son aventure, au palais de Chaillot, dans une mise en scène de grand style national-socialiste. Après son discours, le nouveau chevalier de la croix de fer s'entretient avec le Brigadeführer Karl Oberg (à l'extrême gauche) représentant de Heinrich Himmler en France. A droite, Fernand de Brinon, « ambassadeur de France à Paris » et Joseph Darnand. Le chef de la Milice française est décidé à jouer la « carte SS ». Pourtant, le commandement de la Sturmbrigade *Frankreich* sera confié au lieutenant-colonel Gamory-Dubourdeau (à l'extrême droite), vieil officier colonial couvert de décorations et militant du Parti Populaire Français de Jacques Doriot.





Photo ZUCCA TALLANDIER



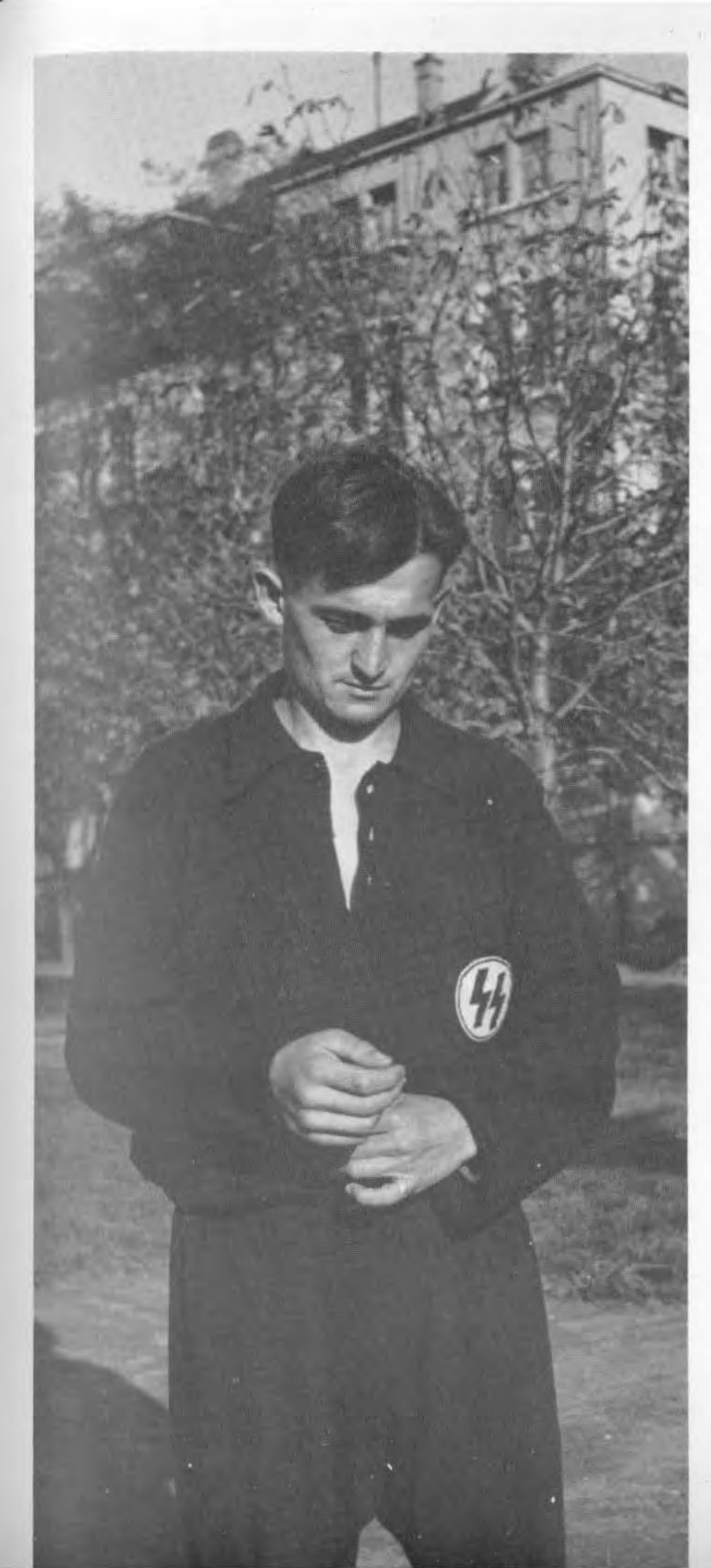
Photo SAFARA

Wagons couverts d'inscriptions à la craie. Chansons. Bras tendus. Les recruteurs allemands et les camarades français sont venus conduire les volontaires au train. Dans cette atmosphère d'enthousiasme, on veut croire à la guerre « fraîche et joyeuse » et au mythe de la croisade européenne contre le bolchévisme.

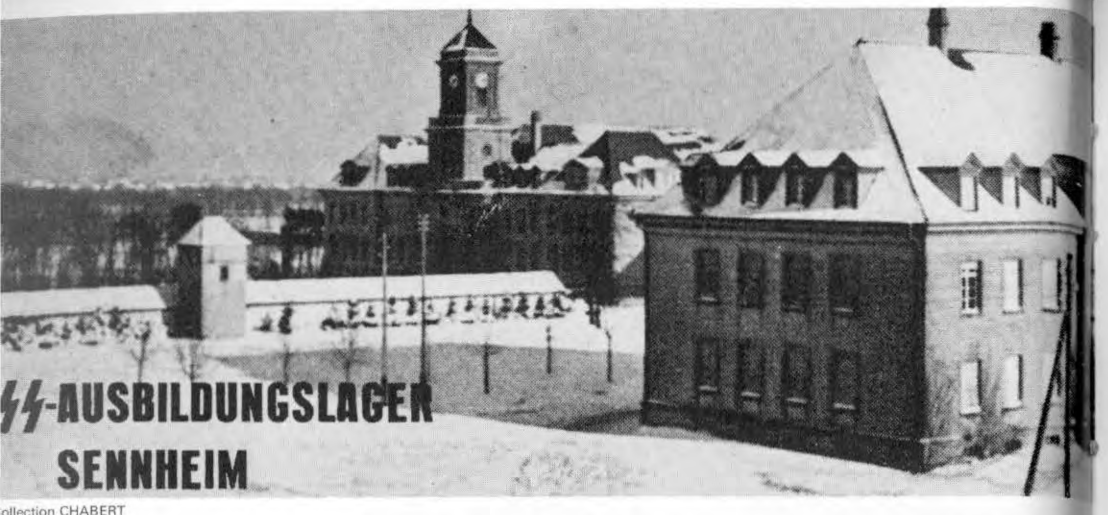


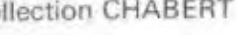
Photo LAPI

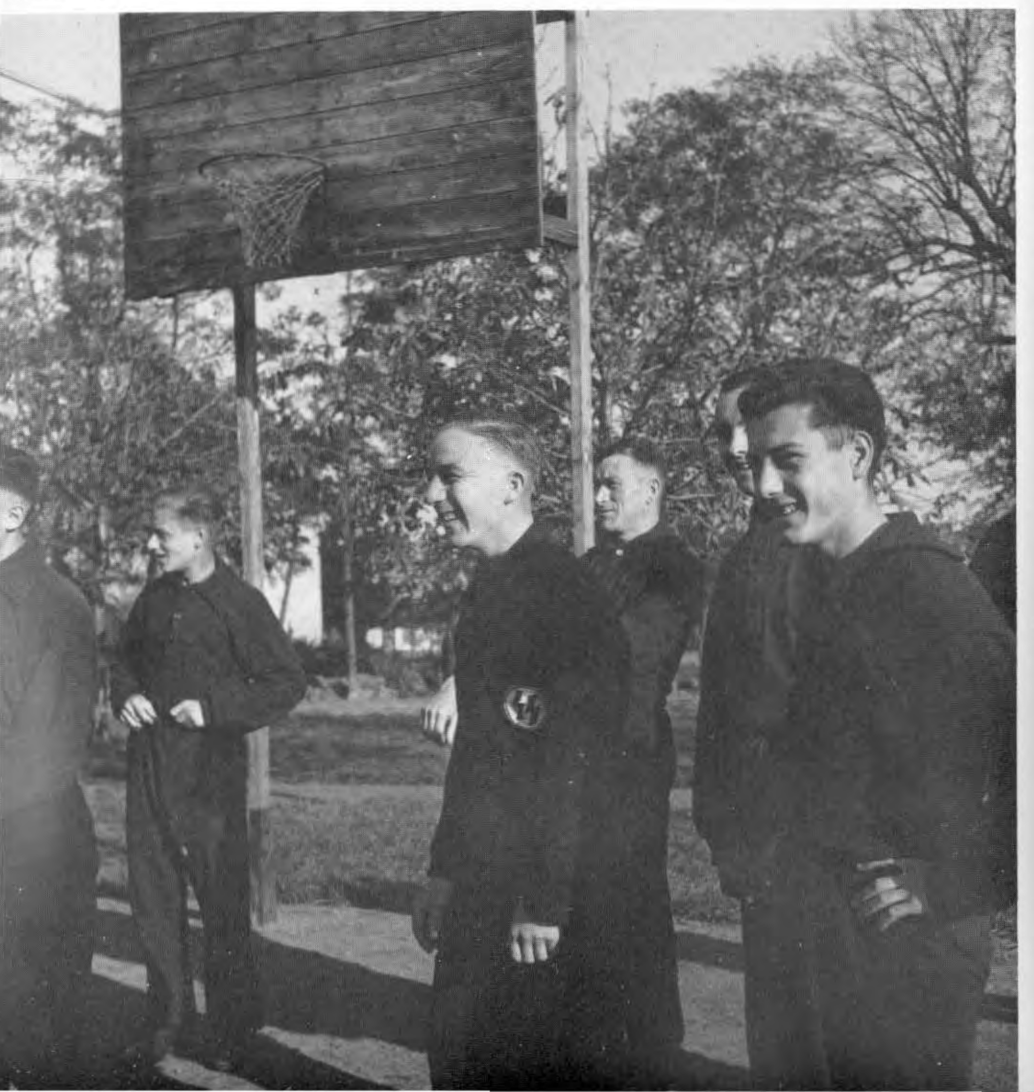




Dès l'arrivée à Sankt Andreas, près de Sennheim, un autre monde commence. Le premier uniforme que doivent revêtir les nouveaux venus n'est pas la tenue feldgrau mais le survêtement de sport, noir, avec les deux lettres SS dans un disque blanc. Pour leurs instructeurs allemands et germaniques, les soldats doivent d'abord se former sur le stade.




Collection CHABERT





Collection LEFEVRE



Désormais, les volontaires doivent tous se présenter de la même manière : *« SS Freiwillige Untel »*. Quelles que soient leurs origines politiques et militaires, ils doivent repartir « à zéro ». Sans le moindre grade. Ci-dessus, tirant au fusil-mitrailleur, en uniforme de milicien, l'ancien aspirant de l'armée française Pinsard-Berthaz. Il sortira Untersturmführer de l'école de Bad-Tölz et sera grièvement blessé en août 1944, dans les premières minutes des combats de Galicie. Ci-contre, le SS Freiwillige Melan. Ancien de la Légion des Volontaires Français contre le bolchévisme, il arbore la décoration des survivants du terrible hiver russe 1941-1942 et la médaille allemande des blessés. Réformé du front de l'Est, il a réussi à se faire admettre dans la Waffen SS.

En quelques semaines, les nouveaux arrivés à Sennheim doivent devenir des SS « à part entière », que rien ne peut distinguer de leurs camarades européens. Peu importe leur passé et leur âge. Ci-contre, François Belanger, ancien de la NSKK, un des premiers engagés de la SS, qui sera un des rares rescapés des combats des Carpates. Ci-dessous, à droite le jeune Dujardin, volontaire à seize ans, en dissimulant son âge. Agent de liaison de son chef de section, il sera blessé lors des combats de Galicie. A sa gauche, un de ses aînés, ancien combattant de 1939-1940, Henri Samson, quartier-maître de fusiliers-marins. Il passera par la terrible école de sous-officiers de Posen-Treskau, mais restera pourtant au camp de Neweklau avec le second bataillon de la Sturmbrigade, avant de reprendre le combat avec la section de pionniers de la division *Charlemagne*.



Photo NEW YORK TIMES





Photo « WAFFEN SS IM BILD »

A Sennheim, seuls les élèves-gradés du *Lehrgang* ont reçu des armes. Nommés *Sturmmann*, plusieurs d'entre eux, après le départ de leurs camarades en Bohême-Moravie, resteront en Alsace comme instructeurs dans les nouvelles compagnies françaises, regroupant les engagés de l'hiver et du printemps 1944.



Photo D.N.P.



A la fin de l'année 1943, les premiers volontaires français de la Waffen SS ont droit à une brève permission. Aux étapes, ils touchent, comme tous leurs camarades, la gamelle de soupe distribuée par une infirmière de la croix-rouge allemande.

Le 6 janvier 1944, Joseph Darnand vient saluer sur le quai de la gare de l'Est quelques élèves officiers. A sa gauche, le futur Hauptsturmführer Fernet, qui commandera le dernier bataillon français à Berlin et sera le seul Français vivant chevalier de la croix de fer. A l'extrême droite, de profil, Noël de Tissot, futur commandant de la 1re compagnie de la Sturmbrigade, tué en Galicie. A sa droite, en calot, son camarade Artus, qui restera avec le deuxième bataillon en Bohême-Moravie, mais sera le premier officier de la division *Charlemagne* tué én Poméranie.

Ils seront ainsi fidèles à leur sérment de Waffen SS - photographie ci-contre - les liant « jusqu'à la mort ».



Photo « WAFFEN SS IM BILD »

DER EID DES ᛋᛋ-MANNES

ICH SCHWÖRE DIR,
ADOLF HITLER,
ALS FÜHRER
TREUE UND TAPFERKEIT.
ICH GELOBE DIR
UND DEN VON DIR
BESTIMMTEN VORGESETZTEN
GEHORSAM BIS IN
DEN TOD,
SO WAHR MIR
GOTT HELFE.

LE SERMENT DU SOLDAT ᛋᛋ

« DEVANT DIEU, JE JURE OBEISSANCE ABSOLUE A ADOLF HITLER, COMMANDANT EN CHEF DE L'ARMEE ALLEMANDE ET AUX SUPERIEURS DESIGNES PAR LUI.

JE JURE D'ETRE UN SOLDAT BRAVE ET FIDELE ET SUIS PRET A FAIRE LE SACRIFICE DE MA VIE POUR RESPECTER CE

Avant de quitter l'Ausbildungslager dans le décor de la caserne enneigée, tous les SS Freiwillige, la main posée sur une épée nue, ont prononcé le serment d'être « fidèles et braves ».



oto ZUCCA TALLANDIER



Collection particulière

Les «Quatre Mousquetaires» de la Sturmbrigade *Frankreich*. Ci-dessus : le Standartenoberjunker Joseph Peyron, premier officier tué au combat, le 15 août 1944. Ci-dessous : Henri Kreutzer, futur chef de la section de PAK en Galicie et Kreiskommandant de la bourgade de Radomysl, où il sera grièvement blessé au cours d'un duel singulier avec un T 34 soviétique. Ci-contre : en haut, Pierre Hag, grièvement blessé à la tête de sa section de la 1[re] compagnie, dès les premières minutes de combat près de Wollika. En bas, Charles Laschett, fait prisonnier avec sa section de la 3[e] compagnie, dans la région de Mokré, et mort d'épuisement au camp de Tambow, dans les premières semaines de 1945.



oto ZUCCA TALLANDIER

aque d'identité d'un volontaire français. L'ins- iption signifie : « Compagnie d'état-major - Brigade assaut française de volontaires SS ». Au verso un iméro d'ordre et l'indication du groupe sanguin.



Collection particulière

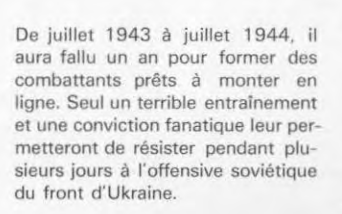




Collection particulière

Ci-dessus : l'Untersturmführer Gaulmier à sa sortie de l'école de Bad Tölz. Nommé commandant de la 2[e] compagnie de la Sturmbrigade, il tombera, très grièvement blessé, dès son arrivée sur le front de Galicie le 10 août 1944. Ci-dessous : le Standartenoberjunker Chabert, à sa sortie de Bad Tölz : Il commandera la section «corps-franc» du bataillon puis, bien que blessé près de Wollika, la 1[re] compagnie après la mort de son chef. Décoré de la croix de fer, il se retrouvera devant un tribunal militaire pour avoir exécuté «sans ordres» un trafiquant de l'intendance allemande.





De juillet 1943 à juillet 1944, il aura fallu un an pour former des combattants prêts à monter en ligne. Seul un terrible entraînement et une conviction fanatique leur permetteront de résister pendant plusieurs jours à l'offensive soviétique du front d'Ukraine.



Photo ZUCCA TALLANDIER





JOURNAL DE COMBAT DE LA COMMUNAUTÉ EUROPÉENNE

1re Année — N° 5 Édition de Juillet 1944

SOMMAIRE

Dernier salut à Philippe Henriot

Philippe Henriot, mort au Champ d'honneur de la révolution nationale-socialiste, aura été un héros, physiquement et moralement.

Physiquement il savait beaucoup mieux que son entourage, hélas! quels périls l'entouraient dans sa magnifique action. Aucun Français, depuis quatre ans, n'avait été accablé de plus sauvages menaces et ne les traita avec un plus complet mépris. Ses insulteurs ont-ils été capables d'entendre une telle leçon, eux qui n'osent même pas signer de leur nom une banale lettre d'injures à des journalistes dont ils savent bien qu'ils n'ont rien à craindre?

Mais le courage moral de Philippe Henriot aura été plus rare encore. Il faut dire que sa formation politique, dans les rangs de la vieille droite conservatrice et catholique, ne le destinait point au rôle qu'il devait si glorieusement remplir. Nous avons vu se débander lâchement presque tous ses amis de l'ancienne Chambre des députés. Certes, son patriotisme était trop pur et profond pour que Henriot pût suivre dans la dissidence un antique hurluberlu comme Louis Marin. Ceux qui ne connaissaient Philippe Henriot que par ouï-dire n'auraient cependant pas été très surpris, j'imagine, qu'il se fût cantonné dans une « digne » neutralité. Mais Henriot tranchait sur la droite bourgeoise et revancharde par le caractère, par l'ampleur de ses vues non moins que par son immense talent. Antisémite, antidémocrate depuis toujours, pacifiste de 1936 à 1939, il sut, au lendemain de l'armistice, être logique avec lui-même, avec ses convictions passées, se déclarer sans réserves contre la guerre juive, pour la réconciliation franco-allemande, pour une Europe nationale-socialiste basée d'abord sur cette nécessaire réconciliation. On sait du reste que maints hommes politiques de France n'ont pas eu cette fermeté. Elle coûta plus cher qu'à n'importe quel autre à Philippe Henriot, catholique militant désavoué par la majeure partie des gens d'Eglise, fils d'officier élevé dans l'esprit de la revanche perpétuelle et dont le patriotisme avait été longtemps, par éducation, inséparable de l'idée de revanche.

Philippe Henriot sut vaincre tous les préjugés, toutes les influences, toutes les habitudes. Il lui en coûta bien des débats. Son intelligence, son sens des vrais intérêts de la patrie et de la solidarité européenne en triomphèrent et il y sacrifia tout.

Nous pouvons opposer fièrement le magnifique exemple de cet homme à qui sa santé n'avait jamais permis de porter l'uniforme, à la sottise, à la lâcheté physique de tant de militaires qui bien souvent après des combats où ils font piètre figure sont passés, par vulgaire vanité professionnelle, au service de l'ennemi juif.

Quelques heures avant sa mort, Philippe Henriot, dont un fils était mort au combat en 1940, contre l'armée allemande, allait voir dans une des gares de Paris, son second fils engagé depuis un an et demi à la N. S. K. K. et partant pour le front de guerre. Il saluait en même temps un contingent de volontaires de la Waffen-SS son dernier acte public aura été ainsi symbolique de la bataille nationale-socialiste dont il sera pour jamais un des grands morts.

(Suite en page 2.)



LA « SS-BRIGADE D'ASSAUT DES VOLONTAIRES FRANÇAIS » A L'INSTRUCTION PENDANT L'EXERCICE DE COMBAT

« Atteindre le sommet de l'esprit de sacrifice, c'est faire le don de sa propre vie pour l'existence de la communauté » ADOLF HITLER (Mein Kampf)

Narwa

C'est à Narwa, lieu unique du continent où se trouve depuis bientôt mille ans le foyer brûlant de la guerre défensive que l'Europe mène contre l'Asie, que se battent aujourd'hui des représentants de presque tous les pays germaniques d'Europe, comme Panzer-Grenadiere de la Waffen-SS.

[illegible] des centaines d'années, a été arrosé du plus noble sang germanique, là où sur la rive ouest la forteresse Hermannsburg et sur la rive est celle d'Iwangorod représentent symboliquement la frontière séparant deux mondes, une partie de l'Europe germanique constitue actuellement un bastion imprenable contre l'incendie menaçant de l'Est; des Norvégiens, des Hollandais, des Danois, des Suisses, des Suédois sont unis là aux Allemands dans le rempart d'acier qui se forge sur les lieux du combat de l'Europe contre l'Asie.

Vers l'an 1200, lorsque des peuplades allemandes quittèrent certaines parties de l'ancien empire pour marcher vers l'Est en dépassant l'Elbe et la Salle, l'ordre des Chevaliers de l'Epée occupa ce poste avancé à l'extérieur de l'Esthonie. Ensuite les Danois conquirent le nord du pays et construisirent en 1220, contre la Russie, [illegible] Narwa [illegible] peu comme 700 ans avant cette même place forte.

En 1235, l'ordre des Chevaliers de l'Epée se fondit avec celui des chevaliers allemands, colonisateurs de la Prusse orientale et reprit en 1346 aux Danois le nord de l'Esthonie.

Le château fort danois de Narwa avait été solidement construit, un puissant donjon y fut adjoint et la résidence d'un seigneur y fut édifiée.

[illegible] Hermann, en 1342, que le château fort reçut sa forme définitive. C'était sur la rive ouest la réplique de la forteresse Iwangorod édifiée par le grand duc Ivan III.

D'un côté de la ligne, de la variété, le règne de la forme et non celui de la masse — dans toutes les parties une série de constructions [illegible] et plus basses réalisées pour constituer un parfait ensemble — de l'autre côté une construction massive et très étendue, faite de [illegible] et nats, des pièces larges mais qui ne [illegible] nordique.

Sous l'ordre de chevalerie allemand, Narwa connut une ère de grande prospérité et tant qu'il l'occupa les Russes ne s'en emparèrent jamais. Mais, en l'an 1561, il fut remplacé par des Suédois et en 1700 il s'y produisit l'une des actions militaires les plus retentissantes que l'Europe germanique ait jamais connue. Le 20 novembre, un jeune souverain germanique de dix-sept ans, Charles XII, libéra la ville des forces d'occupation russes quatre fois supérieures en nombre. Ainsi, donc, sous l'uniforme SS les jeunes volontaires suédois actuels continuent une glorieuse tradition.

Au XVIIIe siècle alors que toutes les forces européennes étaient occupées à se déchirer à l'intérieur en des luttes fratricides pour des questions de dynasties, il fut, en 1704, très facile aux Russes de s'emparer de Narwa qui demeura entre leurs mains jusqu'à la fin de la première guerre mondiale.

C'est le 4 mars 1918 que des Allemands rentrèrent dans la forteresse Hermann. Après l'écroulement de l'Allemagne, les Russes occupèrent la ville. A cette époque, les Esthoniens se dressèrent pour éloigner de leur patrie le mortel danger bolchevique.

Le 19 janvier 1919, il leur fut donné de reprendre Narwa avec le concours des groupes francs finnois et russes blancs. Le traité de paix fut conclu le 2 février 1920 : Narwa demeura esthonienne et la forteresse avancée du Nord-Est européen.

(Suite en page 4.)

Dans le dernier numéro de *Devenir* paru en juillet 1944, quelques jours avant le départ pour le front de Galicie, la seule photographie de l'état-major des SS français. De gauche à droite : l'Obersturmführer Reiche, officier allemand de liaison tué en Galicie; le Sturmbannführer Gamory-Dubourdeau, commandant la Sturmbrigade *Frankreich*; le Hauptsturmführer Bance, chef du premier bataillon et Commandeur de la Sturmbrigade sur le front des Carpates; le Hauptsturmführer Kostenbader, instructeur des SS français à la Junkerschule de Bad-Tölz puis au camp d'entraînement de Neweklau; enfin, l'Untersturmführer Scapula, officier d'ordonnance du premier bataillon, tué le dernier jour des combats de Galicie.

garantir que la Sturmbrigade sera engagée sur le front de l'Est et pas ailleurs.

Le vieux Gamory-Dubourdeau va tenir parole. Il tempête et ses cris remuent tellement le SS Hauptamt que l'ordre se trouve rapporté. Heinrich Himmler n'a pas envie de voir la Sturmbrigade française se révolter au moment où se termine son instruction.

Les dernières grandes manœuvres se déroulent dans une ambiance extraordinaire.

Il fait maintenant un temps superbe. Après un hiver épouvantable, l'été s'annonce éclatant sur cette terre de Bohême, qui révèle brusquement toute sa richesse.

Les exercices ressemblent à des promenades. Les compagnies partent à la cueillette des champignons et des escargots. Les hommes doivent traverser d'immenses champs de fraises.

— *Hinlegen !* crient les sous-officiers.

Pas un ne regrette cet ordre. Les voici à plat ventre au milieu des fraisiers.

— Avancez en rampant. Doucement. Plus doucement...

Ils restent des heures à paresser au soleil.

A Neweklau, les officiers sont nerveux. Ultime concession au chauvinisme national, le commandement allemand a promis que le premier bataillon de la Sturmbrigade monterait au front avec des camions français. Une centaine de Renault sont même stockés à l'usine. Tous les jours, fuse la même question :

— Quand vont nous parvenir les camions ?

Un matin, le Sturmbannführer Kostenbader arrive avec la mine soucieuse. Il semble avoir le teint plus mat que jamais. Il lance, d'un air rogue :

— Mauvaise nouvelle : les usines de Billancourt viennent d'être bombardées. Tous vos camions sont détruits.

Les Français semblent désespérés. C'est une atroce désillusion. Le départ pour le front s'éloigne. « Koko » sent qu'il faut absolument réagir. Il annonce une ultime manœuvre de toutes les unités de la Sturmbrigade *Frankreich*.

Les compagnies et les sections évoluent devant une brochette impressionnante de Gruppenführer de la Waffen SS. Jamais, semble-t-il, exercice n'a été si réussi.

Après la manœuvre, une grande prise d'armes se déroule à Neweklau. La musique d'une division SS a été déplacée pour la circonstance. Le Sturmbannführer Kostenbader arbore un uniforme magnifique : vareuse blanche, culotte d'équitation noire, bottes étincelantes. Il fait plus Rudolf Valentino que jamais.

A l'issue du défilé, il réunit les compagnies françaises. Près de seize cents hommes l'entourent. Gamory-Dubourdeau et tout l'état-major accompagnent l'officier instructeur de la Sturmbrigade. Kostenbader parle :

— Jusqu'ici, je ne vous ai jamais félicités. Ce sera la première et la dernière fois. De tous les SS Freiwillige que j'ai eu à instruire, les meilleurs ont été les Français.

Kostenbader laisse planer un silence de quelques secondes puis ajoute :

— Maintenant, vous êtes prêts. Pour ma part, je n'ai plus rien à vous apprendre. Ce qui vous reste à connaître, vous ne pouvez le découvrir que sur le front. Vous y serez bientôt.

L'attente commence. Le premier bataillon avec trois compagnies de combat et la compagnie d'appui doit partir d'un jour à l'autre. Enfin, le Hauptsturmführer Bance en prend le commandement effectif. Tous les cadres sont désormais français, sauf quelques sous-officiers des services. L'Untersturmführer Reiche continue à assurer le rôle indispensable d'officier allemand de liaison.

Le Sturmbannführer Gamory-Dubourdeau restera à Neweklau avec deux compagnies destinées au second bataillon. Son tra-

vail achevé, Kostenbader demande sa mutation pour une unité combattante [1].

Pour les commandants de compagnie, de Tissot, Artus, Fernet et Pleybour, commence la longue attente. Leurs hommes deviennent chaque jour plus nerveux. Certains parlent même de déserter, pour se rendre sur le front « par leurs propres moyens ». Le rythme infernal de l'entraînement s'estompe. Le camp de Neweklau, en cette deuxième quinzaine de juillet 1944, ressemble un peu à une colonie de vacances.

L'offensive soviétique sur le front d'Ukraine va-t-elle mettre fin à l'interminable attente ? Le temps devient orageux. Le tonnerre gronde comme un canon.

Les jours passent, dans une atmosphère lourde. L'ordre de départ n'arrive toujours pas. Le ciel a pris la couleur du plomb. La chaleur devient intenable. Juillet brûle.

Le mois de juillet touche à sa fin. L'ordre de départ n'est toujours pas arrivé. A la fin d'une matinée particulièrement ensoleillée, l'Oberjunker Aimé Chabert reçoit l'ordre de se présenter chez le Hauptsturmführer Bance qui porte désormais le titre de Commandeur du premier bataillon.

Avant de frapper à la porte du bureau, il prend sa respiration et resserre encore son ceinturon d'un cran. Il se tient si droit et si raide qu'il regagne encore un centimètre et atteint le mètre soixante-dix autrefois obligatoire pour servir dans la Waffen SS.

Le Hauptsturmführer Bance le toise. Il aime écraser les hommes de tout son poids et de toute sa taille. Lui, il a le « gabarit-maison ». Chabert attend, figé au garde-à-vous. Comme la plupart des aspirants, il a toujours tendance à accentuer cette allure rigide, qui est la marque des troupes d'élite.

1. Le Sturmbannführer Kostenbader, nommé commandant d'un régiment d'artillerie, sera tué au combat, durant le printemps 1945.

— J'ai une bonne nouvelle pour vous, dit le Commandeur.

Les yeux du jeune aspirant brillent d'impatience. Depuis des semaines, il attend un commandement.

— Je vous confie la Panzervernichtungstruppe.

Bance a prononcé l'interminable terme germanique d'une seule traite, sans buter. Il n'est pas peu fier de cet exploit. Un sourire éclaire son visage massif et reste un peu trop longtemps sur ses lèvres :

— Ne vous réjouissez pas trop vite. Il manquait à cette « troupe de destruction de chars en combat rapproché » un chef et je pense que vous ferez l'affaire. Mais il lui manque aussi autre chose...

Le Commandeur ajoute très vite :

— Il manque tout simplement le matériel indispensable pour lutter contre ces blindés que vous devriez détruire... Alors votre section restera, en attendant, une sorte de corps-franc du bataillon.

Aimé Chabert, à son tour, ne peut retenir un sourire. Voilà qui convient à merveille à son esprit d'indépendance et même de fantaisie. Il a toujours rêvé d'un rôle de franc-tireur. Etre chargé de patrouilles profondes et de missions spéciales le ravit. Pour un peu, il se prendrait pour le Skorzeny de la Sturmbrigade.

Cette nomination annonce un incessant départ pour le front. L'aspirant va aussitôt rejoindre sa section, qui dépend de la 5ᵉ Compagnie, celle de l'Obersturmführer Pleybour. Il parcourt le camp à grandes enjambées. Le soleil, déjà haut dans le ciel, projette devant Chabert une ombre immense qui contraste avec sa petite taille. Déjà, pour lui, l'air sent la poudre. Il a envie de chanter et de rire. Il faut qu'il crie sa joie. Chaque fois qu'il croise sur la route un groupe de SS français, il leur lance d'une voix retentissante :

— *Heil,* camarades !

Les hommes répondent à son salut et se confient à voix basse :

— Il est de bon poil, l'aspi...

L'aspi songe qu'il va enfin « vivre dangereusement », ce qui pour lui vaut bien le risque de mourir. Il se promet de relire encore quelques pages de Nietzsche avant son départ pour le front. En attendant, le service commande.

Voici les bâtiments où cantonne la 5e Compagnie. Chabert entre sous un grand porche. Un Spiess rassemble les sections qui virevoltent dans un bruit de souliers cloutés. Les mains claquent sur les fûts de bois des Mauser. Un sous-officier s'avance. Il porte les deux étoiles d'Oberscharführer et se présente :

— Grossmann. Je suis votre adjoint. Voulez-vous inspecter votre section ?

Chabert lui emboîte le pas. Le gradé lui glisse qu'il est alsacien, ancien matelot, et qu'on peut lui faire confiance. Son chef reste silencieux, bien décidé à le juger à l'usage. Ils entrent dans le cantonnement.

— *Achtung !*

Les hommes se figent au garde-à-vous. Ils sont une quarantaine, répartis à raison d'un groupe de combat par chambre. Chabert les salue, impassible. Il tient cette fois à mettre quelque distance en lançant son :

— *Heil,* camarades !

Il est le chef. Tout dépend de ce premier contact. Sans un mot, il cueille une arme au ratelier, fait glisser la culasse et grimace. Puis il laisse tomber :

— Arme sale : arme de mauvais soldat.

La scène se renouvelle deux ou trois fois. Maintenant, l'aspi n'a plus du tout l'air de bon poil. Il appelle les chefs de groupe et leur commande :

— Pour le moment, un seul ordre : revue d'armes à 14 heures.

Pendant que les hommes s'activent avec la baguette à fusil et l'huile de coude, Chabert gagne sa chambre. Dolphin, son ordonnance, apporte les cantines et le sac de son nouveau chef. Pour quelques instants, l'officier n'est plus en service. Il fume une cigarette avec son « tampon ». Ils bavardent en camarades. Dolphin, comme Chabert, vient de la Milice. Cela n'a plus d'importance ici, mais leur donne des amis communs. En ce moment, ils doivent se trouver « en plein merdier ». Mais les SS français ne se soucient pas de ce qui se passe sur les arrières du front de l'Ouest. Ce qui les intéresse, plus que jamais, demeure le front de l'Est, en première ligne, là où ce sera le plus dur. Il n'y a que l'embarras du choix...

— Où irons-nous, Oberjunker ? Estonie, Pologne, Hongrie, Roumanie...

— Tu sais, Dolphin, ce sera partout pareil. Comme la Bohême, mais avec des vraies balles et des vrais obus.

Chabert écrase soigneusement sa cigarette dans le culot d'obus qui sert de cendrier.

— Je vais passer la revue d'armes.

Cette fois, il y en a deux ou trois vraiment propres. Les autres lui font froncer les sourcils. L'aspirant appelle son adjoint :

— Grossmann, dans deux heures : nouvelle inspection.

— A vos ordres, Oberjunker. Inspection des armes à 16 heures !

— Nous pouvons partir au front d'un jour à l'autre, alors je serai impitoyable.

Toutes les deux heures, le chef de la Panzervernichtungstruppe va se faire présenter les fusils. Il libère au fur et à mesure ceux qui ont des armes propres. 18 heures... 20 heures... 22 heures... Les hommes titubent de fatigue, de faim et de rage.

A minuit, il reste encore deux Mauser à être présentés à l'aspirant. Les deux soldats attendent leur chef avec une inquiétude qui confine à la terreur. Maintenant, l'aspi est vraiment de très mauvais poil...

Delagarde et Dujardin semblent le jour et la nuit. Le premier est aussi trapu que le second est fluet et aussi brun qu'il est blond. Delagarde prend l'air d'un dur aux crocs pointus et aux cheveux fous. Dujardin ne peut se départir d'une allure frêle, avec ses yeux trop clairs et sa peau trop tendre. Mais leur âge les rapproche. Ce sont les deux plus jeunes volontaires de la section : le Méridional a seize ans et demi et le Nordique dix-sept ans. Ils ont tous les deux falsifié leur date de naissance pour pouvoir s'engager dans la Waffen SS.

Chabert examine leurs armes avec une mine dégoûtée. Après cette ultime inspection de minuit, il laisse tomber son verdict :

— C'est la sixième fois et ce n'est toujours pas la bonne. Vos fusils sont encore sales... Mais vous pouvez aller vous coucher. Je vous remplace demain. Je ne veux pas emmener au front des garçons incapables d'entretenir leurs armes.

L'aspirant laisse planer un terrible silence puis lance l'injure suprême :

— D'ailleurs, vous êtes trop jeunes pour vous battre.

— Oberjunker...

— Ça suffit. Au lit !

Maintenant la nuit tombe sur le village de Neweklau. C'est une nuit pleine d'étoiles. Un vent léger et encore chaud joue dans les sapins. Juillet se termine. Jamais la terre de Bohême n'a senti si bon. Sur la route, une patrouille, du fer de ses bottes, arrache des étincelles aux cailloux. On entend ronfler des moteurs. Camions et motos roulent dans la campagne. Tout annonce le départ.

Depuis quelques jours, l'exercice s'est ralenti et les hommes ont maintenant du mal à dormir.

Ils songent à ce front qui, chaque jour, se rapproche d'eux. Ils rêvent qu'ils vont pouvoir, à eux seuls, enrayer ce raz de marée qui monte à l'assaut de la « forteresse Europe ». Cette nuit, ils imaginent que le bataillon français peut changer le sort de la guerre...

L'Oberjunker Chabert arrive de bonne heure au rapport. Grossmann lui présente la section. Net progrès dans la tenue. Cela se voit au premier coup d'œil. Les voici tous propres comme les canons de leur Mauser.

Les ordres tombent, dans cette routine qui s'empare vite de toutes les armées au repos.

— *Ruhrt euch !* (Repos !)

Delagarde et Dujardin s'avancent. L'aspirant ne peut s'empêcher d'admirer leur tenue. Des gros souliers noirs jusqu'au calot feldgrau à tête de mort, ils sont « impecs ». Jamais recrues ne se seront figées dans un garde-à-vous aussi tendu. Chabert semble ignorer cette sorte d'appel qu'ils lui lancent. Il leur répète :

— Vous êtes trop jeunes.

L'aspirant se demande si les deux garçons vont se mettre à pleurer. Mais ils gardent une sorte de défi dans le regard. Ils jouent les méchants et s'efforcent de ressembler aux soldats qu'ils admirent dans les magazines du Reich. Chabert ne veut pas les faire attendre plus longtemps :

— Je ne veux pas que vous encombriez un chef de groupe. Alors...

Un temps qui va leur paraître un siècle. Puis l'aspirant ajoute :

— Alors, je vous garde avec moi. Vous serez directement sous mes ordres : agents de transmissions.

Il admire le sourire des deux garçons et coupe court à tout remerciement :

— Sauvez-vous !

Le chef de la Panzervernichtungstruppe passe ensuite de chambre en chambre. Après une rude prise en mains, il tient à rétablir au plus vite la vraie confiance. Alors, il y va de son petit discours. Les phrases s'enchaînent facilement :

— Nous allons être les premiers Français à nous battre sous l'uniforme de la Waffen SS. Soyons dignes de notre pays et du corps d'élite qui nous accepte.

L'Oberjunker Chabert, a trouvé une formule dont il est particulièrement fier et qu'il répète à chacun de ses groupes de combat :

— Dans cette section, mon but est simple : le maximum de croix de fer et le minimum de croix de bois.

Delagarde et Dujardin écoutent leur chef avec l'air assuré de ceux qui font désormais partie de la dernière sélection. Ils attendent le départ au front comme une récompense.

Dans toutes les compagnies règne la même atmosphère. Mais on sait maintenant qu'il n'y aura que douze cents hommes à monter en ligne.

Le Commandeur convoque l'Obersturmführer Artus. Les deux hommes se connaissent depuis longtemps et Bance sait que l'ancien instructeur d'Uriage est un de ses meilleurs officiers. Nul plus que lui ne possède cet esprit « chasseur alpin » dont la Milice a fait présent à la Waffen SS, avec quelques anciens rudes bagarreurs de 39-40.

Bance a son visage des mauvais jours. Il dissimule d'abord la mauvaise nouvelle sous les compliments :

— Artus, votre 2e Compagnie est excellente. Vous êtes un de mes meilleurs officiers. Je tenais à vous le dire...

Le Commandeur semble chercher ses mots. Ce qu'il doit annoncer n'est pas commode quand on se trouve devant un garçon aussi impétueux qu'Artus, dont le style « cadet de Gascogne » est célèbre dans toute la Sturmbrigade.

— Je suis très ennuyé. Mais il n'y a pas d'autre solution. Vous resterez à Neweklau pour servir d'adjoint au Sturmbannführer Gamory-Dubourdeau. C'est vous qui serez l'âme du second bataillon de la Sturmbrigade. Son vrai chef. Bientôt, vous viendrez nous rejoindre au front. Avec les jeunes recrues qui vont arriver de Sennheim.

Artus ne dit rien, figé au garde-à-vous, le regard accroché

sur le mur de torchis de la pièce où il imagine un décor de gloire dont il se sent brutalement frustré. Le sacrifice qu'on exige de lui est le plus grand qui puisse se demander à un officier. Il parvient à articuler, d'une voix qu'il ne reconnaît même plus comme la sienne :

— Et ma compagnie ?

Il est navré de ne pas pouvoir emmener au feu les hommes qu'il a formés depuis des mois aux dures exigences de la guerre. Bance finit par lui répondre :

— L'Untersturmführer Gaulmier la mènera au feu.

Artus aime bien son ami Gaulmier mais ne peut lui céder sa place sans déchirement. Avec sa compagnie, l'ancien chasseur alpin laisse aussi deux officiers qu'il apprécie de plus en plus : l'Untersturmführer Bartolomet, dont l'expérience militaire remonte aux tranchées de 1916, et l'Oberjunker Peyron, le plus fanatique de tous les jeunes officiers de la Sturmbrigade, qui se veut plus SS que n'importe quel SS.

L'Obersturmführer Artus ne peut que dire :

— A vos ordres, Hauptsturmführer.

Il va manquer le rendez-vous de Galicie. Son destin l'attend six mois plus tard en Poméranie.

15.

Depuis quelques jours, le cantonnement de Neweklau est consigné. Les hommes tournent en rond. Les officiers se réunissent les uns chez les autres. Fumée des pipes. Souvenirs. Rêveries. Noël de Tissot joue du piano.

Le 29 juillet 1944, après des jours de chaleur torride, l'orage crève enfin. Il tombe une pluie cinglante aux lourdes gouttes tièdes.

Faute de camions Renault, l'état-major expédie à la Sturmbrigade des camions Ford, de fabrication allemande. Au lieu d'une centaine, ils ne sont plus qu'une vingtaine de véhicules qui se rangent devant les bâtiments des quatre compagnies qui doivent partir vers l'Est.

Les hommes chargent les sacs, les caisses de grenades, les tubes de mortiers, les obus. Jamais, ils n'ont travaillé si vite. Aujourd'hui, il n'y a pas besoin des hurlements des Spiess pour activer les corvées.

Seul le matériel lourd sera embarqué dans les camions. Les hommes se rendront à pied à la gare, avec leur paquetage de combat.

Soudain, une lueur fulgurante dans le crépuscule. Un camion vient de prendre feu. Un cri :

— Il est bourré d'explosifs !

Chargé de torpilles et de munitions, le véhicule risque de

sauter d'une seconde à l'autre et d'emporter avec lui la moitié de Neweklau, dans une grande gerbe d'étincelles.

Les volontaires s'affairent. Les pompiers improvisés maudissent ce contretemps. Des plaisantins bougonnent :

— On veut bien se faire tuer. Mais pas ici !

L'incendie sera vite maîtrisé. Tandis que les moteurs tournent, le véhicule achève de brûler, dégageant une fumée âcre. Des lueurs éclairent le départ et projettent sur les murs du village les silhouettes dansantes des hommes qui se rassemblent maintenant par sections et par compagnies, chargés de leurs sacs et de leurs armes.

Les flammes découpent des ombres dures sur les visages et accrochent des éclairs sur le métal des casques et des fusils. Le crépitement du brasier se transforme en fond sonore. L'Oberjunker Peyron ne peut manquer de lancer :

— En avant pour le premier acte du Crépuscule des dieux !

Les agents de liaison parcourent les rangs en criant :

— Les officiers au rapport.

Le Commandeur du premier bataillon marche de long en large en faisant crisser ses bottes sur le plancher du bureau qu'il va quitter pour toujours.

Pour le Hauptsturmführer Bance, ce départ annonce sa chance. Il soigne sa réputation de fonceur et tient à cette première place. En quelques mots brefs, il donne les instructions d'embarquement.

Ceux qui restent à Neweklau saluent leurs camarades. Longuement, Artus serre la main de Gaulmier :

— Je te confie mes gars.

— Tu viendras bientôt nous rejoindre.

Ils ne se reverront jamais.

Henri Samson est venu dire au revoir à ses amis du Lehrgang de Sennheim et de Posen-Treskau :

— Sacrés veinards... Sans cette conne de biche, je serais avec vous...

Il a sa tête de « mataf » des mauvais jours, et manque de boxer Delsort, nommé au dernier moment chef de section à la 3e Compagnie de combat. L'ancien de la NSKK joue plus que jamais les durs.

— On te verra au feu, grogne Samson.

Avec la tombée du jour, la pluie a cessé. Les gouttes sèchent rapidement sur les bâches des camions. Ceux qui accompagnent le matériel, juchés sur des caisses et coincés entre des sacs commencent à chanter :

SS marschiert im Feindesland
Und singt ein Teufelslied.

Les hommes de la compagnie lourde lancent des plaisanteries à ceux qui vont faire la route à pied. On échange des injures amicales :

— Traînards !

— Planqués !

Mais sur un ton de camaraderie qui ne trompe pas. La frontière maintenant se creuse entre ceux qui partent et les autres. Les hommes du deuxième bataillon errent dans les rues, ivres d'envie.

Les camions démarrent. A intervalle régulier, le faisceau des phares caresse un des murs de la place centrale de la bourgade de Neweklau.

Voici la vitrine de l'épicier, le casino des officiers, le magasin de la belle Monika, la boulangère au corps généreux.

Dans les véhicules les hommes se mettent à chanter, pour un dernier adieu à la jolie Bohémienne :

Lebe wohl du kleine Monika...

Les maisons du village s'espacent de plus en plus. Les camions passent entre deux rangées de cerisiers. Ils arrivent maintenant en pleine campagne et dépassent une à une les trois compagnies de grenadiers qui marchent vers la gare de Beneschau.

Jamais les Freiwillige n'auront fait sonner le sol d'un air si martial. Cette nuit, il semble que la terre entière leur appartient. A leur tour ils chantent à pleins poumons le *SS marschiert :*

Wir pfeifen nach Unten und Oben
Und uns kann die ganze Welt
Verfluchen oder loben
Grade wie es jedem gefällt ! [1]

A l'Est, le ciel commence déjà à rosir.

Le train qui doit emporter le bataillon français s'étire tout le long des quais de Beneschau. A chaque extrémité, huit mitrailleuses de FLAK. Les guetteurs scrutent le ciel d'été. Vide et bleu comme sur une carte postale. En ce 30 juillet 1944, l'été bohémien promet d'être splendide.

Les servants des canons anti-chars s'affairent pour arrimer pièces et tracteurs sur les plates-formes. Avec ses trois chenillettes, tirant chacune une pièce de 75 PAK à frein de bouche, l'Oberjunker Kreutzer représente l'élément lourd du bataillon. Il est le plus jeune officier — dix-neuf ans — et

1. Nous sifflons par monts et par vaux
Et le monde entier peut bien
Nous maudire ou nous louer
Comme il plaît à chacun.

commande l'unité la plus redoutable, celle qui doit stopper la ruée des chars russes. Il se voit déjà en train de peindre autour du canon de ses pièces les cercles blancs indiquant le nombre de victoires.

Son adjoint, le Sturmmann Barate partage sa bonne humeur. La trentaine d'hommes de la PAK sont des gars *superentraînés.* Aux dernières manœuvres, devant les représentants de l'état-major de la Waffen SS, ils ont battu un record : 28 secondes chronométrées pour mettre la première pièce en batterie. Kreutzer peut être fier : même pas une demi-minute entre le moment où les servants décrochent le canon de son attelage et le moment où part le premier coup. Aucune unité allemande ne fait mieux. L'aspirant a su entretenir un esprit d'incessante compétition entre ses trois chefs de pièce, Nisus, Laintrieu et Renard, qui dirigent leurs hommes comme une équipe sportive. Eux aussi en ont assez de tirer contre des chars d'exercice. Ils ont hâte de montrer ce qu'ils valent face à des T 34.

Les cuisiniers allument leurs roulantes. Les hommes chargent des litières de paille dans les wagons. Le convoi doit démarrrer à 16 heures.

Atmosphère de départ en vacances. Les fantassins des trois compagnies de grenadiers s'installent près de la gare, à l'ombre d'un petit bois. Une soupe claire et une bonne sieste. Un ruisseau chante, invisible.

Des officiers ont retrouvé à l'hôtel du village quelques jeunes amies qu'ils doivent maintenant quitter. Infirmières, téléphonistes, auxiliaires SS, elles sont assez tristes de voir partir ces garçons à l'écusson tricolore qui les ont converties à la galanterie française. Avant le départ vers l'Est, se joue un dernier acte de Marivaux.

Tout à l'heure, elles vont se tenir sur le quai, partagées entre le sourire et les larmes. Elles comprennent qu'elles ne peuvent rien contre la rivale qui rend leurs amants fous de désir. Cet été, l'amour le cède à la guerre...

Beaucoup ne partagent pas ces jeux. Accoudé à une barrière, devant un champ envahi d'herbes folles, l'Obersturmführer Noël de Tissot songe à voix haute. Il se confie à son ami Gaulmier. En cette journée de soleil et de joie, il rêve au pays déchiré et au foyer lointain. Il a tout sacrifié à la poursuite de ce grand rêve qui fait courir vers l'Est quelques Européens de son âge.

— Je connais à peine mon fils Joël. Mon second enfant, je ne l'ai jamais vu et je crois que je ne le verrai jamais...

— Ne dis pas de bêtises...

— Je sais que je ne redescendrai pas du front avec vous.

Le commandant de la 1re Compagnie affirme la certitude de sa mort avec une telle force qu'il ne sert à rien de le contredire. Ceux qui ont déjà combattu enregistrent avec effroi un tel présage.

L'Untersturmführer Gaulmier, le nouveau commandant de la 2e Compagnie, profite de cette halte pour faire connaissance avec les hommes qui viennent de lui être confiés quelques jours auparavant. L'Obersturmführer Fernet, le commandant de la 3e, reste celui qui a eu le plus de temps pour former ses soldats à son image : efficacité et fanatisme.

Allongé sous les arbres, il regarde le soleil jouer à travers les branches et les feuilles. Le Rottenführer Hennecourt, le chef de sa section de commandement s'est assis à côté de lui. Le sous-officier a vingt ans de plus que son chef, mais la Waffen SS ignore tout des origines et des âges. Seul importe le caractère.

Le train démarre à l'heure prévue. Sur les plates-formes les roulantes cuisent la soupe. Leurs panaches de fumée noire contrastent avec la fumée blanche de la locomotive. Le convoi roule à travers la Bohême. Une longue boucle évite Prague. Personne ne connaît la destination du bataillon français. De gare en gare, des messages fixent la prochaine étape. Des sentinelles veillent à côté des mitrailleuses.

Surgis des paquetages, des fanions SS et des drapeaux français flottent à toutes les portières. Les hommes chantent, puis finissent par somnoler.

Un convoi de blessés descend des lignes et croise le train du bataillon. Interminable suite de wagons blancs à Croix-Rouge. Parfois un homme apparaît à une fenêtre, hâve, le bras en écharpe ou la tête bandée, les yeux perdus sur un monde que personne n'arrive encore à imaginer. Les Français font des signes. Les Allemands les regardent avec un air étonné. Comment peut-on être aussi joyeux de monter vers l'enfer ?

Les officiers se sont regroupés dans un wagon aux banquettes de bois. Lors d'une halte, ils vont faire la queue à la roulante, mêlés à leurs hommes, pour percevoir la soupe du soir. Une louche pour tout le monde, et pas de rabiot. Ils vont manger dans leurs gamelles, maudissant les cahots du train. Le jour baisse. Le convoi tourne toujours autour de Prague. On roule les capotes pour servir d'oreiller, on vide le contenu des poches dans le casque, on se cale tant bien que mal.

Le train file dans la nuit. Le nez collé à la vitre, le Commandeur essaye de déchiffrer le nom des stations. Peu à peu, l'allemand fait place au tchèque.

A l'aube, le convoi entre dans la plaine de Moravie. Les hommes, torse nu, se sont lavés au cours d'un arrêt en rase campagne, près d'un poste d'eau. Il faut se débarrasser de la paille des wagons. Gare à la poussière. Les culasses des fusils et des mitrailleuses sont entourées de chiffons. Pour les hommes, il suffit d'un seau d'eau et d'un coup de peigne.

— Vive la mariée !

Tous les Français hurlent en même temps. Peu après l'arrivée en Slovaquie, le convoi croise une noce villageoise. Spectacle qui semble surgir d'une gravure du siècle dernier : les garçons d'honneur agitent des chapeaux ornés de plumes mul-

ticolores, les jeunes femmes arborent des corsages rouge vif ou bleu ciel. Broderies, dentelles, coiffes et rubans. Un violoneux racle son instrument. La mariée porte une sorte de couronne qui brille au soleil.

Les paysans répondent aux vivats des SS français par de grands gestes de la main. Comme la guerre semble loin, dans ce pays étrange dont les Allemands ont fait un allié obligatoire, confiné entre le folklore désuet et la collaboration forcée ! Rien, déjà, ne ressemble à l'Occident. L'Est commence à la portière du wagon.

Le Hauptsturmführer Bance constate :

— Pour le moment, c'est plus pittoresque qu'inquiétant.

L'Oberscharführer Pouget, qui tient à monter au front malgré son âge, et ne quitte pas le Commandeur d'une semelle de botte, a sorti un vieil appareil à soufflet et prend des photos. Par moments, le convoi roule à la vitesse d'un homme au pas. Une vieille femme, en apercevant le convoi joint les mains avec un air de surprise, puis se signe. Fervent catholique, Pouget ne cesse de s'interroger :

— Pourquoi ce geste ? Pour se garder de nous ou pour bénir notre convoi ?

Le vieil adjudant voudrait tant que ce signe de croix soit le symbole d'une croisade contre le bolchévisme athée... Mais à la Waffen SS, on ignore la devise *Gott mit uns.* C'est en chantant à plein gosier le chant du Diable que les volontaires saluent la moindre bourgade.

Un autre train descend des lignes : c'est un convoi de réfugiés. Des vieillards, des enfants, des jeunes filles. Vêtus de loques, ils semblent épuisés.

Les Français les hèlent en allemand, mais ils ne répondent pas. Soudain, les volontaires réalisent :

— Ce sont des « Popofs » !

Ces Ukrainiens se replient devant l'avance des Russes. Révoltés contre Moscou, ils refluent maintenant vers l'Ouest, épaves

d'un conflit qui n'est pas seulement guerre mondiale mais guerre civile.

Ils savent qu'ils n'ont aucune pitié à attendre des Soviétiques, mais les Allemands ne sont pas des frères pour autant. Ils évitent de regarder dans les yeux ceux qui portent l'écusson SS. Fatalisme ou haine ? Les deux convois se croisent sans un mot.

Toujours la Slovaquie... Villages et vergers. Des clochers surgissent de la plaine, des gerbes de blé s'alignent dans les champs. Il y a encore des paysans pour faire la moisson, au rythme de vieux chevaux pommelés qui ne lèvent même pas la tête au passage du convoi.

La locomotive tire vers l'Est son millier de volontaires. L'enthousiasme commence à faire place à la lassitude. Le voyage devient vite monotone. Alors, le moindre incident prend des allures de fête.

Le train ralentit dans une petite gare. Des maisons à toit de chaume, entourées de haies. On ne voit pas un civil. Mais les quais grouillent de soldats : un convoi de chars est arrêté. Sur les plates-formes, comme des monstres assoupis, des Tigres et des Panthères, d'où émergent des tankistes, torse nu au grand soleil de ce dernier jour de juillet.

Ce sont les hommes d'une Panzerdivision de la Waffen SS qui montent vers la Hongrie. Ils regardent les nouveaux venus avec stupéfaction :

— Des Français !

Le premier qui a aperçu les écussons tricolores alerte ses camarades. Tous viennent voir ces Freiwillige, un peu surpris de les trouver si semblables à eux. Mais, très vite, les Français découvrent ce qui constitue encore la seule barrière entre eux et ces garçons de leur âge : les Allemands reviennent du front. Ils ont connu ce monde de la guerre qui ressemble à une sorte

d'ordre où ne peuvent être admis que les plus courageux et les plus fidèles.

La vraie différence et la seule hiérarchie, ce n'est pas la nationalité ou le grade, mais ces décorations qui brillent sur l'uniforme noir des hommes des Panzers. Croix de fer, médaille des blessés, agrafe du corps-à-corps... Les Français rêvent.

Coups de sifflet, lourd nuage de vapeur, grondements d'essieux. Les deux convois s'ébranlent en même temps. Les Allemands partent vers la Hongrie, où l'on se bat aux portes de Budapest. Les Français ignorent encore où ils vont recevoir le baptême du feu. Certains parlent de Varsovie, où l'on prévoit une insurrection imminente[1].

Les deux convois se croisent de plus en plus vite. Les Allemands crient « Vive la France ! » et les Français « Vive l'Allemagne ! ». Et puis très vite, les paroles le cèdent aux cris. Il n'y a plus que la clameur lancinante des « *Sieg Heil* ».

« Vive la Victoire !... » mais qui peut encore y croire en ce dernier jour de juillet 1944 ? Le IIIe Reich n'a plus dix mois à vivre.

1. Le soulèvement du général Bor éclatera le lendemain, 1er août 1944.

16.

Dans le wagon d'état-major, les officiers lisent ou discutent. Certains essayent d'écrire sur leurs genoux, pestant contre les cahots. Mais où, désormais, adresser les lettres ? L'avance alliée va dresser entre les volontaires et leurs familles un mur infranchissable.

— Qui a encore des gauloises ?

Un dernier paquet fait le tour. Les Français restent rebelles à l'environnement germanique pour des détails, sans importance réelle, mais finalement précieux : l'odeur du tabac brun devient une sorte de symbole du pays.

Chabert s'est assis près de Lambert. Les deux officiers évoquent les souvenirs de leur dix-huitième année :

— Tu te souviens des pentes du Rif ?

— Les guitounes le long des pistes...

— Les mechtas au bord des oueds...

Ils parlent un langage qui évoque un monde inconnu de leurs camarades. Tandis que le paysage de Slovaquie défile derrière les vitres sales du wagon, ils galopent encore sur les pentes de l'Anti-Atlas. Les voici en plein bled, ivres de soleil. Ils rient parce qu'ils n'ont pas oublié le nom d'un seul village ni celui d'un seul cheval.

La silhouette gigantesque de Kreutzer apparaît dans l'encadrement de la portière. Il n'a jamais connu qu'une seule armée :

la Waffen SS, et une seule patrie : l'Europe. Ces amoureux de l'Afrique féodale l'agacent un peu. Il les plaisante :

— Il ne vous manque que des éperons...

Lambert et Chabert haussent les épaules et continuent de tirer sur leurs pipes.

— Tu te souviens des petits chevaux barbes ?

Des chevaux, on passe aux cavaliers. Les noms des vieux camarades défilent.

— Où sont-ils maintenant ?

— Sûrement en Italie...

Inévitablement, Lambert affirme qu'ils pourraient tous les deux y être aussi. Et Chabert rétorque que le contraire est aussi vrai. Il conclut :

— Il y a bien des cosaques dans la Waffen SS. Alors pourquoi pas des spahis ?

Le train s'arrête. Lambert est aujourd'hui Führer von Dienst, officier de service. Il met son casque et saute sur le ballast.

— Tu veux des biscuits ? lui crie son camarade.

— Merci. Je les mangerai après le service.

Même en rase campagne, la discipline SS demeure. Quelques gouttes de pluie tombent avec le crépuscule. Le train poursuit sa route. En avant. En arrière. Arrêts. Manœuvres. Départs. Toute la nuit et toute la journée du lendemain, le bataillon va aller de voie de garage en voie de garage. Il faut laisser descendre les convois qui arrivent du front.

Les trains sanitaires sont de plus en plus nombreux. Mais il n'y a pas que des blessés à regagner l'arrière. Des troupes descendent au repos. Les Français regardent avec surprise ces soldats qui ne ressemblent pas à ceux qu'ils ont connus jusqu'ici.

Les vêtements en loques, les joues rongées de barbe, les yeux fiévreux, le teint cadavérique, ils ressemblent à des fantômes. Ils respirent la peur et la fatigue.

— On dirait les Français de 40, remarque Fernet.

Les convois de la Waffen SS ne ressemblent pas à ceux de la Wehrmacht. Les hommes sont encore plus maigres et plus hâves. Mais ils gardent un air farouche qui contraste avec celui des autres troupes. Vingt jours auparavant, l'attentat du 20 juillet 1944 a creusé un fossé entre le Führer et certains chefs militaires. Maintenant, la Waffen SS a l'impression d'être plus que jamais la Garde, sur laquelle tout repose. Les soldats qui descendent du front ne ressemblent jamais à des fuyards quand ils portent les écussons noirs aux éclairs d'argent.

Les SS français commencent à comprendre qu'ils font partie d'une armée qui coupe peu à peu tous les liens avec l'Allemagne et n'appartient plus qu'à un mythe, en train de naître dans le mépris et dans le courage.

Convois vers l'Ouest. Wagons à bestiaux. Plates-formes. Maintenant les réfugiés succèdent aux soldats. Allemands, Ukrainiens, Polonais, tous fuient devant l'orage. Dans les yeux des civils, la même horreur.

Les Français découvrent avec une surprise mêlée d'inquiétude les regards de ceux qui reculent devant l'Armée rouge. En cet été 1944, l'Europe a pris son visage le plus tragique.

Déjà commence le long exode.

Le convoi s'arrête près d'un train de réfugiés. Vitres brisées, portes arrachées, wagons criblés d'éraflures de balles. Des civils, anéantis par la peur, s'entassent sur les planchers souillés.

— Notre train a été attaqué cette nuit par des partisans. Une trentaine de jeunes filles et de femmes ont été enlevées.

Le Hauptsturmführer Bance réunit ses officiers :

— Ne laissez personne s'approcher du train en dehors des hommes de la Reichsbahn et de la Wehrmacht. Aucun SS ne doit s'écarter. Les corvées d'eau et de bois se feront aux gares, avec une escorte.

Le convoi repart. Les armes sont chargées et les portes

fermées. Seuls dépassent du convoi les canons de mitrailleuses, bande engagée, culasse en arrière.

Les consignes sont simples :

— En cas d'attaque : tous à plat-ventre dans les wagons et feu à volonté.

A chaque halte, des patrouilles circulent à droite et à gauche de la voie. Aux deux extrémités du convoi, les sentinelles sont doublées.

A minuit, il fait assez frais. Un beau clair de lune, mais pas l'ombre d'un partisan. La première gare grouille de soldats allemands et hongrois. Des infirmières distribuent du café. Français et Magyars discutent en un allemand approximatif.

Chabert, qui est maintenant Führer de jour — ou plutôt, pour l'instant, de nuit — va réveiller son ami Lambert :

— Viens voir les Hongrois. Ce sont de vrais soldats. Des gars qui sentent les Russes à leurs portes et qui « en veulent ».

Lambert grogne :

— M'intéresse pas aux hussards.

A l'heure de monter au front, il reste, plus que jamais, spahi.

Maintenant le convoi roule dans les Carpates. L'aurore les surprend dans un paysage qui évoque le décor des films d'épouvante. Sapins, gorges, torrents, parfois la dentelle d'un château sur une hauteur. C'est le pays du comte Dracula...

— Faites attention aux vampires, annonce Gaulmier.

— Vous feriez mieux d'ouvrir l'œil sur les partisans, riposte Bance.

La voie grimpe en serpentant dans des sous-bois. Il faut trois machines pour arracher le convoi. Maintenant, c'est une sorte de tranchée. Fumée et brouillard.

Il est déjà tard dans la matinée quand on arrive à une station, perdue dans la verdure. Les sentinelles courent aussitôt

se mettre en position, les armes pointées sur la forêt toute proche.

Deux ou trois soldats isolés de la Wehrmacht les regardent, silencieux. Pas rasés depuis plusieurs jours, ils traînent des paquetages informes et des armes rouillées. L'un d'eux regarde les écussons tricolores, avec un air goguenard :

— Alors, les Français, vous jouez encore à la guerre ?

La réponse fuse :

— Ça te dérange ?

L'homme hausse les épaules. Il parle bien le français, mais ce qu'il dit semble totalement incompréhensible à ceux qui montent vers le front :

— La guerre est déjà perdue.

Chabert, casqué, la jugulaire au menton, surveille la distribution du café matinal. L'officier de jour tient à montrer qu'il a des lettres et lance au cuistot, avec un air superbe :

— Donne-lui tout de même à boire.

Le Français renverse la moitié de la louche sur la main de l'Allemand. Le jus est brûlant. Les volontaires rigolent. Des insultes fusent :

— Planqués... Trouillards... On va faire le boulot à votre place.

Résignés, les soldats de la Wehrmacht se sont assis à l'écart, fatalistes. Certains portent pourtant de belles décorations. Mais ils font la guerre depuis près de cinq ans. Ils sont épuisés. L'officier de jour leur fait porter du pain.

— Bouffez ce que vous voulez. Mais fermez vos gueules.

Les Allemands rendent leurs gamelles aux Français. Vieille habitude de discipline, ils les ont lavées à la fontaine de la gare. Ils s'éloignent sans un mot.

Dans quelques heures, les partisans pourront les cueillir, sans tirer un coup de feu...

Le convoi repart. Forêt. Tout un monde vert foncé enveloppe le convoi de son ombre. Chaleur humide. Moustiques. L'air bourdonne.

Des trains de blessés descendent toujours du front. L'Allemagne saigne. Parfois des traces de balles sur les portières. Partisans ou avions. Peu importe. La guerre se rapproche.

Toujours les Carpates. Toujours vers l'Est. Le train semble vouloir échapper au soleil couchant. A chaque tunnel, des postes de la Wehrmacht.

Les SS français dès qu'ils voient un uniforme feldgrau se mettent à chanter. Parfois très faux, mais toujours très fort. Les Allemands les regardent comme s'ils surgissaient d'une autre planète. Il faut être fou pour être aussi joyeux !

Paysage de plus en plus inquiétant. Gorges et forêts. Dans le wagon des officiers, on regarde une grande carte d'Europe, que vient de déployer Gaulmier et on joue aux devinettes.

— Toi qui es professeur de géographie, dis-nous quel pays nous attend.

Le nouveau commandant de la 2e Compagnie hausse les épaules :

— Je préfère vous faire un cours d'histoire. Le rôle des Carpates dans la défense de l'Europe.

Mais les paris vont bon train :

— Hongrie, dit Noël de Tissot.

— Roumanie, lance Henri Fernet.

Bance ne dit rien, somnole et commence à sérieusement s'ennuyer. Parfois, il va faire les cent pas dans le couloir pour se dégourdir les jambes. Il ne sait plus où caser ses cent soixante livres d'os et de muscles. Il peste contre ce convoi, qui roule à la vitesse d'un homme au pas.

Des couverts surplombent la voie qui se perd au fond d'un ravin. Un terrain idéal pour une embuscade. Le Commandeur surveille les taillis à la jumelle.

A un arrêt, une femme fait signe aux soldats mais s'enfuit quand arrive l'officier de jour. Bance gronde :

— Nos imbéciles ne vont quand même pas suivre des filles en plein maquis. Ils vont se faire égorger.

Une gare qui ressemble à un coupe-gorge.

Plus que jamais, Lambert et Chabert sont partis dans une grande discussion sur le Rif. Ils regrettent le pays sans arbres où l'on se bat dans un décor de pierres aux arêtes vives et aux ombres violettes.

— Ici, rien n'est franc.

La pente devient de plus en plus raide. Il faut maintenant cinq locomotives pour conduire les Français vers le front.

La nuit les surprend par sa fraîcheur. Le jour sera long à venir. Un épais brouillard dissimule tout le paysage. Les partisans vont-ils surgir brusquement de ce coton sale ?

En fin de matinée, le convoi oblique vers le sud et descend sur la Hongrie. Le train prend de la vitesse. Les vallées s'élargissent et s'éclaircissent. Les champs succèdent aux forêts. Les villages sont soudain plus riches et plus propres. Voici maintenant la plaine hongroise.

Un cri fuse de wagon à wagon :

— Regardez, les gars ; des vignes !

On rêve de vin de Tokay tandis que le train roule dans un paysage de vignobles, de champs de maïs et de pâtures à moutons. En fin d'après-midi, une halte dans la gare de Miskolc permet d'organiser une rapide fraternisation franco-hongroise. L'écusson tricolore n'a jamais eu tant de succès.

Près d'un passage à niveau des jeunes filles en costumes folkloriques font de grands signes. La plus hardie lance :

— Bonjour, monsieur France !

C'est une fille superbe, aux cheveux roux, aux yeux clairs et à la peau cuivrée. Les Français répondent d'une seule voix, en scandant bien les syllabes :

— Bonjour, jolie mademoiselle Hongrie.

La belle rougit jusqu'aux oreilles. Elle s'éloigne avec ses amies dans un nuage de poussière. Le convoi restera jusqu'à la fin du jour dans la gare de Miskolc. Puis il repart à la nuit tombée à travers la plaine hongroise. D'immenses troupeaux piétinent dans la Putza, escortés par des bergers coiffés de larges chapeaux, une peau de mouton accrochée à l'épaule. Des Marseillais les saluent :

— Bonjour, les gardians !

Les Magyars lèvent leurs piques. Ils se détachent en silhouettes sombres sur un ciel aux reflets d'incendie. Bientôt, toute la Hongrie va brûler.

Encore une nuit. Et puis, à l'aube, le contre-ordre : le convoi remonte vers la Slovaquie pour gagner la Pologne. Ravins et forêts à nouveau. Il tombe maintenant une petite pluie fine qui noie tout le paysage. Sur le ballast, des groupes de soldats isolés regardent le train avec des yeux vides. Certains n'ont même pas d'armes et enfoncent les mains dans leurs poches, le dos rond, la casquette en arrière.

Le long de la voie, une petite route s'accroche à la montagne. De longs convois hippomobiles semblent surgir de nulle part pour s'en aller vers nulle part. Des sacs et des caisses s'entassent sur les chariots. Parfois, une vache est accrochée à la ridelle. Ou un canon. Images de l'autre guerre ou de la vieille garde. La retraite de Russie croquée par le crayon impitoyable d'un Raffet. Les soldats ont l'air accablé, courbés sous la pluie qui les cingle et le vent qui fait voltiger les bâches des chariots. Souvent, ils font signe au train de rebrousser chemin. De grands gestes de bras pour dire :

— Ce n'est plus la peine. Rentrez chez vous.

Mais les SS français n'ont plus de chez eux. Leur seule patrie, c'est la terre où ils vont se battre. Alors, ils passent le torse par la portière des wagons et font aux fuyards de gigantesques « bras d'honneur ».

Maintenant, il pleut à torrents. Les colonnes s'étirent le long de la voie. Quelques prisonniers russes piétinent dans la boue, gardés par des cavaliers. L'armée allemande n'a plus d'essence. Le flot déferle toujours. Charrettes et haridelles. Civils mêlés aux soldats. Des femmes en larmes au milieu des soldats en haillons.

Un vent de défaite souffle sur les Carpates.

A contre-courant, une colonne de la Waffen SS monte vers le front. Les hommes sont entassés sur les blindés, enveloppés dans leur toile de tente camouflée. La pluie redouble. Brusque impression de force : Panzers, Sturmgeschutz, Nebelwerfer, Kubelwagen [1]. Des motocyclistes soulèvent des gerbes de boue. Mais très vite le paysage absorbe la petite colonne. Les SS disparaissent dans la boue et sous la pluie.

A midi, le soleil succède brusquement à la tornade. Arc-en-ciel. A la sortie d'un tunnel un grand viaduc franchit une vallée. Soudain une brusque secousse jette les hommes les uns contre les autres.

Dans son wagon, le Commandeur bondit :

— Qu'est-ce qui se passe ? Attentat ? Sabotage ?

L'officier de jour accourt :

— C'est une rupture d'attelage, Hauptsturmführer.

— Placez tout de suite des sentinelles ! Le pays ne me plaît pas du tout.

On raccroche les wagons. Mais impossible de repartir. Les quatre locomotives patinent.

1. Chars, canons d'assaut, lance-fusées, voitures de campagne.

Bance baisse la vitre de son compartiment, sort le buste et hurle :

— Tout le monde en bas !

Douze cents hommes, Commandeur en tête, poussent le convoi. Les wagons de queue sortent enfin, un à un, du tunnel. Les hommes, noirs de fumée, ressemblent à des nègres.

L'Oberjunker Peyron plaisante :

— Voici les premiers volontaires noirs de la Waffen SS !

En chantant, leurs camarades poussent toujours les wagons. Dans la vallée, cent mètres plus bas, tous les villageois sont sortis des maisons et admirent le spectacle.

— Faites attention aux partisans, ordonne Bance.

Soudain des coups de feu. Est-ce une attaque ? Le Commandeur tempête :

— Où est l'officier de jour ?

L'Oberjunker Kreutzer surgit, hors d'haleine :

— Ce n'est rien, Hauptsturmführer. Seulement un exercice.

Las d'attendre, désœuvrés, en haut du viaduc, quelques volontaires ont eu l'idée de gonfler les préservatifs qu'ils ont touchés dans leur paquetage. Puis ils lancent ces petits ballons vers la vallée et s'amusent à les prendre pour cibles, comme à la fête foraine. Les Mauser crépitent. On entend même une sèche rafale de mitrailleuse.

Kreutzer interrompt les amateurs de cartons. Les derniers préservatifs disparaissent dans la vallée, emportés par le vent des Carpates.

Il faut retourner à la plus proche station et tronçonner le train. Tout le monde embarque dans les wagons et sur les plates-formes. Une partie du convoi reste sur une voie de garage. L'autre reprend la montée.

Arrivées à un col, les locomotives repartent chercher le reste du convoi qui franchit sans encombre le viaduc.

Dans la gare où arrivent maintenant les Français, ils découvrent des Allemands s'affairant autour d'un feu. Un officier crie :

— On a l'ordre de brûler les archives !

D'autres soldats creusent des tranchées et installent une pièce d'artillerie.

— Les Russes sont à la prochaine station !

Le Commandeur décide :

— Demi-tour.

Il téléphone pour obtenir de nouveaux ordres. Le convoi repart. La nuit tombe. C'est toujours le même décor de ravins et de forêts. La même impression d'angoisse.

Un grondement sourd accompagne la marche du train. Il n'y a plus à s'y tromper :

— C'est le canon.

Après une sixième nuit de chemin de fer, le bataillon français franchit une nouvelle frontière. Léon Gaulmier déchiffre une inscription :

— Nous entrons dans le Gouvernement général. Je crois que nous allons nous battre en Pologne.

Le convoi se trouve vite bloqué dans une gare. Nerveux, le Commandeur arpente le quai. Il peut se dérouiller les jambes, mais il ne sait toujours pas quel destin attend son bataillon. Les officiers accompagnent le Hauptsturmführer Bance dans cette promenade qui évoque la ronde de l'ours en cage.

Enfin, un ordre :

— On débarque ici.

Les sous-officiers courent le long de la voie :

— *Raus !* Grouillez-vous ! *Schnell !*

Dans les wagons, personne n'est fâché d'abandonner la litière de paille, le linge qui sèche, la monotonie et la chaleur. Des plaisanteries fusent :

— Terminus ! Tout le monde descend ! En route pour Moscou !

Le 5 août 1944, le bataillon français, à pied, va poursuivre sa route vers l'Est.

— Ça devait finir par arriver ! lance Hennecourt.

L'ancien prisonnier devenu chef de la section de commandement de la 3[e] Compagnie, tenait la plaisanterie depuis longtemps en réserve :

— Nous marchons vers le front et le front marche vers nous. On est fait pour se rencontrer...

17.

— Le voilà, le dernier trou de l'enfer !

La bourgade qui s'étire le long d'une route, dès la sortie de la gare, ferait apparaître l'ignoble Networschitz comme un village pimpant.

Après la Slovaquie amicale et la Hongrie impeccable, les SS Français débarquent dans la partie la plus noire et la plus sale de la Pologne.

Vieille terre disputée par les invasions, la Galicie a été tour à tour soumise aux Ukrainiens, aux Autrichiens, aux Polonais... Plutôt que de lutter contre ces conquérants de passage, les habitants ont préféré reporter toute la haine accumulée au cours des siècles contre les Juifs accrochés à cette terre depuis une Diaspora qui se perd dans la nuit de l'histoire.

La Galicie est le pays des pogromes. Un vent terrible a soufflé sur ce qui fut naguère un royaume de Dieu où des rabbins à longue barbe noire attendaient sans fin l'an prochain à Jérusalem.

Il ne reste, dans ce village misérable, qu'une énorme synagogue déserte. Seul bâtiment de pierres au milieu des maisons de torchis. Sur les murs des échopes éventrées, s'écaillent des inscriptions hébraïques qui restent comme les derniers et fragiles vestiges d'un monde disparu. Quelques Galiciens regardent les soldats avec des yeux vides.

La route n'est plus qu'une piste de boue où ils enfoncent jusqu'au genou. La vision de ce cloaque cingle les SS français mieux que n'importe quel discours. Ici, commence un autre monde.

Dans la gare, des wagons achèvent de brûler, dégageant une fumée noire. Le convoi s'est arrêté entre des rails tordus et des gravats.

Les hommes vont s'établir sous les arbres, le long des berges d'une rivière. Les chenillettes tirent les trois canons de PAK sous l'ombre des platanes qui bordent la route. Déjà, des débrouillards coupent des branchages pour camoufler les tracteurs et les pièces.

Les commandants de compagnie donnent leurs ordres :

— Nettoyage des armes.

Les fantassins en ont vite fini avec les mitrailleuses et les fusils. Les servants de PAK sont moins favorisés. Une semaine sur les plates-formes avec la poussière, la pluie et la fumée n'ont pas arrangé les canons. L'Oberjunker Kreutzer active ses hommes.

Bientôt, les canons semblent sortir du magasin. Kreutzer passe une inspection minutieuse puis part reconnaître le pays avec son ami Chabert. Dans une boutique, les deux aspirants découvrent de ravissantes vendeuses. Ils tiennent à confirmer leur réputation de dénicheurs de jolies filles.

Leurs nouvelles conquêtes ne déparent pas la collection, mais elles parlent uniquement un mélange de polonais et d'ukrainien, et ce n'est pas le moment de leur apprendre le français. En riant, les deux aspirants rejoignent leur section.

En fin d'après-midi, les trois compagnies de grenadiers prennent la route. Les hommes retroussent les manches, ouvrent le col de leur veste, enlèvent les casques qu'ils accrochent au ceinturon. Tant de marches d'exercice les ont préparés à

ce moment ! Mais, dans cette fin d'une longue journée d'été, ce n'est plus une marche comme les autres. Chaque pas les rapproche du front. Alors, ils allongent le pas, marquent la cadence, chantent à tue-tête.

Le bataillon avance à travers les collines des Beskides. Rudes montées et descentes rapides se succèdent.

— C'est déjà les montagnes russes ! lance Hag.

Rien ne semble plus facile que cette marche, les kilomètres succèdent aux kilomètres. On tient facilement la moyenne de six à l'heure.

Après une demi-douzaine d'heures de marche, voici l'étape. Debout sur un talus, au bord de la route, le Hauptsturmführer Bance regarde son bataillon qui arrive à l'étape, sans un traînard. Le Commandeur est assez fier de ce millier de garçons bien entraînés qu'il va conduire maintenant vers le point le plus menacé du front.

Avant d'arriver à sa hauteur, les officiers font baisser les manches et remettre les casques. Les Français défilent comme à la parade ;

— *Die Augen... links* (tête gauche) !

Chacun regarde le chef dans les yeux. Maintenant, tout cela devient sérieux. Cette marche de parade débouche sur la guerre.

Premier bivouac en pays dangereux. La région grouille de partisans. Bance précise à ses officiers :

— Les Polonais sont autrement plus hostiles et plus coriaces que les Slovaques. Alors, ouvrez l'œil !

Chaque compagnie s'installe « en hérisson ». Déjà, les pionniers de l'Oberscharführer Gomez, le Pied Noir du bataillon, tendent des fils de fer barbelés auxquels ils suspendent des gamelles et des boîtes de conserve. Gomez se frotte les mains, ravi de son initiative :

— Faudra sonner avant d'entrer...

Les tentes camouflées parsèment la vallée, de part et d'autre

d'une route poudreuse. On peut en compter environ trois cents, minuscules pyramides qui abritent chacune quatre camarades.

Le temps est magnifique et la nuit claire. Beaucoup n'arrivent pas à dormir. A l'étape, chacun a perçu six cigarettes. La fumée grise s'élève lentement. Tout le monde hésite à troubler le silence. Seul, déchire le crépuscule, le bruit des pas d'une patrouille sur la route.

Avant la tombée de la nuit, le Commandeur a réuni ses officiers. Ils sont une vingtaine, avides de nouvelles. Bientôt va commencer entre les compagnies et les sections la grande compétition à qui remportera le plus de Croix de fer...

Le Hauptsturmführer Bance peut enfin révéler ce qu'il sait :

— Nous allons combattre avec la Division *Horst Wessel.*

Un « ah » de surprise et de joie sort de vingt poitrines. 18e Division de la Waffen SS, la *Horst Wessel,* formée depuis le début de l'année, passe pour une des plus combatives.

L'Oberjunker Peyron ne perd jamais une occasion de faire bénéficier ses camarades de son savoir en la matière.

— Les hommes de la *Horst Wessel* portent au col non pas les runes SS mais l'insigne de la SA. Le Reichsführer a voulu qu'une division perpétue les traditions des sections d'assaut de la lutte politique pour le pouvoir.

Le Commandeur l'écoute avec un peu d'agacement. Bance se voudrait uniquement militaire. Mais il sait l'importance de la politique dans cette armée qui ne ressemble à aucune autre. Peyron évoque maintenant Horst Wessel :

— Assassiné à Berlin, en février 1930. C'est lui qui a trouvé la formule de notre combat : « contre le Front rouge et la Réaction ».

Les yeux de Peyron brillent derrière ses lunettes. Plus que jamais il a le menton en avant. Ses énormes maxillaires semblent broyer un ennemi invisible. Le voici dans le quartier de Moabit, un soir d'hiver, en train de distribuer des tracts dans les rues hostiles, avec une poignée de copains. Tout à l'heure les couteaux vont briller et les pistolets claquer dans la nuit...

Bance interrompt sa rêverie. Maintenant, on ne se bat plus pour Berlin ou pour l'Allemagne, mais pour l'Europe. La frontière passe à quelques kilomètres :

— La division *Horst Wessel* est engagée dans un secteur difficile près de Sanok. L'Armée rouge a réussi une percée mais la contre-attaque se prépare.

L'Oberführer Trabandt qui commande le secteur n'a pas la réputation de laisser longtemps ses hommes au repos. Un nouveau combat s'engage dans les Carpates.

Les officiers regagnent leur compagnies. Ils ne peuvent se résoudre à se coucher et vont bavarder encore quelques instants, en faisant les cent pas dans la clairière.

Peyron raconte maintenant la conquête de Berlin par une poignée de SA et un garçon de trente ans qui s'appelait Joseph Göbbels.

— Face à une ville hostile, ils étaient encore moins nombreux que nous en ce moment. Mais ils avaient décidé de gagner, coûte que coûte. Contre les communistes, contre les bourgeois, contre les flics, ils ont tenu la rue. Parce qu'ils ont eu le courage d'y descendre et la volonté de répondre aux injures par des coups...

Les trois commandants des compagnies de grenadiers, de Tissot, Gaulmier et Fernet, aiment toujours entendre le jeune aspirant qui se veut l'historien du national-socialisme.

Les sentinelles font les cent pas sur la route. Parfois, un ronflement s'échappe d'une tente. La lune inonde le bivouac

de sa lumière et accroche des reflets métalliques sur les casques d'acier des sentinelles.

Les monts Beskides sombrent dans la nuit.

Au matin du 6 août 1944, les SS français sont réveillés avec la nouvelle que leurs chefs connaissent depuis la veille :

— Nous allons combattre avec la Division *Horst Wessel.*

Dans chaque section, des petits groupes se réunissent autour d'orateurs improvisés qui, à l'heure du jus matinal, racontent à leur manière « la légende brune » du chef des SA de Berlin.

Les sous-officiers interrompent vite ces conférences :

— Démontez les tentes, bouclez les sacs, nettoyez les armes.

A dix heures du matin, les colonnes se mettent en route. Le Commandeur a escaladé un talus de chemin de fer et assiste du haut d'un pont au départ des trois compagnies de grenadiers. Les véhicules s'ébranlent à leur tour, escortés par les chenillettes de la PAK. Le soleil est déjà haut et la journée s'annonce chaude, trop chaude même.

Le paysage devient de plus en plus accidenté. Sans cesse, montées et descentes viennent casser le rythme de la marche et des chansons. La guerre se rapproche. Sous la conduite de vieux territoriaux de la Wehrmacht, des paysans galiciens creusent d'énormes fossés antichars. Au milieu des hommes en casquette sale, parfois une paysanne en fichu, boudinée dans une robe de cotonnade. Il semble que le temps presse et les soldats activent les requis, qui s'affairent comme des fourmis.

Des ponts de rondins permettent de franchir ces obstacles, qui témoignent du pessimisme du commandement.

Dans sa minuscule Kubelwagen[1] le Commandeur joue les chiens de garde. Sans cesse, le Hauptsturmführer Bance descend et remonte la longue colonne de ses compagnies. Les pluies

1. La Kubelwagen est la version militaire de la Volkswagen.

ont transformé les bas-côtés de la route en marais. Les roues patinent, le moteur s'emballe, les vitesses crissent. Mais la petite auto grise avance comme un skieur sur un parcours de slalom, avalant les montées et descentes, en faisant gicler d'énormes paquets de boue liquide.

Parfois, les hommes en reçoivent de pleins paquets, mais le soleil sèche vite et rien ne peut arrêter leurs chansons. Paroles allemandes et paroles françaises se succèdent sur les mêmes airs de marche encore entraînants. Ces volontaires, nouveaux venus sur le front de l'Est, croient encore, comme tous ceux qui abordent les lignes pour la première fois, à « la guerre fraîche et joyeuse ».

La poussière se fait de plus en plus dense. Les hommes semblent avancer dans un véritable nuage ocre qui colle à la peau.

— Des distances !

Il faut encore espacer les sections pour laisser à la poussière le temps de retomber un peu entre chaque unité. Le bataillon se scinde en une suite de petits groupes d'une trentaine d'hommes qui se prennent pour ces bandes de lansquenets errants d'une vieille Europe guerrière. Les chants montent sous le soleil :

La rue appartient à celui qui y descend
La rue appartient au drapeau de nos corps-francs.

La chaleur et la poussière deviennent épouvantables. Les tenues « léopards » se collent à la peau. La sueur ruisselle sur les visages et les bras nus. Les uniformes prennent la couleur même de la route, un gris doré. Les visages semblent des masques sur lesquels se dessinent de profondes crevasses.

Les armes se font de plus en plus lourdes. Les porteurs de mitrailleuses sont épuisés ; un faisceau de douleur leur tire la

nuque et le dos. Les mécanismes s'inscrustent dans la chair. Les caisses de munitions arrachent les bras des pourvoyeurs. Les kilomètres succèdent aux kilomètres. Même ceux qui ne portent que leurs fusils sont épuisés. Mais le bataillon ne doit pas laisser un seul traînard derrière lui. Sous-officiers et même officiers se chargent des armes des plus fatigués.

L'Untersturmführer Lambert, les joues creuses et les dents en avant, semble infatigable. Il a passé la courroie de son pistolet-mitrailleur autour de son cou et laisse l'arme en travers de sa poitrine. Sur chaque épaule, il porte le Mauser d'un des hommes de sa section. Et il trouve encore moyen de chanter. Le soleil de Galicie ne tape pas plus fort pour lui que celui du Maroc. Il aime cette chaleur, ces pas sur la route, cette poussière qui enferme sa section dans un nuage doré.

Tous les hommes, même les plus bruns, ont maintenant des cils, des sourcils et des cheveux blonds. Peu à peu, ils vieillissent sous leur masque de poussière et de sueur. Jean-Louis Delagarde, qui vient d'avoir seize ans, ressemble à un vieux soldat. Il ne veut pas que ses camarades portent son fusil et poursuit sa route, les dents serrés, une main à la boucle du ceinturon, l'autre accrochée à la bretelle de l'arme.

A la ceinture, les bidons sonnent le vide en heurtant la boîte métallique du masque à gaz. La colonne ne boit que de la poussière.

Enfin, voici un petit village, avec ses puits au long balancier. Le décor évoque une carte postale bistre de l'autre avant-guerre, avec les paysannes en costumes folkloriques. Les filles sont souvent belles avec leurs cheveux blonds sous le foulard multicolore et leurs yeux gris, déjà un peu bridés. Aujourd'hui, elles arborent leurs costumes de fête pour une noce villageoise.

Les Français comparent la scène avec le cortège slovaque qu'ils on aperçu du train, quelques jours auparavant. Décidément, malgré l'approche de la guerre, on se marie beaucoup dans ces campagnes. Les paysans semblent des figurants, sortis tout vivants d'une gravure romantique du siècle dernier. Ici, vit une très vieille Europe, à la frontière incertaine du monde slave et du monde germain, dans un décor tourmenté de ravins et de cascades.

L'Oberscharführer Pouget prend des photographies. Il songe aux paysans de chez lui, ces rudes montagnards de Lozère, brûlés par le soleil et racornis par le vent des Causses. Il distingue parfois, sur des corsages brodés, de petits crucifix d'or qui rassurent son cœur de chrétien.

Lambert a déjà trouvé une cavalière pour la noce villageoise. Elle lui apporte un seau de lait caillé qui est pour elle le plus beau des cadeaux. L'Untersturmführer se promet d'apprendre très vite le patois galicien et lance à son ami Chabert, pour une fois moins rapide à trouver un jupon :

— J'ai une touche !

Mais il faut partir. La route n'est plus qu'une piste sablonneuse où les hommes enfoncent jusqu'à la cheville. Les chants cessent peu à peu. Chacun se retrouve seul avec sa fatigue et son rêve.

Descentes et montées. Les Beskides semblent moutonner à l'infini. Colline après colline, le bataillon avance toujours.

Maintenant, les SS français marchent sur les bas-côtés d'une « vraie » route, que sillonnent sans cesse des convois. C'est une méchante piste de terre, ravinée, où les chenilles des chars creusent encore de plus profondes ornières. Des ambulances descendent des lignes en cahotant. Des longues colonnes de charrettes se frayent un passage parmi les fantassins. Les soldats allemands et hongrois semblent épuisés. Ils avancent comme des fantômes, les uniformes en loques, les armes entourées de chiffons pour les protéger de la poussière, les visages

rongés de barbe et de fatigue. Quelques blindés de la Waffen SS remontent vers le front, avec des grappes d'hommes accrochés aux tourelles. Eux aussi semblent épuisés mais ils tiennent encore à crâner, sanglés dans leur tenue camouflée, regardant de haut les fantassins et les chevaux qui piétinent dans les ornières de la route.

Les Français marchent plein nord, en direction de Sanok. A leur gauche, le soleil couchant découpe la silhouette des arbres.

Dans un nouveau nuage de poussière, une colonne motorisée dépasse les compagnies des grenadiers.

— Ce sont les copains !

Voici les camions de l'Obersturmführer Maugny et les chenillettes de l'Oberjunker Kreutzer. Le plus jeune officier du bataillon conduit lui-même un de ses tracteurs. Ses camarades aspirants lui lancent des quolibets au passage :

— Tu n'as pas les jambes engourdies ? Tu devrais marcher avec nous !

Kreutzer hausse les épaules et s'applique à garder à peu près la direction. Avec cette poussière, on distingue à peine la route des bas-côtés boueux.

Le convoi automobile croise des prisonniers russes qui descendent du front. Ils sont escortés par des cavaliers allemands, de vieux Feldgendarmes qui ont dû faire l'autre guerre dans les Uhlans et retrouvent, sur cette route poussiéreuse des Carpates, les images et les souvenirs de leur jeunesse. Jamais les Français n'ont encore vu tant de Russes. Les vaincus sont habillés de loques jaunasses, de la même couleur que la poussière. Beaucoup ont des chiffons en guise de chaussures et une corde comme ceinturon. Ils avancent dans un immense piétinement, le visage sans expression sous le calot timbré de l'étoile soviétique.

Les Rouges sont souvent des Jaunes, avec des faces plates et rondes de Mongols. Ils avancent vers leur triste sort, avec le

fatalisme de ceux qui n'ont plus rien à perdre. Le convoi de prisonniers se perd dès la nuit tombante, dans un long piétinement de troupeau.

Les SS Français sont seuls de nouveau. Ils marchent toujours, frôlés par les véhicules des convois qui roulent tous feux éteints.

Il est près de minuit quand le bataillon arrive à l'étape : un village bombardé, dont il ne reste que quelques pans de murs. Le Commandeur semble content : ses hommes ont marché aujourd'hui pendant cinquante-cinq kilomètres. Les chefs d'unité viennent rendre compte, un à un :

— Tout le monde présent. Pas un traînard.

Le canon roule de plus en plus fort. L'approche du front vide les campagnes. Plus question de noce et de costumes folkloriques.

Des patrouilleurs, armés et casqués, vont visiter les fermes. Les paysans se terrent chez eux, amicaux mais apeurés. Cette région de la Galicie ukrainienne passe pour favorable au Reich. Cent mille volontaires se sont présentés quand on a décidé, au printemps 1943, de recruter une division de la Waffen SS parmi ces jeunes paysans nés Polonais de pères nés Autrichiens...

Mais des partisans polonais grouillent dans les forêts, encadrés par des prisonniers russes évadés, des déserteurs allemands, des commissaires soviétiques parachutés.

Le bataillon cantonne dans un gros village entouré de bois. Une paysanne arrive à l'état-major et demande un médecin.

L'Obersturmführer Bonnefay réussit à trouver un interprète et écoute la vieille. Elle parle par petites phrases courtes, saccadées.

Le volontaire français Tchevtchenko, ukrainien d'origine, traduit au fur et à mesure :

— Mon fils est blessé... Depuis deux jours, dans un fossé... Pas loin d'ici... En lisière de la forêt.

— Qu'est-ce qui lui est arrivé ? demande Bonnefay.

— Il a été renversé par une voiture allemande.

Le médecin va trouver le Commandeur :

— J'ai envie d'aller chercher ce gars.

— Ne jouez pas trop les Don Quichotte, ordonne Bance. Prenez quelques hommes armés dans l'ambulance et faites-vous précéder d'un motard. Je tiens une section en alerte.

Ses camarades de l'état-major suivent la progression de Bonnefay à la jumelle. Le médecin parcourt près de deux kilomètres. Pas un coup de feu. Enfin, l'ambulance revient. Les infirmiers sortent un brancard.

Bonnefay rend compte :

— En fait d'accident de la route, c'est un « partoche » qui s'est fait sauter la jambe avec la mine qu'il était en train de poser.

— Alors ? demande Bance.

— Il faudra sans doute l'amputer. Mais je n'ai pas le matériel ni le temps. Je vais le faire évacuer sur un hôpital militaire.

— C'est peut-être un assassin.

— Pour moi, c'est un blessé.

L'Obersturmführer Bonnefay croit encore à la guerre chevaleresque et n'est pas fâché de donner une leçon au Commandeur. Tout blessé lui appartient et il ne manque pas de le faire sentir à l'occasion.

Des groupes de cavaliers apparaissent maintenant en lisière de la forêt. Ce sont sans doute des camarades du partisan. Ils sont armés de fusils. Ils restent à bonne distance et regardent le bivouac des SS français sans s'y frotter. Dès la tombée de la nuit, des coups de feu vont retentir.

Les visiteurs se sont rapprochés. Mais les compagnies sont sur la défensive et de longues rafales de mitrailleuses déchirent

les ténèbres. Pour la première fois, les Freiwillige tirent à balles réelles sur de véritables adversaires. Mais ils n'aperçoivent rien et doivent se contenter de quelques tirs d'intimidation.

— Histoire de faire voir qu'on est là, commande l'Obersturmführer Fernet à ses mitrailleurs de la 3e Compagnie. Inutile de gaspiller les munitions.

Cette alerte vient enfin rompre la tension des derniers jours. Enfin, la vraie guerre va commencer.

Le Commandeur réorganise un peu ses unités. La section de l'Oberjunker Chabert est affectée à la 1re Compagnie. Noël de Tissot est ravi de ce renfort. Quant à la 2e Compagnie, elle doit utiliser des véhicules de la division *Horst Wessel,* qui semble de plus en plus pressée de voir arriver le renfort des Français.

Le convoi s'enfonce dans la nuit. L'Oberjunker Peyron a pris place dans la cabine, à côté du chauffeur, un SS bavarois à qui l'aspirant entreprend de révéler le sens véritable du national-socialisme.

Soudain, un fracas épouvantable interrompt net le cours de Weltanschauung : le camion vient de sauter sur une mine. La vitre se fracasse, le chauffeur s'écroule sur son volant, le visage criblé d'éclats de verre.

Peyron sent sur son front un choc terrible. Il porte la main à son crâne et la retire gluante de sang. Heureusement, il n'a pas cassé ses lunettes. Il parvient à sortir de la cabine. Avec quelques agrafes et un bon pansement, il pourra encore conduire sa section au feu.

Hier, en entrant dans une maison, il s'est déjà cogné le crâne. Son camarade Kreutzer s'est moqué de sa myopie et de son inattention. Il lui a lancé :

— Peyron, tu périras par la tête !

Voici la seconde fois en vingt-quatre heures que le destin

l'avertit. La troisième fois sera-t-elle la bonne ? En attendant Peyron rit aux éclats : il vient de découvrir que la caisse du camion était bourré de caisses de munitions. Si la mine avait fait sauter l'essieu arrière au lieu de l'essieu avant, l'Oberjunker Peyron aurait été le premier officier tué du Bataillon. Mais il lui faut encore attendre un peu...

Déjà la nuit s'achève. Le soleil se lève chez les Rouges.

Les sacs sont chargés sur les véhicules et les SS français ne portent plus que le paquetage d'assaut, avec une toile de tente, une couverture, une gamelle, un bidon et une petite musette qui leur bat les fesses. Avec leur arme et leur outil. On vient de leur distribuer des grenades amorcées. Ils sont prêts à être engagés d'un instant à l'autre.

Assis sur le bas-côté d'une piste sablonneuse, ils attendent calmement les camions de la *Horst Wessel*.

Enfin, le convoi s'ébranle dans un nuage de poussière. Le front est de plus en plus proche. Il faut franchir les fossés antichars et les ruisseaux sur des ponts de fortune.

Un cours d'eau plus important, c'est le San. Les rondins tremblent sous le passage des camions. Tout à côté du pont, des chars Panthères et Tigres passent à gué, des grappes d'hommes accrochés aux tourelles. L'eau fume et bouillonne. Les patins des chenilles arrachent les cailloux de la rivière et écrasent la rive qui n'est plus qu'un bourbier.

Les camions vides cahotent sur les rondins. Les moteurs rugissent et s'emballent. Les Français suivent, en glissant sur les troncs d'arbres humides. Puis ils remontent dans les camions.

Les forces du Reich tiennent encore à cette organisation qui a fait leur force. Chaque convoi est précédé d'une voiture qui place des pancartes et suivi par une autre qui les retire. On peut déchiffrer un symbole et le nom du chef de corps :

— On joue aux petits Poucets, ironise Lambert.

Sur les pancartes, les Français lisent maintenant le nom sous lequel ils vont entrer dans la guerre : *SS Bance*.

Le Commandeur admire la minutie de cette armée qui arrive encore, en ce mois d'août 1944, à sauvegarder en pleine retraite ses habitudes d'ordre. Ce soir, ce sera sans doute le dernier bivouac avant l'engagement.

Voici un village à flanc de coteau, où stoppent les camions de la *Horst Wessel*. A droite un champ de blé, à gauche un ruisseau. Paysage paisible.

Le Hauptsturmführer donne ses ordres :

— Pas question de monter les tentes. Vos hommes coucheront dans les maisons et les fermes. Plus que jamais, prenez les dispositions de sécurité.

Le front semble tout proche. Partout, des pièces d'artillerie aboient. Ce soir, c'est, enfin, la veillée d'armes.

Troisième Partie

18.

Au soir du 8 août 1944, l'Oberführer Trabandt se rend lui-même au cantonnement des volontaires français. Le Commandeur de la division *Horst Wessel* voit arriver avec soulagement dans son secteur plus d'un millier d'hommes bien équipés et bien armés. Il commande une unité dont l'efficacité n'est plus à la hauteur de sa réputation. Il s'en explique à Bance, qu'il traite d'emblée, malgré la différence de grade, comme un vieux camarade.

— La *Horst Wessel* se bat depuis le printemps et on ne l'a jamais vue dans un secteur calme. Mes compagnies d'infanterie sont réduites à trente ou quarante hommes. Parfois même à vingt-cinq.

La situation devient d'heure en heure plus grave. La Wehrmacht a laissé s'ouvrir une gigantesque brèche à l'Ouest de Sanok et la Waffen SS se trouve chargée, une fois de plus, de colmater cette digue qui vient de céder. Trabandt lance toutes ses forces dans la bataille, mais il sent qu'il ne pourra plus tenir le choc bien longtemps. L'arrivée des SS français lui apparaît comme le premier événement heureux depuis quelques jours. Il demande à Bance :

— Pouvez-vous engager tout de suite une compagnie ?

— Celle que vous voulez, quand vous voulez, où vous voulez...

L'Oberführer désigne des hommes qui cantonnent à proximité du poste de commandement du bataillon :

— Je prendrais bien ceux-ci.

— Ils appartiennent à la 3e Compagnie, celle de l'Obersturmführer Fernet.

Un agent de liaison court prévenir l'officier qui arrive à grandes enjambées, avec la mine réjouie d'un soldat qui trouve que l'air commence à sentir la poudre.

Bance l'accueille avec un large sourire :

— J'ai une bonne nouvelle pour vous, Fernet. Le Commandeur Trabandt a besoin de renfort et vos hommes lui ont tapé dans l'œil. Vous êtes à ses ordres.

L'Oberführer intervient aussitôt :

— Vous serez à la disposition du régiment 40.

Le chef de la 3e Compagnie quitte aussitôt le poste de commandement et revient vers ses hommes. Du plus loin qu'il peut, il crie à Lambert et à Laschett :

— Ça y est ! Nous montons en ligne les premiers.

— Quand partons-nous ?

— Tout de suite !

Les hommes rassemblent en toute hâte leur paquetage de combat. Dès l'arrivée à l'étape, ils ont nettoyé les fusils et amorcé les grenades. Jamais la compagnie n'a été rassemblée aussi rapidement.

Fernet dit à l'Unterscharführer Hennecourt, le chef de sa section de commandement ;

— Ce soir, tous les records de rapidité sont battus.

Déjà, le Commandeur de la division *Horst Wessel* arrive au milieu d'eux. Il passe de groupe en groupe et discute avec les hommes. Son français est approximatif mais sa familiarité certaine. A la Waffen SS, sur la ligne de front, il n'y a que des camarades.

Trabandt semble enchanté et serre longuement la main de Fernet :

— Je suis tranquille. Vos hommes ne vont pas foutre le camp comme ces salauds de la Wehrmacht.

Depuis trois semaines la rivalité entre les troupes de ligne et la Garde prend un tour aigu. Avec les écussons noirs qu'ils portent au col, les SS français inspirent davantage confiance que n'importe quels soldats allemands.

La 3e Compagnie se met en route aussitôt et disparaît dans le jour qui sombre.

Il fait déjà nuit quand l'Obersturmführer Fernet se présente au poste de commandement de la division *Horst Wessel*.

Des pièces d'artillerie de 105 sont en batterie dans un champ, près d'une ferme galicienne semblable aux autres, avec ses murs de torchis et son toit de chaume. Tout de suite, Trabandt et Fernet étudient la carte, à la lueur d'une mauvaise chandelle qui vacille dès qu'un agent de liaison ouvre le clayonnage qui sert de porte.

— Voici la situation : nous tenons solidement l'aile droite de notre secteur. Mais notre aile gauche est « en l'air ». Pas moyen de trouver nos voisins.

Le Commandeur de la *Horst Wessel* s'impatiente, en parcourant la carte de la pointe de son crayon :

— Les Russes en profitent et s'infiltrent dans cette brèche. Ils cherchent à l'agrandir en s'en prenant à cette maudite aile gauche. Bientôt, nous ne pourrons plus tenir.

Les dernières réserves de la Division ont été engagées. En vain. Le front n'est toujours pas « bouclé ». Les Français arrivent comme une dernière chance. En quelques mots, Trabandt fixe sa mission à Fernet :

— Les ordres sont simples : 1° essayer d'établir la liaison avec nos voisins de gauche. 2° s'il n'y a personne, couvrir alors notre flanc gauche.

— Nous partons tout de suite ?

— Non. Pas en pleine nuit. La situation est si confuse que je préfère encore vous garder quelques heures en réserve.

Demain à l'aube, nous allons essayer, tous ensemble, de consolider ce fichu front percé.

Les quatre sections de la 3e Compagnie improvisent un bivouac de fortune. Personne ne compte beaucoup dormir.

Dès le lever du jour, les hommes se rassemblent autour de leurs chefs :

— Alors, on y va ?

— Attendez un peu.

Les plus anciens commencent à râler :

— Ça fait plus d'un an qu'on entend ça !

— La guerre ne finira pas sans vous, lance l'Untersturmführer Lambert d'un ton sec.

La matinée apporte une diversion. La compagnie vient de toucher des Panzerfaust, les armes individuelles antichars. C'est un matériel assez nouveau et Fernet demande que les sous-officiers en rappellent le maniement à leurs hommes.

Une douzaine de petits groupes se forment autour des « démonstrateurs ». Les sous-officiers formés à Posen-Treskau connaissent le maniement de toutes les armes et expliquent qu'un char, lent et aveugle, se trouve désarmé devant un fantassin résolu.

— Plus vous le tirez de près et plus vous avez des chances de le descendre... et de ramasser une Croix de fer. Attendez le dernier moment et prenez le temps de viser. Et évitez de vous mettre devant un mur...

Certains grenadiers ont été brûlés vif par le retour de flammes. Tirer au Panzerfaust demande un jugement rapide, des nerfs solides et un courage tranquille.

— N'oubliez pas que cette arme ne sert qu'une fois. Alors que le premier coup soit le bon.

Soudain, un vacarme affreux interrompt la démonstration. Hurlements et sifflements. L'enfer se déchaîne à quelques mètres.

Le bruit est tel que les tympans semblent éclater. Les Français se plaquent au sol, épouvantés. En vrais Gaulois, ils ne craignaient qu'une chose. Mais elle vient d'arriver : le ciel leur tombe sur la tête !

Le bruit s'enfle. La terre tremble. D'un seul coup, ils découvrent la terreur qui paralyse et fait hurler. Mais au bout de quelques secondes, l'Untersturmführer Lambert se relève. Il se met à rire et à crier, tout ensemble :

— Ce n'est rien ! Nous sommes à côté d'une batterie de Nebelwerfer ! Allez, debout les morts !

Les hommes de la 3e Compagnie se relèvent, un peu penauds. Ils n'avaient jamais entendu les terribles lance-fusées allemands, copies perfectionnées des « Orgues de Staline ». Ils viennent de confondre coups de départ et coups d'arrivée. Pour beaucoup, ce sera la plus forte émotion de la campagne de Galicie... Le vacarme affreux continue mais seules les oreilles en souffrent. Déjà, ils se réjouissent :

— Qu'est-ce qu'ils doivent prendre en face !

Les artilleurs ouvrent la voie aux fantassins. Maintenant il faut avancer à la rencontre de l'ennemi. Dans le milieu de l'après-midi du 9 août, commence la progression de la 3e Compagnie. Le terrain est très accidenté. Parfois découvert, parfois boisé. Soudain, devant les Français, sur deux kilomètres environ, un terrain nu et plat.

L'Obersturmführer Fernet consulte sa carte et sa boussole.

— Pas moyen de l'éviter sans prendre un retard considérable. Il faut y aller.

— C'est un vrai billard, constate Hennecourt.

— Allons-y « comme à la manœuvre ».

L'officier donne ses ordres. La compagnie se déploie. Chaque soldat se trouve à quinze ou même vingt mètres de son cama-

rade, prêt à bondir sur l'ordre de son chef. Ils sont deux cents qui vont recevoir le baptême du feu.

Il suffit de l'apparition d'un seul homme pour que les Russes déclenchent leurs canons et leurs mortiers. Dès que les premiers Français bondissent sur le « billard », la meute hurlante se déchaîne. Les artilleurs soviétiques ont déjà réglé leur tir sur ce passage obligé et les premières torpilles tombent, soulevant des gerbes de terre et d'acier.

Les canons antichars russes entrent à leur tour en action. L'explosion rageuse de chaque obus est à peine précédée d'un sifflement rapide. A chaque arrivée, une épaisse poussière se dégage du sol. Les éclats jaillissent de tous côtés, lamelles déchiquetées, aux angles aigus et coupants comme des rasoirs.

La 3ᵉ Compagnie avance. Impeccablement. Comme à l'exercice. Les hommes mettent un point d'honneur à ne pas plus s'émouvoir qu'à Neweklau. C'est à qui crânera davantage.

Pour essayer de dérouter les observateurs ennemis, Fernet fait accomplir à son unité de grands zigzags. Les SS français progressent par bonds, attentifs au geste qui les lance à terre ou les jette en avant. Les sous-officiers crient leurs ordres, comme dans les premiers jours de l'instruction :

— *Hinlegen ! ... Auf !*

Les gestes tant de fois répétés se déclenchent automatiquement. Avec leur seul paquetage de combat, les hommes accomplissent des bonds prodigieux avant de s'écraser au sol, quelques dizaines de mètres plus loin.

L'Oberjunker Laschett profite d'un instant où il se trouve plaqué au sol pour essuyer ses grosses lunettes cerclées de fer. Il regarde les hommes de sa section qui le suivent. Juste derrière lui, Milsec, son ordonnance, un petit Breton, mousse à quatorze ans et SS Freiwillige à dix-sept, vient de réussir un bond prodigieux.

— C'est pas possible, tu sautes comme un lapin !

Il y a bien des lapins dans sa section, mais ils sont dans

les gamelles, à moitié cuits. Juste avant le départ pour la zone de feu, quelques débrouillards ont réussi à braconner et se confectionnaient tranquillement un civet quand est arrivé l'ordre de marche.

Jamais sa mitrailleuse n'a semblé si légère à Costabrava. Le Niçois semble parti pour battre un record du quinze cents mètres. Il est couvert de terre et de boue. La jugulaire du casque lui scie la gorge. Il est trempé de sueur et tremble d'énervement, de joie et de peur tout ensemble. Il a enfin trouvé ce qu'il cherchait depuis la NSKK : le front.

Les obus et les torpilles continuent à pleuvoir. La 3ᵉ Compagnie avance toujours. Enfin voici un couvert. Le tir devient de plus en plus imprécis. Les unités se rassemblent. On fait les comptes :

— Quelles sont les pertes dans chaque section ? demande Fernet d'une voix sèche.

Pour la première fois, il va compter les hommes qui lui manquent. Les résultats arrivent, très vite :

— Deux blessés légers, annonce Lambert.

— Pour toute la compagnie ?

— Pas un de plus.

L'ancien officier de la Coloniale dit seulement :

— Bon début. En avant !

Milsec lance à Costabrava :

— On en a bavé depuis Sennheim, mais ça paye !

Le commandant de la 3ᵉ Compagnie sait que ce premier contact avec l'ennemi n'est qu'un début et que le plus dur reste à faire. Sitôt les deux blessés pansés, la progression reprend.

Ils prennent rapidement contact avec une compagnie SS, qui occupe l'extrême-gauche du front tenu par la division *Horst Wessel.*

L'unité est commandée par un jeune Untersturmführer qui accueille son camarade français avec des yeux rougis par le manque de sommeil.

— Tämpfer.

— Fernet.

— Combien avez-vous d'hommes ?

— Près de deux cents.

— C'est ce que nous étions nous aussi. Maintenant, nous ne sommes plus qu'une vingtaine.

L'Untersturmführer Tämpfer a un visage de gamin précocement vieilli. Il est le dernier officier survivant d'une compagnie qui a terriblement souffert :

— Nous venons encore de repousser un assaut. Les Russes sont de plus en plus coriaces.

L'Allemand a expédié une patrouille pour « tâter » le terrain en face de ses positions. Il faut absolument savoir où se trouvent les camarades et les adversaires. L'Obersturmführer Fernet décide d'attendre le retour de cette patrouille pour se mettre en place.

Les Français restent plus d'une heure dissimulés sous les couverts. Enfin, les patrouilleurs reviennent. Leur chef ne fait qu'un bref commentaire :

— *Nichts gefunden* (rien trouvé) !

Fernet décide alors de continuer vers la gauche la ligne de Tämpfer. Il dit à son adjoint Lambert :

— Puisqu'on ne peut pas s'appuyer sur des voisins, utilisons au moins le terrain.

Les hommes de la 3e Compagnie reprennent la progression et s'établissent rapidement pour « boucler » une petite vallée.

En face d'eux, se trouve un village : quelques chaumières autour d'une église. Ce hameau inquiète un peu le commandant de compagnie qui décide :

— La 1re Section va lancer des patrouilles pour reconnaître

le terrain. Les autres sections se mettent en position défensive et s'enterrent.

Déjà, l'Untersturmführer Lambert se dirige avec ses hommes vers le village suspect.

Les volontaires abandonnent le fusil pour la pelle-bêche et profitent du relief accidenté. Les Russes sont aux aguets et il faut creuser des trous sans se faire repérer. Heureusement le terrain — terre noire et rochers — permet d'aménager abris individuels et nids de mitrailleuses.

Par moments, une torpille s'abat sur la position que viennent d'occuper les hommes de la 3e Compagnie. Tout un bataillon de mortiers de 120 mm doit se trouver en face.

Maintenant, sur le flanc gauche de la division *Horst Wessel,* ils sont dix fois plus de Français que d'Allemands. Fernet fait le tour de ses sections. Les hommes se sont bien installés. Là aussi, la sueur va épargner le sang. Les grenadiers de l'Oberjunker Laschett et de l'Unterscharführer Delsort sont enterrés et camouflés. Le commandant de compagnie vérifie les plans de feux de l'Oberscharführer Louvreur, qui commande la section de mitrailleuses et de mortiers. Le sous-officier le rassure :

— Si les Russes arrivent, ils vont en prendre plein la gueule...

Les Rouges ne sont pas loin. Les patrouilleurs de l'Untersturmführer Lambert reviennent du hameau, très excités.

— Alors, demande Fernet, vous avez trouvé nos voisins allemands ?

— On a bien trouvé des voisins : nous sommes tombés sur une patrouille russe. Ça grouille de partout dans le secteur.

La situation apparaît, selon le terme militaire, « confuse ». C'est-à-dire que personne ne sait trop où se trouvent amis et ennemis. Les Rouges continuent de s'infiltrer dans la brèche et amènent sans cesse des renforts. Mortiers et canons sont de plus en plus nombreux à soutenir leurs éclaireurs.

Fernet et Lambert se concertent. Le commandant de compagnie décide :

— L'essentiel, c'est de boucler la vallée et de s'accrocher au terrain.

— Il doit quand même y avoir des amis quelque part sur notre gauche. Il faut continuer à envoyer des patrouilles. Je m'en chargerai.

La nuit commence à tomber. Fernet trace des itinéraires pour ses patrouilles. Cette idée d'aligner le front le hante. Sa compagnie a reçu le baptême du feu et s'est fort bien comportée. Il confie à Lambert :

— Voici une bonne journée qui se termine. Et la nuit est à nous.

— Vous pensez que nous arriverons à établir une liaison ?

— On va toujours essayer.

Laschett intervient. Le jeune aspirant, avec ses lunettes et sa figure carrée garde un air très « Siences Po » qui surprend un peu ses camarades. Mais il a toujours le mot et le geste qu'il faut. Il commente calmement la situation :

— En tout cas, les Russes auront du mal à nous déloger d'ici.

Dans la nuit, un ordre de relève vient interrompre tous les préparatifs de la 3ᵉ Compagnie pour essayer coûte que coûte d'aligner le front :

« Préparez-vous à quitter votre position », déclare le premier message qui parvient par le téléphone de campagne, relié au poste de commandement du régiment 40.

Mais un second message ne tarde pas à annuler le premier :

« Restez sur votre position jusqu'à nouvel ordre. »

— On retrouve le vieux principe de toutes les armées du monde, ironise Lambert : ne pas exécuter un ordre avant d'avoir reçu le contre-ordre. Au Maroc...

Mais il n'a pas à côté de lui son camarade Chabert pour

évoquer les souvenirs du Rif et des spahis. Alors, il s'endort dans son trou en rêvant de chevauchées.

Il n'est pas mécontent d'avoir fait partie des privilégiés qui ont reçu les premiers le baptême du feu.

Dès l'aube, Lambert va envoyer de nouveau des patrouilles vers le village suspect. Le Sturmmann Delattre commande un groupe de combat. Il avance avec précaution, le pistolet-mitrailleur braqué, prêt à faire feu sur la moindre ombre suspecte. Partisans polonais et patrouilleurs russes rôdent aussi dans le secteur.

Parfois, Delattre se retourne pour surveiller le petit Jobard qui progresse silencieusement derrière lui, avec un air appliqué.

A Neweklau, Jobard prétendait faire la mauvaise tête. Excédé, son commandant de compagnie avait fini par l'envoyer dans la section de discipline du terrible Oberscharführer Loistron. Au bout d'une semaine, Jobard avait réussi à faire passer un message au Spiess Dalmar : « Tirez-moi de cet enfer et je deviendrai le meilleur soldat de la compagnie ».

L'Obersturmführer Fernet s'était laissé d'autant plus facilement convaincre que le petit Jobard n'avait rien d'un saboteur ni d'une crapule. Il lui dit seulement :

— Je te prends au mot. Tu vas aller dans la section de l'Untersturmführer Lambert et je ne veux plus jamais entendre parler de toi... sauf si tu es proposé pour la Croix de fer.

Jobard et les hommes du groupe Delattre progressent de maison en maison. Ils avancent comme à la manœuvre, en se couvrant les uns les autres, attentifs au moindre bruit suspect. Rien de plus oppressant que le silence, en cette aube brumeuse et sale.

Soudain, des coups de feu retentissent. Le Sturmmann Delattre s'écroule, tué net. C'est le premier mort au combat du bataillon.

Jobard a repéré les tireurs :

— Les salopards ! Là ! Dans le clocher !

Les SS français s'abritent dans l'angle des murs de torchis et se cachent derrière les haies des jardinets. Le duel commence. Les Rouges économisent les munitions et tirent le moins possible. Parfois, une balle isolée fait voler un nuage de poussière, à quelques centimètres d'un des Français.

Au milieu du chemin caillouteux, le Sturmmann Delattre git dans une large flaque de sang. Ses camarades sont fous de rage et veulent au moins ramener son corps dans les lignes de la compagnie.

Les tireurs soviétiques sont enfin réduits au silence. La patrouille revient. L'Untersturmführer Lambert va enterrer lui-même son chef de groupe. Il ne veut laisser ce soin à nul autre.

Mais le soleil réapparaît. Il fait grand jour maintenant. Il faut encore envoyer des patrouilles dans ce maudit village. Lambert désigne des hommes. Le petit Jobard s'approche :

— Je suis volontaire pour les guider.

Joyeusement, il part vers le hameau, avec quelques patrouilleurs. Il sera tué le lendemain par un éclat d'obus.

19.

Tandis que la 3e Compagnie, directement rattachée au régiment 40 de la division *Horst Wessel,* recevait le baptême du feu dans l'après-midi du 9 août 1944, cette journée n'avait été, pour la 1re et la 2e Compagnie, qu'une suite de marches et d'alertes, à la recherche d'un ennemi encore invisible.

La 1re Compagnie, de l'Obersturmführer de Tissot, s'est mise en route à deux heures du matin, avec, en renfort, la section commandée par l'Oberjunker Chabert. Ils sont près de deux cent cinquante à prendre la piste, colonne par un. Derrière eux, suit la 2e Compagnie de l'Untersturmführer Gaulmier.

Par instants, un coup de canon déchire le silence de la nuit. Des fusées montent dans le ciel clair de cet été torride.

Les volontaires vont marcher jusqu'à l'aube. De temps en temps, une voiture de liaison ou un camion de ravitaillement les dépassent. Puis voici la petite Kubelwagen du Commandeur. Le Hauptsturmführer Bance voit enfin arriver le moment attendu depuis si longtemps : il va conduire au feu le premier bataillon de la Sturmbrigade. Il réunit les deux commandants de compagnie et leur donne ses instructions :

— De Tissot, vous marchez en tête. Gaulmier vous suit. Chabert assure la liaison entre les deux compagnies. Ne perdez pas le contact.

— Formation ?

— Plus question de colonne par un. L'ennemi n'est pas loin. Dispersez-vous. Quittez la piste. Gardez l'axe de marche à travers champs.

Les SS français franchissent le talus et s'engagent en pleine campagne, dans un terrain très vallonné, parsemé de bois. Les ténèbres se dissipent, mais ils cheminent dans une brume matinale qui bouche tout l'horizon. Le paysage, propice aux embuscades, devient de plus en plus inquiétant. Maintenant, on ne voit plus ni paysans ni bétail. Rien que ce vide qui annonce l'approche du front.

De temps à autre, une ferme déserte avec la grande perche du puits. Des écharpes de brumes s'accrochent aux buissons, comme de la laine de mouton.

Les hommes marchent en quinconce, à cinq mètres les uns des autres. Noël de Tissot avance en tête, juste derrière quelques éclaireurs. La progression, à travers d'immenses champs de pommes de terre, devient vite pénible. Les feuilles et les tiges recouvrent le sol ; les hommes trébuchent en jurant.

Parfois, un hameau de trois ou quatre maisons. De Tissot fait signe à un de ses chefs de section :

— Envoyez un groupe de combat en reconnaissance.

Chacun vit dans la hantise des partisans.

Un groupe d'hommes apparaît sur une crête. Déjà, les éclaireurs épaulent leurs fusils.

— Ne tirez pas ! hurle de Tissot. Ce sont des paysans.

Des villageois fuient le champ de bataille. Ils sont vêtus de loques et coiffés d'informes chapeaux noirs et pointus. Ils poussent devant eux des vaches, des chevaux, des moutons...

Ils expliquent à force gestes :

— Les partisans prennent tout le bétail...

— Mais où sont-ils ces partisans ?

Les paysans montrent les forêts d'un large geste de la main :

— Partout !

Les deux compagnies avancent, franchissant des collines

escarpées ou dégringolant dans de profondes vallées. Le soleil a fini par dissiper la brume. Il fait une chaleur à tomber.

La marche à travers champs est bien plus épuisante que sur les pistes. Les hommes commencent à regretter les cailloux et la poussière. Une fois encore, les bidons sont vides et la soif tenaille.

Aux environs de midi, de Tissot lève le bras pour arrêter ses éclaireurs. Il sort sa boussole, déplie sa carte et fait le point. Il semble un peu égaré, mais ravi de cette dangereuse partie de campagne.

Il appelle son adjoint l'Untersturmführer Pinsard-Berthaz :

— Je pense qu'on est ici. Nous allons bientôt rencontrer un ravin, puis un colline avec un village. Alors nous serons arrivés.

Le chef de section semble moins sûr de la route, mais conclut :

— On verra bien. En attendant, gare aux « partoches ».

Maintenant, il faut descendre dans un ravin aux parois abruptes. Les éclaireurs fouillent dans les broussailles et les rochers. Voilà un coin rêvé pour une embuscade.

Un ruisseau serpente dans le fond du ravin. Il faut sauter de pierre en pierre. Bien entendu, un homme se flanque à l'eau avec tout son matériel. Des rires fusent.

— Silence ! gronde l'Oberjunker Chabert, furieux que le maladroit fasse partie de sa section.

Au sortir du ravin, voici de nouveau la plaine. Monotone. Puis la colline. Le village. Quelques chaumières autour d'une chapelle.

— C'est bien là ! triomphe de Tissot.

Pinsard-Berthaz n'en semble pas aussi certain :

— Vous savez, tous les villages se ressemblent dans ce drôle de pays.

Les deux compagnies marchent sans arrêt depuis douze heures. Les hommes sont fatigués. Gaulmier à la tête de sa 2e Compa-

gnie, arrive à son tour au village, soufflant comme un phoque.

— Je suis vanné.

Mais il faut encore lancer des patrouilles. Un message radio du bataillon signale que certains villages sont occupés par les partisans. Les ordres du Commandeur arrivent :

— Multipliez les reconnaissances. Toute la région semble « pourrie ».

De Tissot appelle Chabert.

— Je parie que tu n'es pas fatigué.

— C'est-à-dire...

— Mais non. Alors tu prends un groupe et tu vas visiter ce village à quelques kilomètres d'ici. Tu y trouveras peut-être de jolies filles...

Chabert récupère une quinzaine d'hommes et prend la route. Au bout de dix minutes, il tombe sur un paysan polonais. L'homme regarde avec un air ébahi les écussons tricolores. L'aspirant commence à l'interroger en allemand, mais l'autre le coupe :

— Ne vous fatiguez pas. J'ai vécu en France après l'autre guerre. Venez jusqu'à ma ferme.

— Pas le temps. Où sont les partisans ?

La même réponse tombe :

— Partout...

La patrouille poursuit sa route jusqu'au village suspect.

Les hommes bondissent vers les premières maisons, en formation de combat. Mais ils découvrent, sur la place, une roulante de la Wehrmacht. Quelques soldats font placidement la queue pour toucher la soupe.

Chabert s'avance, étonné. Un adjudant allemand explique :

— Les partisans étaient là hier. Nous sommes là aujourd'hui. C'est la guerre.

— Mais où sont-ils.

— Les partisans ? Ils sont pendus. Enfin ceux que nous avons pris.

Et le sous-officier ajoute une nouvelle fois :

— C'est la guerre.

Les Français tendent leur quart et reçoivent une louche de café. Puis ils prennent le chemin du retour, l'arme à la bretelle, en grignotant des pommes vertes. Ils s'arrêtent à la ferme du Polonais qui parle français mais ont hâte de reprendre la route.

Le canon tonne de plus en plus fort. Les obus se rapprochent. Le village qu'ils ont quitté tout à l'heure a été touché. Une ou deux chaumières flambent déjà. De lourds panaches de fumée se tordent vers le ciel. Des flammes crépitent. Les civils fuient. Une vieille pousse devant elle quelques poulets. Une demi-douzaine n'échappent à l'incendie que pour se retrouver dans la musette des Français. C'est la guerre.

Tout le bétail fuit sur la route. Vaches et moutons. Voici même un cheval échappé. Chabert l'attrape par la crinière et l'enfourche. L'animal cherche à le vider. Mais l'ancien spahi a passé dans sa bouche la corde qui sert de licol et tient bon.

Après quelques figures de rodéo, il pique au grand galop à travers la campagne. Parfois il parvient à stopper sa monture et observe le paysage à la jumelle. Le front semble tout proche. Des batteries allemandes pilonnent les lignes russes. Les Soviétiques répondent coup pour coup. Parfois des crépitements de mitrailleuses situent les lignes, toutes proches désormais.

La patrouille finit par rejoindre les deux compagnies de grenadiers. Le Commandeur vient d'arriver. Les téléphonistes posent des lignes de campagne, les pionniers tendent des barbelés, les mitrailleurs creusent des positions pour leurs pièces. Bance semble d'humeur de plus en plus joyeuse. Il annonce à ses officiers :

— Il ne manque encore que la section de PAK. J'espère que Kreutzer ne va pas tarder.

— Quand serons-nous engagés ? demande Gaulmier.

— Demain, sans doute.

— Ça s'arrose, déclare de Tissot qui sort de sa poche une bouteille de vodka.

Le commandant de la 1re Compagnie ajoute aussitôt :

— Croyez que je regrette de n'avoir pas de champagne.

L'alcool a un affreux goût de pommes de terre, mais ce soir on boit en l'honneur de l'arrivée au front du premier bataillon de SS français.

Avec ses trois canons de 75, l'Oberjunker Kreutzer arrive à « coller » aux compagnies de combat. Rien n'arrête ses chenillettes, ni les fondrières, ni les cours d'eau. Pendant cette journée du 9 août, il va franchir tous les obstacles. Les servants arrivent toujours à sortir les pièces des plus mauvais passages.

Mais les machines s'épuisent avant les hommes. En traversant un gros cours d'eau, un des attelages tombe en panne. Voici le canon et son tracteur immobilisés au milieu du courant. L'eau bouillonne, tandis que les servants s'affairent autour de l'engin. Le soir tombe. Soudain des coups de feu déchirent la nuit.

— Les partisans !

Kreutzer bondit vers son véhicule immobilisé :

— Il n'y a pas de casse ?

— Seulement un pare-brise, Oberjunker.

L'aspirant a repéré le village d'où sont partis les coups de feu. Il saute sur un autre tracteur et dit au chauffeur :

— Tu me conduis dans le patelin. J'ai deux mots à leur dire.

Les hommes de la section de PAK cernent le village. Kreutzer fait rassembler tous les hommes dans une grange. Les paysans galiciens n'en mènent pas large. L'Oberjunker a un gabarit qui les impressionne et le visage d'un homme qui ne plaisante pas. Il marche de long en large devant la grange, en attendant un interprète. Il a fait dételer un canon et le place à quelques

mètres des paysans. A son signal, les servants ouvrent la culasse et enfournent un obus. Kreutzer semble aussi impitoyable que résolu :

— S'il y a encore un seul coup de feu, je fais tirer dans le tas.

Un des paysans intervient et se lance dans un grand discours en patois galicien.

— Qu'est-ce qu'il veut ? demande Kreutzer.

— C'est le bourgmestre. Il dit qu'il a quelque chose pour vous chez lui.

Le jeune aspirant imagine déjà que le maire va lui livrer un dépôt d'armes. Mais non, c'est juste un panier de pêches que le notable tient à offrir pour calmer les soldats. Les servants des canons PAK, qui n'ont rien mangé depuis le matin sont ravis de cette aubaine.

Un homme arrive en courant :

— Oberjunker, le tracteur peut repartir.

— Très bien. On s'en va.

L'aspirant va libérer les hommes prisonniers dans la grange. Ils voient avec soulagement les SS français décharger le canon et l'accrocher à sa remorque. Kreutzer trouve que les villageois ont vraiment de sales gueules, mais il n'a pas de temps à perdre pour les interroger. D'ailleurs, ce n'est pas son travail. Il lui faut rejoindre au plus vite le bataillon. On peut avoir à tout instant besoin de la PAK.

Les trois chenillettes foncent dans les ténèbres.

— Plus vite !

Kreutzer pousse les chauffeurs. Les tracteurs avancent rapidement, soulevant des nuages de poussière et de boue. La nuit s'épaissit.

Un hurlement horrible. Le convoi s'arrête. Kreutzer saute à terre.

Il court vers son adjoint, le Sturmmann Barate :

— Qu'est-ce qui se passe, encore ?

— C'est Courcol, Oberjunker.

— Qu'est-ce qui lui arrive ?

— Il est mort.

Le chef de la section de PAK lance un juron et bondit vers le véhicule où le jeune Freiwillige gît dans une mare rouge, la gorge tranchée, d'une oreille à l'autre. Il est à moitié décapité, la bouche pleine de sang, ouverte dans son dernier cri.

Ses camarades tendent une toile de tente sur le corps, tandis que le chef de pièce raconte :

— Il était debout sur le tracteur. Il n'a même pas vu le fil de fer tendu en travers de la route. Il a hurlé et puis il s'est écroulé. Il est mort tout de suite.

Il n'est pas difficile de deviner qui a tendu ce fil de fer.

— Les partisans !

Barate risque :

— Ce sont peut-être les salauds du village. Dommage de ne pas avoir tiré dans le tas.

— Peut-être, dit Kreutzer.

Le convoi repart.

La section de PAK arrive en pleine nuit au poste de commandement du bataillon. Le Hauptsturmführer Bance attend les trois canons avec impatience. Il apostrophe Kreutzer d'un air rogue :

— Qu'est-ce qui vous arrive ?

— Les partisans !

Le jeune aspirant raconte la mort de Courcol. Le Commandeur découvre un genre de guerre auquel il ne s'attendait pas. Il sait maintenant que le front est partout. Il dit seulement à Kreutzer :

— Sale histoire... Allez vous mettre à la disposition de votre commandant de compagnie.

Kreutzer rejoint l'Obersturmführer Pleybour, qui a la responsabilité des maigres appuis de feu du bataillon. L'ancien centralien n'est pas de bonne humeur :

— Il faut s'installer dans un terrain impossible. Et les Russes vont attaquer d'une heure à l'autre.

Kreutzer dissimule ses trois pièces sous des couverts. Puis il va allonger sa grande carcasse sur une pierre plate, devant une chaumière. Le canon roule, tout proche. Le jeune Oberjunker n'arrive pas à dormir et reste à l'écoute de tous les bruits de la forêt.

20.

Dès l'aube, les compagnies de Tissot et Gaulmier reprennent la progression. Les hommes avancent, en colonne par un, dans un fossé, le long d'un chemin de terre. Il fait un temps radieux et le soleil brille déjà, haut dans le ciel.

En ce matin du 10 août 1944, le potentiel de combat du bataillon français reste intact. L'enthousiasme le dispute à la curiosité. Seuls, ceux de la compagnie Fernet ont eu l'occasion d'entendre les éclats siffler de très près. Les autres savent que leur tour viendra aujourd'hui.

De chaque côté de la piste, s'étendent des clos de pommiers et des champs de patates. Les paysans ont disparu. Seuls quelques chiens errants aboient au passage des soldats. Dans les hameaux, les flammes crépitent.

Les habitants se cachent dans les haies, avec des visages fermés et crasseux. Ils regardent passer les SS sans sympathie et sans animosité. L'approche de la bataille renforce leur fatalisme. Ils savent que dans quelques heures ou quelques jours ils vont changer de maîtres. Les Galiciens doivent se résigner à demeurer esclaves. Allemands, Polonais ou Ukrainiens, ce sont tous pour eux des étrangers qui brûlent les villages, troussent les filles et pillent les récoltes. Alors ils courbent le dos sous l'orage d'acier et de feu qui s'approche.

Leurs maisons flambent et leurs bêtes crèvent. C'est la guerre. Mais ils auront au moins, jusqu'ici, sauvé leur peau.

Le soleil déchire tout le paysage. On étouffe même dans les sous-bois où bourdonnent des moustiques. Les artilleurs russes utilisent des obus à balles et, après chaque explosion, les Français entendent siffler les schrapnels.

Avions allemands et avions soviétiques tournent dans le ciel sans un seul nuage. Parfois, un appareil à étoile rouge pique sur la colonne de fantassins qui chemine de plus en plus lentement. Des rafales de mitrailleuses déchirent l'air. Les hommes se jettent au sol et se dissimulent dans les fossés et sous les arbres. Personne n'est touché.

Les éclaireurs viennent d'aborder un village. Noël de Tissot consulte sa carte et essaie de se repérer :

— Ce doit être Wollika.

Un ruisseau longe le hameau et le sépare d'un petit bois de pins et de bouleaux. Quelques maisons de torchis, une vieille église, une unique rue qui serpente entre les jardinets. Mais la guerre fait irruption dans ce paysage paisible. Un camion flambe dans la cour d'une ferme, des soldats allemands poussent une voiture en panne et un tracteur patine dans la boue pour tirer un canon. Des paysans s'enfuient.

Une femme, soudain, s'arrête, se retourne et regarde brûler sa grange. Sous le fichu rouge, son visage se creuse de rides profondes.

Les SS français contournent le village, pilonné maintenant par les mortiers russes. Les hommes regardent les torpilles qui passent juste au-dessus de leurs têtes et vont s'écraser à quelques dizaines de mètres, faisant voler en éclats les murs et les toits. Un moulin s'effondre au milieu d'une gerbe d'étincelles. Avec la sécheresse, les isbas deviennent vite des torches. Partout les incendies crépitent. Flammes rouges et fumées noires obscurcissent le ciel.

Il fait une chaleur infernale. Les hommes progressent le long

d'un brasier. Les torpilles continuent à siffler. Les chefs rassurent leurs hommes :

— Ce n'est pas pour nous.

Voici maintenant des soldats allemands de la Wehrmacht qui surgissent des bois et vont au-devant des SS français.

— Ils ont hâte d'être relevés, constate Noël de Tissot.

— Ils pourraient quand même nous attendre, s'inquiète Pinsard-Berthaz, l'officier de la 1re Compagnie qui possède l'expérience la plus grande de la guerre.

La relève a provoqué l'intervention des artilleurs soviétiques. Torpilles et obus continuent de tomber. Wollika n'est plus que carcasses noircies et gravats fumants. Les projectiles se rapprochent. Les SS français doivent se plaquer au sol pour éviter les éclats qui sifflent de plus en plus. Les éclaireurs se sont arrêtés sur un sentier, en lisière de ce bois d'où les soldats allemands débouchent de plus en plus nombreux. Ils semblent harassés. Couverts de sueur et de poussière, ils n'ont plus les allures de vainqueurs tant exaltés par les magazines et les actualités. Des blessés légers ont enveloppé leurs plaies de pansements sales.

Ceux qui s'en vont découvrent avec étonnement les écussons tricolores de ceux qui arrivent. Quelques-uns lancent au passage :

— *Ach ! Parisss...*

Mais les nouveaux venus se soucient peu d'évoquer des souvenirs. On échange rapidement quelques cigarettes et chacun s'en retourne vers son destin.

Les SS français gagnent les couverts. Le terrain devient de plus en plus accidenté et la forêt s'épaissit. Les deux compagnies progressent maintenant dans le bois de Dundoukami. Un mot d'ordre court le long de la colonne :

— Attention aux partisans !

Les hommes scrutent les arbres et les buissons. La colonne

s'étire Ils sont près de cinq cents, à au moins cinq mètres les uns des autres. Des ravins coupent la piste, des arbres abattus l'obstruent, des ronciers la ferment. Il faut escalader, ramper, courir. La colonne s'étire en accordéon. Haltes nombreuses et départs brusqués.

Les chefs de groupe s'efforcent de ne pas perdre la liaison. Midi approche. Le soleil joue à travers les feuilles. La lumière dessine de nouveaux camouflages sur la toile qui recouvre les casques d'acier. Le cuivre-ersatz des bandes de mitrailleuse, que les pourvoyeurs portent en sautoir autour du cou, étincelle au moindre rayon lumineux.

Quand arrive une clairière, il faut franchir le découvert au pas de course. Les gradés multiplient les conseils :

— Attention... Vous êtes en vue de l'ennemi.

Les hommes bondissent, le dos rond, l'arme au poing, le paquetage brinquebalant à leur ceinturon. Essoufflés, ils se jettent enfin sous les couverts, avec un sourire.

Le feu des mortiers russes redouble de violence. Les SS français changent de visage. La peur rôde. Les uns deviennent gouailleurs et les autres silencieux. Mais tous se jouent une petite comédie pour masquer l'angoisse qui commence à leur nouer les tripes.

La sueur ruisselle. Les mitrailleurs et les radios peinent plus que les autres. Les bretelles de cuir scient les épaules. Les vestes se collent à la peau.

Dans l'ombre des casques, les yeux sont réduits à une mince fente et brillent étrangement. Voici enfin le moment tant attendu. Et cette marche en forêt, sous la menace des balles des partisans et sous la pluie des éclats de mortiers, ne ressemble guère à cette charge glorieuse qu'ils espéraient tous.

Ce n'est que cela, la guerre ?

Pinsard-Berthaz, qui marche avec sa section en tête de la 1re Compagnie, rouspète de plus en plus :

— La Wehrmacht a décroché trop vite.

On n'aperçoit plus un seul soldat allemand. Où se trouve donc le front ? A chaque instant, les éclaireurs s'attendent à tomber sur des patrouilles russes.

La colonne serpente en pleine broussaille. Les couverts ressemblent maintenant à un hallier à sangliers. De minces filets d'eau coulent au fond des ravins. On remplit en hâte les bidons et on repart, les pieds douloureux, la tête bourdonnante.

Les officiers consultent leur carte. Maintenant, les deux compagnies doivent se séparer. De Tissot part sur la gauche et Gaulmier sur la droite. Dans cette forêt, il n'est guère commode de repérer les positions qu'ils doivent occuper.

Cette relève, en plein jour, a déchaîné la riposte soviétique. Les munitions ne semblent pas manquer en face...

— Ecoute !

Avant de quitter Gaulmier, de Tissot repère des tirs de mitrailleuses. Les MG allemandes répondent aux Maxim soviétiques. Le vacarme vient de leur droite.

— Ce doit être chez Fernet...

En quittant Noël de Tissot, Léon Gaulmier s'avance vers la lisière de la forêt de Dundoukami. Il a chargé la section de l'Oberscharführer Charles de marcher en tête pour reconnaître le terrain, de plus en plus touffu.

Rapidement, les éclaireurs disparaissent sous les couverts. Chacun avance, un peu perdu dans cette forêt hostile. Soudain, des coups de feu retentissent. Les hommes se jettent à terre. Comment s'y retrouver ? Où sont les ennemis ? Les amis ? Un cri retentit :

— Charles se fait accrocher !

Réguliers ou partisans ? Les Rouges semblent tout proches. Les coups de feu claquent de partout. La 2e Compagnie est-elle encerclée avant même d'avoir vu un seul adversaire ?

Moment d'incertitude et d'angoisse. Les hommes regardent

les buissons et les arbres. La mort peut brusquement surgir de partout. La forêt est secouée d'explosions.

L'Untersturmführer Bartolomet et l'Oberjunker Peyron vont rejoindre leur commandant de compagnie. Des coups de feu isolés continuent à retentir.

Les trois officiers confèrent rapidement. Bartolomet, en vieux routier de la Grande Guerre et de la campagne du Rif, conseille la prudence. Quant à Peyron, il ne pense qu'à foncer. Droit devant lui, en tirant sur tout ce qui bouge.

Le commandant de la 2e Compagnie décide :

— J'ai reçu l'ordre d'occuper une position et je l'occuperai ! Et je n'ai pas l'habitude de rester en arrière de mes hommes.

Léon Gaulmier est un garçon courageux et il n'hésite pas à jouer les voltigeurs de pointe. Le voici parvenu à la lisière de la forêt. Devant lui, une colline.

— On devrait voir quelque chose de là-haut, décide-t-il.

— Oui, mais il faut y arriver, observe Bartolomet.

Entre eux et l'objectif, s'étend un glacis, sans un arbre et sans un repli de terrain, parfaitement visible des lignes russes.

Peyron piaffe comme un pur-sang :

— J'y vais, Untersturmführer ?

— Pas question, coupe Gaulmier. C'est moi qui y vais. Et avec Bartolomet.

Le commandant de la 2e Compagnie n'est pas mécontent de bénéficier de la présence, discrète mais efficace, de « Barto », l'officier le plus expérimenté du Bataillon. Il lance à l'aspirant :

— Vous, Peyron, vous restez là pour attendre le reste de la compagnie. Je n'ai besoin avec moi que d'un groupe de combat.

Bartolomet voudrait faire observer à son chef qu'il serait préférable de rester sur la lisière, sans se montrer. Il a vingt ans de plus que Gaulmier, le même grade dans la Waffen SS et un beau passé militaire. Mais son camarade est son commandant de compagnie. Alors, il obéit.

Les deux officiers et les éclaireurs qui les accompagnent s'engagent sur le glacis. Ils n'ont pas fait deux cents mètres que les mortiers soviétiques se déchaînent. Ce sont des pièces de 120 qui les prennent à partie. Les explosions labourent le terrain et d'énormes éclats voltigent dans l'air chaud de cet après-midi d'été. Tout de suite, c'est l'enfer. Léon Gaulmier s'écroule. Il est atteint par un éclat entre le poumon et le foie. La hanche désarticulée, il baigne dans son sang, serrant les dents pour ne pas hurler de douleur.

Il va falloir deux heures pour le ramener à l'arrière. Ses hommes tirent leur chef par les bottes. Le corps de l'officier laisse dans l'herbe une traînée sanglante. Il respire avec peine. La guerre est finie pour lui, à l'instant même où il vient de recevoir le baptême du feu.

Dès le début du bombardement, Bartolomet s'est plaqué au sol. Il n'y a pas que des artilleurs russes dans le secteur. Les fantassins grouillent aussi. Invisibles et redoutables. Un tireur d'élite a pris le vétéran dans sa lunette de visée et le canarde, dès qu'il fait un mouvement pour se couler hors du minuscule repli de terrain où il se terre.

Le nez dans l'herbe, l'officier ne peut plus faire un seul geste. Les balles se fichent tout autour de lui. Ses hommes doivent le croire perdu ou mort. Il les entend l'appeler :

— *Ustuf ! Ustuf !* Barto ! Eh ! Barto !

Il crie mais ne peut bouger. Les minutes coulent. Ce maudit tireur va-t-il enfin déménager ? Le soleil tape dur sur le glacis. Bartolomet devine autour de lui ses camarades morts ou blessés. Peu à peu, il recule, centimètre par centimètre, rampant sur le sol, soucieux de ne pas dépasser, même de quelques millimètres, l'angle mort où il se coule.

Enfin, au bout d'une heure, le voici à la lisière. Mais il ne retrouve plus personne sous les couverts. L'Oberjunker

Peyron a dû conduire plus loin les sections de cette 2e Compagnie brusquement privée de son chef et de son adjoint.

Bartolomet, tout seul, erre sur la lisière du bois de Dundoukami. Le pistolet au poing, il s'attend à tomber d'un instant à l'autre sur un patrouilleur russe ou sur un partisan. Mais il semble ne plus y avoir personne. La Galicie est vide. Le soleil joue toujours à travers les feuillages.

Au hasard de sa marche sur les sentiers, l'officier rencontre des paquetages et des cartouchières. Du matériel allemand. Qui a pu les laisser là ? La compagnie Gaulmier ou la compagnie de Tissot ? Les arbres sont hachés par la mitraille, Bartolomet aperçoit des pansements individuels souillés de sang. Mais plus personne.

Pendant trois heures, l'adjoint de Gaulmier erre dans les bois. Maintenant le jour tombe, le soleil s'obscurcit, il tombe une petite pluie fine. La nuit va venir.

— *Wer da ?*

Une voix cloue l'officier au sol. C'est un Allemand, qui se tient au détour d'un sentier. Immobile comme une sentinelle à la porte d'une caserne. Il lance les appels réglementaires. Il s'agit de lui répondre vite avant de recevoir une balle :

— *Untersturmführer Bartolomet ! SS Sturmbrigade Frankreich !*

— Ah ! *Franzose...* Venir ici.

L'Allemand a vu passer des éléments du bataillon. Il connaît leurs nouvelles positions et guide Bartolomet.

Une demi-heure plus tard, l'officier retrouve sa compagnie. L'Oberjunker Peyron le regarde comme un fantôme :

— Barto, on vous croyait mort !

— Il faut croire que non. Tu sais, comme bombardement, j'ai connu pire pendant l'autre guerre.

Bartolomet reprend le commandement de la 2e Compagnie. Il

manque pas mal de monde. Plusieurs grenadiers ont été touchés en même temps que Gaulmier. Certains ont disparu. D'autres sont évacués.

Pire, il manque une section entière, l'unité lourde de l'Oberscharführer Lefevre avec ses mitrailleuses et ses mortiers.

L'adjudant s'est égaré lors de la pagaille qui a suivi le bombardement et la blessure du commandant de compagnie. Lui aussi a erré longtemps dans le bois de Dundoukami.

Il faudra trois jours pour retrouver les hommes de l'Oberscharführer Lefevre qui se sont joints à une unité allemande de rencontre. Sans se poser de questions, ils se battront sur place, là où ils peuvent être utiles. Leurs mitrailleuses et leurs mortiers seront les bienvenus et pourront stopper plusieurs attaques russes. Leur chef finira par rejoindre sa compagnie, ... avec une Croix de fer toute neuve.

Pour l'instant, en cette fin de journée du 10 août, la 2e Compagnie se compte. Il lui manque près du tiers de son effectif. Le Commandeur arrive :

— J'ai vu Gaulmier avant son évacuation. Il est salement touché. Enfin, il va peut-être s'en tirer. Bartolomet, vous gardez le commandement.

Le Hauptsturmführer Bance semble soucieux. Le nouveau commandant de la 2e Compagnie lui demande :

— Quelles sont les nouvelles des autres compagnies ?

— Fernet doit toujours tenir sur sa position. Il reste sous les ordres du régiment 40. La journée a été dure, mais il n'a pas reculé d'un mètre. Par contre, de Tissot me donne du souci. Il y a beaucoup de casse chez lui.

La 1re Compagnie est celle qui a le plus souffert au cours de son baptême du feu. Les trois quarts de ses cadres sont déjà hors de combat.

21.

En quittant Léon Gaulmier au début de l'après-midi du 10 août 1944, Noël de Tissot poursuit sa route par un fond de ravin. Ses hommes pataugent dans le lit d'un ruisseau, bien protégés. Le combat se rapproche. Au-dessus d'eux, les éclats coupent les branches et font tomber une pluie de feuilles. Les balles arrachent des plaques d'écorce aux grands pins.

L'Untersturmführer Pinsard-Berthaz marche près de son chef et suit à l'oreille les péripéties du combat.

— Ce n'est plus seulement la 3e qui accroche. Ce bombardement voisin, ce doit être pour la 2e. Notre tour approche.

Noël de Tissot reste très calme.

— Nous sommes là pour ça. Alors, en avant !

Des mitraillettes crépitent tout près. Les fantassins russes et les partisans ne doivent plus être loin. Quelques centaines de mètres au plus. Personne n'a encore vu la silhouette d'un ennemi et cette guerre contre un adversaire invisible a quelque chose d'envoûtant. La 1re Compagnie avance dans un pays hanté. Une crainte diffuse succède à l'enthousiasme.

Les éclaireurs se trouvent à une cinquantaine de mètres des lisières du bois de Dundoukami. Les artilleurs russes écrasent le secteur sous un pilonnage infernal. La relève est toujours un moment délicat et celle-ci, en plein jour et en toute hâte, risque de tourner à la catastrophe. Voici les SS français engagés dans les pires conditions.

Le ravin protège des éclats. Mais il faut sortir de cet abri. Déjà, quelques volontaires bondissent vers les lisières. L'Untersturmführer de Tissot a hâte d'arriver sur ses positions et de s'établir solidement, avant l'assaut que tout annonce.

Les torpilles de mortiers et les fusées des « orgues de Staline » s'abattent par rafales. Il pleut des branches d'arbres. Les balles sifflent. Les Russes tirent à obus fusants qui explosent dès qu'ils touchent la cime des arbres. Les Français sont groupés dans le fond du ravin, allongés ou assis au bord du ruisseau. Pour l'instant, ils sont à peu près à l'abri. Certains somnolent, malgré le vacarme. Ils savent que les heures à venir seront longues et qu'un moment de repos ne doit jamais se perdre.

Les hommes sont fatigués. Les pourvoyeurs des mitrailleuses, avec leurs caissettes de fer qui leur scient les bras sont particulièrement épuisés. Ils se sont abattus sur le sol, couchés sur les cailloux, à bout de souffle et de force. L'un d'entre eux, sans enlever son casque, boit à même le ruisseau. Comme un animal. Il ne pense pas à l'inévitable dysenterie.

Noël de Tissot s'impatiente :

— Il faut y aller. On ne peut pas rester toute la journée dans ce ravin.

Lui-même part en tête, pour mettre en place sa 1re Section, celle de l'Untersturmführer Pinsard-Berthaz. Les hommes, le visage marqué par la fatigue et la peur, se hissent hors du ravin, puis, à leur tour, les grenadiers de l'Oberjunker Hag et de l'Oberscharführer Mulier s'avancent pour suivre leurs camarades de la section de tête.

Il ne reste plus maintenant à l'abri que deux sections, celles de l'Oberscharführer Kaster et celle de l'Oberjunker Chabert qui, depuis le matin, marche avec la 1re Compagnie.

L'aspirant, qui commande la Panzervernichtungstruppe, promue à l'état de petit corps-franc, a gagné les bords du ravin. Flegmatique, il a bourré sa vieille pipe du Maroc et fume à courtes bouffées, comme un soir de bivouac au temps des spahis. Deux sous-officiers se tiennent à côté de lui. Ils commentent la situation en grillant une cigarette :

— Voici les hommes de Mulier qui démarrent à leur tour, constate l'Unterscharführer Tombard, l'adjoint de Kaster à la section lourde. On va y aller juste derrière.

— Tu as vu comment le feu redouble dès que nos gars sortent des couverts, ajoute l'Unterscharführer Dupin, un des chefs de groupe de Chabert.

Il lance cette remarque comme s'il ne devait pas tout à l'heure, conduire ses hommes sous cette averse mortelle. L'Oberjunker enrage :

— La Wehrmacht a décroché trop tôt. Cette relève improvisée est une connerie. On ignore tout des lignes russes et tout de nos propres lignes.

Le débouché du ravin marque aussi la lisière du bois. Devant la 1re Compagnie, s'étend un immense champ de blé, puis une colline que surmonte une petite ferme. C'est l'objectif où Noël de Tissot veut s'installer.

Les bâtiments couverts de chaume sont là tout proches avec l'immense perche du puits. Déjà, les éclaireurs arrivent dans la ferme. L'officier s'approche. Il voit des chevaux qui semblent crever de soif et le regardent avec des yeux étonnés. Il manœuvre la perche du puits.

Ce geste fait l'effet d'un signal. Les Russes aussitôt se déchaînent. Ils sont partout. Artilleurs et fantassins prennent les Français à partie. Les balles sifflent, les explosions se succèdent.

L'infirmier de la compagnie, l'Unterscharführer Jonquière marche tout à côté de Noël de Tissot. Tout à l'heure, il doit

donner ses soins aux premiers blessés ; en attendant, il veut se battre comme ses camarades. Le jeune sous-officier prend la tête des éclaireurs. Le voici en avant de tout le monde. Pour quelques minutes, il sera le plus loin vers l'Est de tous les volontaires de la Sturmbrigade. Un Russe l'attend et vise soigneusement. La détonation se perd dans le fracas de la bataille qui commence. A moins de trente mètres, Jonquière est abattu d'un balle en pleine tête. Il s'écroule, premier tué de la 1re Compagnie.

Tout de suite, la situation devient intenable. L'Untersturmführer Pinsard-Berthaz essaye de manœuvrer et lance ses groupes pour occuper le terrain. Il hurle ses ordres aux sous-officiers :

— Jacquot à droite ! Cran à gauche ! Atama au milieu !

Les hommes progressent au milieu des explosions et des rafales de mitrailleuses. Les Russes sont à quelques dizaines de mètres. Jonquière, immobile, repose la face contre le sol. Il y a déjà d'autres morts. Un canon « ratsch-boum » vient de tuer trois grenadiers qui reposent, mutilés et sanglants, au pied d'un arbre. Les orgues de Staline pilonnent le champ de blé, la terre vole de tous côtés.

Pinsard-Berthaz essaie de se repérer. A sa gauche la section de son camarade Hag. A sa droite ? A sa droite, il n'y a rien. Il devrait y avoir la compagnie Gaulmier mais, matraquée sur la lisière du bois, elle n'a pas pu déboucher et se trouve à un demi-kilomètre trop en arrière.

Il y a bien Fernet, très loin à droite. Mais des Russes se sont infiltrés et installés entre lui et les deux autres compagnies. Il ne peut qu'appuyer, tant bien que mal, ses camarades de quelques rafales de mitrailleuses.

Pinsard-Berthaz fait le point. Même aux pires heures de 1940, il n'a pas connu un tel déluge. Avant d'avoir tiré un seul coup de feu, sa section est en l'air. Ses trois chefs de groupe se trouvent maintenant hors de combat : Atama, Cran et Jacquot viennent d'être blessés dès le début de l'engagement.

Beaucoup de ses hommes sont tués ou blessés. Enfin, Pinsard-Berthaz, qui avance à quatre pattes, arrive à trouver son adjoint, l'Unterscharführer Riot. Les deux gradés essaient de faire le point.

— Où on en est ? demande Riot.

— En pleine merde. Nos trois chefs de groupe sont au tapis.

Au même instant, une torpille explose à quelques mètres. Un éclat frappe Pinsard-Berthaz à la mâchoire. Il s'écroule, saignant comme un bœuf égorgé. Riot croit même qu'il a la carotide tranchée. Mais le chef de la 1re Section se redresse et parvient à s'entourer la tête d'un pansement. La douleur l'assaille aussitôt, insupportable ; il a l'impression que son crâne est pris dans un cercle de fer, le serrant à le faire éclater.

Pinsard-Berthaz parle avec difficulté :

— Il faut savoir ce qui arrive. Où est de Tissot ? Où sont les camarades ?

Depuis le début de l'engagement, il n'a plus vu personne. Il faut trouver les autres. Alors l'officier dit à son adjoint :

— Je vais voir ce qui se passe. Tu prends le commandement des restes de la section. Il n'y a rien d'autre à faire que de se planquer.

Pinsard-Berthaz se dresse. Encore une torpille qui explose tout à côté de lui. Il tombe à terre, se relève tout étourdi. Il pense qu'il n'a rien cette fois. Il ne ressent aucune douleur. Dans quelques secondes, il s'apercevra qu'il ne peut plus se servir de son bras ; il a le coude entièrement broyé par des éclats d'acier.

Après les sections de grenadiers de Hag et de Mulier, la section lourde de Kaster débouche à son tour du ravin. Celle de Chabert doit suivre, la dernière. L'aspirant a bourré sa pipe et l'allume tranquillement, avant de lancer ses hommes à

l'assaut. Il est accroupi derrière un fourré, au débouché du ravin. Il voit le champ de blé, la ferme avec son puits à balancier, la colline. Devant lui, les camarades des autres sections bondissent, courent, se jettent au sol. Certains ne se relèvent plus. Le terrain est labouré par les explosions.

— Situation confuse, commente froidement Chabert en tirant sur sa bouffarde.

Les arrivées d'obus se succèdent sans arrêt. Les projectiles tombent par une demi-douzaine à la fois. Les Russes ne manquent pas de munitions...

A vingt mètres de l'aspirant, un corps roule en bas d'un talus. Chabert bondit hors de son trou et se précipite vers le blessé. Il l'attrape par les épaules et le traîne à l'abri.

Voici maintenant le malheureux couché près du ruisseau, au fond du ravin. C'est Jacquot, un des chefs de groupe de la 1re Section. Il a reçu un éclat de mortier en pleine poitrine. Il reconnaît Chabert et essaie de parler d'une voix haletante :

— Oberjunker, je suis foutu.

Chabert l'examine, sans se faire trop d'illusions. Mais il préfère blaguer :

— Mais non. Ce n'est pas grave. A toi, l'hôpital et les petites infirmières de la Rote Kreuz...

Jacquot secoue la tête. Il est persuadé qu'il va mourir. Il dit maintenant :

— Le bras aussi...

Le bras droit est touché, le bras gauche également. Et une jambe. Et un pied. Le jeune sous-officier est criblé d'éclats.

Autour de lui, les hommes de la Panzervernichtungstruppe se pressent pour voir leur premier camarade blessé. L'un d'eux fait boire Jacquot. Un autre lui place une cigarette entre les lèvres. Chabert gronde :

— Ne restez pas là ! Conservez les distances. Tout à l'heure, ce sera votre tour.

La section de l'Untersturmführer Pinsard-Berthaz semble la

plus éprouvée. Voici un second chef de groupe, l'Unterscharführer Atama. Il tient encore son pistolet-mitrailleur à la main sans s'apercevoir que l'arme a été coupée en deux. Sa face n'est plus qu'une plaie sanglante. Il a un œil arraché et titube comme un homme ivre. Il bredouille des mots sans suite :

— On est tous en l'air... Plus un seul chef de groupe... Jacquot... Cran... Moi.

Il ajoute comme son camarade :

— Je suis foutu.

Atama s'écroule dans le fond du ravin, près de son camarade Jacquot [1].

Chabert veut absolument savoir ce qui se passe. Il confie sa section à l'Unterscharführer Dupin :

— M'attendre ici. Empêcher toute sortie. Récupérer les blessés.

Puis l'aspirant bondit hors du ravin. Tout de suite, il se heurte à un groupe de trois hommes tapis sous un boqueteau. Voici l'Oberscharführer Kaster et deux hommes de sa section lourde. Chabert crie :

— Où est le commandant de la compagnie ?

— Je n'en sais rien. Je le cherche aussi.

Les servants des mitrailleuses et des mortiers se rassemblent et essayent de mettre leurs pièces en batterie.

Arrive l'Oberscharführer Mulier. Le chef de la 3e Section est livide. Un éclat lui a fendu l'abdomen et les intestins jaillissent de son casque d'acier, qu'il tient serré contre lui tant bien que mal. Il titube vers le ravin, les mains poisseuses de sang.

Le tir des mortiers, des « ratsch-boum » et des mitrailleuses russes n'a pas cessé. Aimé Chabert progresse par

1. Les deux sous-officiers survivront, gravement mutilés.

bonds ou en rampant. Le champ de blé est devenu abattoir. Partout des SS français couchés sur le sol, tués ou blessés.

Une petite dépression de terrain, protégée par quelques arbres. Deux soldats entourent un camarade allongé sur le dos, les bras en croix. C'est l'Oberjunker Hag, chef de la 2[e] Section. La veste ouverte et la culotte rabattue, il est couvert de pansements. Mais il semble que rien ne peut arrêter le sang qu'il perd. Lui aussi est criblé d'éclats. Les deux jambes et une épaule ne sont plus qu'une plaie.

L'ancien élève de « Corniche », réputé pour son moral et son courage, pleure comme un gosse. Chabert essaie de le consoler :

— Tu t'en tireras.

— Je m'en fous. Mes pauvres gars... Tous tués ou blessés... Même pas eu le temps de les mettre en position !

Il est fou de rage après ce sanglant et inutile baptême du feu. Les larmes ruissellent et se mêlent au sang. Il se porte les mains au visage.

Le chef de la 2[e] Section continue à délirer entre les bras de ses deux agents de liaison, Schneider et Mortier, qui n'ont pas dix-huit ans et croient qu'ils vont voir mourir l'officier entre leurs bras. Chabert les bouscule :

— Trouvez deux autres camarades et transportez l'Oberjunker vers le ravin où sont regroupés les blessés.

Puis il reprend sa marche vers la ferme qui domine la colline. Les obus encadrent les petits bâtiments, intacts au milieu de cet enfer. Des massifs de tournesol entourent le puits à balancier. Partout, des corps jonchent le sol. Les balles sifflent et les obus explosent toujours. Chabert doit se jeter dix fois au sol avant d'atteindre la ferme. Il y trouve un Noël de Tissot, bouleversé par les pertes de sa compagnie mais très maître de lui. L'officier annonce comme une évidence :

— Si les Russes se rendent compte de ce que nous venons

de subir, ils vont attaquer d'un instant à l'autre. Et toutes mes sections sont en l'air, presque sans gradés.

— Mes hommes sont toujours dans le ravin. A ta disposition. J'ai recupéré tes blessés.

Chabert ajoute aussitôt :

— J'ai absolument besoin de ton sous-officier infirmier.

— Jonquière ? Il a été tué le premier.

Noël de Tissot brosse rapidement le tableau de la situation. Il n'est pas brillant :

— Notre compagnie doit défendre la ferme où nous nous trouvons, la colline et les deux éperons de haies qui l'encadrent. A droite, des éléments de la Wehrmacht avec qui je n'ai pas le contact. A gauche, la 2[e] Compagnie qui a disparu dans la nature.

— Nous voilà tout seuls. Il faut d'abord s'organiser.

En quelques minutes, de Tissot et Chabert mettent sur pied un dispositif d'urgence. Sur l'éperon droit, l'Unterscharführer Quarru, l'adjoint de Mulier, qui rassemble les hommes valides de la 3[e] section. Sur l'éperon gauche, la section intacte de Chabert. Au centre, tout autour de la ferme, la section lourde de Kaster et les débris des deux sections de grenadiers de Hag et de Pinsard-Berthaz.

— Où est-il ? demande Chabert.

— Blessé dès le début. C'est Riot qui a repris ses hommes, enfin ce qu'il en reste...

Noël de Tissot reste parfaitement calme. Il n'a même pas coiffé son casque et semble inconscient du danger. Les torpilles s'abattent tout autour de lui, le couvrant de terre. Il répète :

— Ça pète... Je crois que nous sommes repérés.

— Plutôt ! gronde Chabert qui regarde des centaines de points sombres grouiller dans le fond de la vallée.

Ce sont les fantassins soviétiques qui n'attendent que la fin du tir d'artillerie pour donner l'assaut.

22.

Aux lisières de la forêt de Dundoukami, le combat continue. L'Oberjunker Chabert va chercher les hommes de sa section, toujours à l'abri dans le ravin :

— A vous de jouer maintenant. Pas de paquets. Gardez vos distances... A chaque arrivée d'obus, vous n'avez qu'à plonger.

Les hommes des trois groupes de combat bondissent derrière leur chef, à travers le champ de blé où sont tombés tant de leurs camarades des autres sections. L'Oberscharführer Grossmann ferme la marche et pousse les traînards.

Les hommes ont à peine quitté le ravin qu'un sifflement rauque retentit. Une terrible explosion. Un projectile vient d'arriver au milieu d'un groupe.

Chabert se relève, couvert de terre. Il interroge :

— De la casse ?

— Deux blessés, Oberjunker.

— Qui ?

— L'Unterscharführer Dupin et aussi Dolphin.

La Panzervernichtungstruppe vient de perdre son meilleur chef de groupe et l'ordonnance de l'aspirant.

Chabert ordonne :

— Rejoignez les blessés. Les autres, que cela vous serve de

leçon : j'avais dit pas de paquets. C'est compris, maintenant ? Alors, en avant !

Impressionnés par cette brutale démonstration, les camarades des deux blessés prennent leurs distances et progressent par bonds vers le haut de la colline. Voici enfin l'éperon du bois qu'ils doivent occuper.

— Manque personne ? demande Chabert.

— Si, l'Oberscharführer Grossmann.

— Où est-il ?

— Parti convoyer des blessés.

Chabert peste :

— Ce n'est pas son boulot.

Son adjoint commence à l'agacer. Depuis l'arrivée au front, l'Alsacien semble en prendre à son aise avec la discipline.

Par contre, il y a un gradé supplémentaire : l'Unterscharführer Dupin. Lui non plus n'a pas obéi aux ordres : il a quitté le convoi des blessés pour rejoindre ses camarades. Son avant-bras gauche ruisselle de sang :

— Ce n'est qu'un éclat. Je peux attendre.

Compresse et bande. Les hommes de son groupe retrouvent avec plaisir leur chef. Dupin est un ancien légionnaire de la LVF qui a préféré servir dans la Waffen SS. Il a l'expérience du combat et de l'ennemi.

— Ils ne vont pas tarder à nous tomber dessus.

Une première mitrailleuse, sous les ordres de l'Unterscharführer Muller, est déjà en place et commence à lâcher quelques rafales sur les Russes qui grouillent dans la vallée.

L'Oberjunker installe sa position « en hérisson » et se protège de tous côtés. La relève s'est faite dans de telles conditions que les Russes doivent se terrer partout. Chabert appelle Dupin :

— Ça peut aller ton bras ?

Le sous-officier cligne de l'œil avec un air fier :

— Il faut autre chose pour m'arrêter.

— Bon. Alors, tu pars en reconnaissance vers la pointe de

ce bois. Tu reviens vite me rendre compte de ce que tu auras trouvé.

Le sous-officier s'éloigne avec quelques hommes. Puis Chabert appelle Delagarde et Dujardin, ses jeunes agents de liaison.

— Vous ne regrettez pas d'avoir voulu venir ? J'ai encore besoin de vous. Qui a envie de se dérouiller les jambes ?

Un seul cri fuse en même temps :

— Moi, Oberjunker !

Les deux plus jeunes de la section veulent être les deux plus braves. Chapy choisit au hasard Dujardin :

— Tu vas courir au P.C. de l'Untersturmführer de Tissot et tu lui apportes un croquis de notre position.

Tout ne va pas trop mal pour la Panzervernichtungstruppe. L'aspirant bourre une nouvelle pipe et vient s'allonger à côté de l'Unterscharführer Muller. Le sous-officier surveille les lignes russes à la jumelle et grommelle :

— Y en a du monde. Et ça remue... Ils ont dû avoir de la casse. Les voilà qui transportent des blessés.

Chabert aperçoit les brancards. Mais ce ne sont pas des blessés que transportent les soldats soviétiques, ce sont des mitrailleuses et des mortiers.

Muller n'en revient pas et enrage parce que ces ennemis sont hors de portée de ses pièces. Il soupire :

— Si seulement nous avions de l'artillerie...

Les mitrailleurs russes ne sont pas seuls à progresser. Des fantassins se glissent vers les Français, profitant des buissons et des fossés.

Muller ordonne à son tireur de les accrocher avec sa mitrailleuse :

— Par petites rafales... Ne gaspille par les munitions.

Sur l'éperon droit, qu'occupe une section de la 1re Compagnie, une pièce de l'Unterscharführer Quarru finit par réagir à

10

son tour. Il était temps, les Russes s'infiltraient aussi de ce côté...

Chabert envoie le second agent de liaison essayer de trouver des éléments amis sur la gauche. Delagarde part comme une flèche :

— Ne te fais pas tirer dessus par les gars de la Wehrmacht... S'il en reste encore dans le secteur.

Maintenant, l'Unterscharführer Dupin revient de sa patrouille.

— Je n'ai pas réussi à aller jusqu'à la corne du bois.

Il n'ajoute pas que son bras le fait horriblement souffrir, mais il n'est que de voir son visage déformé par la douleur pour comprendre qu'il se trouve à bout de forces

Aimé Chabert fouille dans son porte-carte et découvre un crayon coupé en deux, sa grande carte d'Europe et son bloc de messages traversés de part en part. L'éclat d'obus pas plus gros qu'un noyau de cerise s'est arrêté contre le curvimètre, entièrement broyé. Mais sans le porte-carte, l'Oberjunker se trouverait avec ses camarades dans le convoi des blessés.

Il est maintenant seize heures. L'engagement dure depuis midi environ. Le feu russe s'est calmé en vigueur mais augmente en précision. Des colonnes de fumée encadrent la ferme qui sert de poste de commandement à Noël de Tissot et semble toujours défier les artilleurs soviétiques.

Dans la vallée, des fantassins russes essayent encore de progresser et de s'infiltrer. Mais ils tâtent le terrain avec précaution, car la mitrailleuse de Muller débite toujours de sèches petites rafales. Les Russes tentent de la repérer et de la neutraliser au mortier. Les torpilles tombent à nouveau.

Les Soviétiques s'en prennent aux deux éperons de bois où se trouvent Muller et Quarru. Ils resserrent aussi le tir autour de la ferme où Noël de Tissot a installé son poste de commandement. Les coups au but se succèdent maintenant.

Les murs se crèvent, le plafond s'effondre, le chaume s'enflamme brusquement.

L'Oberjunker Chabert n'a toujours aucun contact avec la Wehrmacht ni même avec le P.C. de la 1re Compagnie. Son agent de liaison n'est pas revenu. Il envoie l'Unterscharführer Dupin. Cet ancien du front de l'Est semble le seul capable de passer partout. De longues minutes s'écoulent. Enfin le sous-officier revient hors d'haleine, il traîne toujours son bras en écharpe et semble souffrir de plus en plus :

— Mauvaise nouvelle, Oberjunker. Il n'y a plus personne. La ferme est déserte et le bétail brûle avec l'étable.

On voit distinctement les bâtiments s'écrouler, en soulevant un gros panache de poussière et de fumée.

La Panzervernichungstruppe se trouve isolée, sans liaisons et bientôt sans munitions. Et encore l'Oberjunker Chabert ne dit pas à ses hommes qu'il a repéré trois chars russes au repos, non loin de leur position. Sa section, malgré son nom, n'a rien pour lutter contre eux. Une telle nouvelle risquerait de provoquer un début de panique, difficile à enrayer.

Pour le moment tout va bien encore. Mais la position isolée va devenir intenable. L'aspirant n'a qu'une vingtaine d'hommes autour de lui. Il leur donne l'ordre de décrocher.

La 1re et la 2e Compagnie semblent s'être volatilisées. Il ne reste que des débris épars : casques, sacs, fusils et même quelques cadavres.

Eclats et balles continuent de siffler. Les Russes ont repéré le décrochage de la section avancée. Mais Chabert presse ses hommes qui s'enfoncent sous les couverts du bois de Dundoukami. Ils progressent rapidement, en colonne par un, à travers les fourrés.

Ils longent les lisières. La forêt les enferme dans sa grande solitude. Le soleil s'est caché. Il fait sombre, presque froid. La pluie ne va pas tarder.

Soudain, des voix. Réguliers russes ? Partisans rouges ? Les

hommes de la section Chabert se sont jetés à terre, l'arme braquée. Ce sont des soldats allemands de la Wehrmacht. Ils paraissent complètement perdus. Ils ne savent pas où se trouvent les SS français. Ils ignorent même qu'il existe des SS français. Tout cela semble leur être parfaitement égal. Fatalisme des vieilles troupes fatiguées. L'aspirant leur lance, en les quittant :

— Même si vous vous en foutez, je vous signale qu'il y a trois chars russes à cinq cents mètres d'ici !

Chabert veut absolument reprendre contact avec le bataillon avant la nuit. Il s'installe sur une hauteur, à la sortie ouest du bois, et commence à envoyer des éclaireurs. Ceux-ci reviennent un à un :

— Quelques types de la Wehrmacht sont encore dans le coin. Mais il n'y a pas un seul SS.

L'Unterscharführer Dupin intervient :

— En voici qui arrivent. A la jumelle, on distingue même leur écusson tricolore...

Joie de retrouver des camarades. Ce sont des rescapés de la 2e Compagnie. Ils appartiennent à la section de l'Oberjunker Peyron et racontent :

— On s'est fait écraser dès la lisière. Le commandant de compagnie est salement touché. Peut-être mort maintenant.

Un des nouveaux arrivés se souvient d'avoir vu des brancardiers français se diriger vers l'aile sud du bois de Dundoukami.

Chabert décide :

— Ils devaient rejoindre le P.C. du bataillon. On va bien finir par le trouver.

Le poste de commandement du bataillon ressemble surtout à un poste de secours. Ambulances et camions font la navette pour évacuer les blessés vers le village de Wollika où se trouve l'hôpital de campagne de la division *Horst Wessel*.

L'Obersturmführer Bonnefay et ses infirmiers sont débordés. Depuis le début de l'après-midi, ils n'arrêtent pas de soigner les blessés qui arrivent par dizaines. Garrots. Pansements. Piqûres. Le médecin du bataillon voltige d'un brancard à un autre. Il a engagé une terrible course contre la montre et contre la mort. On compte, au moins, soixante blessés. Bonnefay ne cesse de retirer des éclats de mortiers avec ses pinces. Sa blouse blanche est couverte de sang. Il a vu partir vers l'arrière beaucoup de ses camarades. L'Untersturmführer Gaulmier en premier. Hag n'est pas transportable pour le moment. Pinsard-Berthaz a réussi à prendre place sur un camion. Les brancardiers continuent à apporter les plus touchés. Voici l'Oberscharführer Mulier avec ses intestins dans son casque ; il s'efforce de ne pas hurler de douleur et de dégoût. Bonnefay nettoie à l'alcool, pose quelques agrafes et dicte la fiche d'évacuation à un infirmier.

On a déjà tiré une toile de tente sur ceux qui n'ont pas survécu à leurs blessures, leurs grosses chaussures boueuses dépassent. Il ne manque pas un clou. Jusque dans la mort, ils restent prisonniers de la discipline SS.

Aimé Chabert finit par retrouver Noël de Tissot. Le commandant de la 1re Compagnie s'étonne :

— Tu n'es pas mort ?

Décidément, c'est une question qui se pose beaucoup ce soir-là. De Tissot explique :

— Je t'ai envoyé trois agents de liaison pour te dire de décrocher. Le premier a été blessé, le second aussi et le troisième ne t'a pas trouvé. Alors...

Le Commandeur arrive et coupe court à toutes les explications.

— L'essentiel est de reformer les compagnies au plus vite et

de contre-attaquer. Nous avons perdu une vingtaine de morts aujourd'hui. Nous les vengerons demain.

Le poste de commandement du Hauptsturmführer Bance est installé dans une cagna de rondins recouverts de terre, à l'angle sud-ouest du bois de Dundoukami. Le chef du bataillon enrage à la fin de cette première journée de combat. La casse est lourde, surtout parmi les gradés. Il lui manque déjà un commandant de compagnie, une demi-douzaine de chefs de sections et une vingtaine de chefs de groupe. Les officiers et les sous-officiers ont payé cher leur baptême du feu. Mais ils ont suivi la règle de la Waffen SS qui veut que le chef se trouve toujours au point de plus exposé.

Bance conclut :

— Au moins, ils auront été des exemples.

Puis le Commandeur prend rapidement ses décisions, qu'il commente aux officiers qui l'entourent : l'Obersturmführer Croseille, chef de la section d'état-major, l'Untersturmführer Scapula, officier d'ordonnance, l'Obersturmführer Pleybour, chef de la compagnie lourde, et l'Untersturmführer Reiche, officier de liaison allemand.

— La 3e Compagnie a bien tenu et Fernet va rester sur ses positions toujours à la disposition du régiment 40. La 2e va remonter en ligne, sous le commandement de Bartolomet. La 1re manque par trop de cadres et je vais garder cette nuit de Tissot en réserve.

Le Commandeur s'adresse à Chabert :

— Laissez vos gars se reposer près de mon P.C. et partez avec deux agents de liaison voir Fernet. J'aimerais avoir un croquis des positions de la 3e Compagnie.

— A vos ordres, Hauptsturmführer.

Après cette longue journée de soleil et de combat, la nuit est complètement tombée sur le bois de Dundoukami.

Chabert accompagné de Delagarde et Dujardin doit se diriger à la boussole pour retrouver la 3e Compagnie.

Il marche d'un bon pas. Ravins et broussailles se succèdent dans les sous-bois sombres. Il faut se glisser entre les fûts noirs des sapins. Mais après les événements de la journée, les deux agents de liaison et leur chef se croient invulnérables. Quelques troncs de bouleaux font des taches plus claires dans la nuit.

La pluie tombe depuis le crépuscule. Les hommes ont enfilé des toiles de tente camouflées. L'eau ruisselle et coule dans leur cou. Le front s'est apaisé. Le bruit des gouttes succède au bruit des balles. L'artillerie sommeille. Parfois des coups de canon, très lointains, déchirent l'air.

La patrouille finit par trouver, un peu à la boussole et beaucoup par hasard, la section de réserve de la 3e Compagnie. Quelques minutes plus tard, Chabert retrouve Fernet dans le trou qui lui sert de poste de commandement.

— La 2e Compagnie va reprendre sa place à votre gauche. Gaulmier a été gravement blessé mais Barto le remplace. Avec Peyron, ils font une bonne équipe.

— Et de Tissot ?

— Pour le moment, il reste en réserve. Chez lui, c'est un peu le bordel : Pinsard, Hag et Mulier sont évacués, en piteux état. Et chez vous ?

— Un tué, deux blessés. On a repoussé plusieurs assauts, mais on n'a pas reculé d'un mètre.

A minuit, l'Oberjunker Chabert rejoint le poste de commandement, avec un croquis de l'aile droite du front tenu par les SS français. La pluie a cessé. Le Commandeur crayonne ses cartes. Le jour qui s'achève a été le jour du sacrifice. Le jour qui commence sera le jour de la vengeance. Déjà le chef du

bataillon français trace les flèches rouges de l'attaque qu'il prépare.

— On ira jusqu'au bout. Et à la baïonnette !

Impassible dans la pénombre, le visage éclairé par une bougie qui tremble, l'Obersturmführer Le Marquer sourit. Impénétrable. Ancien correspondant de guerre de la LVF muté à la Sturmbrigade, il sait que la guerre ce n'est pas seulement les obus, les balles et l'acier luisant des couteaux, mais aussi la fatigue, les poux et la peur. La première journée de combat a été dure pour les Freiwillige français de la Waffen SS. Il devine que les autres seront pires et que peu verront la fin de la campagne de Galicie.

23.

Les bombardements ont cessé avec la tombée de la nuit. Après ce premier jour de combat, les adversaires sommeillent, dans leurs trous, à l'ombre des sapins fracassés, attendant le lever du jour pour reprendre la lutte.

Dans le bois de Dundoukami, errent des isolés et gémissent des blessés. Allemands, Russes, Français, partisans, civils rôdent dans les fourrés. Le moindre bruit devient danger. Par moments de courtes rafales de mitraillettes déchirent le silence.

Le blessé est tout seul, les jambes criblées d'éclats. Il est tombé parmi les premiers, hier au début de l'après-midi. Il souffre horriblement et pense qu'il va mourir, abandonné du monde entier.

Le volontaire Hayes, qui appartient à la section Hag de la 2e Compagnie, n'est pas Français. C'est un jeune Irlandais qui vit en France et a tenu à s'engager avec les premiers volontaires SS de son pays d'adoption. Fils de la verte Erin, hanté par les exploits de l'IRA, il trouve dans l'Europe une patrie à la dimension du vieux rêve celtique d'infini.

Les jambes broyées, il a réussi à se traîner sous un arbre. Puis il s'est évanoui, tandis que les torpilles continuaient à pleuvoir alentour. Quand il est enfin revenu à lui, il était tout seul. Il a réussi à défaire une couverture de son paquetage et s'est enroulé tant bien que mal. Durant la nuit, il a vu

passer des ombres près de lui. D'abord des soldats soviétiques, puis des partisans polonais. Ils n'ont pas vu Hayes qui n'est plus qu'un paquet informe dans l'ombre d'un arbre.

Très affaibli par la douleur et la fièvre, il s'est évanoui à nouveau. Soudain, un museau froid le réveille. C'est un petit chien, adopté par la section de PAK, qui se trouve aussi perdu dans le bois et trottine sur le champ de bataille. L'animal gambade autour du blessé, s'empare d'une bande et part comme une flèche.

Quelques instants plus tard, il revient, entraînant une patrouille que conduit l'Oberjunker Chabert. L'aspirant ne comprend pas ce que lui veut le chien, jusqu'au moment où il découvre Hayes. Il croit que la couverture recouvre un cadavre. Mais le garçon vit encore. Il délire :

— J'ai soif. Je suis foutu.

— Mais non. On t'emmène.

Les patrouilleurs portent le blessé dans sa couverture. Hayes gémit, car ses jambes lui font horriblement mal. Chabert craint un début de gangrène et presse les brancardiers improvisés. Le terrain devient de plus en plus difficile. Le sous-bois est parsemé de broussailles et de fondrières. La sueur ruisselle sur le front de Hayes et le sang recommence à couler, tachant ses bandes souillées.

Les porteurs s'épuisent. Les coins de la couverture leur glissent entre les doigts, ils buttent sur les cailloux. Ils titubent. Hayes gémit de plus en plus.

Il faut s'arrêter, confectionner un brancard de fortune avec des toiles de tente et deux fusils munis de leurs baïonnettes. Ce sera plus commode.

Ses camarades allongent le blessé et commencent à boutonner les toiles de tente. A ce moment, une longue rafale retentit et les plaque à terre. Ils sont pris sous le tir d'une mitrailleuse lourde. On reconnaît vite le bruit de « moulin à café »

d'une Maxim soviétique. Les balles sifflent. Le groupe se trouve dans une petite clairière, profitant d'un léger creux du terrain. Mais il faut sortir de là.

Aplatis sur le sol, ils continuent à fabriquer leur brancard de fortune. Les rafales passent à quelques centimètres au-dessus de leurs têtes. Il faut absolument trouver un angle mort pour se sortir de cette clairière. L'écorce des sapins vole sous les balles et retombe en copeaux sur le brancard. Les Russes ont repéré le groupe et ne veulent plus lâcher cette proie facile.

Chabert pense que la mitrailleuse ne peut pas tirer plus bas et qu'en rampant ils ont des chances de s'en sortir. Il tire le brancard que poussent ses compagnons. Hayes est attaché par des ceinturons, on a roulé sa veste sous sa tête, mais il souffre de plus en plus, il serre les dents pour ne pas crier. La mitrailleuse tire toujours.

— En avant !

Les trois hommes bondissent d'un seul élan. Le blessé pousse un hurlement de douleur mais, en dix mètres de course, le groupe se trouve à couvert. La Maxim lâche encore quelques rafales puis abandonne.

Les brancardiers cheminent sur un sol sablonneux, couvert d'aiguilles de pins. Le jour se lève et le soleil commence à luire à travers les branches. Hayes est sauvé. Un écureuil regarde passer le groupe et lance une pomme de pin sur le brancard. Un pic-vert tape inlassablement sur son tronc. Dans le lointain, une mitrailleuse lui répond.

Les artilleurs russes se sont réveillés et recommencent à gaspiller des munitions.

Cette journée du 11 août 1944 sera relativement calme. Le bataillon panse ses plaies et le Hauptsturmführer Bance doit remettre au lendemain son projet de contre-attaque.

Le Commandeur laisse la 1re Compagnie au repos, la 3e en position sur son verrou et demande seulement à la 2e de mener quelques patrouilles. L'Untersturmführer Bartolomet tient à conduire lui-même un des petits groupes chargés de tâter le terrain. Il est soucieux car il lui manque toujours la section Lefèvre, égarée depuis la veille ; il occupe un front beaucoup trop étendu pour ses effectifs.

Il se trouve à un demi-kilomètre de son poste de commandement, avec quelques patrouilleurs, quand l'éclaireur de pointe se plaque au sol. Tous ses camarades l'imitent. Bartolomet rampe près de lui.

— Qu'est-ce qui arrive ?

— Les Russes !

Ils sont une vingtaine, se glissant entre les troncs de sapins. L'adversaire aussi envoie des patrouilles... En un instant, Bartolomet retrouve ses réflexes de l'autre guerre. Enfin, il a la chance de rencontrer ces adversaires invisibles.

Les Russes se méfient et progressent avec prudence. Plusieurs sont armés d'une de ces terribles mitraillettes à chargeur circulaire de soixante-dix cartouches, arme redoutable entre toutes.

Ils avancent en faisant crisser les brindilles. Vêtus d'une courte vareuse moutarde et coiffés d'un calot à étoile rouge, ils progressent lentement, scrutant les arbres et les buissons.

Par geste, Bartolomet appelle près de lui le mitrailleur qui rampe, sa pièce entre ses avant-bras pliés. Il se traîne sur les coudes, sans un bruit. Le chargeur le suit, avec les bandes. Les patrouilleurs épaulent leur arme. Un an d'entraînement à la dure école SS leur ont donné des réflexes rapides et discrets. Ils sont parfaitement préparés aux quelques secondes qui vont suivre.

La patrouille russe progresse toujours. Bartolomet sourit à sa chance. L'adversaire avance, droit dans son axe de tir. Il commandera le feu quand il verra le blanc de leurs yeux...

En tête, marche un grand gaillard avec des bottes superbes. La guerre sera bientôt finie pour lui, pense l'Untersturmführer qui hurle :

— Feu !

Les armes crépitent. Les Russes s'écroulent et disparaissent derrière les buissons. On entend des jurons et des cris. Les pertes doivent être lourdes. Les survivants se coulent dans le bois et un brusque silence succède à un vacarme qui n'a même pas duré une minute.

— On va au résultat, Untersturmführer ?

— Non, on rejoint les lignes. Nous aurons bientôt sur le dos les autres camarades. Ils seront sûrement plus nombreux et plus coriaces.

La patrouille se replie rapidement. Léon Gaulmier, qui se bat contre la mort dans l'hôpital de campagne de la division *Horst Wessel,* peut être fier des hommes de sa compagnie. Tous les morts et tous les blessés de la veille sont vengés. Bartolomet vient d'égaliser le score. Il se promet de faire encore mieux lors de la contre-attaque qui se prépare.

A la 3e Compagnie, l'Obersturmführer Fernet maintient sa position et garde le moral. Son adjoint Lambert lui confie :

— J'ai vu la 2e section repousser les Russes pendant la journée d'hier. C'était du très beau travail.

Le commandant de la 3e Compagnie se réjouit d'autant plus de cette remarque que le mérite de cette résistance revient à un des gradés qu'il estime le plus : l'Oberjunker Laschett. Depuis son arrivée au front, celui que tous au bataillon prenaient pour un intellectuel rêveur et timide, se révèle comme un chef-né. Ses hommes l'adorent et il a su leur faire partager ce feu qui le brûle. De tous, Laschett est sans doute le plus

idéaliste, même s'il ne se lance pas dans de grandes considérations doctrinales comme son ami Peyron.

Le jeune étudiant de Sciences Po a eu la joie de voir les Russes se retirer en fin de journée, en laissant beaucoup des leurs devant les positions de sa section. Milsec, son ordonnance, découvre en son chef un guerrier qui le fascine. Il sait qu'il le suivra jusqu'au bout du monde.

— Ça, c'est un homme ! dit-il à son camarade Costabrava qui approuve d'un hochement de tête et vérifie à nouveau le champ de tir de sa mitrailleuse.

A la jumelle, on voit des soldats de la Wehrmacht qui se replient en désordre.

— Ils foutent le camp, remarque le Niçois.

— Tant pis, répond le Breton. Maintenant nous resterons entre nous.

Non loin d'eux, l'Obersturmführer Fernet, qui fait le tour de ses sections, entend un bruit de moteur. Il s'arrête et aperçoit une chenillette qui débouche sur une crête. En plein découvert.

— Il est fou ce gars-là, remarque l'Unterscharführer Hennecourt, le chef de la section de commandement.

— C'est Kreutzer, s'étonne Fernet.

L'Oberjunker commandant la section de PAK a reçu la veille au soir l'ordre formel de mettre une de ses pièces en batterie « dès le lever du jour »... En un tel lieu et à une telle heure, c'est de la folie. Le jeune aspirant sait que son apparition va déclencher un feu d'enfer. Mais il connaît tout le poids de la discipline SS. Alors, il obéit. Mais personne ne l'empêchera de prendre lui-même le commandement de l'opération. S'il doit y avoir de la casse, il veut être à l'endroit le plus exposé.

La chenillette grimpe sans peine la pente. Les sept servants s'apprêtent à décrocher le canon de son attelage.

Hennecourt, qui observe la scène avec stupéfaction, lance entre ses dents :

— Qu'est-ce qu'ils vont dérouiller !

Fernet le bouscule :

— Vite ! Dans nos trous ! Ça va tomber d'une seconde à l'autre.

Le commandant de la 3ᵉ Compagnie n'a malheureusement rien à voir avec la PAK. Il maudit celui qui a donné un ordre aussi stupide, tout en parcourant au pas de course, les cent mètres qui le séparent de son poste de commandement.

Kreutzer marche à pied devant la chenillette, en répétant à mi-voix :

— Quelle connerie !

Quand il arrive au sommet de la crête, il entend un bruit curieux. Des sortes de sifflements. Il pense que ce sont des alouettes et se demande pourquoi les oiseaux chantent si près du front. Il réalisera plus tard que ce sont des balles qui ont sifflé à ses oreilles. Il vient de recevoir le baptême du feu sans s'en rendre compte.

Derrière lui, la chenillette vrombit. Enfin, le canon arrive à son tour au sommet de la crête. Les servants bondissent au sol, détachent la pièce et la mettent en batterie. Ils ont répété la manœuvre des centaines et des centaines de fois et leurs gestes s'enchaînent à toute allure.

Mais leur canon est aussi visible des lignes russes qu'une cible d'exercice pour artilleurs débutants. La première torpille s'abat à quelques dizaines de mètres. Puis le tir se rapproche. Kreutzer, fou de rage, voit ses hommes tomber un à un. En quelques minutes, il ne reste qu'un seul servant valide. Un tué et cinq blessés graves gisent autour du canon qui n'a pas tiré un seul coup. Une roue a été arrachée par un coup au but et la pièce bascule, le canon pointé vers le ciel, inutile.

Il reste encore deux pièces de PAK dans le village de Wollika, mais à quoi sert ce merveilleux matériel si on le transforme en cible ?

L'Oberjunker Kreutzer n'a plus qu'à rejoindre son chef, l'Obersturmführer Pleybour, et lui rendre compte :

— Mission accomplie. Pièce détruite. Six servants sur sept hors de combat.

Pour la section de PAK, le baptême du feu aura été aussi catastrophique que pour la 1re et la 2e Compagnies de grenadiers.

24.

Dans un crépuscule rougeoyant, la seconde journée de front s'achève. Les sections qui se trouvent en ligne multiplient les patrouilles, stoppent les infiltrations et, surtout, assurent leurs liaisons. Dans ce terrain escarpé et couvert, les postes de radio qui devraient unir les chefs de compagnie au Commandeur refusent de fonctionner. Il faut sans cesse lancer des agent de liaison, qui parcourent des kilomètres pour retrouver les postes de leurs camarades. Chacun a l'impression d'être isolé et perdu.

La nuit tombe, trouée de quelques coups de feu. Le Hauptsturmführer Bance fait porter des messages aux commandants de compagnie. La contre-attaque aura lieu le 12 août 1944. L'heure H est fixée à midi.

C'est une initiative de l'Oberführer Trabandt. Le chef de la division *Horst Wessel* a reçu depuis plusieurs jours une mission uniquement défensive, mais il devine l'impatience des Français. Il convoque à son PC le Hauptsturmführer Bance et le Sturmbannführer Schäfer, chef du régiment 40.

— J'ai vu le général Balk qui commande la IVe Armée blindée. Il m'autorise à aligner le front sur la ligne de chemin de fer de Cracovie à Sanok.

L'Allemand et le Français savent que l'heure est venue de répondre aux coups. Trabandt poursuit :

— L'attaque sera menée par le régiment 40 de la *Horst Wessel* et le 1er Bataillon de la Sturmbrigade Frankreich.

Schäfer lance à Bance :

— Si vos autres unités valent cette 3e Compagnie dont je n'ai qu'à me louer depuis trois jours, il n'y aura plus, demain soir, de poche de Sanok.

Trabandt annonce de bonnes nouvelles :

— Nous allons avoir un soutien d'artillerie et de Nebelwerfer exceptionnel.

Le Hauptsturmführer Bance ironise :

— Laissez-nous quand même quelques Russes vivants...

Cette journée du 12 août 1944 s'annonce capitale pour le bataillon. Les Freiwillige français vont être jugés par le dieu des armées et par l'état-major de la Waffen SS. Ce soir, on saura s'ils sont dignes de ce corps d'élite qui mène depuis cinq ans les plus dures batailles.

La 2e Compagnie doit fournir le plus dur de l'attaque. L'Oberjunker Peyron n'a jamais été si excité. Son ami Kreutzer lui lance la traditionnelle plaisanterie :

— Attention, Peyron, tu périras par la tête !

Le jeune chef de section éclate de rire. Il sait qu'il a le plus gros crâne du bataillon et que ses camarades se moquent volontiers de ses grands élans politico-lyriques. Il hausse les épaules :

— J'ai déjà une bosse et une égratignure. Il y a encore de la place.

Avec son sous-officier adjoint, l'Unterscharführer Bruhot, il vérifie que les hommes de sa section n'oublient rien pour l'assaut. Ils n'emportent que des paquetages légers. Seules les armes comptent. Peyron se frotte les mains :

— On va déloger les Rouges à la baïonnette. Et en chantant.

Il rit comme un fou.

Waffen SS français et allemands vont monter à l'assaut. Ceux de Schäfer et ceux de Bance gagnent les positions de départ, en lisière du bois de Dundoukami. Les traits creusés par la fatigue, les yeux brillants, ils avancent sous la protection des Nebelwerfer, ces terribles concurrents des orgues de Staline. Maintenant, c'est au tour des Russes de courber la tête sous un bombardement dense, précis, meurtrier.

Rien ne semble arrêter la ruée de la 2e Compagnie. La 1re suit, en réserve. Chabert et de Tissot marchent ensemble. Ils suivent avec envie leurs camarades qui progressent rapidement. Voici déjà des prisonniers russes que l'on pousse vers l'arrière, ahuris et apeurés.

Quelques SS français soignent un Soviétique blessé. Un officier de la Wehrmacht les regarde l'air stupéfait.

— Qu'est-ce qu'ils attendent pour le flinguer ? demande-t-il à Chabert.

Mal lui en prend. L'aspirant, depuis la catastrophique relève, garde une dent contre la Wehrmacht. Il éclate :

— De ne plus être des soldats... Et vous pouvez toujours attendre.

Voici maintenant d'autres blessés. Ce sont des Allemands. Des SS de la *Horst Wessel*. Avec la trousse récupérée sur le corps de l'Unterscharführer Jonquière, le premier tué de leur unité, quelques hommes de la 1re Compagnie improvisent un poste de secours. L'Unterscharführer Belanger, ancien de la NSKK et de l'Abteilung VI de Sennheim, en prend le commandement. Les infirmiers improvisés appliquent des compresses, déroulent des bandes, posent des garrots. Ils parlent le moins possible, pris par leur besogne.

— Tu as une épingle ? demande François Belanger à l'agent de liaison Delagarde.

— Vas-y mollo, ça diminue.

— Merde ! lance le blessé qu'ils sont en train de soigner. Vous êtes français ?

— Oui. Et toi ?

— Moi aussi.

L'homme qui porte la veste de toile camouflée de la Waffen SS raconte son histoire :

— Je suis de Belleville. Mes parents ont été tués dans un bombardement. Je me suis engagé en racontant que j'étais Alsacien. J'ai réussi à me retrouver dans la division *Das Reich*...

Ses nouveaux camarades admirent tout de suite cet enfant perdu, qui fait la guerre tout seul. Le Parisien continue à raconter son aventure :

— J'ai été blessé sur le front de l'Est. Evacué vers l'hôpital de Lemberg. A ma sortie, sur tout le front d'Ukraine les Russes attaquaient. On récupérait tout le monde. Je me suis retrouvé avec le Kampfgruppe de la *Horst Wessel*.

L'assaut continue. La 2e Compagnie est toujours en tête. Et l'Oberjunker Peyron entraîne la section de pointe.

La 3e Compagnie qui devait, avant tout, colmater l'aile gauche du front ne participera pas directement à l'attaque.

Les quatre sections de l'Obersturmführer Fernet doivent servir de pivot. L'officier ordonne à ses hommes d'avancer un peu de façon à appuyer leurs camarades du feu de leurs armes.

Les mitrailleuses tirent par longues rafales sur les positions russes et couvrent la ruée de la 2e Compagnie. Mais Fernet enrage et confie à Lambert :

— Nous sommes à plus de deux mille mètres de nos objectifs. C'est beaucoup trop loin pour faire de beaux cartons.

Par contre, les positions de la 3e Compagnie ont été repérées et sont prises violemment à partie. Mortiers et canons soviétiques essayent de neutraliser l'appui dont bénéficie, dans la vallée, l'attaque des SS allemands et français. Un ouragan de

feu tombe sur les trous où se terrent les sections de Lambert, de Laschett et de Delsort.

Les mitrailleuses de la 3e Compagnie ne s'arrêtent pas pour autant. Costabrava et les autres tireurs sont ruisselants de sueur et noirs comme des charbonniers. Maintenant, ils commencent à s'habituer à l'orage d'acier. Ils ont plus soif que peur. Les obus russes font trembler le sol. Parfois, les mitrailleurs sont couverts de cailloux et de terre. Une odeur de poussière et de poudre rampe sur les positions de la 3e Compagnie et les prend à la gorge. Le vacarme est infernal. Les SS français savent qu'ils sont isolés, menacés d'encerclement en cas de sérieuse contre-attaque soviétique.

Costabrava tire bande sur bande. Il voit ses camarades progresser dans la vallée et charger l'ennemi « comme à la manœuvre ». L'Oberjunker Laschett se coule près de lui, dans le poste de tir de la mitrailleuse. Il regarde les assaillants à la jumelle et essaye de distinguer son camarade Peyron. Maintenant que Hag est blessé, ils ne sont plus que trois Mousquetaires...

Les éclats russes continuent de siffler.

Soudain, un homme de la section lourde de l'Oberscharführer Louvreur est pris de panique. Ses camarades le connaissent comme une « grande gueule » et sont surpris de le voir brusquement craquer. Pour se faire évacuer, il se tire une balle dans la main et se met aussitôt à hurler :

— Au secours ! Je suis touché ! J'ai mal ! A moi !

— Il mériterait une balle dans la tête, lance Costabrava.

Sans autre commentaire, le Niçois change le canon brûlant de sa mitrailleuse.

Le blessé se retrouvera d'abord à l'hôpital, puis devant le tribunal. Le camp de concentration l'attend. Personne à la 3e Compagnie ne le regrettera.

L'Obersturmführer Fernet est bien plus affecté par la nouvelle que vient lui apporter un agent de liaison : le jeune Untersturmführer Tämpfer vient d'être tué à son poste de combat.

Les « orgues de Staline » se déchaînent. Mais rien ne semble pouvoir arrêter l'assaut des compagnies de la Sturmbrigade et de la *Horst Wessel* engagées dans la vallée.

L'Untersturmführer Bartolomet a l'impression qu'il ne pourra plus retenir Peyron qui fonce droit devant lui, en hurlant. Les Russes se débandent devant cet assaut. Les SS français tirent en marchant, lancent des grenades, se jettent au sol, repartent à l'assaut. L'Oberjunker Peyron veut absolument terminer cette ruée par une attaque à la baïonnette.

Des secondes lignes russes, la riposte s'organise. Artilleurs et mitrailleurs essayent d'enrayer l'avance des assaillants qui progressent rapidement vers le fond de la poche et vont bientôt atteindre la voie ferrée de Sanok à Cracovie.

Mais le jour tombe. L'attaque reprendra à l'aube. Les volontaires vont passer la nuit sur le terrain, partageant leurs trous avec les cadavres des Russes. La vermine grouille toujours. Les poux abandonnent les morts pour les vivants. Excités par l'attaque, nerveux, affamés, les hommes de la 2ᵉ Compagnie ne vont guère dormir en cette nuit de victoire. Ils ont perdu la notion du temps et ont l'impression d'être en ligne depuis des jours et des jours, alors qu'ils ont reçu le baptême du feu l'avant-veille. Ils se passent la main sur des mentons couverts d'une barbe sale. Ils somnolent quelques instants, puis se réveillent au moindre bruit. Les Russes se terrent. Ils ont perdu beaucoup de terrain et beaucoup de monde.

L'aube va trouver les Français épuisés mais heureux. Le soleil se lève très vite.

En cette matinée du 13 août 1944, une relative accalmie règne sur le front de Galicie. Le Commandeur de la Sturmbrigade décide de faire enterrer les morts dont des patrouilles ont pu ramener les corps.

Au bout d'une clairière, un talus monte en pente douce vers une sapinière. Les hommes de la 1ʳᵉ Compagnie, toujours en réserve, creusent une douzaine de fosses. A la fin de la matinée, les brancardiers arrivent avec leurs funèbres fardeaux.

Avec la chaleur de cet été brûlant, les morts du 10 août sont déjà méconnaissables. Les cadavres sont noirs et gonflés. Leur peau a pris une teinte de bois brûlé ; la jugulaire des casques d'acier étrangle des visages charbonneux, la bouche ouverte, les lèvres retroussées, les yeux révulsés. Horrible spectacle. Seul l'Unterscharführer Jonquière est reconnaissable. Le corps du sous-officier infirmier a été à moitié recouvert de terre par une torpille et protégé de ce soleil affreux qui brûle tout.

Noël de Tissot fouille les cadavres et cherche, dans les poches, les papiers, les lettres, les photos. Il brise une à une les plaques d'identité, selon le pointillé. Certains de ces morts sont des hommes de sa compagnie. Aimé Chabert vient le rejoindre. Il n'a perdu personne dans sa section mais a fait l'instruction de la plupart de ces premiers morts.

Il est midi. Le soleil devient épouvantable. Une odeur ignoble flotte dans la clairière. Les deux officiers grillent cigarette sur cigarete. De Tissot se retient pour ne pas vomir.

Maintenant les corps reposent au fond des fosses, enveloppés dans des toiles de tente. Ils sont douze, groupés dans la clairière de Dundoukami.

Chabert débouche son bidon et avale une gorgée de schnaps. Lui aussi a envie de vomir. La terre de Galicie, noire et lourde tombe avec un bruit mou sur les corps. Les toiles camouflées disparaissent sous les lourdes pelletées. Le vent fait trembler les hautes cimes des sapins. Le soleil découpe les bords de la fosse d'une ligne d'ombre net.

Voici les tertres et les croix surmontées du casque d'acier aux deux runes de la SS.

La 1re Compagnie est rassemblée. Voici la 2e qui vient d'être relevée par une unité allemande. De Tissot et Bartolomet alignent leurs sections. Le Hauptsturmführer Bance arrive avec l'état-major du bataillon. Le Commandeur a les traits tirés d'un homme qui n'a pas guère dormi depuis plusieurs nuits.

— *Das Gewehr... über !*

L'Untersturmführer de Tissot fait l'appel des morts. A chaque nom, l'Oberjunker Chabert répond :

— Mort au champ d'honneur !

Les officiers saluent le bras tendu. Le soleil se trouve exactement à la verticale de la clairière. Voici ceux qui sont tombés au premier jour du combat. Ils ont respecté le serment qui les liait « *bis in den Tod* », jusqu'à la mort.

Ceux-là auront des sépultures de soldats.

— *Gewehr Abnehmen !*

Les compagnies se figent un instant, au garde-à-vous, puis se disloquent. Point n'est besoin de discours devant ces tombes fraîches. Chacun murmure, en lui-même, « J'avais un camarade... »

Demain, l'attaque va reprendre.

L'assaut mené par la 2e Compagnie a ressoudé cette unité. Mais, une fois encore, va se poser le problème de son chef. Après la blessure de Gaulmier, voici la maladie de Bartolomet.

Le « vieux Barto » est plus proche de la cinquantaine que de la quarantaine. Il a déjà fait trois guerres et sa santé a jadis souffert du rude climat africain. Depuis son arrivée au front, il se traîne et n'a réussi à tenir que par un effort de volonté. Maintenant que ses hommes ont rendu un dernier hommage à leurs camarades, il veut passer la main. Il est malade depuis son arrivée au front et ne tient qu'à force de volonté. Sa

patrouille de la veille a prouvé, s'il en était besoin, son courage et son mordant. Alors, il demande à être déchargé de son commandement, ne serait-ce que pour quelques jours. Il s'en explique loyalement à son chef :

— Je ne suis plus en état physique de commander.

Le Hauptsturmführer Bance réfléchit. Le départ du « vieux Barto » l'agace. Son expérience va lui manquer. Mais le médecin Bonnefay est formel :

— Il n'a tenu que trop longtemps.

Sans être évacué, l'Untersturmführer Bartolomet part se reposer quelques jours à l'arrière immédiat du front, au poste de secours du bataillon. Il faut le remplacer. Cela ennuie Bance de confier la compagnie à l'Oberjunker Peyron. Le fanatisme et la témérité du jeune aspirant inquiètent le Commandeur. Alors, il s'aperçoit que l'Obersturmführer Pleybour, le chef de la compagnie lourde, reste pratiquement inutile depuis la catastrophique mise en place de sa pièce de PAK.

— Vous prenez la 2e Compagnie.

Ce mauvais artilleur fera-t-il un bon fantassin ? Bance veut le croire, qui réorganise tout son dispositif pour poursuivre l'attaque et réduire totalement la poche de Sanok. Il met son point d'honneur à mener à bien cette première mission offensive de la Sturmbrigade.

Maintenant, les pièces d'artillerie allemandes sont parties pour un autre secteur. Les Waffen SS vont devoir se débrouiller seuls et refouler les Russes à un contre dix. Le Commandeur rétablit ses liaisons en envoyant des agents de liaison à travers la forêt de Dundoukami.

25.

L'aube du 14 août 1944 trouve les SS français bien enterrés. Mais les couverts sont rares et les Russes proches. Tous ceux qui se montrent risquent la mort.

L'Oberjunker Chabert vient de faire le tour de ses groupes. Sa section s'est bien intégrée dans la 1re Compagnie, tandis qu'il a joué les estafettes au niveau du bataillon, assurant depuis plusieurs jours et surtout plusieurs nuits, la liaison entre le Commandeur et ses chefs de compagnie.

Chabert aperçoit son adjoint, l'Oberscharführer Grossmann, en manches de chemise, assis près de son trou :

— Mettez votre veste camouflée et planquez-vous !

L'aspirant repart vers l'emplacement de sa troisième mitrailleuse. L'Unterscharführer Fontaine a entamé un duel avec une Maxim... Les deux pièces sont séparées par une distance de près de deux kilomètres. De part et d'autre, on échange quelques bandes sans résultat.

De retour à son poste de commandement, Aimé Chabert trouve Grossmann toujours en manches de chemise et toujours au bord de son trou.

— Si vous voulez vraiment vous faire tuer, ne nous faites pas repérer en plus.

L'aspirant entend alors un bruit sourd dans les lignes russes. L'instinct lui fait croire à un coup de départ de mortier. Il

attrape Delagarde et Dujardin par leur ceinturon et les lance au fond de son trou. Puis il se jette au sol, en criant à Grossmann :

— Planquez-vous !

Un souffle violent. Une explosion. La terre retombe. Chabert est projeté à travers un champ de blé.

Il croise les bras devant sa tête, tandis que les torpilles pleuvent tout autour de lui. La terre tremble. Des mitrailleuses russes commencent à tirer. Dujardin hurle de douleur. Grossmann ne dit rien.

Après dix minutes de bombardement, le calme revient brusquement. Chabert s'aperçoit que sa manche est couverte de sang. Il est touché au bras. Le dos lui fait mal. Il passe sa main dans le col de sa veste et la ramène poissée de sang. Il veut se lever, mais la douleur l'arrête : il est aussi touché aux reins. Le sang coule le long de sa hanche. Mais il n'a rien de cassé.

Le chef de la Panzervernichtungstruppe se relève. La poussière s'est dissipée. Ses deux agents de liaison gisent au fond du trou. Face contre le sol, Delagarde n'a rien mais Dujardin est touché. Il a reçu un éclat dans les fesses et saigne beaucoup. Voici le plus jeune volontaire de la section hors de combat. Il fêtera ses dix-sept ans à l'hôpital.

Et Grossmann ? L'adjudant, assis sur le bord de son trou, semble dormir. Ce n'est pas le moment. Chabert l'appelle. Il ne répond pas. A un mètre de lui, l'aspirant découvre le cratère de la bombe. La chemise de Grossmann ressemble à de la dentelle. Elle est criblée de déchirures et mouchetée de rouge. A deux pas de son adjoint, l'Oberjunker remarque un livre, traversé par un éclat : *Service inutile* d'Henry de Montherlant. L'Oberscharführer Grossmann a été tué sur le coup.

Aimé Chabert souffre énormément, mais il arrive à panser Dujardin et à expédier Delagarde vers de Tissot, avec un message.

— Tu emmèneras ensuite ton copain au poste de secours. Et puis tu reviendras vite.

Après Dolphin et Dujardin, il ne reste plus que ce dernier messager. Malgré sa blessure, Chabert va essayer de tenir encore en ligne. Avec son canif, il enlève l'éclat planté dans son bras droit. Puis celui de la cuisse. Rien à faire pour se débarrasser de celui qui l'a touché dans le dos et de celui qui l'a blessé aux reins. Trop profonds.

Une deuxième pluie de torpilles arrive soudain. Une explosion précipite Chabert sur le cadavre de Grossmann. Le sous-officier est éventré et son chef se retrouve la tête plongée dans ses intestins crevés. Pendant près de dix minutes, il ne peut bouger.

Enfin, il se relève et tire le cadavre un peu plus loin. Pansé par l'Unterscharführer Fontaine, l'aspirant va faire ensuite le tour de ses positions. Tout semble en ordre. La nuit tombe. La pluie arrive aussi. Une pluie fine aussitôt absorbée par la terre encore chaude de cette torride journée d'août.

Delagarde vient de rentrer. Tout va bien. Les liaisons sont tenues avec les voisins. Mais des ordres viennent d'arriver : le bataillon va être relevé dans la nuit.

Deux volontaires traînent le corps de Grossmann dans son trou et le recouvrent de terre. Un piquet, un casque, un salut. Adieu. La Sturmbrigade commence à s'habituer à enterrer ses morts.

L'Oberjunker Chabert se rend à l'infirmerie régimentaire où il trouve un médecin allemand de la *Horst Wessel* assez débordé. Même en plein milieu de la nuit, il n'arrête pas de recevoir des blessés.

Avec ses pinces, le médecin retire l'éclat enfoncé entre les deux omoplates de l'aspirant. Pour celui qui est dans les reins, il faut ouvrir.

L'infirmerie, installée dans les caves d'un château, n'est pas équipée pour une telle intervention. Après une piqûre antitétanique, on offre à Chabert un verre de schnaps et on lui tend une étiquette.

— Qu'est-ce que c'est ?

— C'est pour l'évacuation. Vous l'attachez au bouton de votre veste et vous gagnez l'arrière.

— Pas question.

Le médecin déchire l'étiquette et serre la main de l'Oberjunker.

— Comme vous voudrez... Alors, ce sera pour la prochaine fois.

Le bataillon français continue à perdre des hommes. La plupart des blessés sont touchés par des éclats de torpilles. Ils se trouvent hors de combat, avant même de s'être battus. Ils enragent autant qu'ils souffrent. La brusque découverte de l'artillerie soviétique les laisse stupéfaits. Ils ont l'impression d'avoir été floués dans une partie inégale. Ils s'attendaient à lutter à un contre dix, mais n'imaginaient pas qu'ils seraient écrasés sous un tel déluge d'acier, sans pouvoir riposter contre un ennemi presque toujours lointain et souvent invisible.

Amèrement, ils comparent les armes :

— Les Rouges ont des mortiers de 120 qui portent à six kilomètres et nous n'avons que des tubes de 80 qui ne dépassent pas deux kilomètres.

L'Unterscharführer Dupin, le bras en écharpe, ironise, avant de se laisser enfin évacuer :

— L'Armée rouge, ce n'est pas seulement un rouleau compresseur. C'est aussi un marteau pilon.

Les seules armes lourdes du bataillon ont été engagées en dépit du bon sens et la PAK a perdu une pièce sans avoir tiré

un seul coup. L'Oberjunker Kreutzer est appelé au poste de commandement de sa compagnie.

— Ce canon, il faut le récupérer, lui ordonne l'Obersturmführer Pleybour.

La pièce se trouve toujours sur la crête où elle a été clouée par le tir des Russes. Une roue a été arrachée. Des volontaires traînent une grosse branche d'arbre pour servir de patin. Mais pourquoi ramener dans les lignes cette ferraille ? Le canon est éclaté, le frein de bouche en morceau.

Les hommes peinent pour essayer de tirer vers l'arrière cette épave autour de laquelle sont déjà tombés une demi-douzaine de leurs camarades. Mais rien à faire. La pièce de PAK reste immobile.

Kreutzer décide :

— De toute façon, personne ne pourra s'en servir. Elle est foutue.

— Les copains aussi, murmure un homme. Et pour rien.

Le jeune aspirant sait qu'il a raison mais lui ordonne de se taire. C'est sur l'ennemi qu'il veut se payer du désastre de sa section.

Il lui reste encore deux canons, camouflés sous les branchages près de Wollika. Mais ils ne serviront à rien.

Un ordre de relève est prévu pour le 15 août 1944. Le Hauptsturmführer Bance voudrait bien pousser encore ses hommes dans une dernière offensive. La 2[e] Compagnie obéit aux ordres du Commandeur et poursuit sa progression vers la ligne de chemin de fer de Cracovie à Sanok.

Devançant son nouveau commandant de compagnie, l'Obersturmführer Pleybour, l'Oberjunker Peyron joue les éclaireurs de pointe et fonce vers l'Est dans un élan que rien ne semble

pouvoir arrêter. Il sait que le bataillon français vit son dernier jour de combat dans ce secteur et veut terminer cette semaine de combat par un coup d'éclat.

Non loin du secteur tenu par les SS français, une compagnie de la *Horst Wessel* a été isolée par des partisans. L'Untersturmführer Kammer, qui la commande, ne peut plus leur faire face. Il demande du secours à son régiment.

— Il n'y a qu'à envoyer les Français, décide le Sturmbannführer Schäfer, qui apprécie de plus en plus le renfort que lui apporte la Sturmbrigade.

La 1re Compagnie fournira une section. Noël de Tissot reçoit le message par téléphone vers quatre heures du matin. Il réveille aussitôt Aimé Chabert qui sommeille à côté de lui, enroulé tout habillé dans une couverture.

— Je sais que tu es blessé mais tu es le seul officier. Vas-y avec ta section.

L'Oberjunker se met en route aussitôt. Il voudrait arriver auprès des SS allemands avant le lever du jour. Il n'y a pas deux kilomètres. Mais le terrain est coupé de ravins et truffé de mines.

La section se met en marche. Partout des chevaux crevés et des soldats morts. Deux servants russes gisent près de leur mitrailleuse Maxim, le tireur a la moitié du visage arrachée. Un cheval éventré gît près d'eux. Odeur de pourriture et de désastre.

Des torpilles de mortiers tombent irrégulièrement. Des tirs de mitrailleuses se rapprochent. Chabert ordonne d'avancer plus vite, en profitant du moindre couvert, car la zone devient dangereuse.

Une rafale sur sa gauche. C'est sa première mitrailleuse qui vient d'accrocher. En face, des silhouettes traversent une route.

Nouvelle rafale. Un des adversaires semble buter sur un obstacle et s'écroule.

— En avant ! Vite !

Encore une rafale. Sur la droite maintenant. C'est la seconde pièce. Le chef de la Panzervernichtungstruppe a de plus en plus mal aux reins. Ce maudit éclat lui laboure le dos. Il grelotte de fièvre, son pistolet tremble dans sa main. Malgré le froid de la nuit, il ruisselle de sueur. Les balles sifflent autour de lui. Il pousse ses hommes vers l'avant. Voici les premières maisons d'un village.

L'aspirant s'approche d'une fenêtre et balance une grenade. Ses hommes investissent le village. Personne. Les partisans ont filé, protégés par le feu des Russes. Ils doivent être dans un petit bois tout proche, terrés avant de repartir à l'attaque.

Le jour se lève doucement. Les voici qui essayent de s'échapper. Les mitrailleuses crépitent à nouveau. Une demi-douzaine de partisans tombent.

Maintenant, il faut dégager Kammer. Les SS français progressent, de chaque côté d'une route de terre, marchant dans les fossés. Des rafales de Maxim balayent la piste et font voler quelques cailloux et beaucoup de poussière.

— Les voilà !

Les survivants de la compagnie Kammer sont cloués au sol par les mitrailleuses et les mortiers. Beaucoup sont déjà blessés. Des cadavres gisent dans le fossé, parfois secoués par les projectiles qui continuent de pleuvoir et déchiquètent leurs corps.

Les nouveaux venus sont à leur tour pris à partie par le tir des Russes. De l'autre côté de la route, le servant d'une mitrailleuse allemande se présente entre deux rafales :

— Untersturmführer Kammer.

— Standartenoberjunker Chabert.

L'Allemand confie sa pièce à un de ses soldats et s'avance. Il a compris, comme le Français, qu'il faut frapper leurs hommes par quelque geste fou. Alors les deux officiers marchent

l'un vers l'autre sur la route que balayent les Maxim. A quatre pas, ils se saluent réglementairement, le bras tendu. Une poignée de main. Encore un salut, comme pour une parade.

La scène pourrait être grotesque. En plein accrochage, elle remonte aussitôt le moral dans les deux unités...

Maintenant que la peur est vaincue, il reste à dominer les Russes. Les deux officiers, redescendus à l'abri du fossé, sont bien d'accord :

— Impossible de rester ici, dit l'Allemand.

— Il faut tenir cette hauteur, en face de nous, conclut le Français.

Une crête les domine, à environ cent mètres. La compagnie de Kammer, très éprouvée n'a pas plus d'hommes que la section de Chabert. Cela fait une petite centaine de combattants encore valides.

Les mitrailleuses russes tirent toujours. Des canons allemands interviennent. Kammer hurle :

— Mais ils nous tirent dessus !

Déjà, un de ses hommes est blessé.

L'Untersturmführer lance des fusées :

— Allongez le tir !

Nouvelle salve qui fait encore des dégâts. D'autres fusées montent vers le ciel. Les pièces s'arrêtent. Les artilleurs ont compris leur erreur, ou bien ils sont à court de munitions.

Mais il faut se sortir de ce piège. Une seule solution : occuper la crête. Il faut parcourir cent mètres pour arriver au corps-à-corps. Français et Allemands mettent baïonnette au canon.

— *Vorwärts !* hurle Kammer.

Chabert fait écho :

— En avant !

Chacun essaye de battre le record du cent mètres. Atmosphère de Jeux Olympiques. Les Russes voient monter vers eux une

centaine de diables hurlants. Les Waffen SS semblent saisis par quelque ivresse guerrière. Les Rouges ne comprennent rien à ce qu'ils hurlent.

Les Allemands, que le renfort des écussons tricolores réjouit fort, scandent :

— Vive la France !

Les Français se contentent de crier :

— Mort aux cons !

Les « cons » en question décrochent rapidement, après avoir lâché quelques rafales. Ils se retirent sous le couvert des bois. Français et Allemands occupent la crête. Ils ont maintenant l'avantage du terrain et interdisent à leurs adversaires de déboucher des bois.

Un miracle n'arrive jamais seul. Après cette charge fort réussie, voici que le poste radio veut bien fonctionner. Aimé Chabert obtient tout de suite Noël de Tissot.

— Ordre de repli. Reviens vers moi, mais garde la liaison avec Kammer.

Le décrochage va se révéler délicat. Mais le miracle continue. Il ne manque pas un homme. Il ne manque que deux caisses de munitions et un canon de mitrailleuse. Le pourvoyeur explique à son chef :

— Je les ai perdus en traversant la route.

— Va les chercher.

Le garçon tremble et secoue la tête. Il a peur. Mais il a encore plus peur quand Chabert s'empare d'un fusil :

— Tu vas y aller ! Si les Russes te manquent, moi je ne te manquerai pas.

Le pourvoyeur quitte son abri et descend vers la route, progressant par bonds. Il franchit la piste en quelques pas rapides, se jette dans le fossé, juste à côté des deux caisses de munitions qui brillent au soleil.

Quelques minutes plus tard, il est de retour.

— J'ai tout récupéré, Oberjunker.

— Tu vois, ce n'est pas difficile.

Chabert a bien envie d'ajouter que, lui aussi, avait peur quand il marchait sur la route vers Kammer. Mais il ne dit rien et offre une cigarette au pourvoyeur. L'homme se prend maintenant pour un héros et rit nerveusement. La patrouille est terminée.

La relève arrive. Des soldats de la Wehrmacht vont prendre la place des hommes de la Waffen SS qui ont réussi à colmater la poche de Sanok, laissée ouverte par d'autres soldats de la Wehrmacht. Les deux troupes se croisent sans un mot.

Une seule section de la Sturmbrigade a récupéré sur le terrain une dizaine de mitrailleuses, abandonnées par ceux qui ont décroché beaucoup trop vite, le 9 août, et provoqué un drame qui a coûté très cher aux Freiwillige du bataillon français.

Toujours débrouillard, l'Oberjunker Chabert a gardé six mitrailleuses ainsi récupérées, quadruplant sa puissance de feu. Maintenant, sa section se compose de quatre groupes à deux mitrailleuses chacun. L'Unterscharführer Belanger a remplacé au poste d'adjoint l'Oberscharführer Grossmann. Ainsi vont la vie, la mort et la guerre...

Les sections arrivent, l'une après l'autre, à Wollika, où les attend le Commandeur. Pour son premier engagement, le bataillon français se trouve décimé. Les commandants de compagnie annoncent les pertes :

— Vingt hommes hors de combat, dit Fernet. Encadrement intact. Moral excellent.

La 3e Compagnie est celle qui a été engagée la première mais qui a le moins souffert.

La 1re se ressent du terrible baptême du feu qui l'a privée, en quelques minutes, des trois quarts de ses cadres. C'est Noël de Tissot qui annonce d'une voix blanche le bilan le plus lourd :

— Il me manque soixante hommes.

Le chef de la 2e Compagnie arrive maintenant devant le Commandeur. Pleybour, qui succède à Gaulmier blessé et à Bartolomet évacué, vient, lui aussi, de faire les comptes.

— Cinquante tués et blessés chez nous.

Parmi les tués, le premier officier du bataillon à tomber au combat fut : Joseph Peyron. En ce matin du 15 août 1944, le destin l'a frappé à la tête pour la troisième et dernière fois. Après la bosse et l'estafilade c'est un énorme éclat de mortier que l'aspirant a reçu en plein front.

« Peyron, tu périras par la tête », disaient ses camarades... Celui qui ambitionnait de devenir le véritable commissaire politique de la SS française, après avoir gagné la Croix de fer dans les Carpates, a eu la boîte crânienne ouverte en deux, comme par une faux gigantesque, alors qu'il chargeait en hurlant vers les lignes soviétiques. Un éclat lui a aussi cisaillé le bras et ses hommes ont vu tomber du ciel une main encore crispée sur la poignée-pistolet d'une mitraillette.

Son cadavre repose dans le village de Wollika avec ceux des Waffen SS de la compagnie Kammer. Pour eux, des soldats de la *Horst Wessel* ont fabriqué des « toits de la vie » : des branches de bouleaux figurent un homme les bras levé vers le ciel, dans un geste d'éternité et de défi.

Sur la terre galicienne fraîchement remuée, ses camarades de la Junkerschule de Bad Tölz déposent le casque déchiqueté du Standartenoberjunker Peyron, premier officier de la Sturmbrigade *Frankreich* tué au combat.

Quatrième Partie

26.

Canons russes, avions russes, mortiers russes... La relève s'effectue dans d'aussi mauvaises conditions que la montée en ligne. Des hommes tombent encore.

En descendant des lignes, les SS français ne laissent que quelques cadavres aux mains de l'ennemi. Les camarades blessés roulent vers les hôpitaux. Certains sont déjà à Prague.

Ceux qui ont franchi le cap de ce premier engagement se retrouvent, pour quelques heures, au repos. Jamais la campagne galicienne n'a semblé si riante. L'eau des ruisseaux chante sous les aubes des moulins. Les hommes se lavent, se rasent. Ils rient et jouent dans une atmosphère de vacances. Il faut reprendre des forces pour une nouvelle bataille. D'autres morts vont suivre ceux qui reposent dans la clairière de Dundoukami.

Des chants s'élèvent. L'Oberjunker Peyron n'est plus là pour improviser un meeting politique. Le premier de tous les officiers, il a rejoint le Walhalla des guerriers germaniques qu'il promettait toujours aux plus braves.

Le Commandeur réunit ses officiers :

— La division *Horst Wessel* va quitter le secteur de Sanok. Il y a sûrement un autre trou à boucher...

Varsovie s'est soulevée depuis une quinzaine de jours et tout le front de Pologne se trouve secoué de terribles coups de boutoir. Les partisans sortent des forêts et attaquent partout

les troupes du Reich. Les Russes continuent à masser des hommes, des chars, des pièces d'artillerie. L'orage des canons gronde sans arrêt.

Les Allemands rassemblent aussi des chars et des troupes. Panthères et Tigres creusent d'énormes ornières dans la poussière boueuse. Les motocyclistes de la Feldgendarmerie jouent les aiguilleurs et distribuent les convois sur toutes les routes. Parfois, ils pendent quelques déserteurs errant sans papiers dans la campagne. Les soldats, épuisés, piétinent entre les façades noircis des chaumières. Les civils se terrent chez eux, rassemblés autour des images pieuses punaisées sur les murs de torchis. A l'aube, des hommes de l'Organisation Todt viendront à nouveau les chercher pour creuser des fossés antichars.

Le 17 août 1944 sera pour le bataillon français un jour de repos. Nettoyage des armes, distribution de tabac et de biscuits. Bavardages et roupillons. On entend déjà les premiers propos d'anciens combattants :

— Tu te souviens, le jour où nous sommes montés en ligne...

Cela fait une semaine. Mais ces garçons, dont la plupart n'ont pas vingt ans, ont terriblement vieilli. La fatigue et la peur ont creusé leurs traits et rendu plus amers leurs sourires. Les premiers morts pèsent lourd et ceux de la forêt de Dundoukami ne cessent pas de les hanter.

Engagés dans la Waffen SS avec un enthousiasme romantique, les survivants découvrent que la guerre ne ressemble pas aux légendes. La mitraille et la dysenterie n'ont rien de glorieux.

Fernet et Lambert tirent les premières conclusions. La 3ᵉ Compagnie est celle qui a le mieux tenu.

Le commandant de la 1ʳᵉ Section lance à son chef :

— Vous vous souvenez du dicton de nos instructeurs ?

« *Schweiss spart Blut*, la sueur épargne le sang » nous disaient toujours Welbrock et Kostenbader.

— Ils avaient rudement raison et nos hommes ont pu le vérifier pour leur premier engagement.

L'Oberjunker Laschett vient s'asseoir à l'ombre d'un arbre, tout près d'eux. Pour cet étudiant, l'épreuve a été dure, mais il l'a supportée mieux qu'aucun autre. C'est un garçon distingué et modeste, qui hésite toujours un peu avant de s'exprimer. Son chef lui demande :

— Vous êtes déçu par le feu, Laschett ?

— Surpris plutôt, Obersturmführer. La guerre, c'est d'abord la faim, la crasse, la peur aussi. Une sorte d'engrenage sans éclat.

— Il y a les éclats d'obus, ricane Lambert.

L'ancien spahi s'est juré de n'être surpris par rien. Il a récupéré un chargeur « camembert » de mitraillette soviétique et, avant de l'offrir à son vieux complice Chabert, qui a ramassé sur un cadavre russe une de ces armes redoutables, il le fait circuler à la ronde.

— Les pistolets-mitrailleurs français étaient des jouets d'enfants à côté de ceux des Allemands. On l'a bien vu en 40. Et maintenant ce sont des jouets à côté des armes russes. On est toujours trahi par le matériel !

Le Commandeur vient interrompre la conversation. Sa lourde silhouette se découpe à contre-jour dans le soleil couchant.

— Je ne change rien à la 3ᵉ Compagnie...

Cet ancien international de rugby militaire sait reconnaître les équipes bien soudées et efficaces. Mais les deux autres compagnies de grenadiers l'inquiètent. Il sait combien de Tissot est impulsif et manque d'expérience militaire réelle. Heureusement le « vieux » Bartolomet, après quelques jours de repos, vient de rejoindre le bataillon. Le Hauptsturmführer Bance décide :

— Vous irez à la 1ʳᵉ. Officiellement, comme chef de section. Je compte sur vous pour calmer un peu de Tissot. Tout le bataillon m'inquiète par sa témérité. Mais lui dépasse toutes les limites.

Depuis la mort de Peyron, de Tissot semble « se placer » pour être le second tué du corps des officiers français de la Waffen SS. Il est persuadé qu'il ne reviendra pas du front. Pourtant, il reste souriant et même enjoué. La section de Chabert vient de lui être définitivement affectée et il plaisante avec l'Oberjunker :

— On me colle un infirme, avec un bel éclat de mortier dans les reins. Joli cadeau !

En réalité, de Tissot est ravi de récupérer l'aspirant, lui aussi ravi de rejoindre la 1re Compagnie. Il ne tient pas du tout à servir sous les ordres de Pleybour qui prend en main une 2e Compagnie, assez secouée par l'éviction d'Artus avant le départ pour le front, la blessure de Gaulmier dès l'arrivée en ligne et la mort de Peyron le dernier jour du combat. Une sorte de malédiction semble peser sur cette unité ; Pleybour n'a plus autour de lui que quelques sous-officiers, dont la bonne volonté compense mal le découragement.

Encore un jour de repos. Et, le 19 août 1944, c'est le départ en camion pour le secteur de Mielec, à une centaine de kilomètres au nord-ouest de Sanok.

Le front a encore reculé vers l'ouest. Le Commandeur du bataillon français est soucieux. Il doit tenir coûte que coûte le long d'un cours d'eau, la Visloka. Le secteur qui lui est confié semble démesuré. Il doit étaler ses compagnies et ses sections, mais il sait que les liaisons par radio sont à peu près impossibles dans ce pays raviné et boisé. Ses hommes vont se battre désormais un peu en enfants perdus, chaque unité isolée en face d'un ennemi de plus en plus nombreux et coriace. Dix pour cent de l'effectif du bataillon se trouve déjà hors de combat et il manque, au moins, le quart de l'encadrement. Une nouvelle épreuve promet d'être sévère.

Le Hauptsturmführer Bance sait qu'il va jouer, dans les jours qui viennent, tout le sort de la première unité française de la

Waffen SS. Il termine rapidement une réunion de ses commandants de compagnie.

— Il faut montrer que nous savons tenir. Quelles que soient les circonstances. Je compte sur chacun de vous.

De Tissot, Fernet et Pleybour ne commandent plus désormais des gamins désorientés par leur premier contact avec le feu. Ce sont des garçons déjà éprouvés, dans tous les sens du terme, qui montent dans les camions. Ils chantent moins que la semaine passée, mais leurs yeux brillent davantage.

Seul, François Belanger lance à pleine voix le vieux chant des premiers engagés de la NSKK :

Contre les Rouges, contre l'ennemi
Partout où le devoir fait signe
Soldats de France, soldats du pays
Nous remonterons vers les lignes.

Les hommes qui l'entourent modifient quelque peu les paroles françaises. Maintenant, ils reprennent le refrain :

Soldats d'Europe, soldats du pays
Nous remonterons vers les lignes.

Les lignes... C'est, cette fois, à une centaine de kilomètres au nord-ouest de Sanok, une rivière : la Visloka.

27.

Sur sa carte, un jeune lieutenant de la Wehrmacht indique à l'Obersturmführer de Tissot les positions qu'il doit occuper. Le chef de la 1re Compagnie fait la grimace : certaines de ses sections doivent s'étirer sur près d'un kilomètre de « front ».

Cette fois, la relève se passe de nuit. Le poste de commandement de la compagnie se réduit à deux cagnas de rondins, dans un vaste trou où stagne l'eau croupie d'une mare. Les officiers français examinent la carte à la lueur d'une bougie. L'ambiance rappelle à Bartolomet certains souvenirs de l'autre guerre.

L'officier allemand se contente de dire :

— Ne tirez pas, restez tranquilles. Les Russes sont calmes.

Très vite, les SS français vont comprendre qu'il s'agit du calme qui précède la tempête. Ils s'installent dans des trous, le long de la Visloka. Des taillis marquent l'approche du cours d'eau. Le terrain, assez découvert, ne permet pas le moindre déplacement. Les soldats de la Wehrmacht ont même été obligés par endroits de monter des claies de branchages pour camoufler leurs mouvements.

Quelques guetteurs veillent encore le long de la Visloka. Un à un, ils sont relevés par les nouveaux arrivés. Ceux qui doivent quitter le front s'impatientent. Ils n'ont pas du tout envie de s'attarder. Le jour est complètement tombé. Aimé Chabert bute sur un casque. Il le ramasse et découvre avec horreur des

traces de sang, des cheveux collés, et même un morceau de boîte crânienne. Le casque d'acier est percé de part en part. Le lieutenant de la Wehrmacht dit seulement :

— *Schafschutz* (tireur d'élite)...

Des Russes sont cachés dans les arbres, de l'autre côté du cours d'eau. Parfois, une balle miaule. Une brusque rafale de pistolet-mitrailleur. Puis l'arrivée d'un obus de mortier.

Noël de Tissot commence à croire que le secteur n'est pas si calme. Il se rend compte que la Visloka n'est en rien un obstacle : n'importe quel fantassin ennemi peut facilement la passer à gué. Ce n'est pas quelques guetteurs qui pourront longtemps arrêter un assaut russe. Dans les ténèbres, on entend des clapotis et des rafales.

Chacun tire au jugé.

Les Russes tiennent les rives seulement la nuit. Avec l'aube, ils se replient à une centaine de mètres en arrière, laissant juste des tireurs d'élite, cachés dans les arbres.

L'Oberjunker Chabert regarde attentivement la rive ennemie avec ses jumelles. Elle est basse et sablonneuse, parsemée de quelques arbres isolés. Soudain, il remarque une boule de feuillages qui lui semble un peu trop dense. A tout hasard, il tire deux courtes rafales avec sa grosse mitraillette russe à chargeur circulaire. Un bruit de branches cassées ; une lourde masse s'écroule et vient s'écraser au sol. Le tireur d'élite russe a été tué sur le coup. Sa musette reste encore accrochée aux branches et se balance doucement. En fin de matinée, un second Russe va se trouver à son tour « cueilli » en plein ciel. Toute la journée va se passer en combats individuels. On échange d'une rive à l'autre de courtes rafales, précises et meurtrières.

Les Russes perdent une demi-douzaine de tireurs d'élite et déclenchent un tir d'artillerie.

— Trop long, se réjouissent les Français.

Ils se collent à la rivière et sont si près des lignes ennemies que les canons soviétiques ne peuvent, pour l'instant, les déloger.

Il faut s'enterrer, ne pas bouger, attendre. La 1re Compagnie souffle un peu, tandis que la 2e Compagnie se fait harceler à son tour. Les Russes s'acharnent sur le point le plus faible. Mitrailleuse Maxim et canons de PAK tirent pendant d'interminables minutes. Les redoutables mortiers lourds interviennent rapidement. Il n'y a rien d'autre à faire que d'attendre la fin de l'orage, blottis au fond des trous. La terre vole, les éclats ricochent sur les arbres, des branches coupées voltigent. L'air sent la poudre et une fumée grise suit le cours de la Visloka, comme une brume de chaleur.

L'Untersturmführer Bartolomet se méfie de plus en plus. Tout cela annonce une attaque imminente. Sans cesse il va de trou en trou pour vérifier les emplacements de ses mitrailleuses. Sa section n'a plus qu'une vingtaine d'hommes et il doit couvrir un demi-kilomètre. Le moral reste bon. L'officier demande :

— Vous n'avez pas peur ?

— Non. Mais on a faim !

Depuis leur montée en ligne une dizaine de jours auparavant, le ravitaillement suit assez mal. Alors tout le monde grignote des pommes vertes et souffre de douloureuses coliques.

Quand un homme s'éloigne pour poser culotte, une balle siffle. Parfois, il ne se relève pas.

Les positions françaises sont dominées par une cheminée d'usine où les Russes ont sûrement installé un observatoire. Noël de Tissot se montre de plus en plus nerveux. En bon artilleur, il sait comment tout cela risque de se terminer.

— Ça sent le roussi. Il y a du mouvement en face. Et les Allemands n'ont pas une seule batterie disponible.

Chabert, comme toujours, propose une solution de risque-tout :

— Donne-moi quatre ou cinq volontaires et je vais te faire sauter cette cheminée.

— Tu es complètement fou !

Une fois encore, il regarde cet objectif. A la jumelle, on distingue très bien un observateur russe. Il ne descend même pas de son perchoir quand l'artillerie allemande intervient. Les munitions sont rares. Après une douzaine de coups, le tir s'arrête. La cheminée n'a pas bougé.

La nuit arrive à nouveau. Les Russes se rapprochent des rives de la Visloka. En face, les guetteurs écarquillent les yeux sur les ténèbres. Deux hommes par trou. L'un sommeille tandis que l'autre veille.

Vers minuit, l'artillerie soviétique ouvre le feu. La terre tremble. Mais les obus tombent à droite et à gauche des positions françaises. L'offensive se déclenche. Une fois encore, c'est sur la Wehrmacht que les Russes s'obstinent. Les SS français s'inquiètent :

— S'ils reculent, on va se faire encercler.

Plus leur secteur reste tranquille et plus les hommes de la Sturmbrigade s'inquiètent. Ils devinent que tout le front est en train de bouger cette nuit. Parfois, un obus isolé tombe sur leur position.

Yvan Bartolomet s'écroule. Il a le mollet de part en part traversé par un éclat. Il saigne et souffre. Noël de Tissot enrage, il perd un des meilleurs officiers du bataillon. Le calme du « vieux Barto » va lui manquer.

Soutenu par un volontaire, le blessé se dirige vers l'antenne médicale. Le Dr Bonnefay le voit arriver et lui lance :

— Encore toi ! Ce coup-là, il faut que je t'évacue.

Bartolomet se fâche :

— Tu nettoies et tu me fais un bon pansement. Et je reste au poste de secours. Si ça pète, je veux rejoindre ma section.

L'Unterscharführer Quarru a repris son commandement. Ce sous-officier est un de ceux qui a le mieux tenu, lors du premier accrochage du bataillon ; Bartolomet peut être tranquille. Il s'allonge sur un brancard, s'enroule dans une couverture et s'endort. Il devine qu'il n'a pas tellement longtemps à pouvoir se reposer. La piqûre antitétanique l'élance, les obus secouent le secteur. Mais il en a connu d'autres et il ne tarde pas à sommeiller.

Le 20 août 1944, au matin, les SS français de trouvent brusquement au cœur de la mêlée. Les orgues de Staline entrent en action avec les premiers rayons du soleil.

Le ciel est rouge. Des incendies embrasent tout l'horizon. A droite et à gauche du bataillon français, les lignes allemandes se trouvent totalement enfoncées.

— Ils arrivent sur nous !

Des ombres s'agitent dans le brouillard de l'aurore, de l'autre côté de la rivière. Les Russes de ce secteur ont hâte, comme leurs camarades, de se ruer sur les lignes ennemies et d'enfoncer d'un seul élan tout le front de la Visloka.

— Ecoutez !

On entend des bruits de moteurs. Camions et chars ne cessent d'aller et venir sur l'autre rive.

Les mitrailleuses de la 1re Compagnie tirent quelques rafales. Les Russes se terrent. Est-ce le dernier repos avant l'assaut ?

Le bombardement se rapproche des positions françaises. Les obus tombent de plus en plus serré. Les fils du téléphone de campagne sont coupés. De Tissot n'est plus en liaison avec l'arrière que par une radio qui fonctionne mal ; ses agents

de liaison sont pris à partie par les tireurs d'élite. Ils s'impatiente :

— Maintenant, c'est pour nous.

La situation semble la même dans les deux autres unités du bataillon, Fernet, Pleybour subissent un bombardement sévère. Chaque compagnie est dispersée le long de la rivière, sur au moins deux kilomètres de front. Impression d'être isolé. Chaque section se referme sur elle-même.

Le ravitaillement n'arrive plus du tout. Les hommes souffrent de la faim et surtout de la soif.

Les orgues de Staline pilonnent maintenant tout le secteur. Les arbres s'abattent dans un grand fracas de branches cassées.

Les tireurs d'élite russes ont des camarades à venger et les agents de liaison français vont payer un lourd tribut. Dès qu'un homme sort de son trou, une balle siffle. Le voici aussitôt cloué au sol. La terre vole autour de lui. Le tir se précise. Tout homme repéré n'est plus lâché. Deux garçons de la 2e Compagnie sont frappés à mort à quelques minutes d'intervalle.

Noël de Tissot sent le piège se refermer. Il est de plus en plus préoccupé par cette cheminée d'usine qui domine sa position.

Installé avec sa section dans une boucle de la Visloka, l'Oberjunker Chabert pense à la patrouille qui pourrait détruire ce redoutable observatoire. Avec une demi-douzaine de volontaires, il est persuadé qu'il pourra passer.

Il a envoyé son agent de liaison Delagarde, avec quatre hommes de corvée, vers le poste de commandement de Noël de Tissot pour ramener des explosifs et du ravitaillement.

Le jeune garçon finit par le rejoindre.

— Où sont tes camarades ? demande l'aspirant.

— Cloués dans un trou. On ne passe plus entre la compagnie et vous. Ça tombe de partout.

Delagarde a quand même réussi à trouver un bouthéon

de soupe pour ses camarades. Il ramène aussi un message de Noël de Tissot :

— Le commandant de compagnie vous demande de toute urgence.

Aimé Chabert doit ramper de trou d'obus en trou d'obus pour rejoindre son chef. Les torpilles tombent autour de lui. Il est couvert de terre et trempé de sueur en arrivant dans l'abri de Noël de Tissot.

Les orgues de Staline forment comme une sorte de roulement continu. Les roquettes arrivent par rafales incessantes. L'Untersturmführer de Tissot ordonne d'une voix sans réplique :

— Sortez tous. Je veux rester seul avec Chabert.

L'Oberjunker pressent une catastrophe. De Tissot lui confie, aussitôt qu'ils se trouvent sans témoins :

— Nous sommes encerclés depuis ce matin. La Wehrmacht a craqué au nord et au sud de nos lignes.

— L'avance russe est profonde ?

De Tissot ne répond pas tout de suite. Puis il laisse tomber :

— Des dizaines de kilomètres. Peut-être même cinquante. C'est très grave.

Mais il se ressaisit vite et communique les ordres du bataillon :

— Ordre de décrocher ce soir à 18 heures. Il faut à tout prix nous frayer un passage.

Avant la fin de la journée, le premier bataillon de la Sturmbrigade SS française n'existera peut-être plus. Alors de Tissot semble retrouver un calme étrange et lance :

— Veux-tu du tabac ? On va quand même prendre le temps de fumer une pipe.

Puis les deux officiers fixent l'ordre de décrochage des quatre sections de la 1re Compagnie. Les obus et les roquettes continuent de tomber dans le secteur.

Cette journée du 20 août 1944 présage un désastre, même si le bataillon décroche en très bon ordre. Il n'y a plus aucune liaison entre les unités. Tous les fils téléphoniques sont coupés et tous les postes de radio hors d'usage, des dizaines d'agents de liaison sont tombés, tués ou blessés. Le seul problème est d'essayer de ne pas perdre le contact et de ne laisser personne en arrière.

Chabert quitte de Tissot et va rejoindre sa section le long de la Visloka. Pistolet au poing, il ramène vers les lignes les quatre hommes de la corvée de soupe, crevant de peur au fond de leur trou. Les torpilles se rapprochent de plus en plus.

L'Oberjunker, en suçotant toujours le tuyau de sa pipe, marmonne pour lui seul :

— Pour un beau merdier, ce sera un beau merdier...

La 1re Compagnie se replie à l'heure dite. Groupe par groupe et section par section. Les hommes quittent la Visloka où gisent quelques cadavres soviétiques, le visage dans le filet d'eau qui serpente entre les cailloux. Les SS français ont l'impression d'être à nouveau frustrés d'une bataille, mais ils viennent de payer assez cher cette seconde montée vers les lignes.

Voici maintenant le village où était établi le poste de commandement de la 1re Compagnie. Les isbas flambent. Les bombes se rapprochent de plus en plus. Les grenadiers décrochent en bon ordre, sous la protection des mitrailleurs. Une fois encore le dur entraînement porte ses fruits. Ni imprudence ni panique. Mais la rage au cœur de céder du terrain devant un adversaire de plus en plus coriace.

La 1re Compagnie va quitter dans quelques minutes la bourgade où Noël de Tissot avait installé son poste de commandement.

Aimé Chabert tient à partir le dernier. Il a repéré un grenier, d'où il pourra jeter un dernier coup d'œil au paysage. Il monte rapidement l'échelle et embrasse d'un seul coup d'œil toute la boucle de la Visloka. Les Russes progressent rapidement, surgissant des forêts et des buissons.

L'aspirant entend soudain les barreaux de l'échelle gémir. Il pense que c'est son fidèle agent de liaison Delagarde, qui le suit toujours à quelques pas.

Soudain, il sent une main sur son épaule, un souffle sur sa joue. Il se retourne. Ce n'est pas Delagarde, c'est une paysanne galicienne, qui lui paraît superbe avec ses yeux apeurés et ses longs cheveux blonds qui jaillissent d'une casquette à la visière cassée.

Elle murmure quelques mots allemands. Sans cesse, revient :

— *Ivan kommt.*

Chabert voit bien que les Russes arrivent et songe qu'il va falloir donner rapidement l'ordre de repli. La fille se colle de plus en plus contre lui. C'est une invitation que l'aspirant n'a jamais repoussée. Les isbas flambent, les bombes tombent, les balles miaulent. Mais l'Oberjunker Chabert embrasse à pleine bouche une jolie fille. De la main droite, il ne lâche pas sa mitraillette russe à chargeur circulaire. De la main gauche il déboutonne le corsage, puis plonge sous la jupe. La fille se glisse sous l'officier français qui commence à lui faire l'amour tout en surveillant « Ivan » par les fentes du grenier.

L'aspirant est en train de battre tous les records de rapidité. Jamais il n'aura encore si rapidement mené à bien une conquête féminine. Les planches gémissent et la fille gémit encore plus fort. Elle cherche à mordre les lèvres de son amant et enserre sa taille de ses bras robustes. Il sursaute quand il sent ses doigts s'attarder sur la blessure de ses reins. Il commençait à oublier cet éclat de mortier fiché dans sa chair.

Les Russes approchent. De courtes rafales de mitrailleuses les retardent et les clouent au sol. Mais ils repartent vite,

laissant quelques cadavres pour jalonner leur ruée. Ce n'est plus qu'une question de secondes. La fille est satisfaite. Aimé Chabert aussi. Ils s'embrassent une dernière fois.

L'aspirant dégringole déjà l'échelle du grenier et court rejoindre ses hommes. La 1re Compagnie a entièrement décroché, sans laisser un seul des siens en arrière.

— A nous, maintenant. Direction de la forêt. En ordre et groupe par groupe.

L'Oberjunker quitte le dernier ce hameau galicien dont il ne connaît pas le nom, pas plus qu'il ne connaît le nom de cette fille, qui, avant d'être violée par les soldats russes, a choisi de se donner librement une dernière fois à un garçon qui lui plaisait.

28.

Le décrochage dans le crépuscule a réussi au-delà de toute espérance. Mais le plus dur reste à faire : échapper à l'encerclement.

Les dernières nouvelles sont plus qu'inquiétantes : le Commandeur vient d'apprendre que les Russes se sont emparés de Radomysl. La nouvelle le touche d'autant plus que cet important nœud de communications, loin en arrière du front, était tenu par des SS français.

Depuis le matin de ce 20 août 1944, Radomysl est défendu par la section de PAK de l'Oberjunker Kreutzer. Il a été obligé de laisser à la disposition de la Division *Horst Wessel* les deux canons antichars qui lui restaient. Ses hommes ont touché des Panzerfaust et savent qu'ils vont être engagés comme unité légère antichars.

A la tête d'une trentaine de SS français, Kreutzer est arrivé la veille au soir dans un village qui respire la panique. Il sourit du titre pompeux dont on vient de le parer : « Kreiskommandant de Radomysl », mais il lui donne l'avantage de pouvoir récupérer tout ce qui traîne dans le secteur comme matériel et comme personnel.

Au milieu de la déroute, l'organisation allemande fonctionne encore. Une demi-douzaine de Feldgendarmes, la plaque à chaînette autour du cou, se présentent au poste de commandement où l'aspirant est en train de faire le bilan de ses moyens, avec son adjoint, le Sturmmann Barate. Les policiers sont les bienvenus :

— Vous bloquez tous les fuyards de la Wehrmacht.

L'Oberjunker récupère ainsi une cinquantaine de soldats qui préfèrent se battre plutôt que d'être pendus par les redoutables feldgendarmes. Un bruit de ferraille. C'est un Sturmgeschutz, un canon d'assaut, qui arrive dans Radomysl. L'équipage vient se mettre à la disposition de Kreutzer qui voit arriver avec joie ce renfort d'artillerie. Il suit la canonnade qui se rapproche et sait que son tour ne va pas tarder.

Depuis l'aube, la bataille fait rage. Henri Kreutzer ignore que les deux ailes du front sont enfoncées et que ses camarades du bataillon vont recevoir l'ordre de décrocher dans l'après-midi.

Un de ses hommes vient d'être blessé. Il appartient au groupe de Gérard, le chef armurier de la PAK, et gît entre les Français et les Russes. Impossible d'aller le chercher.

— J'y vais, décide Kreutzer.

Il bondit, attrape le malheureux, le charge sur son dos. Les balles sifflent, mais l'aspirant est déjà revenu dans ses lignes et confie le blessé aux infirmiers.

La situation dans son secteur s'aggrave. Tandis que les camarades pansent le blessé, l'Oberjunker escalade un escalier pour essayer de voir ce qui se passe. Derrière lui, assis sur une marche, son adjoint.

Une explosion, suivie d'un sifflement. Un énorme éclat d'obus passe entre les jambes de Kreutzer. Un hurlement. Barate a eu les parties sexuelles tranchées net par l'éclat. Il presse son

ventre à deux mains, mais le sang jaillit entre ses doigts. Le Sturmmann roule à terre et meurt très vite, emporté par une terrible hémorragie. Il est midi pile. L'attaque russe contre Radomysl vient de commencer.

La chaleur est épouvantable. Le soleil flambe. Les Russes déboulent sur le village tenu par moins d'une centaine d'hommes. Henri Kreutzer voudrait être partout à la fois. Il court d'une maison à l'autre, prêt à colmater les brèches d'une digue qu'il sait tellement fragile.

Au détour d'une chaumière, il se trouve nez à nez avec un Russe. Réaction nerveuse : le Français éclate de rire. Mais ce géant a un rire de Gargantua. Effrayé, son adversaire tourne les talons et détale comme un lapin. Une rafale l'arrête net et il s'écroule, tiré comme un gibier.

Ses camarades sont de plus en plus nombreux. Kreutzer a en face de lui une compagnie, qui devient un bataillon, puis un régiment. Français et Allemands se battent à un contre vingt ou contre trente. Il est un peu plus de quinze heures quand le Kreiskommandant de Radomysl entend un fracas de moteur. C'est un bruit qu'il connaît bien. Il hurle :

— *Panzeralarm !*

Déjà, les chars russes déboulent. Les volontaires se ruent sur leur Panzerfaust. Commencent des corps-à-corps incertains. Les premiers blindés flambent, mais les pertes sont lourdes parmi les défenseurs de Radomysl.

Les hommes de Kreutzer reculent maison par maison et jardin par jardin. Ils ne tiennent même plus la moitié du village et s'accrochent au cimetière.

Tout autour d'eux, les chaumières flambent. Les rafales

de mitraillettes sont de plus en plus proches et de plus en plus meurtrières. Soudain, l'aspirant affaibli par la chaleur et la soif, croit être victime d'un mirage : une des tombes vient de se soulever, une main sort, puis une tête. Vision de film d'épouvante... Ce n'est qu'un civil polonais qui a choisi cette cachette pour échapper à la bataille. D'autres tombes se soulèvent : tout le village s'est réfugié dans le cimetière.

Les chars soviétiques approchent. Mais les Panzerfaust ne peuvent tirer qu'une seule fois. Kreutzer hurle :

— Où en est-on ?

— Plus un seul Panzerfaust, Oberjunker !

Les défenseurs de Radomysl sont perdus. Mais un grondement de moteurs emplit le ciel et couvre le bruit des chars. Français et Allemands hurlent ensemble :

— Les Stukas !

Au moment où tout semble perdu, les avions d'assaut plongent du haut du ciel et piquent à mort sur les blindés, les bombes tombent avec une précision incroyable. Les T. 34 explosent et brûlent. Mais rien ne semble arrêter les fantassins russes. Privés de l'appui des chars, ils semblent encore plus résolus et plus nombreux.

L'après-midi semble interminable. Les hommes de Kreutzer s'accrochent au cimetière. Enfin, à dix-huit heures trente arrivent quelques fantassins allemands et même des Panzers.

L'Oberjunker croit Radomysl sauvé. Mais les Russes lancent d'autres chars dans la bataille. Ils veulent absolument s'emparer de ce nœud de communications.

A dix-neuf heures, le village tient toujours. Les positions sont stabilisées de part et d'autre du cimetière.

Une estafette de la Wehrmacht a demandé aux hommes de la Waffen SS de tenir jusqu'à dix-neuf heures. Kreutzer voit ce moment arriver avec soulagement, car il est totalement

épuisé après une grosse demi-douzaine d'heures de combat incessant.

Il distingue un char qui s'approche dangereusement dans la fumée. Il a réussi à récupérer un Panzerfaust et se précipite. Comme il l'a appris à Tölz, il est bien résolu à donner l'exemple et à montrer comment se bat le plus jeune officier du bataillon SS français.

Henri Kreutzer se lève, vise le char. Mais le chef de bord l'a aperçu. Duel entre un homme seul et un blindé. C'est une question de secondes. Le Français appuie sur la détente et libère la roquette qui part en sifflant. Au même moment, un aboiement rauque : le canon du char vient de tirer. L'obus explose à quelques mètres de l'aspirant qui se retrouve plaqué au sol. Dans une dernière vision, il s'aperçoit qu'il a touché et détruit le char. Mais un long éclat d'obus lui a traversé l'épaule de part en part, avant de frapper un Allemand qui se trouve derrière lui.

Ses hommes traînent leur chef à l'abri. Il est très grièvement blessé : l'épaule broyée, le bras, les jambes et le visage criblés d'éclats. Des balles traçantes l'ont brûlé de leur phosphore.

Les renforts allemands ne cessent d'arriver. Le Kreiskommandant de Radomysl demande :

— Quelle heure est-il ?

La question surprend. Ses hommes le croient fou. L'un d'eux lance :

— Sept heures, Oberjunker.

Kreutzer corrige :

— Dix-neuf heures... J'avais promis de tenir jusque-là.

La carcasse du char soviétique brûle, à quelques dizaines de mètres de lui. Henri Kreutzer commence à délirer. Il croit

son bras arraché. Il se voit déjà manchot et veut se suicider. Avant, il ordonne à un de ses chefs de groupe :

— Nisus, vous prenez le commandement de la section.

Les hommes de la PAK ne sont plus qu'une poignée mais ils ont tenu Radomysl jusqu'au bout.

29.

A la même heure, ce 20 août 1944, les trois compagnies de grenadiers se replient à travers la forêt. Le Commandeur essaye de les conduire hors de l'étau qui menace de se refermer dans leur dos. Il ne peut admettre que son bataillon soit entièrement anéanti dès son second combat.

Poussés par leurs chefs, les SS français progressent rapidement dans les fossés et cherchent l'abri des couverts. Dans le crépuscule, les mortiers russes ne les lâchent pas et maintenant des avions à étoile rouge les survolent.

Les mitrailleuses de la 3e Compagnie tirent quelques rafales. Fernand Costabrava voit un Yak touché à mort. Le pilote saute en parachute. Puis un autre avion s'abat dans une gerbe de flammes.

— Bravo ! lui crie son camarade Milsec. C'est sûrement ta pièce qui les a touchés.

L'Oberjunker Laschett presse le mouvement. Il faut échapper au piège. Ce qui compte à présent c'est de profiter de la nuit pour se replier.

Ils sont maintenant tapis dans l'ombre de la forêt. Les hommes sont épuisés et rongés par la dysenterie. Il a fallu en pousser certains qui ne voulaient plus marcher et se lais-

saient tomber sur le bord de la piste, en disant à leurs chefs : « Tuez-moi... Que ce soit fini. »

La nuit les surprend, couchés dans les fossés. Seuls veillent les guetteurs qui entourent les mitrailleuses, en batterie sur les lisières. Les Russes poursuivent leurs manœuvres d'encerclement et s'infiltrent lentement sous les couverts.

Le Commandeur réunit une dernière fois ses trois commandants de compagnie. De Tissot, Pleybour et Fernet n'ont pas dormi depuis l'avant-veille et semblent aussi épuisés que leurs hommes. Le Hauptsturmführer Bance n'a pas de bonnes nouvelles :

— Les Russes ont fait une fois de plus porter leurs efforts sur les secteurs tenus par la Wehrmacht. Ils ont tout enfoncé et nous serons bientôt encerclés.

Il ne reste qu'une seule solution :

— Il faut percer. Je pars en tête avec la 2e Compagnie de Pleybour, mon groupe de commandement et la section de pionniers de Gomez.

Pierre Bance semble furieux plus encore qu'inquiet. Ce n'est pas encore ce combat confus qui va apporter à son bataillon cette gloire dont il a besoin. Il poursuit l'exposé de son plan :

— Derrière nous, Fernet et sa 3e Compagnie. De Tissot restera en arrière-garde avec la 1re.

Les sections disparaissent une à une dans la nuit.

En attendant son tour de prendre la route, de Tissot s'allonge dans un fossé, à côté de Chabert. Le commandant de la 1re Compagnie semble particulièrement nerveux et fume cigarette sur cigarette. Son adjoint reste imperturbable et dévore une cuisse de lapin : le fidèle agent de liaison Delagarde a réussi à braconner avant de quitter les rives de la Visloka...

Des lisières, on voit flamber les villages que les SS français ont traversés lors de leur retraite. Des fusées multicolores s'élèvent dans le ciel.

— Joli feu d'artifice ! lance Chabert.

— C'est la fête ! ricane son ami Lambert qui s'éloigne à son tour avec la 3e Compagnie.

De Tissot ne dit toujours rien, perdu dans une songerie mélancolique. Le ciel se charge de nuages rouges. La nuit s'épaissit. Enfin, la 1re Compagnie prend la piste à son tour. La section de Chabert ferme la marche. L'aspirant décroche le dernier, pipe au bec. Il marche en serre-file, faisant rejoindre les traînards. Derrière lui, la nuit se referme. Elle n'appartient plus qu'aux Rouges.

La piste devient un chemin de terre, raviné par les convois. Les hommes marchent difficilement, butant contre des obstacles invisibles, jurant, s'arrêtant quelques secondes pour poser culotte. L'eau croupie et les pommes vertes font des ravages...

Une heure de marche, à un rythme de plus en plus désordonné. La nuit est noire et les Russes invisibles. Mais les Français cheminent dans une atmosphère étrange où tout annonce la présence de l'ennemi. Au loin, des chiens hurlent. D'autres soldats errent dans la nuit et ils ne peuvent être qu'ennemis.

Les hommes qui marchent en tête de la 1re Compagnie s'arrêtent. Noël de Tissot s'impatiente :

— Qu'est-ce qui se passe ?

— Un carrefour, Obersturmführer. Quel chemin devons-nous prendre ?

La piste croise une route. Tout près, un pont. Plus loin, un village de quelques chaumières. Tout semble désert. Le chef de la 1re Compagnie se demande quelle route est la

bonne. Il n'y a aucune trace du bataillon. Pas un agent de liaison, pas un jalon. Le contact est perdu.

De Tissot appelle Chabert :

— Qu'est-ce qu'on fait ? Tout droit ? A gauche ? A droite ?

— Envoie toujours des éclaireurs...

Une seule chose certaine : les Russes sont partout. Sans doute très près, maintenant. L'Obersturmführer de Tissot donne ses ordres. Les mitrailleuses prennent position pour couvrir le carrefour. Des patrouilles s'éloignent pour tâter le terrain. La plupart des hommes se sont effondrés dans les fossés, à bout de forces. Ils font confiance à leurs chefs pour les tirer de ce piège. Plus que la peur, ce qui les tenaille c'est la faim et la chiasse. Quelques-uns dorment déjà, la bouche ouverte, sans même enlever leur casque d'acier.

Avec un groupe de combat, les deux officiers se rendent jusqu'au village. Il reste encore des civils. Les Polonais s'attendent beaucoup plus à ouvrir leurs portes à des Soviétiques qu'à des Allemands et jouent les ahuris.

Ils n'ont rien vu et rien entendu.

Noël de Tissot leur ordonne de ne pas bouger de chez eux. Aimé Chabert prévient les tireurs des mitrailleuses :

— Vous ouvrez le feu sur tout ce qui sort du village.

La région grouille de partisans et de patrouilleurs russes. Les Français se sentent de plus en plus prisonniers d'un étau qui se resserre. Les sections de la compagnie sont réparties dans le village.

Avant de reprendre la route — et il ne sait pas encore laquelle il va choisir — le chef de la 1re Compagnie veut donner un peu de repos à ses hommes. Il installe son poste de commandement dans une chaumière et garde près de lui quelques agents de liaison. Ne pas perdre le contact est désormais son grand souci. Isolée, la compagnie se resserre sur elle-même.

De Tissot et Chabert font les cent pas sur la route en attendant le retour des éclaireurs. Les premiers rejoignent enfin leur chef.

— Alors ?

— Nous n'avons rien trouvé. Ni ami, ni ennemi.

Le chef de la 1re Compagnie est inquiet :

— Le Commandeur m'a dit de m'installer à un carrefour. Mais est-ce le bon ?

Bon ou pas bon, le carrefour est solidement tenu. Des postes de mitrailleuses bouclent les quatre points cardinaux. Une autre patrouille rentre :

— Alors ?

— Rien trouvé.

Il ne reste plus maintenant à regagner le village que deux éclaireurs. Noël de Tissot semble de plus en plus nerveux et s'est assis, silencieux, sur le parapet du petit pont qui enjambe un ruisseau à sec, vers la sortie ouest du village. Il écoute. Mais rarement nuit fut plus silencieuse. Parfois, une rafale de mitrailleuse. Mais très lointaine. Le rideau ne se lève pas encore sur la tragédie.

Seul un ronflement attire l'attention de l'officier. C'est un des tireurs qui s'est endormi sur sa pièce. De Tissot le réveille brutalement. Il sait que ses hommes sont épuisés, mais veiller est pour tous une question de vie ou de mort. Il dit à l'aspirant :

— Tu devrais aller vérifier les autres postes. Les gars sont crevés et ils vont tous s'endormir comme celui-là.

Aimé Chabert s'éloigne.

Il ne reverra jamais Noël de Tissot.

L'Oberjunker gagne d'abord la chaumière qui sert de poste de commandement. Là, sont rassemblés les agents de liaison envoyés par chaque section. Une bougie brûle à même la table de bois ; près d'elle, un pain noir et du fromage blanc. Quelques soldats dorment, la tête au creux de leur coude. Des civils polonais silencieux sont mêlés aux SS français. Deux agents de liaison veillent. Ils ont tiré des couvertures pour boucher la fenêtre et fument, silencieux.

— Alors, Oberjunker ?

— Rien encore. Tous les éclaireurs ne sont pas revenus.

Chabert quitte la chaumière et se dirige vers le village, en contrebas du carrefour. Il veut d'abord vérifier les postes établis au nord, sur le chemin de terre qui prolonge la piste par laquelle la compagnie est arrivée.

Seul, assis sur le parapet du pont de pierre, Noël de Tissot s'impatiente. Tout à l'heure, il a regardé sa montre. Il est plus de minuit. La journée du 21 août 1944 vient de commencer. Dans l'incertitude et le désordre. D'ici quelques minutes, les derniers éclaireurs vont revenir. Il va devoir prendre une décision et choisir le chemin qui permettra d'échapper au piège. Mais les Russes sont partout et nul ne sait où il faut frapper pour briser l'étau.

Noël de Tissot se sent terriblement seul. Responsable de la vie des hommes qu'il a entraînés dans cette aventure. Comme tous les officiers venus de la Milice, il a été suivi de nombreux garçons dont la réticence à l'égard de la Waffen SS a fait place à l'enthousiasme.

Tout débute par un grincement d'essieu dans le lointain. Puis le bruit se précise. C'est un convoi qui arrive de l'Est. Noël de Tissot se trouve au carrefour. Il vient de quitter le petit pont pour se diriger vers ce fracas insolite qui déchire le silence de la nuit. Il entend des hennissements de chevaux. Des roues gémissent, des sabots claquent sur la route, des charretiers jurent.

Le commandant de la 1re Compagnie est persuadé qu'il s'agit d'un convoi de réfugiés civils fuyant devant les Russes. Depuis trois semaines, les Français ont souvent croisé ces pitoyables équipages d'Ukrainiens et de Polonais qui cherchent à échapper à leurs libérateurs soviétiques. De Tissot connaît mieux qu'aucun autre la somme de rancœur accumulée pendant ces années terribles et il devine les haines inexpiables qui secouent les villages. Peut-être va-t-il savoir quelque chose sur les positions ennemies ? Il se dirige vers le convoi et dépasse le carrefour.

Tout à coup, une rafale de mitrailleuse retentit. Brève et sèche. C'est le poste situé à la sortie est du hameau qui vient de tirer. Les coups de feu se succèdent. On reconnaît vite les rafales courtes et rageuses des pistolets-mitrailleurs allemands. Puis l'éclatement d'une grenade.

Des cris. En français et en russe. Le claquement sec d'un coup de départ de mortier. Noël de Tissot pense que ses hommes sont fous et qu'ils viennent d'ouvrir le feu sur des civils. Il se précipite en criant :

— Halte au feu !

Puis, il disparaît dans la nuit.

30.

En entendant les coups de feu qui déchirent brutalement le silence de la nuit, l'Oberjunker Chabert remonte en courant du village, où il vient encore de réveiller des guetteurs endormis. Il se dirige vers le lieu de l'accrochage, à la sortie est du hameau, grimpant rapidement la pente vers le carrefour.

A la lueur d'un coup de départ de mortier, il reconnaît la silhouette d'un soldat russe, en plein milieu du village occupé par la 1re Compagnie. Il lâche une rapide rafale de mitraillette, sans s'arrêter. L'homme disparaît, mais ses camarades grouillent derrière chaque masure et dans chaque jardin.

Ceux que l'Obersturmführer de Tissot avait pris pour des réfugiés polonais sont des soldats soviétiques, avançant comme en pays conquis, sans se soucier du bruit de leur charroi.

Aimé Chabert arrive au carrefour où il se heurte à un sous-officier : l'Oberscharführer Kaster, chef de la section lourde de la 1re Compagnie.

— Qu'est-ce qui se passe, hurle l'aspirant ? Où est de Tissot ?

— Sur la route. Il nous a ordonné de nous replier vers l'Ouest.

— Mais lui, où est-il ?

— Déjà parti. Il faut le rejoindre. Vers l'Ouest !

L'Oberjunker Chabert n'a pas le temps de se demander pour-

quoi son chef s'est replié aussi vite. L'essentiel est de rassembler tous les hommes et de le suivre sans perdre un instant.

Les coups de feu ne cessent plus. Tout l'Est du village semble brûler. Il faut absolument éviter d'être encerclés. Des Russes commencent à se glisser dans les jardins, entre les chaumières.

Chabert commence par gagner le poste de commandement. Là se trouvent les agents de liaison qui vont pouvoir prévenir les sections. Plus personne ne dort maintenant.

— Rassemblement immédiat. Nous décrochons vers l'Ouest !

Les estafettes partent aussitôt. Les civils polonais se lèvent aussi.

— Ne bougez pas ! hurle l'aspirant en les menaçant de son arme.

Il place Delagarde devant la porte et lui ordonne de tirer sur le premier Polonais qui voudrait sortir. Dans toute cette confusion, les civils ne feront que semer pagaille et panique.

Ses ordres donnés, l'aspirant peut aller voir ce qui se passe sur la route. La confusion règne, dès la sortie du village. A la lueur des incendies, on distingue, quelques chariots arrêtés. Partout, des ombres rampent ou bondissent. On entend hurler. Pas de doute, ce sont des soldats russes. Ils avancent en criant et en tirant. Les Français du poste est se replient. Ils ont subi de lourdes pertes. Les servants d'une des deux mitrailleuses ont été abattus à la grenade dès les premières secondes de l'engagement. Les survivants sont persuadés que l'Obersturmführer de Tissot a donné l'ordre de se replier.

— Mais où est-il ? interroge toujours Chabert.

— Il est déjà parti vers le carrefour !

L'aspirant les croit et se trouve un peu rassuré sur le sort de son camarade. Il ordonne aux hommes qui refluent lentement de se replier vers le carrefour, tout en combattant :

— Arrêtez les Russes le plus longtemps possible. Vos camarades comptent sur vous.

Les sections de la 1re Compagnie sont rassemblées devant la

chaumière qui sert de poste de commandement. Chabert reconnaît les gradés : son adjoint Belanger, Quarru, Charrier, Riot... Les sous-officiers ont réussi à regrouper leurs hommes en un temps record.

— Tout le monde est là ? Alors, on décroche.

— Et le commandant de compagnie ?

— Kaster m'a dit qu'il était déjà parti. On va le rejoindre.

Personne ne pose de question. Ils ont un nouveau chef qui sait ce qu'il veut. L'essentiel est de se tirer au plus vite hors de ce village maudit.

Avant de quitter la chaumière, Aimé Chabert se taille une tranche de pain, sur laquelle il étend un peu de fromage. Il veut montrer par ce geste que personne ne doit s'affoler et qu'il faut se presser calmement...

L'Oberjunker, qui commande désormais la 1re Compagnie, donne ses ordres aux chefs de sections :

— C'est très simple : nous quittons le village et rejoignons les premières lignes allemandes. Ensuite, on se débrouillera toujours pour trouver le bataillon... et de Tissot.

Il marchera en tête, avec sa section, et les autres suivront dans l'ordre, en colonne par un. L'essentiel est de ne pas se faire repérer :

— Cinq mètres entre chaque homme. Progressez sur le sable. Et pas un bruit.

Les SS français laissent sur place tout le matériel lourd et ne gardent plus que l'essentiel : leurs armes et les munitions. Ils savent qu'il va falloir se glisser à travers les lignes russes et que la région grouille de soldats ennemis.

L'aspirant prend la tête de la colonne, boussole dans une main et mitraillette dans l'autre. Il décide, par instinct plus encore que par raison, de ne pas prendre la route de l'Ouest, sur laquelle les Russes vont sans doute poursuivre leur avance. Il choisit

le Nord et emprunte la piste de sable, chemin encaissé entre deux hauts talus surmontés de haies.

Les rescapés de la 1re Compagnie atteignent maintenant les dernières chaumières au nord du village. Des ombres se joignent à la colonne : ce sont les guetteurs qui couvraient le débouché de la piste.

Derrière eux, sur le carrefour, le convoi russe s'est rassemblé. On entend toujours des hennissements de chevaux et dans le lointain quelques pétarades de moteurs.

L'Oberjunker Chabert conduit ce qu'il considère désormais comme *sa* compagnie. Il voudrait la rendre intacte à son ami.

L'accrochage a été rapide, mais violent. Chabert pense que les Russes ont besoin de se ressaisir avant de songer à poursuivre les Français. D'autres unités se trouvent sans doute dans le secteur. Le convoi qui est tombé sur la compagnie de Tissot n'est sans doute qu'une colonne parmi beaucoup d'autres.

Soudain, au détour du sentier encaissé, l'aspirant aperçoit la silhouette d'un cavalier qui se découpe sur le ciel plus clair de cette nuit d'août. C'est un cosaque ! Sur l'autre berge du chemin creux, un second cavalier fait pendant au premier. Ces guetteurs, immobiles comme des statues équestres, interdisent le passage. On les devine, les yeux et les oreilles aux aguets, scrutant les ténèbres et écoutant le moindre bruit. Heureusement, pas une baïonnette ne vient heurter un outil, pas une crosse de fusil ne tinte contre une boîte à masque. Les SS français se coulent dans l'ombre du sentier comme des animaux pourchassés.

Les cavaliers soviétiques surveillent le Nord et tournent le dos au village. Ils ne semblent encore s'être aperçus de rien. Chabert pense que ses hommes sont perdus. Il suffit d'une pierre qui roule sous une botte ou d'un éclair de lune qui luit sur un casque pour provoquer la catastrophe.

L'aspirant s'immobilise et désigne les cavaliers aux hommes

qui le suivent. Puis il fait signe de continuer la route, en restant dans l'ombre de la haie et en gardant les distances. Pas un mot. Les volontaires se coulent à l'ombre des haies. Chabert ajuste le cosaque avec sa mitraillette : à la première alerte, il tire. Le cavalier n'est qu'à six mètres de l'aspirant. A côté de son chef, Delagarde a, lui aussi, épaulé son arme. A dix mètres, il est certain d'abattre son adversaire.

Les hommes avancent un à un, sans un bruit. Ils savent que leur vie dépend de leur silence.

Le dernier rescapé vient de passer au pied des chevaux. Le miracle s'est accompli. Les Français n'ont pas été repérés... Chabert reprend la tête de la colonne. Le chemin commence à grimper. Le village s'estompe. Des champs de pommes de terre ont succédé aux haies. Il n'y a plus de talus et plus d'ombre. Si des Russes se trouvent dans le secteur, personne ne pourra échapper au piège.

L'aspirant guide les survivants de la 1re Compagnie. Il a choisi de marcher en direction du Nord-Ouest, sans aucune carte. Seuls comptent l'instinct et la chance. Personne ne peut désormais savoir où se trouvent les Soviétiques ni les Allemands.

Les hommes piétinent. Jamais ils n'ont été aussi silencieux. Le brusque accrochage les a réveillés. Ils oublient le sommeil et la faim. Seule, la peur les tenaille encore.

Soudain, à cent mètres à peine, une mitrailleuse se met à tirer. On reconnaît la rapide cadence de tir d'une MG allemande. Arrivent-ils sur les lignes ? Les SS français s'avancent vers la pièce. Ils sont cloués au sol par une voix qui les interroge en russe :

— *Kto takoï* (qui va là) ?

La mitrailleuse est peut-être allemande, mais ses servants

sont soviétiques. Il faut retrouver l'abri du silence et de la nuit. Chabert modifie un peu l'axe de marche et appuie davantage sur l'Ouest.

Les rescapés de la 1re Compagnie continuent leur retraite. Ils pataugent dans des marécages, piétinent dans des champs de pommes de terre, tombent dans des fondrières. Mais ils avancent toujours pour échapper au piège

La nuit paraît interminable. Enfin, une route. Elle semble se diriger vers l'Ouest. L'aspirant décide de la suivre et commande :

— Suivez les fossés et gardez les distances.

Au bout de quelques centaines de mètres, une nouvelle rafale de mitrailleuse déchire le silence. C'est encore une pièce allemande. Mais cette fois les Français se méfient. Seul, le chef de la troupe se dirige vers la mitrailleuse, couvert par un groupe de combat. A portée de voix, Chabert interpelle les servants en allemand. On lui répond aussitôt :

— *Wer da ?*

L'accent semble fort peu tudesque, mais il n'est pas soviétique non plus. L'aspirant répond quand même :

— *Erste Kompagnie. Sturmbrigade « Frankreich » !*

— Enfin, vous voilà !

Un homme s'avance. Chabert reconnaît l'Untersturmführer Le Marquer, correspondant de guerre du bataillon. Le journaliste a abandonné la machine à écrire pour la mitrailleuse et rassemble autour de lui quelques isolés résolus à poursuivre le combat. Cet officier est un des rares à posséder une solide expérience militaire du front de l'Est. Il vient d'installer ses hommes « en hérisson » autour d'un carrefour que bordent quelques chaumières.

L'Oberjunker Chabert demande aussitôt :

— Où est le Commandeur ?

— A un kilomètre derrière nous. Dans un petit hameau. On a réussi à tendre une ligne téléphonique.

Aussitôt, l'aspirant rend compte par téléphone de l'accrochage de la nuit. Il espère que de Tissot a déjà rejoint les lignes, mais Bance n'a aucunes nouvelles du commandant de sa 1re Compagnie.

— A part vous, personne n'a encore rejoint.

L'Oberjunker vient de réussir à ramener le maximum de rescapés, mais il est atterré par la disparition de son chef. Il demande au Commandeur :

— Puis-je aller le chercher avec quatre volontaires ?

— Pas question.

— On ne peut pas abandonner de Tissot.

— Alors, allez-y avec toute sa compagnie !

A peine de retour dans les lignes, les rescapés doivent repartir vers l'enfer. Mais ils veulent effacer la confusion de cette nuit qui s'achève. Sans un mot, ils quittent les fossés où ils se reposaient et se dirigent vers un champ de pommes de terre, en marchant plein Est.

Ils sont près d'une centaine. C'est trop pour passer inaperçus et pas assez pour enfoncer les lignes russes. Chabert est inquiet. Il sent que cette affaire se trouve à nouveau mal engagée. L'aspirant marche avec la section de tête, suivi par le reste de la compagnie. Les hommes se sont dispersés sur le terrain et avancent péniblement, se dirigeant vers des bois tout proches.

Une brume légère flotte au ras du sol. Dans moins d'une heure, il fera jour. Le soleil ne va pas tarder et il promet une lourde chaleur. Déjà, la sueur ruisselle sous les courroies des brêlages. Faim, soif, sommeil, angoisse, chiasse, les hommes titubent dans les sillons. Seul, l'espoir de dégager leur chef et leurs camarades disparus peut encore les tirer en avant.

Les hommes de la 1[re] Compagnie n'ont pas quitté la route depuis une demi-heure qu'ils aperçoivent une troupe qui vient à leur rencontre. Ils croient que ce sont leurs camarades qui ont réussi à échapper aux Russes. Ils sont une vingtaine qui émergent de la brume et s'avancent. Noël de Tissot est-il parmi eux ? Dans la clarté indistincte, on essaye de reconnaître des visages. Ceux qui s'avancent ont dû longtemps ramper dans la boue. Ils ont des uniformes couleur de terre. Ils se mettent à crier :

— Camarades !... Approchez !...

Instinctivement, les SS français se sont jetés à terre. Déjà la mitraillette de Chabert crépite. Ce sont des Russes ! Ils sont à moins de cinquante mètres. Et d'autres débouchent sans cesse de la forêt. Par dizaines, par centaines. La petite compagnie française se trouve maintenant face à un fort bataillon soviétique. Les mitrailleuses Maxim ouvrent le feu. Les balles font voler la terre du champ de patates. Cloués au sol, les Français aperçoivent d'autres Russes qui les débordent et s'infiltrent vers le carrefour tenu par Le Marquer. A la lisière des bois, pointent déjà les canons des pièces antichars.

Chabert se retourne, Delagarde est toujours à son poste à quelques mètres de lui :

— Va prévenir le Commandeur et demande des ordres !

L'aspirant croit qu'il peut encore culbuter, à un contre dix, les Russes qui se trouvent en face de lui. Mais qui sait ce qu'il trouvera derrière ces premières lignes ? De toute façon, il faut une décision rapide, car sa compagnie va se trouver très vite encerclée.

Le jour est levé. Le tir s'intensifie et se précise. Les balles s'enfoncent dans la terre avec un bruit mou. Les SS français

se plaquent entre les sillons. Ils sont soutenus, de trop loin, par leurs camarades regroupés par Le Marquer. Les MG commencent un duel inégal avec les Maxim. Les tirs soviétiques viennent de trois côtés à la fois.

Delagarde arrive en rampant. Il est à bout de souffle, mais semble totalement dominer sa peur. Il a vieilli de dix ans depuis dix jours. Il crie à son chef :

— Ordre de repli sur le carrefour !

L'Untersturmführer Le Marquer, entouré par une vingtaine de volontaires seulement, risque d'être submergé d'une minute à l'autre. Si ce verrou lâche, tout le dispositif du bataillon s'écroule.

Les hommes décrochent, section par section et groupe par groupe. En bon ordre. Du fossé de la route, les premiers arrivés couvrent leurs camarades. Bondissant ou rampant, chacun s'efforce de gagner un couvert. Pas un blessé ne reste en arrière. Les mitrailleurs protègent le repli en tirant bande sur bande.

Avec l'aube, ce qui reste de la 1[re] Compagnie se reforme dans le fossé de la route. Chabert quitte le champ de patates le dernier, protégeant le repli de ses pièces en tirant plusieurs chargeurs de sa lourde mitraillette russe.

Balles et éclats de mortiers ricochent sur la route et font voler des cailloux. Par les fossés, les hommes gagnent le carrefour et s'y installent. Réduite à la moitié de ses effectifs de départ de Neweklau, la 1[re] Compagnie reste encore capable de combattre et de résister.

L'Oberjunker Chabert réussit à joindre le Commandeur au téléphone. Le Hauptsturmführer Bance semble débordé par une situation qui ne fait qu'empirer :

— Tenez le carrefour. Coûte que coûte !

Avec les isolés rassemblés par Le Marquer et les débris de la

1[re] Compagnie, cela fait à peine une centaine d'hommes. L'aspirant demande des renforts. Le Commandeur lui promet :

— Je vous envoie tout ce que j'ai sous la main.

Ce sera la section de pionniers de l'Oberscharführer Gomez. Ses hommes sont plus habitués à lancer des ponts ou à poser des mines qu'à manier le fusil. Mais les pionniers doivent combattre comme des grenadiers, car le flot soviétique menace de tout submerger.

Cette nuit du 20 au 21 août 1944 a été terrible. L'Obersturmführer Pleybour a été blessé et sa 2[e] Compagnie a volé en éclats. Pire encore, la 3[e] Compagnie, la plus solide, se trouve réduite de moitié.

31.

La 3[e] Compagnie marche dans la nuit.

L'Obersturmführer Fernet espère bien trouver rapidement son objectif, une ligne de défense, non loin du village de Poreby, où il pourra installer ses hommes et arrêter le plus longtemps possible la ruée des Russes, qui talonnent les Français depuis le départ de la Visloka.

L'ancien officier de la Coloniale est de mauvaise humeur. Le Commandeur lui a demandé de se séparer de son adjoint, l'Untersturmführer Lambert.

— J'en ai besoin pour seconder Pleybour, a décidé Bance, d'un ton sans réplique. La 2[e] Compagnie me donne de plus en plus de soucis.

Fernet a vu partir Lambert avec regret. Depuis l'affaire de Sanok, il le juge comme un excellent officier, plus calme au feu que ne le laissait supposer son tempérament nerveux. La 1[re] Section sera donc commandée par un sous-officier, l'Unterscharführer Quicampoix.

Il ne faut pas traîner. L'Unterscharführer Hennecourt, chef du groupe de commandement, marche juste derrière son chef. Un coup d'œil à la boussole, dont l'aiguille lumineuse tremble au creux de la main. Un coup de lampe sur la carte, assez inutile dans cette nuit noire. On progresse de bois en bois. La section lourde de Louvreur suit mal. Ce sous-officier

se révèle moins efficace au combat qu'à l'école. Quant à l'Unterscharführer Delsort, c'est le type même de la « grande gueule » qui joue les terreurs à l'arrière et se dégonfle au feu.

Le départ de Lambert creuse décidément un grand vide. Heureusement, il reste à Fernet l'Oberjunker Laschett. Il lui a confié la difficile mission de fermer la marche.

Depuis une douzaine de jours, la personnalité de l'aspirant ne fait que s'affirmer. L'intellectuel trouve des instincts de guerrier. Maintenant, il s'oriente de mieux en mieux. Et c'est sans doute le plus difficile, en pleine nuit, dans ce terrain impossible.

L'Oberjunker Laschett a trouvé l'objectif indiqué par son commandant de compagnie. Il s'y porte aussitôt et rend compte. L'Oberstumführer Fernet lui ordonne :

— Installez-vous solidement et ne bougez plus. Les Russes ne vont pas tarder. Il faut les fixer.

Des agents de liaison doivent prévenir l'aspirant en cas de décrochage brusqué. Déjà, ses hommes, malgré la fatigue et le sommeil, commencent à creuser des trous individuels et des nids de mitrailleuses. Ils savent désormais qu'il faut s'enterrer pour combattre et survivre.

La section de Laschett se trouve dans une clairière. Les bois ne sont pas loin, avec leur ombre menaçante. En face d'eux, des meules. Les Polonais n'ont pas encore rentré la moisson. Costabrava commence à repérer le champ de tir de sa mitrailleuse. On distingue dans la nuit les toits de chaume d'un petit hameau. Les Russes vont sans doute essayer d'utiliser ces couverts pour attaquer.

Laschett s'est installé au centre de sa section. Près de lui, son ordonnance, Milsec. L'ancien mousse a été blessé par des éclats de mortier dans une jambe, mais il s'est pansé lui-même

et a continué à marcher en boitillant. Il a caché sa blessure, car il ne veut pas être évacué. Sa place depuis des mois se trouve dans l'ombre de son chef.

La nuit les enveloppe de son ombre et de son silence.

Depuis le milieu de la nuit, la section de l'Oberjunker Laschett, isolée et encerclée, ne peut plus percer les lignes russes.

Le drame, une fois de plus, vient du manque de liaison entre les unités.

L'aube a surpris la section de Laschett dans un petit bois. Les Russes semblent partout et les balles sifflent dès la moindre tentative pour sortir des couverts. Couchés sur le sol, les SS français aperçoivent, tout de suite après la lisière des arbres, un champ avec quelques meules de blé ; derrière eux se trouvent quelques isbas recouvertes de chaume. Des silhouettes brunes se glissent entre les murs de torchis et les haies des jardins.

L'Oberjunker Laschett ne décrochera pas sans ordre. Mais qui peut encore lui en donner ? Il n'a plus aucune liaison avec sa compagnie. A côté de lui, Milsec qui fait fonction d'ordonnance et de garde du corps, s'efforce de rassurer son chef :

— Le commandant de compagnie ne nous laissera pas tomber.

— Je sais, coupe Laschett, mais personne ne peut plus passer. Les Russes ont tout bouclé.

Même si elle en recevait l'ordre, la section ne pourrait plus décrocher maintenant. Les balles s'enfoncent dans les troncs des sapins et font voler la terre. Des hommes s'écroulent sur leurs armes. Invisibles, les tireurs d'élite clouent au sol les Français. Les canons et les mortiers entrent à leur tour en action, avec les premières lueurs du jour. Les hommes

de Laschett sentent le piège se refermer de minute en minute.

Soudain, un cri :

— Les voilà !

Les Russes sortent des bois et s'avancent en courant, criant et tirant. On les entend, comme s'ils voulaient frapper leurs adversaires de terreur par le rythme lancinant de leurs clameurs :

— *Hourra ! Pobieda !*

— Tirez, tirez donc ! hurle Laschett.

Les Soviétiques déboulent des meules. Ils se précipitent par grappes d'une dizaine d'hommes. Leurs grosses mitraillettes à tambour crachent leurs balles sur un rythme insoutenable.

Costabrava, crispé sur sa mitrailleuse, tire sans arrêt. Les bandes défilent. Bientôt, il n'aura plus de munitions. Mais il faut à tout prix arrêter cette ruée qui semble surgie du fond de l'Asie, lui opposer une muraille de plomb.

Milsec tire posément, au fusil, comme à l'exercice. Chaque balle porte. A côté de lui, quelques survivants de la section s'efforcent de protéger leur chef. Laschett a sorti son pistolet et s'apprête à se battre au corps à corps.

Un mitrailleur se tourne soudain vers l'aspirant, avec une tête que déforme la fatigue et la peur :

— Oberjunker, je n'ai plus une seule bande !

Que lui répondre ? Laschett hausse les épaules. Il sait que, dans quelques minutes, ce sera la fin. Le tireur pris de panique sort de son trou et veut s'enfuir. Au bout de quelques mètres, il se fait abattre. Les Russes sont tout proches désormais. L'homme râle quelques instants et meurt très vite.

Costabrava rampe vers Milsec :

— Moi non plus, je n'ai plus une seule bande.

L'ancien mousse ne perd pas son calme mais constate, sur un ton déjà au-delà de la peur :

— Je crois que c'est foutu, Fernand.

L'Oberjunker Laschett s'est redressé. Ses grosses lunettes sont toutes embuées de sueur. Il n'a pas le temps de les essuyer et semble à moitié aveugle. Il crie pourtant ses derniers ordres :

— Vous avez encore vos baïonnettes et vos grenades !

Milsec dévisse le bouchon d'une grenade à manche et saisit la ficelle, prêt à dégoupiller ce dernier projectile. Il est décidé à vendre chèrement sa peau. Il leur reste pourtant une minuscule chance. Le chef de section commande :

— Mettez le feu aux isbas !

A la faveur de l'incendie, il sera peut-être possible de se replier ? Avec de la chance, quelques hommes parviendront à se glisser dans la fumée et à rejoindre les lignes amies. De toute façon, il n'y a pas d'autre solution.

Les soldats soviétiques progressent à droite et à gauche de la section Laschett. Certains déjà appellent les Français :

— Camarades... *Adi siouda* (Viens ici).

Milsec voit un groupe de combat qui s'avance vers lui. Il attend que les Russes se trouvent à une dizaine de mètres et lance sa grenade, après avoir compté quelques secondes, pour qu'elle éclate dès l'arrivée. Explosion ! Le Breton se plaque au sol. Mais soudain la terre semble se soulever. Obus ou grenade ? Il n'a pas le temps de se demander ce qui lui arrive. Il croit recevoir une montagne sur la tête. Le voici enterré dans le sable noir.

Rien à faire pour se dégager. Il se tord et crie. Il ne veut pas mourir enterré vivant. Il a l'impression d'avoir un poids terrible sur les reins. Sa tête bourdonne. Mais il n'est pas blessé. Seulement « sonné ». Il croit qu'il va étouffer. Sa bouche est remplie de terre. Il ne peut même plus crier. Il gratte le sol de ses ongles. Enfin, un passage. Il écarte les racines et les cailloux, se secoue, cligne des yeux, aperçoit ses camarades.

Ils ne sont plus que quelques hommes, autour de l'Oberjunker Laschett. A bout de munitions, ils ont été faits prisonniers. Milsec, comme eux, lève les bras en l'air.

Les Russes entourent les Français prisonniers. Ils sont des centaines, sales, hilares, fatigués eux aussi. Ils poussent les captifs en leur enfonçant dans les reins le canon de leur grosse mitraillette à chargeur circulaire.

D'une voix dure, un gradé interroge :

— *Niemtsy* (Allemands) ?

Laschett répond avec un air tout à la fois de détresse et de défi :

— *Niet. Franzousy.* (Non. Français) !

Les Russes ne paraissent pas autrement étonnés. Milsec réussit à se glisser à côté de Costabrava.

— Alors, Fernand ?

— Plus une cartouche... J'ai réussi à balancer la culasse de ma MG.

Ce sont des Mongols qui se sont emparés des Français, dont la plupart sont blessés. L'Oberjunker Laschett est un des rares indemnes. Les Asiates tournent autour des captifs. Soudain, une dispute s'élève. Un volontaire fait la grimace et glisse à ses compagnons :

— Ils n'ont pas l'air d'aimer nos écussons SS. Il y en a qui veulent nous fusiller.

Les Mongols dirigent les survivants de la section Laschett vers un petit bois. Les Français sont une quinzaine. Vallebout, le petit mineur flamand qui voulait à Neweklau, malgré ses seize ans, « rester avec les copains » se trouve parmi eux. Leurs gardiens les font s'allonger sur le sol, en étoile. La dispute continue. Un sous-officier paraît le plus excité et commence à donner des coups de botte dans les corps étendus. Il tient à la main un énorme revolver. Tous pensent qu'une balle

dans la nuque va terminer leur aventure. Une peur atroce leur noue le ventre, bien plus terrible que pendant le combat.

Jusqu'aux dernières cartouches tout semblait simple. Il n'y avait qu'à tirer, droit devant soi, dans la masse hurlante. Mais, maintenant, commence l'attente. Un des Français n'en peut plus. Il interpelle le sous-officier et lui lance, d'une voix suppliante :

— Je suis communiste.

L'Oberjunker Laschett se fâche :

— Tu t'étouffes ! Si tu dois mourir, conduis-toi en homme.

Le garçon se tait. Depuis quelques jours, l'aspirant a gagné le cœur de tous les hommes de sa section. Pas un n'oserait lui désobéir.

Laschett aperçoit un officier soviétique qui se dirige vers eux. Il arbore de superbes épaulettes et une casquette plate. Il ne tient pas son pistolet à la main et se contente de cingler ses bottes avec une cravache. Il s'adresse au sous-officier. Longue conversation en russe.

Les Français, toujours allongés sur le sol, attendent la fin de la dispute. Ils comprennent que l'officier prend leur défense. Soudain, l'atmosphère se détend. Leurs gardiens les autorisent à s'asseoir sur le sol. Ils leur tendent même des cigarettes. Les volontaires font connaissance avec la majorka.

Costabrava tire voluptueusement les premières bouffées. Il glisse à Milsec :

— C'est dégueulasse. Mais ça prouve au moins qu'on est vivant.

L'Oberjunker Laschett semble perdu dans un rêve. Maintenant, il prend le temps d'essuyer méticuleusement ses grosses lunettes. Il avait rêvé d'un combat héroïque et accepté une mort qui faisait partie du contrat de tout Waffen SS. Le voici prisonnier après avoir perdu au feu plus de la moitié des hommes

de sa section. Ils ont été capturés après avoir épuisé toutes les munitions, mais leur chef en tremble de rage.

Il ne reste plus de Mousquetaires : Peyron est tué, Kreutzer et Hag sont blessés, Laschett est prisonnier. Le roman se termine...

Maintenant, c'est le départ vers l'arrière et la captivité. Les survivants commencent la longue marche. Leurs gardiens les confient à des cavaliers du Turkestan, qui portent de hauts bonnets de fourrure et font claquer d'immenses fouets de cuir.

— Tu parles de cosaques ! remarque un des prisonniers.

Une seule phrase et déjà le fouet claque. La mèche cingle le SS français au visage et lui crève l'œil. L'homme va hurler mais il aperçoit son gardien qui met la main sur la bretelle de son fusil. Tous connaissent l'ordre impitoyable : celui qui crie, celui qui tombe, celui qui traîne est abattu d'une balle dans la tête.

Le blessé poursuit sa route, plaquant sa main sur son orbite mutilée. Le sang coule sur sa joue. Milsec l'a pris par le bras et le force à avancer :

— Tu verras. On va te conduire dans un hôpital.

— Ils vont me tuer !

— Et nous ? Tu crois qu'on va avoir des cadeaux ?

Un autre blessé marche comme un automate, une balle dans le poumon. Tous regardent Laschett qui reste, dans le malheur, leur chef et leur frère. L'aspirant s'efforce d'avancer la tête haute, titubant sur les cailloux du sentier.

Ils vont connaître l'humiliation, souffrir de la faim et de la soif, marcher des jours et des jours, être enfermés à la prison de Lemberg. Dans quelques mois, ils défileront dans Moscou, avec des centaines de milliers d'Européens vaincus.

Et puis l'Oberjunker Laschett mourra au camp de Tambow.

32.

Couché derrière un buisson, sur une petite hauteur, près de Poreby, l'Obersturmführer Fernet fouille le paysage à la jumelle. Dans cette aube grise et sale du 21 août 1944, il ne distingue que des silhouettes de soldats russes qui semblent sans cesse surgir des bosquets et des sillons. Plus un soldat feldgrau ne rejoint les lignes...

Par trois fois, il va essayer de contre-attaquer pour dégager Laschett et ses hommes. Par trois fois, il sera repoussé, avec des pertes de plus en plus lourdes. Il ne peut franchir la muraille de feu que l'Armée rouge pousse devant elle dans sa ruée vers l'Ouest.

Le commandant de la 3[e] Compagnie est peiné et furieux. Toute la matinée, il a suivi, au rythme de la fusillade décroissante, l'agonie de la section Laschett. Et il reste là, impuissant, cloué au sol par les tireurs d'élite et les obus de mortiers. Il n'a plus autour de lui que quelques dizaines d'hommes. Les sections Delsort et Louvreur ont aussi disparu dans la nuit. Mais Henri Fernet sait que leurs chefs ne sont pas des garçons à trop s'accrocher au terrain. Ils ont sans doute réussi à s'échapper avant l'encerclement.

L'Unterscharführer Hennecourt se glisse près de son chef. L'ancien prisonnier garde un calme étrange. Ses trente-cinq ans

et son poste de chef de la section de commandement sembleraient le promettre aux missions de tout repos. Et pourtant, il se trouve toujours là où ça pète le plus fort, lançant aux hommes :

— Vous n'avez qu'à me suivre. Avec moi, vous ne risquez rien : j'ai la « baraka »...

Henri Fernet ne peut s'empêcher de soupirer :

— Si seulement, nous avions encore Lambert !

Entre les mains de l'Oberscharführer Quicampoix, la 1[re] Section n'a certes plus rien d'une troupe de choc. Les rescapés ont laissé derrière eux beaucoup de leurs camarades disparus au cours de cette nuit tragique. Certains, trop grièvement blessés n'ont pas voulu retarder la marche des survivants. Pendant plusieurs minutes, le SS Schütze Charpentier a supplié ceux qui l'entouraient :

— Laissez-moi. Je vous retarderai. De toute façon, je suis fichu.

On a abandonné le blessé avec un pistolet et un bidon d'eau. Plus tard, des coups de feu devaient longuement retentir dans la forêt. Personne n'entendra plus jamais parler de Charpentier.

La 3[e] Compagnie, réduite à une demi-centaine d'hommes, a pourtant réussi à fixer les Russes pendant plusieurs heures.

Maintenant, elle va rejoindre les débris du bataillon dans les environs de Mokré.

L'Oberjunker Chabert s'est installé de part et d'autre du carrefour qui va désormais servir de point d'appui à une nouvelle ligne de résistance. Des isolés continuent à rejoindre, souvent blessés. Ils n'ont qu'un mot :

— Les Russes sont partout !

La section de pionniers de l'Oberscharführer Gomez a réussi à s'établir tant bien que mal dans les fossés et tiraille pour essayer de fixer l'ennemi.

Chabert a fait creuser des trous pour ses mitrailleuses. Il s'aperçoit alors qu'un des tireurs n'a pas rejoint :

— Qui a vu Verger ?

— Moi, Oberjunker. Il y a déjà un moment. Il tirait à la MG en rejoignant la route.

— Et depuis ?

Non, personne ne l'a vu au carrefour. Verger qui a couvert le repli de ses camarades n'a pas réussi à décrocher quand est arrivé son tour.

— J'y vais !

Aimé Chabert n'est pas homme à laisser un garçon de sa section en arrière. Il se débarrasse de son casque, de sa vareuse et de sa mitrailleuse russe à tambour. En manches de chemise et pistolet au poing, il reprend la route. Il court dans le fossé, plié en deux. L'aspirant est tout de suite repéré par des tireurs russes. Des balles sifflent et font voler la poussière sur la route. Mais qu'importe ! Après la disparition de son ami Noël de Tissot, il semble que Chabert se moque de la mort. Il court de plus en plus vite, sans souci de se protéger.

Le voici presque arrivé à l'endroit où ses hommes ont rejoint la route. Il s'arrête un instant, s'oriente, repart. Soudain, il bute dans un casque percé de part en part. Deux mètres plus loin, Verger gît dans le fossé, tué d'une balle en pleine tête. Le projectile est entré par une tempe et ressorti par l'autre, un long filet de sang a coulé de la blessure. L'aspirant casse la plaque d'identité du mort et s'apprête à le charger sur les épaules.

Mais il aperçoit dans le fossé, la mitrailleuse, la bande encore engagée. Il n'est pas possible d'emporter l'homme et l'arme.

Les Russes continuent à tirer. Chabert n'hésite pas. L'ancien spahi songe au proverbe berbère : « Les femmes pleurent leurs morts, les hommes les vengent. » Il s'empare de l'arme. Et puis, soudain, il ressent le besoin d'un geste de défi.

Tranquillement, il sort du fossé, charge la mitrailleuse sur son

épaule et se dirige lentement vers le carrefour où l'attendent des hommes de sa section. Il prend même le temps d'allumer une cigarette.

Le prennent-ils pour un fou ? En tout cas, les Russes ne profitent pas de cette cible incroyable.

Déjà, l'aspirant se trouve au carrefour. Il avise une grange, se hisse dans le grenier et perce le toit de chaume pour laisser passer le canon de son arme.

L'Oberjunker Chabert ne peut s'empêcher de siffler d'admiration : le champ de tir qui s'étend à ses pieds est magnifique. Posément, il règle la hausse, cale la crosse de la mitrailleuse au creux de son épaule. Il a repéré un groupe de Russes à l'angle d'une isba. Ils sont tout juste à huit cents mètres.

L'aspirant ouvre le feu. Il tire par petites rafales. Les soldats bruns se sont jetés à terre et essayent de gagner un abri. Mais déjà plusieurs ne bougent plus. D'autres groupes sont pris à partie.

Chabert descend du grenier pour chercher des munitions. Puis il regagne son perchoir. La sueur coule sur son visage, tandis qu'il fouille l'horizon de ses jumelles.

Il découvre une rangée de meules de paille. Certaines semblent bouger. Quelques rafales de mitrailleuse. Les meules basculent ou prennent feu, enflammées par les balles traçantes. Derrière chacune se cachaient deux ou trois tireurs russes. Ils essayent d'échapper aux rafales de la mitrailleuse. Mais il n'y a pas un abri dans cette plaine à blé.

— Ça va, Oberjunker ? interroge le fidèle Delagarde.

Au bas de l'échelle, il passe des bandes de mitrailleuse à l'aspirant et transmet ses observations aux chefs de section répartis tout autour du carrefour.

— Va dire à Le Marquer que je suis en train de faire le plus beau carton de ma vie ! lui lance joyeusement Chabert.

La mitrailleuse a été repérée par un canon antichars. Un obus passe à travers le toit. Le tireur est couvert de brins de chaume et d'éclats de bois. Il engage une nouvelle bande et continue le feu.

Un deuxième obus traverse le toit. Chabert se trouve couvert de gravats, mais ne veut pas abandonner pour autant. Il se déplace un peu, perce un second trou à quelques mètres du précédent, risque un coup d'œil. Il aperçoit deux pièces antichars soviétiques tapies à l'angle d'une isba.

— Delagarde, préviens Lemarquer ! C'est du solide !

Le correspondant de guerre se trouve auprès du téléphone de campagne. Il avertit le poste de commandement du bataillon français. Le Hauptsturmführer Bance donne les coordonnées des pièces russes à deux Sturmgeschutz qui ouvrent le feu aussitôt.

Dans son grenier, l'Oberjunker Chabert règle le tir.

— But !

Les canons russes et leurs servants disparaissent dans une gerbe de flammes. Mais l'observatoire est de plus en plus repéré. La moitié du toit de la grange vole en éclats.

L'aspirant a repris sa mitrailleuse et tire toujours. Il s'arrête quelques secondes, de temps à autre, juste pour changer de bande ou pour poser culotte, car la dysenterie le ronge.

Maintenant, le toit prend feu. Il n'y a plus rien à faire. Chabert se laisse glisser en bas de l'échelle. Il tombe dans les bras d'un Delagarde furieux.

— Ça, alors ! Oberjunker !

— Qu'est-ce que tu as ?

— Regardez ma gamelle.

Elle a été trouée par deux balles. Le lapin récupéré le matin même par l'agent de liaison a quelque peu souffert. Chabert s'empare d'une cuisse et va rejoindre Le Marquer dans son trou.

Les deux officiers se partagent les débris du lapin. Parfois ils doivent cracher un bout d'aluminium. Mais ils mordent à belles dents dans le gibier et ne s'arrêtent que pour rire. L'ancien de la LVF semble tout content d'avoir troqué sa machine à écrire contre un poste de téléphone de campagne et un pistolet-mitrailleur. De son trou, il dirige tous les isolés qui ont réussi à se regrouper autour du carrefour. Sans lui, le bataillon n'aurait pu être repris en main pour enrayer l'avance russe.

Juste à côté du poste de commandement improvisé, quelques volontaires occupent une maison en ruine. Ils ne cessent de tirailler sur les Russes qui essayent de déborder le carrefour. Une mitrailleuse se trouve en batterie à une fenêtre. A une autre, l'Unterscharführer Belanger tire posément, économisant les cartouches de son Mauser. Il n'a pas quitté sa pipe et semble aussi calme que sur un champ de tir. Après cette nuit épouvantable, les SS français veulent faire payer très cher aux Russes une victoire, de plus en plus certaine.

Les survivants se trouvent derrière les haies et dans les fossés, bien camouflés. La sueur colle leur vareuse à la peau, la fatigue creuse leurs traits. Ils ont faim, soif et sommeil. Mais ils n'ont plus peur.

Ils ont réussi depuis quelques heures à arrêter l'assaut soviétique. Combien de temps va durer cette relative accalmie ?

En face, les Russes se multiplient comme des fourmis. Les mortiers et les canons viennent renforcer les mitrailleuses soviétiques pour écraser leurs adversaires sous un tir qui ne fait que croître. Les fantassins s'infiltrent, profitant des isbas, des haies, des meules de foin pour se rapprocher du carrefour et essayer de le déborder.

La dysenterie tenaille toujours Chabert qui s'abrite dans la maison où il va pouvoir une nouvelle fois poser culotte. Mais

sa retraite est touchée de plein fouet par une salve d'obus antichars. L'aspirant est couvert de plâtre et de gravats.

Près de lui, le servant de la mitrailleuse a reçu une partie du plafond de torchis sur la tête. Ses cheveux roux sont devenus blancs de poussière. C'est un grand Normand silencieux que son chef apostrophe :

— Alors, Berger, pas de mal ?

— Pas de bien, non plus, Oberjunker...

— Suis-moi.

L'aspirant et le tireur sautent par une fenêtre, pour quitter cette maison de plus en plus malsaine, et gagnent un monticule broussailleux. Berger met aussitôt sa mitrailleuse en batterie. Chabert a pris ses jumelles pour observer le terrain.

— Tiens, le Normand, regarde les vaches...

Elles se promènent tranquillement entre les lignes, comme dans une pâture. Berger semble intrigué :

— C'est curieux. Avec tout ce vacarme, elles ne devraient pas rester plantées au milieu du champ.

Soudain, Chabert réalise :

— Regarde ! Elles servent de bouclier à des Russes ! Une vache, ça vaut bien une meule pour se planquer.

— Alors ?

— Alors, tu tires dans le tas.

Berger obéit. Les balles de sa mitrailleuse transforment vite la prairie en abattoir. D'autres tireurs l'imitent.

L'aspirant passe les bandes à Berger, puis se déplace d'une cinquantaine de mètres pour vérifier si ses autres postes tiennent toujours. Dix minutes plus tard, il revient dans le secteur. Mais il n'entend plus la mitrailleuse de Berger.

Il découvre enfin l'arme ; près d'elle, le corps à demi-carbonisé du jeune Normand. Il a été touché en plein visage par un obus antichars. La tête est amputée de moitié et noire comme du charbon, le corps se trouve déshabillé jusqu'à la ceinture. De la poche du pantalon de camouflage, dépasse un

canon de rechange de mitrailleuse. Berger a tiré plusieurs bandes avant d'être frappé à mort.

C'est le second tireur de la section qui tombe à son poste depuis ce matin.

Comme il l'a fait sur la route, Chabert abandonne le cadavre et se saisit de la mitrailleuse. Il traverse le chemin et va s'embusquer dans un tas de fumier, près de la grange qui brûle doucement.

Le Marquer lui crie de son trou :

— Il faut absolument arrêter l'avance des Rouges vers le carrefour !

Mais des silhouettes sombres débouchent de la lisière de la forêt et cherchent à investir le village. Les Russes traînent des mitrailleuses et des canons légers. Les mortiers ne cessent d'envoyer leurs torpilles sur le carrefour.

Comment tenir sans aucun appui lourd ?

A la droite du hameau, dans le secteur qu'occupent les pionniers de l'Oberscharführer Gomez, éclate une pétarade nourrie. Deux hommes en uniforme allemand courent vers les lignes. Ils ont encore cinq cents mètres au moins à parcourir et se trouvent en terrain découvert.

Les mitrailleuses de la 1re Compagnie les couvrent de leur mieux. Mais les rescapés croient qu'on leur tire dessus. Ils progressent par bonds. En hurlant :

— Camarades ! Ne tirez pas ! Sturmbrigade *Frankreich !*

Un groupe de combat se dirige vers eux et parvient à les ramener vers le village. Ils sont épuisés et tremblants.

— A boire !

Et puis, très vite, ils racontent :

— Cette nuit, nous étions trois. Nous nous sommes perdus. Nous avons dormi dans une isba. On était crevés.

Le second interrompt son camarade :

— Au matin, on n'a plus trouvé les autres. Tous partis. En laissant deux ou trois cadavres de copains. Et ça grouillait de Russes partout.

— Alors ?

— On s'est fait repérer par une patrouille. Le troisième a été blessé et fait prisonnier. Nous deux, on s'est cachés dans un taillis.

Se guidant au bruit de la fusillade, les deux SS français ont réussi à regagner les lignes du bataillon. Leur exploit dans ce secteur où leurs adversaires fourmillent, tient du miracle. Leurs camarades les questionnent sur les Russes. Une seule réponse, toujours la même :

— Ils sont partout !

Aucun des deux ne sait ce qu'est devenu Noël de Tissot. L'ancien commandant de la 1re Compagnie a disparu dans la nuit sans laisser de traces.

D'autres rescapés de son unité arriveront au poste de commandement du bataillon. Ils sont trois ou quatre. Pour eux, cela ne fait pas l'ombre d'un doute : leur chef a été tué au moment où il se dirigeait vers l'avant-garde russe, qu'il avait pris pour un convoi de réfugiés.

Le Commandeur se trouve toujours relié au carrefour par une ligne téléphonique. Il demande à Le Marquer combien de temps il pense pouvoir tenir :

— Avec des munitions, ça pourra encore aller un petit moment. Pas trop longtemps, quand même...

Le Hauptsturmführer Bance a pris sa voix de commandement :

— Ecoutez bien. Il est midi. Il faut tenir le carrefour jusqu'à sept heures du soir.

Sur la gauche du dispositif, les rescapés de la 3ᵉ Compagnie parviennent, eux aussi, à contenir l'assaut des Russes. L'Obersturmführer Fernet ne cesse de penser à l'échec de ses trois contre-attaques, et au sort des hommes de la section Laschett. L'Unterscharführer Hennecourt lui répète une fois encore :

— Il n'y avait pas autre chose à faire.

Henri Fernet a réussi à établir des liaisons avec les deux autres compagnies. Les nouvelles sont de plus en plus mauvaises. A la 1ʳᵉ, la mort de Noël de Tissot semble se confirmer. A la 2ᵉ, Pleybour, blessé, vient d'être évacué. C'est le troisième commandant de cette compagnie, après Gaulmier et Bartolomet, qui se retrouve hors de combat. Lambert prend aussitôt le commandement des survivants de la 2ᵉ Compagnie. Cette unité a volé en éclats au cours de cette nuit tragique qui a creusé un vide irréparable.

L'ensemble du bataillon français se trouve encerclé. Des éléments russes sont signalés à plusieurs dizaines de kilomètres à l'arrière de ce qu'il n'est plus possible de nommer un front.

33.

Le village que tient l'Obersturmführer Le Marquer en avant de Mokré, forme désormais un saillant dans les lignes russes. Il sera de plus en plus difficile de tenir le hameau au-delà du carrefour. Le correspondant de guerre renforce les postes de surveillance et veille à ce que tous les SS français restent en liaison à vue. Il craint des infiltrations de patrouilles soviétiques, entre les masures du village, et dit à Chabert :

— Il faudrait une reconnaissance.

Le nouveau commandant de la 1ʳᵉ Compagnie bondit sur l'occasion :

— J'y vais !

— Seul ?

— J'emmène Belanger et Delagarde.

Les trois volontaires se glissent entre les maisons. Les civils polonais ont disparu, laissant parfois la vaisselle sur la table. Mais il n'y a plus rien dans les assiettes ni dans les verres.

— Les Rouges sont passés avant nous, remarque Belanger.

La première maison est vide. Les trois Français sortent dans la cour, contournent une grange et entendent une galopade. Deux Russes bondissent derrière une meule de paille. Delagarde fait feu aussitôt. Tout un groupe quitte cet abri trop précaire et prend la fuite. Belanger lance une grenade, Chabert

tire à la mitraillette. Ils sont à trois contre vingt mais ils ont l'avantage de la surprise et, depuis la tragédie de cette nuit, de la colère.

Cet accrochage déchaîne le tir des mortiers. Des torpilles tombent sur le village. A la moindre tentative pour desserrer l'étau, l'artillerie russe écrase le hameau sous ses obus.

Dans son trou, Le Marquer traduit un tract, apporté par un agent de liaison qui vient de le trouver dans une isba : *« Soldat allemand, un sur trois d'entre vous a la croix de fer, mais un sur trois d'entre nous a un mortier... »*

Les munitions ne semblent pas compter pour les Russes qui ne cessent de tirer au moindre mouvement de leurs adversaires.

Un blessé léger de la section de pionniers se dirige vers l'arrière pour se faire panser. Un obus de mortier arrive. Le malheureux sera moins rapide à se jeter au sol. Il ne reste de lui que des lambeaux sanglants et une arme au canon tordu et à la crosse brisée.

Chabert retrouve sa position de tir dans le tas de fumier. Peu importe l'ignoble odeur, ce qui compte c'est d'être camouflé et de bénéficier d'un champ de tir bien dégagé.

Les lisières se trouvent à moins d'un kilomètre. Plus prudents que dans les premières heures de la journée, les Russes comptent emporter la position par une puissance de feu sans cesse accrue.

En face des débris de trois compagnies françaises, tout un régiment déferle, dont les hommes se glissent hors des bois et progressent lentement, en bondissant de couvert en couvert.

Au téléphone, Le Marquer s'impatiente.

— Il nous faut de l'artillerie. Matraquez les lisières, ou nous ne pourrons pas tenir.

Le Commandeur lui annonce :

— Il n'y a plus un seul canon allemand dans le secteur.

— C'est encore plus dur ailleurs. Il faut tenir.

— Impossible sans soutien.

Le Hauptsturmführer Bance conclut :

— Il faut quand même tenir.

Il est seulement quatre heures.

Le Marquer demande des munitions et du ravitaillement : depuis plusieurs jours, les hommes n'ont presque rien mangé, à part quelques pommes vertes. La dysenterie les ronge. Parfois, ils doivent s'arrêter de tirer, pour poser culotte dans leur trou individuel.

Le combat redouble.

Soudain, dans le no man's land où se croisent les feux, un homme surgit en courant. Il est seul et fait des zigzags pour éviter les balles. Les Français essayent de le couvrir, tandis que les Russes concentrent sur lui le feu de tout le secteur. Mais le fugitif semble passer entre les balles.

Pour cet homme seul, les Soviétiques demandent le renfort des canons et des mortiers. Torpilles et obus soulèvent des gerbes de terre tout autour de lui. Mais en vain. Enfin, le voici arrivé.

Hors d'haleine, l'échappé arrive dans le secteur que tiennent les pionniers de l'Oberscharführer Gomez.

— Enfin, les gars, vous voilà...

C'est un Freiwillige français, du nom de Rouvre. Son uniforme est déchiré et il est pieds nus. Lui aussi a réussi à s'échapper. Tout de suite, ses camarades lui demandent :

— De Tissot ?

— Mort. Il a été coupé en deux par une rafale de mitraillette au moment où arrivait le convoi russe.

— Et toi ?

— Juste blessé. Pas grave. J'ai fait le mort. Les Russes m'ont

pris mes bottes et ma montre. Ils m'ont donné des coups de pied pour voir si j'étais bien crevé. Je n'ai pas bougé...

Rouvre continue son récit. Quatre ou cinq hommes de la 1[re] Compagnie ont été fait prisonniers. Leurs gardiens les ont fait asseoir, deux par deux et dos à dos. Puis ils les ont criblés de balles.

— Moi, je ne bougeais toujours pas d'un poil. Les Rouges sont partis. J'étais tout seul, dans les bois. Alors, je me suis guidé sur les coups de feu pour vous rejoindre. Et voilà.

Et voilà. Cette fois, tous en sont certains : Noël de Tissot est mort. Les hommes de la 1[re] Compagnie reprennent rapidement leurs postes de combat et recommencent à tirailler sur les Russes qui essayent toujours de progresser vers le centre du hameau.

Deux pionniers guident leur chef vers l'arrière : l'Oberscharführer Gomez vient d'être blessé, avec un de ses hommes. Ils se dirigent lentement vers le poste de secours, tandis que tombent tout autour d'eux des torpilles de mortiers.

Le carrefour est pilonné, méthodiquement. La terre vole et tremble. Le Marquer et Chabert se blottissent dans le trou qui sert de poste de commandement. La terre les recouvre à moitié. Les deux officiers se demandent si leurs hommes pourront tenir jusqu'au soir.

Ce tir des mortiers annonce la reprise de l'offensive. Les fantassins russes ont encore reçu des renforts et avancent doucement vers le hameau et le carrefour. Ils bondissent de couvert en couvert, sans se presser, certains désormais de tenir leur victoire avant la nuit.

Dans le camp français, les munitions se font rares. Les gradés interdisent de tirer au-delà de cinq cents mètres.

— Chaque coup doit porter. Tirez pour tuer.

Mais après... Les Russes sont trop nombreux Les SS français

se battent désormais sans aucun soutien. Pas un canon, pas un char, pas un avion.

A six heures du soir, les survivants espèrent recevoir l'ordre de décrocher. Mais le Commandeur, au bout du fil, avertit Le Marquer :

— Il faut tenir jusqu'à sept heures. Je vous fais parvenir un peu de ravitaillement... Tout ce que j'ai.

Des volontaires arrivent du poste de commandement, avec quelques pains de campagne et des boîtes de conserve dans une toile de tente. Les chefs de section procèdent à une distribution rapide :

— Vite ! La situation empire...

Les Russes essayent de plus en plus de déborder par les ailes les débris du bataillon français. Le bombardement et la fusillade ne cessent pas. Dans toutes les unités, on compte des blessés et des morts. Les torpilles de mortiers arrivent par salve. Tout ce qui dépasse du sol se trouve criblé d'éclats.

Les Russes sont maintenant à moins de cinq cents mètres, encore contenus par les mitrailleuses qui ne cessent de tirer. Les munitions diminuent dangereusement.

Le Hauptsturmführer Bance confirme :

— Ne décrochez pas avant sept heures. Bien compris ?

Lemarquer se contente de lancer un peu réglementaire :

— O.K.

Le Commandeur décide aussitôt de couper la ligne téléphonique. Ses unités doivent tenir encore quarante minutes, pour respecter, jusqu'au bout, l'horaire.

La 1[re] Compagnie resserre légèrement son dispositif, la 2[e] décroche et la 3[e] se prépare à la suivre. Les Russes accentuent leur pression. Des mitrailleuses Maxim commencent à prendre d'enfilade les lignes françaises. Très rapidement la position va devenir intenable.

Des rafales de mitraillettes retentissent très distinctement. Mais la pétarade vient de l'arrière. Des éléments soviétiques

ont réussi à s'infiltrer et accrochent les unités qui protègent le poste de commandement du bataillon. Le Hauptsturmführer Bance échappe de peu à la capture. Autour de lui, tout le monde doit faire le coup de feu : secrétaires, téléphonistes, chauffeurs, infirmiers...

L'officier de liaison Reiche et l'officier d'ordonnance Scapula ont pris un Mauser et se battent comme de simples grenadiers. L'Oberscharführer Pouget se joint à eux ; malgré son âge, il ne veut pas continuer à jouer au gratte-papier ou au photographe.

Les patrouilles russes sentent qu'avec un peu d'allant elles peuvent s'emparer du petit état-major et accentuent leur pression. La 3e Compagnie arrive à temps pour dégager le Commandeur. L'Obersturmführer Fernet fait place nette et établit un solide hérisson défensif autour du poste de commandement.

Près du carrefour, la situation devient de plus en plus intenable. Les Russes sont à moins de trois cents mètres et font converger le feu de toutes leurs pièces sur les ruines du hameau. L'Oberjunker Chabert doit, sans cesse, déplacer ses mitrailleuses pour bloquer les mâchoires de la tenaille qui l'enserre. Il regarde anxieusement sa montre : encore vingt minutes.

Posément, François Belanger continue à « faire des cartons », pipe au bec et Mauser au poing, il semble poser pour un dessin du magazine *Signal,* dans le style « les dernières cartouches d'un Waffen SS. » Ses cheveux blonds sont collés au front par la sueur. A chaque accalmie, il recharge le magasin de son fusil et bourre une nouvelle pipe. Son calme remonte le moral des plus jeunes, abrutis par plusieurs heures de combat incessant.

Delagarde a abandonné son rôle d'agent de liaison pour celui de tireur à la mitrailleuse. Il a pris la place de Berger et entame un duel avec une Maxim soviétique. Les deux armes automatiques ne veulent pas se lâcher et les balles arrivent en miaulant sur le carrefour.

L'Oberjunker Chabert guide le tir de Delagarde et lui répète sans arrêt :

— Economise les munitions !

Un des chefs de groupe, l'Unterscharführer Charrier, s'est emparé d'une autre mitrailleuse. Il se bat avec une culasse enrayée, jurant à voix basse. Il essaye de garder son calme et de se rappeler les cours d'armement de Posen-Treskau. Mais il serait temps de réparer, car les Russes vont profiter de cet angle mort.

Encore dix minutes.

Les fantassins soviétiques se sont rendu compte de la manœuvre des SS français et essayent de les tourner. L'Unterscharführer Quarru décèle leur intention et ordonne un feu d'enfer. Si les Russes ne sont pas cloués sur place, tout ce qui reste de la 1re Compagnie va se trouver pris au piège.

Les mortiers ennemis n'ont pas ralenti leur tir. Le hameau et le carrefour sont labourés depuis le début de l'après-midi. Comment peut-il rester encore des hommes vivants ?

Encore cinq minutes.

L'Oberjunker Chabert fait replier ses ailes vers le carrefour. Les Russes avancent par bonds, mais subissent des pertes et sont bloqués devant les dernières positions de la 1re Compagnie. Une marée humaine débouche des bois. Dans quelques minutes, tout sera submergé.

Sept heures !

Les sections décrochent par paliers. Elles sont parfois réduites à une dizaine d'hommes. Les SS français marchent à reculons, l'arme à la hanche, tirant chargeur sur chargeur.

— Tirez ! Tirez toujours ! hurle l'Obersturmführer Le Marquer.

Il sait depuis la LVF que toute retraite qui n'est pas couverte par un feu d'enfer tourne à la débandade. Les hommes reculent pas à pas. Le Marquer dirige les survivants vers le poste de commandement du bataillon. La 1re Compagnie, qui comptait près de deux cents hommes au départ de Neweklau se trouve réduite à une trentaine de combattants, hirsutes et épuisés. Certains sont blessés et retraitent en clopinant.

Uniformes déchirés et pansements sales, ils ont tenu jusqu'au bout le carrefour. Delagarde couvre le repli de courtes rafales de mitrailleuse. Ce gamin de seize ans et demi est devenu un « vieux soldat ». Il lance à son chef :

— Oberjunker, je crois qu'on a fait du « rabiot » !

Aimé Chabert tient à fermer la marche. Il ne laisse dans le hameau en ruines que des cadavres.

La petite troupe arrive rapidement au poste de commandement du bataillon.

L'isba où le Hauptsturmführer Bance avait établi ses quartiers achève de brûler. Le chaume s'est volatilisé en une fumée âcre et il ne reste que des poutres noircies que lèchent des flammes. Le Commandeur a subi toute la journée un terrible bombardement par les orgues de Staline. Il a vu son bataillon lui fondre entre les mains, mais il a tenu jusqu'au bout le verrou de Mokré.

Maintenant, les Russes arrivent aux abords du village, dont presque toutes les maisons brûlent. Le crépuscule arrive. Le feu prolonge le soleil de cette journée d'août et allume d'étranges reflets sur les visages des hommes de la section de commandement. Ils se sont battus aujourd'hui comme leurs camarades des compagnies de combat et ont payé un lourd tribut pour défendre le Commandeur et ses services.

Bance, Scapula et Reiche se hâtent de quitter le village en flammes. Il faut absolument réorganiser tout le dispositif un

peu plus en arrière, « aligner » le front une fois de plus. Car les SS français se trouvent à l'extrémité d'une vaste poche, encerclés par les pointes de l'offensive soviétique.

Le village brûle. Des charpentes s'effondrent dans des gerbes d'étincelles. Des poutres enflammées s'abattent en travers de la rue. Il fait une chaleur épouvantable. Mais, au-delà de cette fournaise, il sera possible de souffler un peu et de s'accrocher à une autre position.

Après le village, un bois offre un abri, précaire mais suffisant. Les hommes s'y engouffrent. Ils titubent de fatigue. Leurs visages sont noirs de poudre, de poussière et de fumée. Ils ressemblent à de fantomatiques charbonniers. Mais avec des yeux luisants de fièvre. Leur peau brûle. La soif tire leurs traits et la fatigue y creuse ses rides.

Le Commandeur marche au milieu de ses hommes. Le Hauptsturmführer Bance les domine presque tous de sa taille et il s'efforce de ne pas courber le dos sous les coups d'un destin qui ne l'a pas épargné aujourd'hui.

Après la mort de l'Oberjunker Peyron, la disparition de l'Obersturmführer de Tissot et la capture de l'Oberjunker Laschett creusent un vide irremplaçable dans le corps des officiers. Chaque compagnie a maintenant perdu au feu un de ses officiers — sans compter tous les blessés.

Le jour tombe. Il fait encore plus sombre dans les sous-bois. La mousse assourdit le pas des hommes qui avancent en colonne par un, chargés de toutes les armes et de toutes les munitions qu'ils peuvent encore porter.

Très vite, des coups de feu éclatent. Des patrouilles russes rôdent dans le secteur. Les balles sifflent. Les hommes remettent leur casque. Une fois encore, la peur de l'encerclement les tenaille. Le Hauptsturmführer Bance n'a qu'un cri :

— Il faut passer !

Les hommes se mettent à courir. Des coups de feu claquent. Pour se frayer un passage, il faut ouvrir le feu sur des silhouettes

fugitives qui surgissent brusquement derrière les sapins. Des courtes rafales de pistolet-mitrailleur déchirent le crépuscule.

Les rescapés des trois compagnies et de la section d'état-major forcent l'allure, bousculant tout sur leur passage mais perdant encore du monde. Il faut, à n'importe quel prix, rompre l'encerclement.

34.

Au soir du 21 août 1944, le premier bataillon de la Sturmbrigade se trouve réduit, à trois cents hommes valides tout au plus.

Ils se glissent d'arbre en arbre, obsédés par l'idée d'échapper à l'encerclement et de ne pas perdre le contact. Tout homme isolé est voué à la capture ou à la mort. Ils pensent la même chose : « Les Russes sont partout ».

Courir, se plaquer au sol, bondir, tirer, tirer sur tout ce qui bouge, sans même épauler. Etre le plus rapide puisqu'on est le plus faible.

Soudain, un cri :

— *Wer da ?*

— *SS Sturmbrigade « Frankreich »* !

A la nuit, les survivants du bataillon français débouchent sur un point d'appui allemand. Ils sont enfin sortis de l'encerclement. Sauvés !

Epuisés, ils se laissent tomber sur le sol, sous la protection de quelques Sturmgeschütze, prêts à les soutenir du feu de leurs pièces. Enfin des blindés amis !

Le Commandeur réunit ses officiers autour de lui. Les trois commandants de compagnie viennent s'asseoir au pied des chenilles d'un des canons d'assaut. Chabert, de la 1re, Lambert, maintenant à la 2e, et Fernet, toujours à la 3e, se sont retrouvés. Le

Marquer se joint à eux. Le correspondant de guerre s'est révélé tout au long de cette dure journée comme un des meilleurs officiers de troupe.

Le bilan est sombre. Chaque compagnie de combat se trouve réduite a une cinquantaine d'hommes. Pourtant, elles doivent recevoir une ultime mission. Il faut absolument fermer la brèche et stopper le déferlement soviétique. Le Hauptsturmführer Bance vient de recevoir de nouveaux ordres de la division *Horst Wessel* :

— Nous allons nous établir en défensive et arrêter les Russes qui se renforcent d'heure en heure.

Il s'agit, en pleine nuit, d'installer les débris des trois compagnies sur des positions que personne ne connaît et que ne tiennent aucune troupe amie.

La petite Kubelwagen du Commandeur roule encore et le chef du bataillon va pouvoir lui-même placer, tant bien que mal, ses unités sur le terrain.

Il dit à Fernet :

— Je vous conduis à votre position. Vous y trouverez quelques Allemands qui vous attendent avec impatience. Repérez le terrain. Vos hommes vous rejoindront aussitôt sous le commandement de Quicampoix.

La voiture, tous feux éteints, disparaît dans la nuit, cahotant dans les fondrières. Bance dépose Fernet en pleine nuit, dans un terrain complètement inconnu. La 3ᵉ Compagnie doit, une fois de plus, boucher un trou, sur l'aile d'une unité allemande. Dans les ténèbres, Fernet commence à chercher des champs de tir pour ses armes automatiques. Le Hauptsturmführer Bance le quitte en lui promettant :

— D'ici une demi-heure, vos hommes vous auront rejoint.

Le Commandeur installe ensuite Lambert et la 2ᵉ Compagnie. Les effectifs sont devenus dérisoires. Ces garçons, qui n'ont qu'une dizaine de jours de front, doivent tenir un secteur terriblement étiré.

— Une vraie passoire, remarque seulement Lambert.

— Bonne chance, lui dit Bance, en le quittant. Je crois que vous êtes bien parti pour la Croix de fer...

Puis le Commandeur retourne vers Chabert.

La 1ʳᵉ Compagnie attend les ordres. Beaucoup d'hommes dorment dans les fossés, sans lâcher leur arme, ni enlever leur casque. La Kubelwagen s'arrête près de Chabert.

— Suivez-moi.

Au bout de quelques dizaines de mètres, le Commandeur s'arrête à une petite bifurcation.

— Vous coupez à travers un bois. Vous allez tomber sur un ravin. Attention, la 3ᵉ Compagnie va se trouver à votre gauche.

— Et à notre droite, Hauptsturmführer ?

— Les SS du Kampfgruppe Schäfer. Enfin, je l'espère pour vous.

Le Commandeur ajoute :

— Soyez prudent. Les Russes ne sont pas loin.

A ce moment précis, une fusillade crépite à moins de cent mètres. On entend distinctement des jurons et des cris :

— *Hurra Stalin ! Hurra Pobieda !*

Les Russes attaquent en pleine nuit. Dans une confusion totale. Les bois doivent maintenant grouiller de patrouilles soviétiques.

Le Commandeur saute dans sa voiture et disparaît aussitôt. Il ne va pas manquer de travail cette nuit à son poste de commandement !

L'Oberjunker Chabert rejoint en courant sa compagnie et s'enfonce à travers bois. Il essaye de se repérer. Les bruits de combat viennent de l'arrière d'une « ligne de front » qui n'existe sans doute plus. Les Russes sont déjà arrivés dans le seul endroit où on était à peu près certain de ne pas les trouver...

— En avant ! Et faites attention !

Les hommes avancent prudemment sur le sentier. Le ravin ne doit plus être loin. L'aspirant pense qu'il se trouve juste

devant, à quelques dizaines de mètres. D'ailleurs on entend parler. Mais ce sont des voix russes.

Chabert oblique vers la gauche et rassure ses hommes :

— On va tomber sur la 3e Compagnie.

Ils trouvent des soldats. Mais ce sont encore des soldats russes. Heureusement, les Soviétiques font tellement de bruit qu'ils ne remarquent pas les éclaireurs de la 1re Compagnie. Chabert ne se décourage pas pour autant :

— Obliquez à droite. Il y a les SS de Schäfer.

Au bout de quelques centaines de mètres, il faut se rendre à l'évidence : ce ne sont pas des SS allemands mais des soldats russes qui les attendent.

L'aspirant n'a pas un long calcul à faire : les Rouges sont devant, derrière, à gauche et à droite. Pas d'autre solution que de tourner en rond et de tendre l'oreille.

Des bruits de moteur. Ce sont des convois qui roulent sur la route qu'ils viennent de quitter. Mais les seuls véhicules qui roulent cette nuit sont des véhicules russes...

On ne peut rester sur place, à attendre d'être accrochés et massacrés. Mieux vaut essayer de se battre. Chabert décide de prendre à travers bois, en direction de la fusillade qu'il a entendue, au moment où le Commandeur lui donnait ses ordres. Il y aura peut-être encore des amis dans ce secteur.

Les hommes de la 1re Compagnie avancent avec prudence, longeant de loin un chemin de terre. La fusillade semble s'être éloignée. Les masures d'un village surgissent de la nuit.

L'arme au poing, les SS français se glissent entre les maisons. Delagarde murmure :

— C'est le château de la belle au bois dormant...

Soudain, les éclaireurs de pointe se jettent à terre. Ils viennent d'entendre des voix. On parle dans une grange... Allemand ? Russe ? Non, c'est du français !

— Eh ! Les gars ! Ne tirez pas !

Les deux troupes se rejoignent.

— Qui êtes-vous ?

— 1re Compagnie.

— Nous, c'est la 3e...

L'Oberjunker Chabert interrompt brusquement :

— Qui commande ici ?

— Moi ! Oberscharführer Quicampoix. Je suis avec ma section et une autre de la 3e.

L'aspirant s'impatiente :

— Mais où est donc votre commandant de compagnie ?

— Je n'en sais rien.

L'Obersturmführer Fernet, à ce moment, se trouve tout seul dans la nature, attendant vainement sa compagnie que le Commandeur devait lui envoyer. L'attaque russe a surpris tout le monde et entièrement désorganisé le dispositif. Henri Fernet finit par trouver les Allemands qu'il devait renforcer. Il ne peut qu'attendre l'attaque imminente, furieux de se trouver tout seul à un tel moment. Il ne lui reste qu'à trouver un fusil et à faire le coup de feu, comme un simple SS Schütze...

L'Oberscharführer Quicampoix se trouve brusquement promu, par la force des choses et les hasards de la guerre, commandant de compagnie. Il n'a sous la main que deux sections fort éprouvées. Depuis une heure, il tourne en rond dans ce village. Il explique à l'Oberjunker Chabert :

— Dès que nous essayons de sortir, nous nous heurtons aux Russes. Ils tiennent toutes les issues. Nous sommes complètement encerclés.

L'aspirant le rassure :

— Ce ne sont sans doute que des patrouilles. On va toujours former un hérisson et voir venir.

Ce qui l'inquiète surtout, c'est l'absence de liaison et le manque de munitions. Il lui faudrait des cartouches, des grenades, et surtout des bandes de mitrailleuse. Il dit à Quicampoix :

— Scapula m'a promis des Panzerfaust. Mais je les attends toujours. L'irruption du moindre char russe serait une catastrophe.

— Mais non, Oberjunker. Nous avons un appui d'artillerie. Venez voir.

Le sous-officier conduit Chabert à travers les rues boueuses du village. Ils arrivent rapidement devant deux superbes canons de FLAK. Ces pièces sont capables de détruire aussi bien des chars que des avions. Un capitaine de la Wehrmacht commande une dizaine d'artilleurs et il se met à la disposition des nouveaux venus, avec plus de résignation que d'enthousiasme, leur semble-t-il.

Le capitaine paraît l'image même de la défaite :

— Je n'ai vu aucun Français dans ce secteur. J'ignorais d'ailleurs qu'il existât des SS français. Je n'ai vu non plus aucun SS allemand.

Il parle d'une voix basse, avec une immense fatigue qui a l'air de bloquer les mots dans sa gorge :

— Je peux seulement vous dire que nous sommes fichus, encerclés. Les Russes sont partout.

Chabert éclate :

— Ce n'est pas nouveau ! Depuis trois jours, nous sommes encerclés. Et nous sommes encore vivants. Et prêts à nous battre !

L'officier de la Wehrmacht semble n'avoir pas entendu. Il laisse tomber :

— Je n'ai presque plus d'obus. Alors, je vais tirer les derniers. Et je me rendrai.

— C'est votre affaire. Pas la nôtre.

Les SS français s'éloignent. Il n'y a pas de temps à perdre pour placer les sections en hérisson dans le village. Toutes les issues sont gardées par des mitrailleuses. Le compte des munitions apparaît catastrophique : dix minutes de feu à peine.

Une pétarade. C'est une patrouille soviétique qui vient déjà tâter le terrain et se fait accrocher. Elle n'insiste pas et se

retire. Dans la confusion de cette nuit, aucun des adversaires ne s'y retrouve. Mais les Russes savent qu'ils sont les plus nombreux et qu'ils écraseront tout avec l'aube.

Des torpilles de mortier tombent à intervalles irréguliers. Du clocher de l'église, on aperçoit les hameaux qui flambent dans la campagne galicienne, à perte de vue.

Dans le lointain, des rafales de mitrailleuses se font entendre. On aperçoit des balles traçantes. Il doit bien y avoir un front, quelque part. Mais comment le rejoindre ?

Fourbus, les hommes qui ne sont pas de garde se sont endormis dans les maisons et dans les granges. Certains ronflent déjà. Pour une fois, ils ont mangé hier soir. Une tranche de pain noir et une sardine. Il vaut mieux ne pas songer à ce que sera la journée du lendemain. Attendre le lever du jour ou l'ordre de départ.

Cette nuit, tout le monde n'a qu'une seule certitude, toujours la même : les Russes sont partout.

L'Oberjunker Chabert ne veut pas se laisser prendre au piège. Il réfléchit quelques minutes puis décide de sortir de ce village. Il prévient l'Oberscharführer Quicampoix :

— Il faut bousculer les Russes avant qu'ils ne se renforcent. A l'aube, nous ne pourrons plus passer.

Tous deux se souviennent de ce qui est arrivé la nuit précédente à la section Laschett et veulent percer l'encerclement.

Le capitaine de la Wehrmacht hausse les épaules quand les deux gradés français lui demandent de les suivre. Il estime que la guerre est finie pour lui et ne veut plus se battre. Chabert lui lance ironiquement en le quittant :

— Bon séjour en Sibérie, Herr Hauptmann !

Les SS français se sont rassemblés à la sortie nord-ouest du village, en direction des tirs lointains de mitrailleuses qui indiquent, sans aucun doute, une ligne de front. Les mortiers russes

continuent à tirer. Leurs torpilles tombent à une centaine de mètres, sur les hauteurs qui surplombent la route.

— Encore du gaspillage de munitions, constate Quicampoix.

Chabert donne ses ordres :

— Prenez de longs intervalles... Mais essayez de ne pas vous perdre.

Les hommes, tapis au creux des fossés et dans l'ombre des maisons, s'apprêtent à se mettre en route, quand une salve d'artillerie tombe sur la route. Une voix interroge, aussitôt après le fracas des explosions :

— Est-ce qu'il y a de la casse ?

— Oui, deux blessés.

— Portez-les. On décroche !

Deux groupes de combat escaladent déjà les hauteurs pour éclairer la route. Le gros de la troupe suit, dans les fossés, de part et d'autre du chemin. Les SS français avancent le plus silencieusement possible. Le manque de munitions les inquiète plus que tout.

L'aube ne va pas tarder maintenant. Déjà, le ciel s'éclaire vers l'Est. Il faut avancer pour essayer de gagner les lignes amies avant le jour.

Aucune résistance russe ne se manifeste. Le village n'était encerclé que par des patrouilles qui ont décroché dans la nuit, trop faibles pour se heurter à une troupe relativement nombreuse et surtout décidée à se battre pour se frayer le passage.

Des obus de mortier continuent à tomber sporadiquement, au hasard. Sans causer d'autre mal que de couvrir de terre les hommes qui, à chaque fois doivent se jeter au sol.

Le jour se lève lentement. Une brume légère recouvre la route et ouate le paysage. Bosquets et champs de pommes de terre se succèdent, monotones. La campagne semble vide. Pas un paysan, pas un soldat. Cette étrange impression de solitude après la bataille de la veille et les accrochages de la nuit paraît irréelle.

Enfin, un bruit de moteur. Les rescapés se jettent dans les

fossés, le doigt sur la détente de leurs armes. Les éclaireurs distinguent vite une voiture de reconnaissance allemande. Un autre véhicule suit, traînant un lance-fusées. A bord, un jeune Junker de la Waffen SS, la casquette en arrière, le col largement ouvert, qui se donne des airs de gamin en vacances, comme si les Russes ne rôdaient pas partout. Il fume tranquillement une cigarette, le pied sur le rebord de sa voiture de commandement. Enfin, il va pouvoir donner des nouvelles :

— Je n'ai pas vu les SS français. Mais le Commandeur du Kampfgruppe Schäfer se trouve à Dubrowka.

— C'est loin ?

— Non, cinq kilomètres. J'en arrive.

Il accepte aussitôt de charger les deux blessés et de les transporter vers le poste de secours. Les véhicules font demi-tour. Ils disparaissent dans un nuage de poussière. Les Français les suivent. La route est libre et ils peuvent avancer plus vite.

Dix minutes plus tard, le Junker allemand est de retour.

— Le Commandeur Schäfer demande d'urgence votre chef.

Chabert saute auprès du chauffeur avec un agent de liaison. D'avoir rompu l'encerclement le rend d'humeur joyeuse et il bavarde avec l'officier qui est venu le chercher.

— Quel âge avez-vous ? demande le Français.

— Vingt-trois ans, répond l'Allemand.

— Curieux, moi aussi.

La voiture roule rapidement. Dans le fossé, des paquetages épars, des casques abandonnés, un véhicule qui achève de brûler avec une fumée noire.

Aimé Chabert demande brusquement :

— Ça ne vous rappelle rien ?

L'officier hausse les épaules en souriant. L'aspirant ne le lâche pas et lance :

— Moi, si. Les routes de France il y a quelques années. C'est votre tour maintenant... J'ai rencontré cette nuit un

Hauptmann de la Wehrmacht qui avait aussi peu envie de se battre que certains de nos officiers en 1940.

— Ah ? dit l'Allemand avec un air incrédule.

Le Français éclate de rire :

— Il ne devait pas être de la même armée que nous !

Au soleil de cette matinée d'août, les insignes de leur col lancent des éclairs d'argent.

35.

Deux pièces de PAK — peut-être celles qui ont été « récupérées » sur la section de Kreutzer — flanquent la route dès l'entrée du village. Dubrowka semble solidement tenu par les Waffen SS de la division *Horst Wessel.*

La voiture de reconnaissance s'arrête dans une cour de ferme. Des officiers entrent dans une chaumière, d'autres en sortent. Voici un poste de commandement en pleine animation.

L'Oberjunker Chabert aperçoit tout de suite le Sturmbannführer Schäfer. Il est frappé par l'air d'extrême jeunesse de cet officier. Schäfer n'a pas trente ans et arbore au col la croix de chevalier de la Croix de fer. Son visage semble marqué tout à la fois par l'énergie et la fatigue. On dirait un adolescent précocement vieilli par quelque terrible épreuve. Depuis cinq ans, il n'a cessé de se battre.

Le Commandeur du régiment 40 accueille le jeune aspirant français par une série de questions :

— D'où sortez-vous ? Pourquoi n'êtes-vous pas avec les autres SS français à Mokré ?

— Parce que nous avons été isolés et encerclés par les Russes. Nous nous sommes retrouvés « en carafe », sans aucune liaison. Je ne sais même pas où est notre Commandeur.

— Il se trouve à Mokré. Mais je vais avoir besoin de vous ici. Combien êtes-vous ?

— Environ quatre-vingts. Mais nous manquons de munitions, une vingtaine de cartouches par hommes, pas plus. Nous n'avons pas mangé et à peine dormi depuis quarante-huit heures.

— Il va pourtant falloir vous battre bientôt. Je vais vous donner beaucoup de munitions et un peu de ravitaillement.

Le Commandeur Schäfer se trouve seul avec quelques officiers. Les motocyclistes, les radios, les secrétaires, les téléphonistes viennent de monter en ligne pour essayer de colmater une brèche. Et le front continue de craquer. Le chef du Kampfgruppe commente la situation en quelques phrases :

— La Wehrmacht fiche le camp et j'ai encore un trou ici.

Il montre sur la carte un point, à l'est de Dubrowka.

— Pouvez-vous le tenir ?

— A vos ordres.

Les SS français arrivent par la route, couverts de poussière. La fatigue tire leurs traits, mais il n'est pas question de se reposer. Une voiture de liaison débouche dans la cour de la ferme, chargée de caisses de munitions et de boîtes de conserve.

Les chefs de section répartissent aussitôt les paquets de cartouches, les grenades, les bandes de mitrailleuse. Chacun se trouve lourdement chargé.

La colonne s'ébranle aussitôt. Les hommes, tout en marchant, mordent dans les boules de pain qui viennent de leur être distribuées.

François Belanger lance :

— On l'a enfin, la boule à deux !

Très vite, le chemin se transforme en raidillon et escalade une colline, serpentant entre les arbustes.

— Dispersez-vous en tirailleurs !

Personne ne sait où sont les Russes. Sans doute très proches. Il s'agit de boucher un trou et de prendre position entre deux unités de la *Horst Wessel* qui se trouvent à gauche et à droite. On n'aperçoit toujours personne.

Les SS français continuent à grimper parmi les cailloux et les sapins. Dans quelques minutes, ils se trouveront au sommet de la colline. Ils redoublent de prudence.

Soudain, des soldats déboulent en courant. Ce ne sont pas des Soviétiques mais des Allemands. Ils sont quelques dizaines, débraillés, sans ceinturon et sans arme.

A leur tête, un major, tête nue. Il est en train d'arracher ses épaulettes torsadées et transpire à grosses gouttes, le visage déformé par la fatigue et la peur.

Sans un mot, les Français dirigent leurs armes sur les fuyards. Les deux troupes se regardent. Le major s'est arrêté. Il semble avoir aussi peur des Waffen SS que des Russes. Quel est ce jeune Oberjunker qui se permet de pointer sur lui le canon de sa mitraillette ? De plus, il parle allemand avec un terrible accent français :

— *Wohin gehen Sie ?* (Où allez-vous ?), *Herr Major ?*

— *Der Krieg ist beendet ! Die Russen kommen an !* (La guerre est finie ! Les Russes arrivent !)

Cette fois Chabert va crier en français :

— Les Russes arrivent parce que vous foutez le camp !

Puis l'aspirant ordonne en allemand :

— *Zuruck... Schnell !* (Demi-tour... vite !)

Les Allemands ont abandonné leurs armes. Ils sont une trentaine, regardant avec stupéfaction ces étrangers.

Le major n'insiste pas. Il rassemble ses hommes et les emmène à flanc de coteau, entre leurs anciennes positions et les nouvelles lignes de résistance. En voyant cette troupe de fuyards, les mitrailleurs du Kampfgruppe de la *Horst Wessel* ouvrent le feu sur eux, sans hésiter.

Des Allemands tombent, touchés par les balles de leurs compatriotes. Les Français ne s'en soucient pas et s'installent sur les positions abandonnées. Ils les aménagent et s'apprêtent

à recevoir le choc d'un instant à l'autre. En attendant, ils finissent les boîtes de conserve distribuées à Dubrowka.

L'Oberjunker Chabert a réussi à trouver des liaisons à droite et à gauche. Maintenant, partout dans ce secteur, ce sont des Waffen SS qui tiennent. Ils se feront tuer s'il le faut, mais ne bougeront plus. Le premier que découvre Aimé Chabert est un gamin qui n'a certainement pas dix-sept ans. Il est couché derrière une mitrailleuse, le visage en sang.

— Tu es blessé. Va te faire panser.

— Je peux encore tirer, Oberjunker. Qui me remplacera ?

Il est criblé d'éclats de mortier et accepte un pansement de fortune. Finalement, l'aspirant le rassure :

— Je vais mettre une de mes mitrailleuses ici. Tu vois, le coin sera toujours défendu. Tu peux t'en aller maintenant.

Le blessé confie son arme à un de ses camarades et se dirige vers le poste de secours.

Déjà, le combat commence. Une forte patrouille soviétique arrive par la route empruntée quelques heures auparavant par les Français. Un feu violent arrête cette avant-garde, qui cherche un refuge dans les bois.

On entend dans le lointain le grondement des chars. Les deux pièces de PAK qui se trouvent à l'entrée de Dubrowka vont avoir de l'ouvrage.

Partout, flambent des villages. Les Russes attaquent depuis l'aube sur l'ensemble du front.

Dans le secteur de Dubrowka, un régiment de la Garde, appartenant à l'armée Joukov, monte à l'assaut. Allemands et Français se battent désormais à un contre dix. Les mitrailleuses tirent sans arrêt mais, sans cesse, d'autres Russes surgissent derrière les cadavres de leurs camarades.

Les torpilles de mortiers s'abattent sur les positions tenues par les survivants de la 1re et de la 3e Compagnie. Déjà, il faut évacuer les premiers blessés. Delagarde les escorte jusqu'à l'arrière.

Les Russes augmentent leur pression. Leurs chars ont quitté la route et progressent à travers champs vers les positions allemandes. Quelques avions viennent mitrailler le village de Dubrowka. L'un d'eux sera abattu par la FLAK.

La résistance s'organise. Des Sturmgeschütze entrent en action et stoppent quelques véhicules soviétiques. Mais le bombardement ne cesse guère.

Un SS français est de nouveau blessé, il a reçu une balle dans le cou. Mais l'artère ne semble pas touché. En redescendant vers le village, il croise une colonne de renforts.

Le Commandeur Schäfer réussit à envoyer une section de la *Horst Wessel* pour consolider le dispositif et permettre aux Français de se regrouper un peu. Les nouveaux venus annoncent d'autres renforts. Rameuté à grand-peine, tout un bataillon de la Wehrmacht doit remonter en ligne. En attendant, il faut tenir et ne pas se replier sans ordre.

Des Nebelwerfer viennent renforcer les Sturmgeschütze. Décidément les forces du Reich semblent vouloir s'accrocher dans ce secteur.

A un kilomètre devant les lignes, une voiture de reconnaissance soviétique vient de s'arrêter sur la route. Des officiers en descendent et semblent chercher des points de repère sur le terrain. Un des mitrailleurs français règle sa hausse et tire à courtes rafales sur la voiture. Elle ne tarde pas à flamber et à exploser. La mitrailleuse s'en prend maintenant aux officiers et les force à décrocher.

Ce seront les dernières cartouches de la matinée. Une unité de

la *Horst Wessel* arrive de Dubrowka, pour relever les Français. C'est une compagnie réduite à une trentaine d'hommes, très jeunes et fatigués.

Maintenant, les SS français descendent sur Dubrowka. Ils ont tenu une fois encore et colmaté une brèche. Ils progressent dans le village, étiré le long d'une unique rue, avec les chaumières, les haies, la boue. Ivres de fatigue, ils se laissent tomber dans la cour d'une ferme, tandis que leur chef part aux ordres.

Le poste de commandement du Sturmbannführer Schäfer n'est plus qu'un brasier. La masure achève de s'écrouler, dans une gerbe d'étincelles. Le Commandeur du Kampfgruppe a transporté son poste de commandement dans un trou, sous une carcasse de camion qui le protège tant bien que mal des éclats. Aux obus de mortier succèdent les bombes d'avion. Les Russes sont aussi maîtres du ciel.

Tandis qu'une de leurs escadrilles s'éloigne, après avoir attaqué Dubrowka, Schäfer sort de son trou et regarde Chabert qui avance vers lui et se présente, réglementairement. Il répond à son salut et ordonne tout de suite à un officier d'ordonnance de noter le nom du Français sur un calepin. Il demande :

— Vous êtes Oberjunker depuis combien de temps ?

— Cinq mois, Sturmbannführer.

— Eh bien, maintenant, vous serez Untersturmführer.

Quelques officiers se sont approchés. Parmi eux, le major qui décampait quelques heures plus tôt, en essayant d'arracher ses épaulettes. Un jeune officier de la *Horst Wessel* dit quelques mots à l'oreille du Commandeur qui lance à Chabert :

— Je crois que vous connaissez cet officier...

Blême, le major de la Wehrmacht ne dit pas un mot. Les Waffen SS le regardent. Tous sont au courant de l'incident et

tiennent à serrer la main d'Aimé Chabert qui doit maintenant ramener les rescapés des 1re et 3e Compagnies au poste de commandement du bataillon français.

Dans un geste de défi, les survivants quittent Dubrowka au pas cadencé, aussi impeccables que naguère sur la route de Sennheim à Sankt Andreas.

36.

L'Obersturmführer Fernet ouvre le magasin de son Mauser et introduit un nouveau chargeur. Depuis cette nuit, il se trouve rigoureusement seul, avec quelques isolés allemands de la Wehrmacht. Il n'a aucune nouvelle de sa compagnie, aucune liaison avec le bataillon, aucun moyen de retrouver le moindre SS français.

Alors, il a pris un fusil et tiraille contre les Russes qui déferlent, de plus en plus nombreux avec le lever du jour. En cette matinée du 22 août 1944, l'offensive soviétique semble bien avoir enfoncé tout le front de la Visloka.

Pour la première fois depuis sa montée en ligne, l'ancien lieutenant de la Coloniale se trouve isolé, sans ces responsabilités de chef qui empêchent de songer à soi-même. Tout, soudain, lui paraît différent. Les balles frappent les troncs des sapins autour de lui, les obus de mortiers soulèvent des gerbes de poussière, les éclats sifflent. Henri Fernet a l'impression qu'un invisible adversaire lui en veut personnellement et cherche à le débusquer. Il se terre dans son trou. Dès qu'il aperçoit une silhouette sombre qui surgit, il vise posément et tire.

Depuis le milieu de la nuit, les vagues d'assaut se succèdent. Les hommes de la Wehrmacht qui se trouvent avec l'officier français sont des garçons solides et n'ont pas l'intention de se débander. Ils s'accrochent au terrain et rendent coup pour coup.

Ils n'ont plus aucune liaison, eux non plus, avec l'arrière. On ne sait même plus si un quelconque état-major coordonne encore cette confuse bataille.

La pression soviétique se fait de plus en plus forte. Des petits groupes de fantassins parviennent à se glisser entre les nids de résistance des Allemands et les débordent peu à peu. Les voici dépassés, bientôt encerclés.

La montre de Henri Fernet — un cadeau de Joseph Darnand à tous les officiers français de la Waffen SS originaires de la Milice — marque 13 heures. Soudain, un Hauptmann allemand se dresse hors du trou qui lui sert de poste de commandement et donne l'ordre de repli.

— *Endlich* (enfin) ! disent les soldats, en décrochant le plus rapidement possible.

Ils se replient en rase campagne. Leur chef leur a donné un ordre de marche : ils doivent gagner Debica, une grosse bourgade polonaise, située au sud de leur position, sur la Visloka, qui fait un coude à cet endroit.

Les soldats de la Wehrmacht se dispersent à travers champs. La route est sans cesse parcourue par des colonnes motorisées soviétiques qui les dépassent et se ruent vers le Sud. Il faut se cacher dans les bosquets pour les laisser passer.

L'Obersturmführer Fernet découvre la guerre telle que peuvent la voir les simples soldats. La fatigue, la peur et cette impression de désordre qui domine tout. Il n'agit plus que par instinct, se jetant à terre, repartant en courant, s'aplatissant dans un sillon.

La confusion devient totale. Maintenant, c'est une colonne de véhicules allemands qui passe sur la route. Les soldats de la Wehrmacht font signe. Un camion s'arrête. Ils montent. L'officier français avec eux.

Henri Fernet n'a pas dormi depuis deux jours et deux nuits. Il ressent brusquement une terrible fatigue et s'écroule entre deux sacs de ravitaillement, les jambes en l'air, les bottes coincées contre la ridelle du camion. Il sombre tout de suite dans l'inconscience, sans se soucier de l'infernal vacarme qui accompagne l'offensive russe.

De très longues minutes se passent. Enfin, le camion s'arrête dans un grand crissement de freins. L'Obersturmführer Fernet se réveille, étrangement dispos, et saute à terre.

Il se trouve devant un pont, sans doute à l'entrée de Debica. Il aperçoit quelques officiers de la Wehrmacht et se joint à eux. Aucun ne sait où se battent les SS français. En attendant de retrouver sa compagnie, Fernet se met à la disposition du plus élevé en grade. Les Russes vont attaquer d'un instant à l'autre.

Les officiers rassemblent les soldats qui refluent en désordre, échappant à l'encerclement. Ils sont épuisés et apeurés. Le visage même de la défaite. Henri Fernet revoit en un éclair toutes ses impressions de juin 1940.

Mais les hommes restent disciplinés, les chefs résolus. Ils répartissent les isolés par petits groupes de résistance et leur assignent aussitôt des objectifs à défendre.

L'officier français se trouve à la tête d'une troupe hétéroclite de fantassins, d'artilleurs, de pionniers emportés par le grand vent de la déroute. Ils regardent les écussons SS de l'officier et savent qu'ils ne reculeront plus.

— *Ivan kommt !*

Les Russes arrivent. Tout de suite, ils semblent être partout, écrasant les défenseurs de Debica sous un ouragan d'acier. Il faut tenir. Ne plus céder un mètre de terrain.

L'officier français va d'un poste à l'autre. Il parle assez bien l'allemand, mais il n'a pas besoin de mots pour indiquer à cha-

cun sa tâche. D'un geste, il indique l'objectif ; d'un sourire, il encourage ces inconnus.

Pour le moment, les Russes sont bloqués. Pendant deux ou trois heures, les défenseurs de Debica réussissent à fermer le verrou sur la bourgade.

Henri Fernet saute près d'un mitrailleur à qui il veut indiquer un groupe de fantassins rouges, quand un choc l'arrête net dans son élan. Il sent une douleur fulgurante dans l'épaule droite. Le sang jaillit. Un éclat d'obus vient de lui cisailler le haut du bras. Il essaye de tenir encore un moment. Mais tout se trouble. Il voit brusquement le paysage vaciller.

Titubant, l'officier français se dirige vers le poste de commandement. On lui fait un pansement et on lui offre un verre de schnaps.

Un major examine le blessé et sort une fiche.

— On vous évacue.

— Je refuse.

— C'est un ordre, Obersturmführer.

Le commandant de la 3[e] Compagnie du bataillon français ferme les yeux d'un air las. Il se sent très fatigué. Il enlève ses lunettes et les essuie maladroitement de sa seule main valide. Soudain, il lève la tête et aperçoit un homme au visage étrange, rongé de barbe qui le regarde fixement de ses yeux sombres. Ce fantôme l'impressionne. Il sursaute et s'aperçoit qu'il se regarde dans une glace qui lui fait face, accrochée au mur du poste de secours. Après ces terribles journées de combat et de rage, Henri Fernet ne s'est même pas reconnu...

Cette journée du 22 août 1944 a sonné le glas du bataillon français. Tandis que l'Obersturmführer Fernet se battait en isolé avec une unité de la Wehrmacht devant Debica, des éléments de sa 3[e] Compagnie et les rescapés de la 1[re] ont défendu Dubrowka avec l'Oberjunker Chabert.

D'autres combats, désespérés et sanglants, se sont déroulés toute la journée autour du poste de commandant du bataillon.

Le Hauptsturmführer Bance a réussi à récupérer quelques isolés et surtout les survivants de la 2[e] Compagnie. En tout, une grosse centaine d'hommes. L'Untersturmführer Lambert commande la seule unité encore un peu cohérente dont dispose le Commandeur.

Les SS français se forment en hérisson autour de Mokré, réorganisés en petits groupes de combat menés par les derniers gradés du bataillon.

Tout le monde doit combattre maintenant, les pionniers et les secrétaires, les chauffeurs et les téléphonistes. Le Hauptsturmführer Bance donne l'exemple et s'empare d'un pistolet-mitrailleur pour conduire lui-même les contre-attaques.

A ses côtés, se tiennent l'officier de liaison Reiche et l'officier d'ordonnance Scapula, le correspondant de guerre Le Marquer et le vieil Oberscharführer Pouget, qui suit le Commandeur comme son ombre.

Dès l'aube de cette journée interminable, Bance et Lambert décident de contre-attaquer pour desserrer l'étau russe. Les deux officiers se concertent un instant, tandis qu'une épaisse brume matinale ouate tout le paysage.

— On va se battre dans du coton, ironise l'ancien spahi.

— C'est notre dernière chance, Lambert. Il faut leur faire croire que nous sommes encore nombreux et coriaces.

Le Commandeur va effectuer, sans arrêt, le va-et-vient entre la première ligne et son poste de commandement. D'ailleurs, ce P.C., sans cesse attaqué par des patrouilleurs russes, infiltrés entre les îlots de résistance des SS français, se trouve tout de suite en avant-poste.

Légèrement en arrière, le médecin Bonnefay installe son infirmerie. Très rapidement, il reçoit les premiers blessés. Des bran-

cardiers surgissent du brouillard, portant le corps indistinct d'un camarade sanglant.

Bonnefay enlève quelques éclats de mortier, pose des garrots rapides et nettoie sommairement les plaies, avant de diriger les blessés sur l'arrière. Les Russes sont partout et les blessés auront du mal à échapper à l'encerclement.

Le médecin a récupéré un infirmier inattendu : l'Untersturmführer Bartolomet. Blessé à la jambe et malade depuis plusieurs jours, ce vétéran n'a pas voulu être évacué et se rend utile comme il le peut.

La confusion arrive à son comble. Des paysans polonais et des blessés allemands fuient les lignes, entassés sur des chariots que tirent des chevaux sans âge. Toute la Galicie semble se vider devant l'Armée rouge.

Les isolés de la 3e Compagnie et les rescapés de la 2e forment un fragile rempart autour de Mokré. Les coups de feu claquent de plus en plus près du poste de commandement. Le Hauptsturmführer Bance se bat maintenant comme un chef de section...

Entre deux rafales de pistolet-mitrailleur, Le Marquer prend ses dernières photos. Non loin de lui, Lambert arrive à s'accrocher au terrain et à ne plus reculer. Les mitrailleuses tirent sans arrêt. Pour l'instant, on manque de ravitaillement et d'appui, mais pas de munitions.

Le Commandeur a installé son état-major dans une masure au toit crevé. Les murs de torchis laissent passer les courants d'air et... les balles. Bance, soudain, vacille et se prend le bras gauche de sa main droite.

— Qu'avez-vous, Hauptsturmführer ? interroge Scapula.

— Rien. Juste une balle dans le bras. Donnez-moi un pansement.

— Voulez-vous que j'aille chercher Bonnefay ?

— Inutile de le déranger. Il doit avoir en ce moment des clients plus sérieux que moi...

Sitôt le bras pansé, Bance reprend le combiné de l'appareil téléphonique de campagne. Le fil qui le relie au Kampfgruppe Schäfer n'est pas encore coupé par le bombardement. Il apprend alors que Chabert vient d'être retrouvé et qu'il se bat à Dubrowka avec une centaine d'hommes des 1re et 3e Compagnies.

— Et vous, combien avez-vous d'hommes ? interroge Schäfer.

— A peine une centaine, Sturmbannführer.

— Il faudra tenir douze heures sur place.

— Ce sera dur, estime Bance.

L'officier de liaison Reiche prend l'appareil et donne au chef de la *Horst Wessel* un aperçu de la situation. Décidément pas brillante. De moins en moins brillante...

Le village de Mokré devient une fournaise, sans cesse pilonnée par les pièces russes. Les toits de chaume brûlent avec de grands panaches de fumée noire.

Les torpilles encadrent le poste de commandement. Partout, des blessés et des tués. L'officier de liaison Reiche est déchiqueté par un obus. Il n'a même pas le temps de dire adieu à ses camarades français, dont il partageait la vie quotidienne depuis la villa de Sennheim. Avec lui, s'efface la première image que les officiers avaient eue de la Waffen SS. Le jeune diplomate devenu militaire à force de volonté, « pour rester avec ses amis », n'est plus qu'une bouillie de chair et d'os d'où s'échappe une longue rigole de sang.

Près de lui, agonise l'Oberscharführer Pouget. Le vieux Lozérien aura tout surmonté, à commencer par le « paganisme » de la SS pour témoigner jusqu'au bout. A l'annonce de la mort de celui qui ne l'a jamais quitté, le Commandeur soupire :

— Il avait une âme de martyr chrétien...

Lui, Pierre Bance, il ne peut tomber qu'après avoir causé le plus de mal possible à l'ennemi.

Les SS français tiennent la promesse qu'ils ont faite au chef du Kampfgruppe de la *Horst Wessel*. Ils tiennent. Mais à quel prix !

Il faut sans cesse contre-attaquer pour bloquer l'offensive russe. Les hommes en viennent au corps à corps. On se bat à la baïonnette et à la pelle de tranchée. L'Untersturmführer Lambert voit fondre autour de lui les effectifs de la 2e Compagnie. Il prend la tête de la moins éprouvée des sections et l'entraîne à l'assaut.

L'ancien spahi crie ses ordres au milieu du tumulte :

— En avant ! Ne reculez pas ! Avancez ! Tirez dans le tas !

Ce ne sont pas les cibles qui manquent. La marée soviétique déferle sur Mokré. Les Russes se lancent à l'assaut, vague après vague. Les grosses mitraillettes à chargeur circulaire crépitent comme un feu de sarments. Les torpilles s'abattent, de plus en plus serrées.

Soudain, Lambert s'écroule, plié en deux. Il porte ses mains à son ventre. Comme une lame de rasoir, un éclat de mortier l'a ouvert d'une hanche à l'autre. Le sang gicle entre ses doigts. Le chef de la 2e Compagnie vient de tomber à la tête de ses hommes. Les Russes bondissent sur ses positions. Les SS français entourent leur commandant de compagnie qui parvient encore à donner ses derniers ordres. Un Unterscharführer prend le commandement des survivants. Mais on ne peut laisser Lambert ici.

— Il faut l'évacuer !

L'officier est perdu, mais il doit mourir au milieu de ses camarades. Prévenu, le Commandeur arrive aussitôt. Sous le feu ennemi, il parvient à récupérer Lambert qu'entourait déjà

une nuée de Russes, dispersés par quelques rafales de pistolet-mitrailleur.

L'officier est étendu dans une masure de Mokré. Il peut à peine parler. Ses dents pointent plus que jamais hors de ses joues creuses. La sueur ruisselle sur son visage tout en os. Le médecin Bonnefay est accouru, mais il ne peut rien faire.

Lambert regarde Bance. Les lèvres du moribond bougent, mais on n'entend plus ce qu'il murmure. Le Commandeur se penche sur lui. Avec peine, l'ancien spahi articule :

— La... Croix... de fer.

Ses lèvres s'immobilisent à jamais.

Lambert est mort.

Le Commandeur doit retourner au combat. Il a promis de tenir Mokré. Même si son bataillon ne comporte plus cent combattants valides. Il ne bougera pas jusqu'à la dernière minute. Les SS français doivent tenir ce qu'ils ont promis. Bance sait que Schäfer lui fait confiance.

Le chef du bataillon laisse son téléphone pour entraîner les derniers survivants capables de lutter encore. Ils ne sont plus que quelques dizaines, écrasés par le feu soviétique. Les Russes sont si proches qu'ils attaquent maintenant à la grenade à main.

Une explosion brutale à ses pieds. Bance chancelle. Le Commandeur vient de recevoir une grenade de plein fouet. Il se tâte. Il est complètement « sonné » mais il semble n'avoir rien de cassé.

— Vous êtes encore vivant, Hauptsturmführer ?

L'officier d'ordonnances Scapula est absolument stupéfait de voir son chef se secouer et reprendre son pistolet-mitrailleur.

— Il faut autre chose pour me tuer. Quelle heure est-il ?

C'est ce qui l'obsède. Il a promis de tenir douze heures et

il sent que ce sera encore plus dur que tout ce qu'il imaginait.

Quelques jeunes sous-officiers s'efforcent de tenir en main des petits groupes de trois ou quatre hommes serrés autour des mitrailleuses.

L'Obersturmführer Le Marquer va de l'un à l'autre. Le correspondant de guerre est partout, toujours en tête. Dès qu'une des « piques » du hérisson semble faiblir, il accourt, lance quelques rafales, crie des ordres, rassure les hommes par une plaisanterie, envoie une bordée d'injures aux Russes. Il est devenu, par la force des choses, par son esprit d'initiative, par son courage, l'adjoint du Commandeur. Il apporte à ce dernier combat tout le panache de l'ancienne LVF. Le correspondant de guerre le cède définitivement à l'officier de front.

Le Marquer tombera à son tour, submergé par une vague d'assaut encore plus nombreuse et plus résolue. Cette fois, il n'a pas voulu reculer. Les hommes, autour de lui, ont brûlé toutes leurs munitions. Ils se sont fait tuer sur place, couchés par la mort sur leurs armes, sans avoir cédé un mètre de cette terre de Galicie, si noire, si lointaine, si sanglante.

C'est fini. Il ne reste plus au Commandeur, déjà deux fois blessé, un seul officier de troupe pour tenir Mokré en flammes. Les vagues d'assaut russes se succèdent sans discontinuer. Mais il y a pire. Ce bruit de moteurs, de grondement de chenilles. Les Russes ont des chars dans le secteur !

Rance appelle Scapula :

— Ça va mal. Plus un seul gradé, presque plus de munitions, pas une seule arme antichar.

— Il faut se replier sur Debica.

— Impossible. Nous avons promis de tenir. Il ne reste que les débris du bataillon mais nous ne reculerons pas sans ordre.

— Alors ?

— Vous allez prendre ma voiture de liaison et me ramener des munitions. Allez à Dubrowka, où se trouve Schäfer, ou jusqu'à Debica, où sont nos camions avec les officiers du train Croseille et Maugny.

L'officier d'ordonnance se précipite vers la Kubelwagen. Les torpilles continuent à tomber avec un bruit mou, les balles sifflent en se croisant de toutes parts. Les isbas flambent. Mokré se trouve attaqué de trois côtés à la fois.

Scapula sait qu'il faut faire vite. Il presse le chauffeur de la voiture de liaison, un SS allemand de la division *Horst Wessel*. Il lui répète avec l'accent corse :

— *Schnell ! Schnell !*

Le soldat appuie sur le champignon. Derrière eux, dans la voiture, le Sturmmann Mesqui et deux hommes de corvée.

La Kubelwagen fonce à toute vitesse, zigzaguant à travers les éclats et les balles.

A Debica jamais des caisses de munitions n'ont été chargées aussi rapidement sur un véhicule. Les chauffeurs savent que leurs camarades subissent attaque sur attaque.

L'Obersturmführer Maugny, qui commande le train avec l'Allemand Neubauer — dit Bébé Benzine — n'a qu'un mot à l'adresse de Scapula :

— Fais vite !

La voiture repart. Le chauffeur passe les vitesses en grinçant. Les roues mordent dans les ornières. La voiture dérape et cahote. Enfin, Mokré se rapproche.

— *Schnell !* répète Scapula.

Il s'accroche au Panzerfaust fixé au capot du véhicule et qui permettrait de riposter en cas de rencontre avec un char. Des obus de mortiers continuent à tomber, encadrant la voiture. Maintenant le combat se rapproche. Des balles sifflent.

Un choc terrible. Une explosion. Touchée de plein fouet, la tête à charge creuse du Panzerfaust éclate. Le chauffeur allemand, tué net, s'écrase sur son volant et la voiture fait une embardée qui la conduit contre un sapin. En explosant, l'engin a pulvérisé l'Untersturmführer Scapula. Son cadavre déchiqueté retombe sur la route, au moment où débouchent les éclaireurs d'une patrouille russe. Une volée de balles. Le véhicule est pris sous leur feu. Des flammes jaillissent. Les munitions vont sauter. Les trois SS français de corvée sautent à terre et commencent à tirailler, un peu au hasard. Seul le Sturmmann Mesqui parviendra à rejoindre le bataillon. Ses deux camarades seront portés disparus.

Les munitions explosent. Le Commandeur ne recevra jamais ces cartouches et ces grenades dont il aurait besoin pour tenir jusqu'au bout.

Le Hauptsturmführer Bance peste contre tout et recommande à ses derniers soldats d'économiser les munitions.

— Ne tirez qu'à coup sûr !

Les masures de Mokré s'effondrent dans des gerbes d'étincelles. Le jour ne se décide pas à mourir. Tout brûle, les granges, le bétail, les cadavres. Odeur de chair grillée, de poudre, de fumée. Des cris. Du sang.

Il ne reste plus que quelques îlots de résistance. De tout petits groupes s'accrochent à leurs armes. Personne ne saura jamais quelles seront les dernières minutes de beaucoup de SS français, isolés et submergés.

Le Commandeur reste toujours à son poste, c'est-à-dire partout. Il a maintenant perdu tous ses officiers de front, tués ou blessés. Reiche, Scapula, Le Marquer, Lambert sont morts aujourd'hui ; Fernet blessé devant Debica ; Chabert isolé à Dubrowka. Il ne reste que quelques gradés, en général des

Sturmmann, qui commandent des sections réduites à une dizaine d'hommes.

Les Russes sont tout proches. Ils attaquent à la grenade. Encore une qui arrive aux pieds du Hauptsturmführer Bance. Mais, cette troisième fois, il n'aura pas de chance : un éclat d'acier lui broie le genou. Le Commandeur s'écroule. Deux volontaires le transportent vers le poste de secours où il parvient en fin de journée.

En voyant arriver le chef du bataillon, Bonnefay et Bartolomet réalisent qu'il n'y a plus un seul officier pour se battre à Mokré.

Mais les douze heures sont passées. A la fin de cette journée terrible, les ordres de décrochage arrivent. Les SS français se replient par petits groupes, essayant de retarder encore les Russes. Les survivants du bataillon doivent gagner Debica et y organiser une ultime ligne de résistance.

En fin de journée, ils sont quelques dizaines à rejoindre leur position où ils retrouvent les rescapés de la 1[re] Compagnie et les égarés de la 3[e].

L'Oberjunker Chabert se trouve par le fait même commandant des dernières unités de combat du bataillon.

Aimé Chabert gagne le point de rassemblement. Au poste de secours, il ne veut même pas prendre le temps de faire changer ses pansements. Seul officier en état de combattre, mais blessé depuis plusieurs jours d'éclats de mortier dans les reins, il veut tenir jusqu'à la fin.

Cette fin semble proche maintenant. Bonnefay lui donne des nouvelles de ses camarades officiers. Quelle hécatombe ! La mort de Lambert bouleverse l'aspirant. Il n'aura plus jamais

de camarade pour évoquer les pentes de l'anti-Atlas et les couchers de soleil en pays berbère.

— Où est son corps ? interroge Chabert.

— Ses hommes ont réussi à l'emmener. Ils veulent lui donner une sépulture de Waffen SS.

Il sera enterré avec l'Untersturmführer Kammer, ce jeune commandant de compagnie de la Division *Horst Wessel* que Chabert a dégagé à la baïonnette quelques jours auparavant et qui vient d'être tué par un éclat de bombe.

Sans cesse des blessés arrivent au poste de secours. Parmi eux, Colombe, un jeune Unterscharführer qui s'est battu toute la journée et vient d'avoir le pied déchiqueté par un éclat. Il lance à Chabert :

— Oberjunker... Regardez : j'ai été jusqu'au bout.

L'aspirant conduit sa troupe vers un bosquet où se trouvent rassemblés tous les survivants du premier bataillon. Des SS français sont en train d'enterrer Lambert et Kammer. Ils se hâtent de confectionner le « toit » de bois, qui donne aux tombes des Waffen SS la forme d'une flèche lancée vers le ciel.

Cinquième Partie

37.

Voilà. C'est fini. Pour la seconde fois depuis une quinzaine de jours, les SS français vont tourner le dos au front et refaire leurs forces.

Leur engagement aboutit à une hécatombe. Neuf sur dix des hommes du premier bataillon sont portés manquants. Il reste moins de cent quarante combattants valides. On compte cent trente tués, une cinquantaine de prisonniers et plus de six cent soixante blessés. Beaucoup ont disparu et on trouvera des SS français dans bien des hôpitaux du front de Pologne. *Tous* les officiers des compagnies de combat ont été tués ou blessés. Il ne reste plus que quelques sous-officiers pour encadrer des sections squelettiques.

Les survivants touchent enfin un peu de ravitaillement. Les plus courageux se lavent. Les autres dorment.

En ce crépuscule du 22 août 1944, le bataillon français ressemble à un vaisseau naufragé. Le Commandeur a été évacué, comme le seul maître à bord après Dieu, le dernier.

Le commandement de l'unité est désormais assuré par le plus ancien dans le grade le plus élevé. C'est l'Obersturmführer Croseille. Ce quinquagénaire, toujours si distingué et si courtois, a dirigé la compagnie d'état-major et assuré l'indispensable liaison entre le front et l'arrière. Mais il n'est plus que l'ombre de lui-même et passe sans fin une main tremblante dans sa chevelure argentée. Maintenant, il sait la vérité : de ses fils, engagés avec lui dans la Waffen SS, l'un vient d'être tué et

l'autre est porté disparu. Le chagrin l'accable et Croseille semble vieilli de dix ans. Pourtant, il va rester à son poste, jusqu'au bout, s'absorbant dans des besognes administratives, puisque les tâches militaires lui ont été refusées.

Le nouveau commandant du bataillon sera assisté de son ami l'Obersturmführer Maugny, responsable du train des équipages, et dont la vingtaine de camions seront désormais suffisants pour transporter les débris de l'unité.

Tous deux blessés, les officiers de troupe, Bartolomet et Chabert, refusent de se laisser évacuer. Ils s'en expliquent à leur ami le médecin Bonnefay, qui refait leurs pansements :

— Croseille et Maugny, ce sont des braves types. Mais ils vont être complètement dépassés. On a encore besoin de nous.

Le « vieux Barto » ajoute :

— Croyez-en ma vieille expérience. C'est quand on redescend du front que les emmerdements commencent...

L'Obersturmführer Bonnefay remplit une ultime fiche d'évacuation. Le dernier blessé dirigé vers l'arrière, le jeune médecin reste un instant songeur, devant la masure qui sert depuis deux jours d'infirmerie. Mieux qu'un autre, il sait tout ce que viennent de souffrir les hommes des compagnies de combat. Il les a vus serrant les dents pour ne pas hurler, la sueur au front, les narines pincées. Il se souvient de ces larges flaques de sang qui s'élargissaient sans cesse sur la grosse toile grise des brancards.

Bonnefay regarde les survivants, éparpillés sous les arbres. Ils mangent leur gamelle de soupe sans rien dire, allument des cigarettes, cherchent des yeux des camarades qu'ils ne trouveront plus.

Des convois passent sans arrêt sur la route de Tarnow. A la tombée de la nuit, des camions se rangent le long du bois. Les survivants seront au large...

Trois chars allemands les croisent qui vont prendre position dans Dubrowka avec les SS du Kampfgruppe Schäfer. Déjà, le convoi des rescapés s'éloigne vers l'Ouest. Pour les SS français, le combat au côté de la division *Horst Wessel* est terminé

Les moteurs tournent. En tête de la colonne, l'Oberjunker Chabert, dans un side-car. Nuit pleine d'étoiles. Chaude nuit d'août. Vers l'Est, des incendies illuminent tout l'horizon.

Le front s'éloigne. Mais il reste encore les avions ennemis, les patrouilles russes, les partisans polonais. Bombes, arrêts, départs, alertes.

— Tout le monde à terre. Dispersez-vous !

Des rafales de mitrailleuses dans la nuit. Et cette double colonne sur la route : ceux qui montent vers les lignes et ceux qui regagnent l'arrière. Parfois, un chant monte d'un camion. Mais la plupart des rescapés de la Galicie somnolent, appuyés sur leur paquetage, leur fusil au poing. L'Unterscharführer Belanger s'est endormi près d'une mitrailleuse en batterie, sur la cabine d'un camion.

La joie d'en être sorti vivant s'estompe devant le souvenir des morts et l'amertume du repli. Il a fallu sans cesse décrocher. Malgré d'incessantes et sanglantes contre-attaques, le bataillon n'a fait que céder du terrain. Le baptême du feu de la première unité de Waffen SS français se solde par un bilan très lourd. Le courage des volontaires s'est souvent transformé en témérité. Les pertes ont dépassé les prévisions les plus pessimistes.

L'Obersturmführer Croseille réorganise tant bien que mal trois compagnies, dont chacune n'a plus que l'importance d'une section. Les chefs sont rapidement désignés :

— A la 1re, l'Oberjunker Chabert. A la 2e, l'Untersturmführer Bartolomet. A la 3e, l'Oberscharführer Lefèvre.

Ce dernier sous-officier est le chef de la section lourde de la 2e Compagnie qui s'était égarée dès son arrivée sur la ligne de feu.

Revue d'armes pour les hommes et paperasses pour les gradés. La routine. Il faut, tout de suite, faire le décompte du personnel et du matériel. Quatre-vingt-dix pour cent des hommes se trouvent hors de combat, mais le bataillon revient des lignes avec des mitrailleuses « en rab ». Ce sont les pièces abandonnées par des fuyards de la Wehrmacht.

Sous les ombrages de la forêt de Tarnow, dans le bourdonnement aigu des moustiques, les hommes nettoient et graissent leurs armes. Les cadres sont rassemblés au poste de commandement du bataillon où des officiers de la division *Horst Wessel* apportent une mauvaise nouvelle :

— Vous manquez trop d'encadrement pour rester avec nous...

Les rescapés du premier bataillon vont rejoindre la Sturmbrigade. La nouvelle unité de SS français doit être prête à combattre le plus vite possible, car l'offensive soviétique se poursuit sur tout le front de l'Est.

Une clairière dans la forêt de Tarnow. Au matin du 24 août 1944, une prise d'armes rassemble une centaine de survivants du premier bataillon. Les commandements claquent :

— *Stillgestanden !*

Les SS français s'immobilisent. La chaleur est étouffante dans ce cirque de verdure, entouré par de hauts sapins sombres que n'agite aucun souffle d'air.

— *Das Gewehr... über !*

Le bataillon français est cité à l'ordre de la division SS *Horst Wessel*. Cinquante-huit Croix de fer seront décernées, dont beaucoup à titre posthume.

Les survivants se raidissent sous les armes. Le soleil joue sur

les baïonnettes. Les visages ruissellent de sueur malgré l'ombre des casques d'acier, recouverts d'une toile de camouflage.

— *Gewehr... Abnehmen !*

Au même moment, les derniers combats, sporadiques, se déroulent dans Paris. La 2e Division blindée du général Leclerc va déferler dans la capitale, depuis la porte d'Orléans. Demain, c'est au passé que l'on parlera de l'occupation allemande.

— *Rührt euch.*

Les débris des trois compagnies de combat regagnent les ombrages de la forêt silencieuse. Plus tard, il faudra reprendre la marche vers l'Ouest, traverser la ville de Tarnow, attendre le convoi qui les emportera vers de nouveaux combats.

Les SS français défilent en chantant dans les rues de Tarnow. De nombreux blessés légers marchent avec leurs camarades. Les airs martiaux dissimulent mal la tristesse de beaucoup. Les morts pèsent lourd.

Par les rues pavées de la vieille cité polonaise, ils marchent sans un regard pour ceux qui les voient passer. Civils galiciens ou soldats allemands ne pourraient croire que cette troupe vient seulement de subir quinze jours auparavant son baptême du feu. Les rescapés des Carpates se donnent des airs de vieux soldats et s'efforcent de paraître joyeux. Ils jouent les invincibles et hurlent le vieux chant de la Waffen SS :

SS marchiert in Feindesland.
Und singt ein Teufelslied
Und der Teufel der lach noch dazu.
Ah ! Ah ! Ah !
Wir kämpfen für Freiheit,
Wir kämpfen für Hitler

Maintenant, les maisons aux façades tourmentées comme des pâtisseries ont fait place à des entrepôts aux murs lépreux. La colonne s'étire le long d'immenses façades grises et tristes. Personne sur les trottoirs envahis d'herbe folle. Mais les SS français chantent toujours.

Au soir du 25 août 1944, ils sont rassemblés dans un petit bois où court un torrent. Ils vont cantonner dans des chaumières et dans des granges. Monotonie du service en campagne. Des feux s'allument. Les sentinelles font les cent pas sur les pistes forestières. L'Obersturmführer Bonnefay va de cantonnement en cantonnement pour refaire les pansements des blessés légers.

— Tu as des nouvelles, toubib ? lui demande Bartolomet dont la jambe est truffée d'éclats.

— Où allons-nous ? ajoute Chabert qui porte toujours des morceaux d'acier fichés dans les reins.

Bonnefay ne sait pas grand-chose :

— Il n'est plus question de nous employer à la défense de Tarnow. On va rejoindre les camarades de Neweklau pour former un nouveau bataillon d'assaut.

Le médecin se montre optimiste :

— D'ici deux ou trois semaines, les premiers blessés légers nous reviendront.

Bartolomet ajoute :

— On a vu des garçons se révéler au feu, qui feront de très bons sous-officiers.

Chabert intervient :

— Sur les douze officiers des compagnies de combat, pas un n'a été épargné : trois morts, un disparu, six blessés évacués, plus « Barto » et moi, blessés aussi. Le Commandeur aussi

très grièvement blessé. Et trois officiers de l'état-major tués à côté de lui !

Cette terrible saignée parmi les premiers Junkers de Bad Tölz marque terriblement l'ancien chef de la Panzervernichtungstruppe.

Privé de ses camarades, Aimé Chabert semble un enfant perdu. Il va et vient dans le bivouac du bataillon, avec la mine d'un orphelin révolté. Il n'a personne à qui confier un chagrin qui tourne peu à peu à la colère.

Depuis son retour du front, l'Oberjunker est en train de découvrir les ignominies qui ont marqué la vie de la base-arrière. Fou de rage, il confie au médecin :

— Ça va saigner !

38.

Chez les rescapés qui redescendent du front de Galicie, c'est le même cri :

— Danke est un salaud !

Obersturmführer chargé de la Verwaltung, l'intendance, cet officier allemand va être rendu, par certains, responsable de tous les retards de ravitaillement provoqués par les décrochages successifs de la ligne de feu. Faute de toucher « la soupe » qui n'est pas toujours parvenue jusqu'aux premières lignes, les SS français se sont aussi nourris, pendant deux semaines, de maigres rapines, presque toujours des pommes vertes. Ils souffrent tous de la dysenterie. Ils se sont souvent battus le ventre creux, dévorés par des crampes atroces, s'arrêtant de tirer ou de marcher pour poser culotte. Cerains de leurs camarades ont été faits prisonniers ou sont tombés parce qu'ils n'avaient plus la force physique de se battre.

Ceux qui redescendent des lignes n'ont aucune indulgence pour les Etappenschweine : les « cochons d'étapes ». Le bataillon gronde contre la Verwaltung et contre tous les hommes des services, à commencer par les Rechungsführers, ou comptables de compagnie.

Le baptême du feu a délié les langues. Les survivants accusent ceux qui ne se sont pas battus :

— Leur trafic dure depuis Neweklau.

Dans ce cantonnement de la forêt de Tarnow, les rescapés du front prêtent l'oreille aux histoires que leur racontent les soldats des services.

Tandis que les secrétaires, les téléphonistes ou les radios se sont battus comme n'importe quel grenadier, les chauffeurs sont pour la plupart restés à l'arrière. Maintenant, un bruit commence à se faire jour :

— Pendant qu'on se faisait trouer la peau, ils se bourraient la gueule !

Des agents de liaison ont remarqué que conducteurs et mécaniciens présentaient souvent les signes d'une excitation qui ne devait rien à la fureur des combats.

Des gradés allemands du service auto n'ont pas hésité à s'entendre avec des civils polonais pour échanger de l'essence contre de la vodka.

— Ces fumiers méritent douze balles dans la peau.

•

Un matin, un homme de la 1[re] Compagnie vient avertir Aimé Chabert.

— Oberjunker, on pille les sacs des copains !

Près des camions, un sous-officier s'agite au milieu de paquetages éventrés. Il s'explique :

— C'est un ordre de la Verwaltung. Pour éviter la surcharge des camions, on n'emporte pas les sacs des blessés et des morts.

L'aspirant bondit, fou de rage :

— Rebouclez les sacs des blessés et emportez-les ! Ramassez les objets personnels dans les sacs des morts et étiquetez-les à leur nom. Quant aux pièces d'uniforme et d'équipement, il n'y a qu'à les répartir entre leurs camarades.

Chabert s'en prend à un sous-officier allemand du nom d'Egel, dont se plaignent tous ses camarades :

— Espèce de charognard ! Au premier trafic, vous aurez affaire à moi.

Le commandant de la 1[re] Compagnie va aussitôt prévenir Croseille. L'Obersturmführer se trouve en compagnie de Bonnefay et de Maugny. L'aspirant n'y va pas par quatre chemins :

— Je vous avertis tous les trois : à la prochaine saloperie de la Verwaltung, je flanque une balle dans la tête de mon comptable.

Les trois officiers ne répondent rien. Chabert hausse les épaules et va se baigner dans le torrent qui traverse le cantonnement. Quand il rejoint sa compagnie, le vaguemestre vient d'apporter le courrier.

Un des grenadiers tend une lettre à son chef. Elle arrive d'un hôpital de Bohême-Moravie :

— Tenez, vous devriez lire ça, Oberjunker.

C'est un blessé de la compagnie, qui raconte son évacuation. Un passage attire tout de suite l'attention de Chabert : « Je me repliais vers l'arrière, avec une balle dans la poitrine. J'avais encore mon arme. Le long d'une route, j'ai été dépassé par des camions du train auto. J'ai demandé à monter à bord jusqu'au poste de secours. L'Unterscharführer Egel a refusé de me prendre... Ce planqué était bien trop pressé de foutre le camp. »

L'aspirant regagne son cantonnement et convoque aussitôt deux sous-officiers, dont il a apprécié la conduite au feu, les Unterscharführers Belanger et Quarru. Il ajoute :

— Vous direz aussi à Delagarde de venir.

Il veut que le plus jeune volontaire de la compagnie soit aussi présent à la réunion. A seize ans et demi, ce jeune Méridional est devenu un vieux soldat. Il a gagné le droit de tout dire et de tout faire.

Les trois hommes arrivent dans la chaumière aux murs de pisé, qui sert de chambre et de poste de commandement au chef de la 1[re] Compagnie.

L'Oberjunker Chabert précise tout de suite ce qui se passe :

— Egel est une ordure. Trois fois, je l'ai pris en flagrant délit de trafic ou de vol. Je veux d'abord que vous lisiez cette lettre, pour savoir comment il a traité un de nos blessés.

François Belanger exprime ce qu'ils pensent, en sifflant seulement entre ses dents :

— Le salaud !

Delagarde demande :

— Qu'est-ce qu'on fait, Oberjunker ?

— Qu'est-ce que je fais, tu veux dire. Tous les trois, vous n'êtes que mes témoins.

Ils se dirigent vers les camions du train auto. Egel s'y trouve, avec quelques sous-officiers allemands. Chabert lui fait signe de s'approcher et de les suivre.

Ils marchent maintenant sur un petit chemin sablonneux qui serpente sous la futaie. Ils sont seuls, dans cette ombre bourdonnante de la forêt de Tarnow, où l'air sent la résine et le miel.

Soudain, l'Oberjunker Chabert s'arrête et se dirige vers Egel, qu'il saisit par le col de sa vareuse. Il le tient d'une poigne de fer et lui lance ses accusations au visage :

— Salaud ! Trois fois, je vous ai pris en flagrant délit de pillage, de trafic ou de vol. J'ai appris que vous avez abandonné un de mes blessés sur la route.

Le Rechnungsführer, blanc de rage et de peur, bredouille quelques mots, incompréhensibles. L'aspirant poursuit, implacable :

— Vous savez comment on traite les voleurs et les lâches, en temps de guerre ?

Egel ne parvient plus à articuler une parole. Ses yeux semblent lui sortir du visage quand il voit le commandant de la

1re Compagnie déboucler l'étui de cuir noir de son pistolet. Il bredouille :

— *Nein, Oberjunker, nein...*

Mais déjà Chabert tient son Luger à la main. Il l'approche du visage de l'Allemand et tire. Egel s'écroule, sans un cri, vomissant un flot de sang. La balle, entrée par la bouche, lui a fait éclater le crâne. Le sol sablonneux des sous-bois absorbe vite son sang.

Egel gît aux pieds des quatre Français. Delagarde est devenu très pâle.

Chabert remet le cran de sûreté de son pistolet et le range dans son étui. Il semble parfaitement calme. Il dit aux deux sous-officiers :

— Eh bien, voilà. Creusez un trou et enterrez-le. Moi, je vais aller rendre compte.

Il reprend le chemin sablonneux qui mène au poste de commandement du bataillon.

Une fois de plus, Bonnefay et Maugny se trouvent avec l'Obersturmführer Croseille. Chabert va pouvoir prévenir les trois membres de cette « troïka » qui dirige tant bien que mal, et plutôt mal que bien, le bataillon.

L'aspirant regarde son chef droit dans les yeux et lance avec un air de défi :

— Hier, trafic sur les cigarettes. Aujourd'hui, trafic sur le sucre. Sans compter son refus de faire monter un de mes blessés dans un camion. Egel en a vraiment trop fait. Je viens de le descendre.

Croseille ne sait que répondre. Maugny prend un air absent. Bonnefay réagit le premier :

— Tu n'en as parlé à personne ?

— Pas encore. J'attends le rapport de ce soir.

— Ne bouge pas. On va essayer d'arranger ça.

— Il n'y a rien à arranger. Tout le monde était prévenu. Lui comme les autres.

Croseille se contente de bougonner :

— Ça va faire du bruit !

Chabert réagit comme sous un coup de fouet :

— Je l'espère bien ! J'ai voulu faire un exemple. Un salaud est un salaud. Qu'il soit allemand n'est pas une excuse. Et surtout pas dans la Waffen SS.

L'aspirant s'éloigne, le médecin ne tarde pas à le rejoindre. Les deux hommes s'assoient sur un tronc d'arbre et bourrent lentement une pipe. Bonnefay raconte tous les ennuis qui s'abattent sur le bataillon :

— On voudrait nous récupérer et nous disperser dans des unités allemandes pour la défense de Tarnow.

— Pas question, répond Chabert. Il faut rester tous ensemble... Je forme une compagnie de marche avec les plus valides et je rejoins le Kampfgruppe de Schäfer ! Avec lui, il n'y aura pas de problème. C'est un soldat.

— Malheureusement, il y a aussi dans la Waffen SS des types comme Egel.

Une nouvelle journée va se passer en paperasse. Il faut remplir des états de matériel et d'armement, proposer des hommes pour la Croix de fer, faire le compte des actes de bravoure et des moments de faiblesse, distribuer de nouveaux grades.

Les hommes de la Verwaltung se taisent. Resserrés autour de l'Obersturmführer Danke, ils se tiennent à l'écart des Français. Personne ne semble vouloir évoquer le sort d'Egel. Ce sera Chabert qui, le premier, en parlera en lançant à Croseille, avec un air insolent :

— Faut-il vous faire aussi un rapport sur la perte d'un Rechnungsführer ?

Croseille murmure :

— Signalez sa disparition. Mais ne dites pas que j'étais au courant de quoi que ce soit. Je vous comprends. Même, je vous approuve. Mais je ne veux pas d'histoires. On a assez d'emmerdements comme ça.

Un nouveau Rechnungsführer arrive à la 1re Compagnie. Il commence par vérifier la caisse et fait semblant de filer doux.

Mais la Verwaltung s'agite beaucoup. Danke prépare sa contre-attaque. Il veut agir au plus vite. Il sait que le Sturmbannführer Gamory-Dubourdeau a pour habitude de couvrir ses hommes. Il finira par mettre son grand nez dans les trafics de la Verwaltung et il sera d'autant plus dangereux qu'il a été longtemps intendant militaire.

L'Obersturmführer Danke se rend au poste de commandement de la division *Horst Wessel* et explique à sa façon ce qui s'est passé dans la Sturmbrigade, avec ces « sales Français ».

Au début de l'après-midi du 28 août 1944, une demi-douzaine de Feldgendarmes de la *Horst Wessel* arrivent au cantonnement de la 1re Compagnie. Le pistolet-mitrailleur au poing, ils demandent le Standartenoberjunker Chabert. Le voici en état d'arrestation. Belanger, Quarru et Delagarde sont aussi appréhendés.

Les Feldgendarmes conduisent leurs prisonniers devant l'Obersturmführer Danke qui traite l'aspirant d'assassin. L'autre le qualifie de fripouille...

Quelques Allemands ramènent le cadavre d'Egel qu'ils viennent de déterrer. L'officier de la *Horst Wessel* demande à Chabert :

— Savez-vous qui l'a tué ?

— C'est moi.

— Pourquoi ?

— Trafic, pillage et vol. Lâcheté aussi.

Les gradés de la Verwaltung entourent l'aspirant. Mais un

second cercle se forme autour d'eux : ce sont les hommes des trois compagnies de combat qui viennent aux nouvelles. Beaucoup sont armés. Un sous-officier sort lentement un pistolet de son étui.

Mais l'aspirant crie :

— Ne bougez pas !

Croseille, Maugny et Bonnefay arrivent au poste de commandement. Seul le médecin murmure en passant près de Chabert :

— Ne t'en fais pas...

Les Feldgendarmes font monter leurs quatre prisonniers dans un camion. Après quelques kilomètres, ils sont débarqués dans une cour de ferme et parqués sous une grange, gardés par des soldats en armes. Ils doivent se coucher sur la paille et attendre.

L'aspirant sera interrogé le premier par un très jeune Untersturmführer, qui lui annonce qu'il est inculpé de meurtre, et aussi de complot. Chabert lui signale :

— Mes camarades sont tous proposés pour la Croix de fer. Nous sommes des Waffen SS et on nous a appris que le vol est considéré comme un crime.

L'officier ne répond rien et prend des notes, avant de dire simplement :

— Au suivant...

Ils sont entrés dans l'engrenage de la justice militaire.

Le lendemain, un camion de la *Horst Wessel* amène encore trois autres Français, simples SS Schütze de la compagnie Chabert.

L'enquête se poursuit toute la journée. A la fin, l'Oberjunker Chabert bénéficie d'un nouveau chef d'inculpation. L'officier lui explique :

— Vous n'êtes plus accusé de meurtre (*Mörder*) mais seulement d'homicide (*Todschlage*).

— Et ce prétendu complot ?

L'officier lève les épaules sans répondre. Lui, il se contente de transmettre. Il semble quand même favorablement impressionné par les états de service des accusés. Il a pris ses renseignements et brosse un tableau peu favorable de la victime :

— Il jouait aux cartes et il avait des besoins d'argent. Vous avez sans doute abattu un voleur. Devant un tribunal SS, vous allez vous en tirer avec un non-lieu.

— Que vais-je devenir ?

— J'ai l'ordre de vous conduire à Cracovie. Tout ce que je vous souhaite, c'est d'être jugé rapidement.

L'instruction est terminée. Le Gerichtsoffizier redevient un camarade et tend une cigarette à Chabert. Il lui dit avec un sourire :

— Finalement, vous autres les Français, vous êtes encore plus SS que nous. Moi, je ne suis qu'un policier détaché à la *Horst Wessel*. Pas un vrai combattant du front. Alors, je vous admire.

Le lendemain, Chabert et ses camarades sont emmenés à Tarnow où ils doivent prendre le train pour Cracovie. Ils sont accompagnés uniquement du Gerichtsoffizier et d'un seul sous-officier. Dans le wagon, ils bavardent tous les neuf, comme si de rien n'était. Les SS français regardent le paysage. Sans arrêt, des convois de troupes montent et descendent sur l'autre voie. L'Allemand explique :

— Depuis un mois, les Polonais se sont soulevés et se battent dans Varsovie.

Sous la conduite de vieux territoriaux en armes, des civils creusent de profonds fossés antichars. Mais rien ne semble pouvoir arrêter désormais la marée rouge. L'offensive de l'été 1944 ramène irrésistiblement les forces du Reich aux anciennes frontières.

Arrivés à Cracovie, les sept SS français et leurs gardiens

gagnent la prison militaire. Ils prennent le temps d'aller boire une tasse de café au Soldatenheim. Personne ne pourrait soupçonner les raisons de leur déplacement, jusqu'au moment où l'Oberjunker Chabert et ses camarades se retrouvent au greffe. Tandis qu'ils doivent se plier aux formalités, ils voient arriver des partisans polonais récemment arrêtés. Des SS ukrainiens, pistolet-mitrailleur au poing, les alignent le long d'un mur. Depuis un mois, l'insurrection gronde dans tout le gouvernement-général et la répression s'annonce impitoyable.

Le gardien-chef regarde avec curiosité les nouveaux venus. C'est la première fois qu'il rencontre des SS français. L'Oberjunker Chabert dépose son pistolet au greffe. La guerre est finie pour lui [1].

1. Enfermé pendant plusieurs mois à la prison de Cracovie, l'Oberjunker Chabert sera jugé non par ses compatriotes de la Division *Charlemagne,* mais par un tribunal militaire dépendant de la Division *Wallonie.* Les Belges, sans rien connaître de l'affaire, l'enverront à Dachau, notamment parce que l'aspirant profitera de l'audience pour tenir des propos peu conformes à la morale chrétienne. Il faudra un ordre personnel du Reichsführer Heinrich Himmler pour que son cas soit examiné à nouveau. Aimé Chabert libéré dans les derniers jours de la guerre, finira par tomber entre les mains de la justice française. Pour son engagement dans la Waffen SS, il sera condamné à vingt ans de prison. Il en fera six et vit maintenant sur la Côte d'Azur.

39.

— *Stillgestanden !*

Les nouveaux Freiwillige se figent au garde-à-vous. Quels que soient les événements du front, la Waffen SS poursuit sa rigoureuse politique de sélection et d'entraînement.

Les recrues qui arrivent à Sennheim tout au long de l'année 1944 doivent passer par le tamis de Sankt Andreas. L'Ausbildungslager fonctionne comme si tous les fronts n'étaient pas en train de craquer, à l'Est comme à l'Ouest.

Dès qu'ils sont triés et « éduqués », les Français sont envoyés sur Neweklau, pour grossir le second bataillon de la Sturmbrigade. Il semble que les mauvaises nouvelles fouettent encore le fanatisme et l'enthousiasme des volontaires. Des garçons s'engagent à la Waffen SS le jour même du débarquement en Normandie. D'autres quand les armées alliées sont aux portes de Paris.

Le Sturmbannführer Hersche les accueille avec un sourire glacial :

— Si vous ne voulez pas vous battre, vous pouvez rentrer chez vous.

Mais ils n'ont plus de chez eux et trouvent désormais dans leur compagnie d'instruction la seule patrie qui leur reste. Les douze gradés français de la « Sturmmannschaft » continuent selon l'expression de Pierre Mousquet, le plus ancien d'entre eux, récemment promu Rottenführer, « à leur en faire chier ».

— *Hinlegen... Auf !*

Les exercices se poursuivent dans la plaine alsacienne. Les nouveaux arrivés s'égaillent sous les cerisiers. Il fait très beau et très chaud. Les nouvelles qui arrivent du front sont de plus en plus mauvaises, mais rien ne vient rompre le rythme monotone de l'instruction. Les SS français de ce nouveau contingent n'auront le droit de mourir que lorsqu'ils sauront impeccablement saluer et chanter, marcher au pas et obéir aux ordres. Le Sturmbannführer Hersche ne passe rien à ses poulains...

L'officier suisse compare les progrès de chaque compagnie. Il ne peut se défendre d'une particulière sympathie pour les soldats formés par son compatriote Büeler. L'ancien avocat de Zurich se révèle comme un instructeur de premier ordre.

La guerre se rapproche.

Les Américains avancent, des maquisards français sortent des forêts, les Alsaciens redeviennent silencieux. La ligne de front semble se confondre avec la ligne bleue des Vosges...

Une nouvelle inquiétante arrive à Sennheim :

— Des parachutistes alliés ont pris le col de Bussang !

Les Allemands manquent de troupes pour intervenir. L'état-major décide de mobiliser des recrues de Sankt Andreas.

Six cents hommes se trouvent alors à l'instruction. Presque tous sont des étrangers, surtout français, scandinaves et néerlandais. Il faut former d'urgence une compagnie de marche.

Un Hauptsturmführer du genre Prussien bougon convoque quelques sous-officiers :

— Trouvez-moi deux cents garçons capables de se battre.

Pierre Mousquet décide avec ses camarades :

— Il n'y a qu'à les choisir « à la gueule »...

La compagnie de marche est vite rassemblée. Jamais, sans doute, les nationalités n'auront été aussi « panachées » dans une unité de la Waffen SS. Dans les sections, on parle flamand

et norvégien. Les sous-officiers commandent en allemand, mais avec l'accent français.

Au col de Bussang, les parachutistes se sont volatilisés. La compagnie descend vers Le Tillot et s'installe dans une école réquisitionnée. Les hommes de la Waffen SS commencent à patrouiller.

Ils tombent rapidement sur un camp des Forces françaises de l'Intérieur à Saint-Maurice. Les maquisards surpris par le ratissage des Freiwillige, sont capturés sans un coup de fusil.

Maintenant, les prisonniers sont amenés dans la cour de l'école. Ils sont près d'une centaine. Dans le fond, les bâtiments des classes. Tout autour d'eux, un mur, avec une large porte à deux battants qui s'ouvre dans leur dos. Formées en rectangle ouvert des sections de SS en armes. En face d'eux, le gigantesque Hauptsturmführer prussien qui commence un discours en allemand. Un des Français de la Sturmmannschaft traduit aussitôt :

— On m'a dit que vous étiez des résistants mais pas des communistes. Il y a ici des engagés européens de la Waffen SS qui vont bientôt partir se battre sur le front de l'Est. Quels sont ceux d'entre vous qui veulent partir avec eux ? Les volontaires... Un pas en avant.

Les prisonniers hésitent un instant. Ils sont certains d'être fusillés. Alors... La plupart s'avancent. Seuls une douzaine d'irréductibles regardent les SS avec des airs mauvais. Le Prussien leur lance :

— Vous êtes courageux. Vous êtes libres. Foutez le camp !

Persuadés qu'on va les tirer dans le dos comme des lapins, les maquisards s'enfuient dans la campagne. Mais le Hauptsturmführer ne semble pas content. Il s'adresse à ceux qui restent dans la cour :

— Je crois que vous ne comprenez pas très bien ce que signifie l'engagement dans la Waffen SS. Vous allez souffrir comme vous n'avez jamais souffert. Alors ? Qui se décide ?

Ils ne sont plus qu'un sur deux à faire un pas en avant. Le Prussien fronce les sourcils :

— Vous êtes encore trop nombreux. La Waffen SS n'est pas ouverte à tout le monde. N'est pas Freiwillige qui veut.

Il attend quelques instants. Autour de lui, les SS européens des sections de marche restent impassibles. Les jambes écartées, le Mauser à la bretelle, la visière du casque dissimulant leur regard, ils semblent complètement se désintéresser de ce qui se passe. Tout à l'heure, ils vont fusiller ces garçons ou les accueillir comme des camarades. Cela dépendra uniquement des ordres de leur commandant de compagnie. Sankt Andreas ne leur a pas appris à se poser de questions inutiles.

Finalement, il ne reste qu'une trentaine de maquisards décidés à s'engager dans la Waffen SS. Le Prussien appelle un Rottenführer français :

— Gardez-les avec vous, ce sera votre section.

Ils suivront le sous-officier jusqu'en Poméranie.

Le 26 août 1944, tandis que la centaine de survivants de la bataille des Carpates traversaient les rues de Tarnow en chantant le *SS marschiert*, l'état-major décide d'évacuer Sennheim.

Avant de quitter l'Ausbildungslager, des pionniers détruisent les installations de Sankt Andreas. Les Alliés ne doivent rien trouver de ce qui fut « la fabrique des SS européens ».

Six compagnies d'instruction françaises — près de douze cents hommes — s'embarquent à la gare de Mulhouse. Ils occupent un train complet, à quarante par wagons. Les douze instructeurs de la « Sturmmannschaft » font les cent pas sur le quai.

Un des maquisards vosgiens devenu SS Freiwillige lance à Pierre Mousquet :

— Où allons-nous, Rottenführer ?

— Si on te le demande, tu diras que tu n'en sais rien.

Long voyage à travers l'Allemagne dévastée. Partout saignent les villes éventrées. Ils passent le long des ruines fumantes et des rails tordus. Dans toutes les gares, des soldats au visage triste, des femmes chargées d'enfants et de valises, des vieillards à barbe blanche et des gamins en culotte courte qui montent la garde, avec de vieux Mauser qui semblent dater du siège de Paris de 1870.

Les SS roulent vers l'Est. Paysage monotone. Etangs et forêts. Chemins sablonneux. Convois de charrettes qui soulèvent une lourde poussière jaune.

Les voici arrivés en Prusse occidentale.

Ils déchiffrent le nom d'une gare : Greifenberg. Cette fois, Pierre Mousquet peut révéler le but du voyage :

— On va dans une caserne. C'est le dépôt de la LVF. Paraît qu'on va tous former une grande unité française.

Les jeunes SS Freiwillige paraissent stupéfaits.

— Mais ce ne sont pas des gens comme nous !

Pierre Mousquet sourit :

— Vous n'avez même pas entendu un coup de feu et vous jouez les durs.

Le Sturmbannführer Hersche commande la caserne de Greifenberg. Son bataillon d'instruction de plus de mille hommes s'installe comme chez lui. Les jeunes commencent à « rouler des mécaniques » et veulent en remontrer à de vieux légionnaires qui ont parfois trois hivers de Russie dans les jambes.

Le Rottenführer Pierre Mousquet, la casquette à tête de mort inclinée sur l'oreille, les deux galons en V impeccablement cousus au bras gauche sous l'aigle de la Waffen SS, tient à ce que sa section conserve le style de Sennheim :

— Ecoutez-moi bien. Il ne faut jamais confondre un SS et un LVF, un Sturmmann et un caporal.

40.

Sans comprendre, l'infirmière se penche sur le blessé qui délire. Le médecin passe, débordé, les yeux rougis par le manque de sommeil, un air de terrible lassitude sur un visage précocement vieilli. Il explique :

— *Er ist ein französischer Freiwillige...*

— *Noch !* (encore !)

Ils sont plus de six cents, blessés dans les Carpates et dispersés dans les infirmeries de campagne, les trains-hôpitaux, les salles d'opération. La plupart ne parlent pas l'allemand. Ils se sentent isolés, perdus, loin de leur pays, séparés de leurs amis. Quelques-uns vont mourir. Seuls.

Les SS français blessés roulent vers l'Ouest, mêlés à des soldats allemands et à des volontaires ukrainiens. Ils sont couverts de poux. Ils ont faim et soif et ne savent que répéter ces deux mots :

— *Brot... Wasser...*

Leurs pansements souillés de sang et de pus deviennent durs comme du bois. Ils souffrent, serrent les dents pour ne pas gémir. Parfois certains pleurent silencieusement. Un bras ou une jambe arrachés, les plus jeunes appellent sans fin leur mère, secoués par les cahots du train-hôpital, qui file à travers la Silésie.

Maintenant le front rejette ces épaves. Les Français sont

noyés dans un flot de blessés et de malades qui coule sans cesse, comme le sang d'une blessure qui ne veut plus se fermer.

Les moins touchés plaisantent. Ils ont reçu un verre de lait, quelques cigarettes, une tablette de chocolat. Les plus chanceux ont retrouvé des copains. Il y a toujours un malin pour dénicher une bouteille de schnaps. Alors ils plaisantent et reluquent les mollets de l'infirmière qui passe de lit en lit.

Ils n'ont pas volé ces moments de détente. Dans quelques semaines, ils vont reprendre leur place dans la Sturmbrigade. Les blessés légers jouent aux anciens et lancent :

— Vivement qu'on remonte vers le front !

Leur joie étonne les médecins et scandalise leurs camarades allemands.

Un des premiers atteints et un des plus gravement touchés reste l'Untersturmführer Gaulmier, la hanche fracassée au moment même de son baptême du feu. Les médecins allemands l'ont cru perdu et un bref conciliabule s'est tenu dans un hôpital de campagne.

— C'est un Waffen SS, a dit un major. Mais c'est aussi un Français. Il doit être catholique. Peut-être a-t-il besoin d'un prêtre ?

Quel ministre du culte peut rôder sous les arrières immédiats des lignes ? Finalement, on déniche un officier croate, qui fut vicaire de campagne avant de rejoindre l'Oustacha puis de servir dans une unité d'assaut. Il arrive à l'hôpital, un crucifix passé dans le ceinturon, à côté de son étui à pistolet. Il fait le tour des chambres, en demandant à chaque fois, avec un accent épouvantable :

— Où se trouve l'officier français qui doit bientôt mourir ?

Léon Gaulmier trouve encore la force de piquer une colère quand ce singulier consolateur vient lui poser à son tour la question.

Certains officiers français arrivent assez rapidement à se retrouver. Ainsi l'Obersturmführer Fernet partage la chambre du Commandeur dans un hôpital de Haute-Bavière. Le Hauptsturmführer Bance est très grièvement touché au genou et se demande s'il pourra un jour reprendre le commandement d'un bataillon de combat. Il se voit menacé de finir sa carrière de Waffen SS dans une unité de dépôt ou un camp d'instruction. Un rôle militaire lui paraît interdit. Et les nouvelles de France sont telles qu'un rôle politique lui paraît encore plus invraisemblable. Pourtant, Pierre Bance répète parfois à Henri Fernet :

— « Jo » ne me laissera pas tomber.

Mais pour la plupart des SS français, Joseph Darnand est devenu un personnage bien lointain ; la Milice ne semble même plus avoir d'existence réelle... Tout cela, c'est le vieux monde. Surtout pour Fernet. Son épaule se cicatrise vite et, dès la fin du mois de septembre, il espère rejoindre la Sturmbrigade.

Les deux « Mousquetaires » rescapés de Poméranie se sont retrouvés dans un hôpital de Vienne et commencent à mener un chahut d'enfer. Henri Kreutzer et Pierre Hag, en attendant de rejoindre le front, préfèrent l'amour à la guerre. Les infirmières hollandaises ou danoises ne semblent pas regretter que la Waffen SS soit devenue internationale au point d'y admettre des Français...

Sérieusement touché, l'Oberjunker Kreutzer se remet rapidement, tant est grand son appétit de vivre. Sa stature style tronc de sapin, ses yeux de faïence et ses cheveux de lin impressionnent fort les médecins allemands. L'ancien chef de la PAK jouit aussi d'une réputation de héros : la défense de Radomysl et son duel avec un T 34 lui ont valu la Croix de fer, il est devenu une sorte de symbole. Le fait qu'il n'ait pas encore vingt ans n'est pas non plus étranger à son succès.

Lors d'une visite matinale, Kreutzer trouve que le médecin a un air un peu étrange. Il semble à la fois joyeux et un peu gêné. Il hésite un moment avant de présenter son insolite requête :

— Une de mes amies a perdu son mari, qui était comme vous officier dans la Waffen SS. Ils n'ont pas eu d'enfant. Elle voudrait un bébé. Et que son père soit un combattant du front. Alors j'ai pensé à vous...

Kreutzer n'en revient pas et commence à protester. Le médecin l'arrête :

— Que vous soyez Français n'a aucune importance. Nous sommes au-delà de ces vieilles frontières nationales. Je lui ai beaucoup parlé de vous. D'ailleurs, elle va venir tout à l'heure vous voir... Je suis certain qu'elle vous plaira.

Le jeune aspirant ne sait s'il doit rire ou se fâcher. La femme arrive. C'est une Allemande typique, très belle, très jeune, avec un air de tristesse et d'attente qui ennoblit tout son visage, sous la frange des cheveux blonds.

Mais Kreutzer se refuse obstinément à jouer les étalons. Il dit au médecin :

— Depuis que je sais pourquoi elle est venue me voir, je me sens incapable de lui rendre ce... service. Si encore j'avais fait sa connaissance dans une surprise-party. Mais là, comme ça, dans cette atmosphère d'hôpital...

Le médecin SS hausse les épaules. Il connaît la réputation de l'Oberjunker et s'étonne de son refus. Il lui dit alors, avec un air de reproche :

— Décidément, vous autres Français, vous n'êtes pas des garçons sérieux.

Les jours d'hôpital s'écoulent lentement. A la fin du mois de septembre, Britanniques et Américains sont parvenus sur le Rhin, tandis que les Soviétiques atteignent la Vistule. Le Reich devient une peau de chagrin qui se rétrécit chaque jour davantage.

Au SS Lazarett de Vienne, on décore quelques blessés français de la Sturmbrigade. Certains participent à la cérémonie en s'appuyant sur des béquilles.

L'Oberjunker Kreutzer se tient au premier rang, à côté de son inséparable Hag. En attendant la cérémonie, ils évoquent Peyron, tué dans les premiers, et Laschett, prisonnier quelque part en Russie.

— Tu te souviens, à Sennheim, quand tu avais demandé à te rendre à la messe avec Laschett ?

— Une habitude que j'ai vite perdue.

— Avoue que Peyron y était pour quelque chose, avec ses cours de Weltanschauung sur le paganisme nordique.

— Et Merlin ? Il aurait mieux fait de se suicider en montant au front avec les copains.

— Finalement, il n'avait pas compris que la Waffen SS c'est d'abord le combat. Pourtant, il nous répétait toujours : « Demain, la parole sera aux Croix de fer ».

— C'était un bon journaliste. Mais un sacré crâneur. Tu te souviens quand il voulait expliquer à Himmler ce qu'était la SS ?

Ils rient. Ils croient que leurs blessures leur donnent le droit d'être impitoyables.

— *Das Gewehr... über !*

La prise d'armes se déroule rapidement. La musique de la division *Wiking* participe à la cérémonie. Soudain, dans la cour de l'hôpital SS de Vienne, retentissent les premières notes de *la Marseillaise*, aussitôt suivie du *Horst Wessel Lied*.

Dans huit mois, la capitale de l'Autriche tombera aux mains de l'Armée rouge.

41.

— Faites pour le mieux, Artus.

Au camp de Neweklau, le Sturmbannführer Gamory-Dubourdeau se repose entièrement sur l'Obersturmführer Artus. L'ancien officier de chasseurs alpins veut faire du deuxième bataillon une unité aussi aguerrie que le premier. Le sacrifice de leurs camarades en Galicie rend ses hommes encore plus désireux d'en découdre au plus vite. Les jeunes aspirants, sortis de l'école de Kienschlag en Bohême qui forme des Junkers dans le style de Bad Tölz, sont jaloux de leurs aînés, tous tués ou blessés au cours des premiers combats.

Les forces du Reich battent partout en retraite. L'esprit qui règne à la Sturmbrigade évoque de plus en plus celui d'un ordre guerrier où il faut se battre « sans espoir et sans peur ». Cela est entendu une fois pour toutes et ne sera jamais plus remis en question jusqu'à la fin de la guerre.

Dans le courant de septembre, la Sturmbrigade Frankreich doit quitter la Bohême pour la Prusse.

Les SS français n'auront désormais plus d'autres horizons que les plaines tristes des rivages baltiques, avec leur monotone alternance d'étangs, de forêts et d'étendues sablonneuses où rien n'arrête le vent froid qui souffle du Nord et de l'Est. Dans le lointain, roulent les vagues grises et crient les oies sauvages. Même la nature participe à cet ordre rigide des choses qui sem-

ble de toute éternité placer ici les hommes face à un destin impitoyable.

Dans ce pays disputé depuis des siècles entre les Germains et les Slaves, tout devient tragédie. L'automne arrive vite. Il fait déjà frais. Beaucoup ne croient plus au retour du printemps...

Déjà, des isolés rejoignent le dépôt. Blessés légers, égarés, disparus, ils retrouvent des camarades qui n'ont pas connu l'épreuve du feu. Ils magnifient parfois leurs aventures. A les entendre, les Carpates deviennent les Thermopyles. Sanok se transforme en Verdun. Les histoires fusent :

— Alors, l'Oberjunker Peyron nous a dit de mettre baïonnette au canon. Il a crié : « En avant ! » Cinq minutes plus tard, il était mort...

On voit arriver d'étranges revenants, rescapés d'un tourbillon d'acier et de sang. Leurs camarades les regardent comme des fantômes :

— Tu es vivant !

Dès son retour à la Sturmbrigade, Meyer devient un héros... Il se dit Alsacien. On le croit israélite. En tout cas, il a été un des premiers engagés et a réussi à franchir le barrage de la visite médicale et raciale. Meyer exhibe toujours son tatouage comme un passeport. Volontaire pour servir dans une unité de choc, il a été affecté comme chauffeur à la 3ᵉ Compagnie, sous les ordres de l'Unterscharführer Hennecourt. Dans le désordre de la campagne de Galicie, il s'est trouvé séparé de ses camarades. Il raconte :

— Me voilà tout seul dans la nature. Je rencontre des Waffen SS de la *Horst Wessel* et je me présente : *SS Freiwillige Meyer !* Pour une fois, personne ne me traite de youpin et ils me disent seulement « Viens avec nous, si tu veux. » Pourquoi pas ? On se retrouve en Hongrie. Du côté du lac Balaton. Je veux leur

montrer ce que valent les Français. Je fais mon boulot. Pas trop mal, faut croire, puisqu'ils me refilent la Croix de fer...

Ses camarades lui lancent de grandes claques dans le dos :

— Juif ou pas, te voilà un héros !

Meyer sourit, ne dément rien, bombe le torse, serre des mains, joue les vedettes. Sa légende provoque la jalouse admiration de la demi-douzaine de volontaires dont les origines raciales sont qualifiées de « douteuses ». Le rescapé écrase son ami Kerchache de sa supériorité :

— D'abord, Meyer, c'est un nom allemand. Alors que Kerchache...

— Ecrase, tu veux !

Meyer a rejoint la Sturmbrigade. Tous ne suivront pas son exemple. Plusieurs SS français, blessés au combat ou simplement séparés de leurs camarades dans le feu de l'action, ont profité de la confusion pour déserter.

On ne les reverra jamais.

Les Feldgendarmes les recherchent sans trop de zèle. On sait qu'ils ont presque toujours été récupérés par une division de la Waffen SS en instance de départ vers le front.

Des SS français rejoindront ainsi la *Das Reich* ou la *Totenkopf* et lieront désormais leur destin à celui de ces unités de choc. Ils suivront, le plus souvent jusqu'à la mort, les camarades qu'ils se choisissent alors librement.

Après la guerre, quelques rares survivants se fondront dans la masse confuse des prisonniers et des vaincus, pour rester en Allemagne. La plupart tomberont dans les derniers combats. Anonymes et solitaires, ils reposent au hasard des fosses communes, dissous dans cette terre étrangère dont ils ont voulu faire une patrie à la mesure de leur rêve.

Le deuxième bataillon va rejoindre la bourgade de Schwarnegast, dans la région du corridor de Dantzig. Le Nord, comme

un aimant, attire tous ceux dont les hasards de la guerre ont fait désormais des sans-patrie. Tandis qu'on se bat en Alsace, ils s'enfoncent dans une sorte de désespoir orgueilleux.

— Maintenant, tous les ponts sont coupés, lance l'Unterscharführer Samson à ses hommes.

« Privé de front » à la suite du massacre des biches de Neweklau, l'ancien fusilier-marin s'est finalement retrouvé à la tête de l'unité de gendarmerie de la Sturmbrigade. Bombant le torse, la prunelle sombre, le coup de gueule facile, il fait manœuvrer ses hommes sur le vieux rythme du Lehrgang :

— *Hinlegen... Auf !* Et que ça saute !

Il s'ennuie un peu de ses vieux camarades. Pierre Mousquet est à Greifenberg, les autres ont été pour la plupart blessés en Galicie. La casse a été terrible chez les anciens de Posen Treskau.

Un jour, on demande des volontaires pour les pionniers. Henri Samson s'inscrit. Il se justifie d'un seul commentaire :

— Ras le bol de la vie de caserne ! Je préfère encore en baver dans une de leurs écoles de trompe-la-mort !

42.

Le vent siffle, arrache les feuilles des frênes et des bouleaux, roule sur la plaine, creuse des sillons sur le miroir des lacs, s'engouffre dans les cantonnements humides et tristes où sont rassemblés sections et compagnies de la Sturmbrigade.

Le troisième bataillon, en provenance de Sennheim, se trouve toujours à la caserne de Greifenberg, sous les ordres du Sturmbannführer Hersche. Passant brusquement de l'été alsacien à l'automne prussien, désorientés et transis, les derniers engagés tournent interminablement entre les bâtiments gris, chantant très fort les amours des fiers soldats et des jolies filles. *Monika, Panzerjäger, Erika.* Toujours la même histoire... Mais ils savent que désormais personne n'a plus le droit, au pays lointain, d'attendre leur retour.

A Schwarnegast, le deuxième bataillon vient d'arriver de Neweklau et le premier de Tarnow. La centaine de survivants de Galicie semble flotter dans un univers de rêve. Les compagnies sont réduites à l'effectif de sections. Profondément marqués par l'épreuve du feu, les hommes font volontiers bande à part, passant tour à tour de la vantardise au mutisme, désorientés par l'absence de tant de leurs camarades.

Artus a peine à reconnaître Croseille. Maintenant, les cheveux du vieil Obersturmführer sont tout blancs. Il semble vivre dans un cauchemar et dit seulement en retrouvant son ancien camarade de Bad Tölz :

— Vous savez ce qui est arrivé avec mes deux fils...

Artus sait. Il ne trouve pas de mots pour consoler Croseille et le silence devient de plus en plus pesant.

Les premiers blessés commencent à rejoindre la Sturmbrigade et les anciens des Carpates prennent de jour en jour plus d'importance.

L'Obersturmführer Michel les jalouse un peu. Sans cette hécatombe de biches, il serait, lui aussi, un de ces « héros » qui donnent le ton à Schwarnegast. Alors, il semble s'enfermer dans le corset de la discipline. Il multiplie les inspections et les maniements d'armes. Les hommes de sa compagnie ressemblent à des soldats de bois. Sans cesse, ils défilent dans les rues du village, giflés par le vent glacial de cet automne précoce.

L'état-major de la Sturmbrigade s'est installé à Leisten. Le Sturmbannführer Gamory-Dubourdeau accomplit plusieurs voyages à Berlin. Maintenant, la fusion en une seule grande unité, à direction Waffen SS, de tous les Français servant dans les forces armées du Reich est décidée. Le Reichsführer Heinrich Himmler a voulu apaiser les inquiétudes du chef de la Sturmbrigade Frankreich.

— Vous savez bien que ce seront les SS qui donneront le ton.

Le vieux Breton semble de plus en plus inquiet. Il sait qu'il a fallu une année entière pour constituer son unité. Il répète :

— Si nos garçons ont tenu au feu, dans des conditions impossibles, ils le doivent à des mois et des mois de formation. Sans Sennheim, sans Posen-Treskau, sans Bad Tölz, sans Neweklau, notre arrivée au front tournait au désastre.

Le premier bataillon a souffert. Il n'existe pratiquement plus.

Mais il a tenu. Jusqu'au bout. Aguerris, les survivants pourraient repartir au front d'un jour à l'autre.

L'hiver s'annonce terrible. Sur tous les fronts.

Pour faire face à de nouveaux combats, il faut réorganiser la Sturmbrigade française. Gamory-Dubourdeau constitue alors un régiment à effectif plein, avec deux bataillons de quatre compagnies chacun.

Ils sont maintenant près de deux mille hommes à Schwarnegast. En octobre, l'Obersturmführer Fernet sort enfin de l'hôpital et reçoit le commandement du premier bataillon. Avec sa Croix de fer, sa blessure, sa réputation de meneur d'hommes, l'ancien chef de la 3[e] Compagnie donne aussitôt le ton de ce que sera désormais la Sturmbrigade : un mélange d'efficacité militaire et de conviction politique. L'ancien lieutenant de la Coloniale fait désormais partie d'un monde totalement à part, qui le conduira jusqu'à l'ultime combat dans les ruines de Berlin.

Les sous-officiers hurlent à nouveau leurs ordres dans la cour de la caserne ou sur le champ de manœuvre. Pour la plupart, ce ne sont plus des Allemands ou des Germaniques. Ce sont des Français. Très jeunes, décorés, blessés.

Les hommes qui ont connu l'épreuve du feu sont soumis au même « dressage » que les nouveaux venus. Henri Fernet a donné des ordres simples :

— La sueur épargne le sang. Le jour du combat, il sera trop tard. Alors, il faut être prêt. Le plus vite possible.

Cela seul importe désormais : reconstituer une unité capable de rejoindre le front d'un jour à l'autre. A la mi-octobre plusieurs centaines de SS français peuvent remonter vers les lignes...

Gamory-Dubourdeau réunit les officiers. Sa haute silhouette

massive évoque de plus en plus le menhir dressé dans la bourrasque. Il semble furieux :

— Voilà. C'est décidé. Nous allons former une « grande » unité française. En raclant tous les fonds de tiroirs.

Quand il est en colère, l'accent de Ploudalmézeau resurgit et les mots sonnent comme le clapotis des vagues sur les rochers de la côte bretonne :

— Ce sera le fourre-tout : les légionnaires, les camionneurs, les matelots, et même les miliciens. Versés en vrac à la Waffen SS !

Il soupire :

— En quelques mois, il faudra transformer ces garçons. On ne doute de rien à Berlin !

L'averse cingle les vitres du poste de commandement de la Sturmbrigade. Le paysage monotone du corridor de Dantzig est noyé sous des trombes d'eau glacée. Tous les chemins sont devenus des bourbiers immondes.

La réunion se termine vite.

L'Obersturmführer Fernet a retrouvé avec plaisir son ami Artus.

— Cette fois, ton tour viendra, dit le Bressan au Gascon.

Artus ne répond pas et sourit. Les anciens de Galicie remarquent alors que son sourire triste est le même que celui de Noël de Tissot. Artus porte la mort sur son visage [1].

Huit compagnies de combat restent l'arme au pied, en attendant de partir pour le camp d'instruction où doit se former

1. Officier adjoint d'un régiment de la division *Charlemagne*, l'Obersturmführer Artus sera le premier officier tué sur le front de Poméranie, le 26 février 1945, près de Hammerstein, en attaquant seul un char soviétique avec un Panzerfaust qui refusera de fonctionner.

la future division de SS français. Dans cette Allemagne qui retrouve, par le fer et par le feu, ses frontières de 1939, les bruits les plus fous circulent. La fusion avec la LVF inquiète. Pour la première fois depuis des mois, on parle de Doriot et de Darnand. Des intrigues se nouent. Des clans se forment. Gamory-Dubourdeau lutte pied à pied pour ne pas voir la Sturmbrigade diluée dans la nouvelle division.

Un soir à la popote, l'Obersturmführer Michel arrive avec un air bougon. A peine assis, il éclate :

— Vous ne savez pas la dernière ? On va appeler l'unité française : Division *Jeanne d'Arc*.

Celui qui a suivi les cours de la Junkerschule de Tölz dans un peloton germanique est furieux.

— Pourquoi pas remplacer le *SS marschiert* par le cantique *Catholique et Français toujours ?* Si elle n'est pas païenne et européenne, la Waffen SS ne signifie plus rien.

Encore une démarche à Berlin pour le chef de la Sturmbrigade. Enfin, Gamory-Dubourdeau revient du SS Hauptamt avec la décision :

— Ils ont choisi la meilleure solution. Notre « parrain » ne sera ni français ni allemand. Mais les deux en même temps.

— Qui est-ce ? demande le Dr Bonnefay.

— L'empereur Charlemagne !

Gamory-Dubourdeau devine que désormais les événements vont courir très vite. Plus rien ne va ressembler à ce que furent les premiers mois de la SS française. Mais ce n'est pas un homme à s'arrêter en chemin. Il regarde un à un ses officiers. Artus et Fernet disparaissent un peu au milieu des nouveaux venus. Toute une meute d'Oberjunkers, aux cheveux ras, aux yeux brillants et aux dents avides, semble très excitée. Le Sturmbannführer s'adresse d'abord à eux quand il lance avec l'air un peu grandiloquent qu'il affectionne parfois :

— Eh bien, mes jeunes camarades, vive la Division SS *Charlemagne !*

Les anciens des Carpates ne cherchent pas à fuir leurs camarades du deuxième bataillon. Ils sont, tout naturellement, différents. Ils possèdent entre eux des mots de passe. Ce sont les noms de leurs camarades morts. Ils en parlent de moins en moins et y pensent de plus en plus.

Tandis que continue l'instruction monotone avec ses gestes mille et mille fois répétés, ils s'enfoncent dans une sorte de rêve éveillé. Tous les liens sont désormais rompus avec la France. Ils sont maintenant devenus des réprouvés.

Ils n'en ressentent ni regret ni remords. Ils ont trouvé une nouvelle patrie. Quand ils en parlent, ils disent :

— « La Waffen SS européenne... »

Au fond de leur cœur, elle s'identifie totalement avec ce premier bataillon de la Sturmbrigade *Frankreich,* anéanti en Galicie pour entrer dans sa légende.

Ils apprennent par cœur un poème en forme de chant funèbre, écrit, dans la forêt de Tarnow, par un des rescapés de ces premiers combats. Ils ne l'oublieront jamais :

Souffle le vent, sifflent les balles,
Gronde le son du canon.
Parmi la mort et les rafales,
Se tient debout le bataillon.

Se tient debout dans la tempête,
Germe d'ordre au sein du chaos,
Camarades, levez la tête,
Avant de monter à l'assaut.

Epis fervents, blonde mouture
Du pain sacré d'un renouveau,
Car du sang clair de nos blessures,
Un espoir jaillira plus beau.

Un espoir plus grand que le monde.
Un espoir plus haut que le ciel.
Ne pleurez pas sur notre tombe.
Notre âme est fille du soleil.

Annexe

Constitution d'un régiment français de Waffen-SS.

Par la loi du 22 Juillet 1943, le Président Laval, avec l'assentiment du Chef de l'Etat, Monsieur le Maréchal Pétain, a reconnu à tous les Français le droit de s'engager dans les formations de la Waffen-SS à l'Est, afin d'y prendre part aux combats pour l'existence et l'avenir de l'Europe.

En vertu de cette loi, les volontaires pour la Waffen-SS jouissent du même statut légal que les membres de la L. V. F.

Le Gouvernement français a ainsi montré qu'il appréciait l'offre faite par le Führer et qu'il est prêt à prendre sa part des devoirs que commandent des heures décisives pour le sort de l'Europe.

Il est évident que la constitution d'une unité de volontaires français au sein de la Waffen-SS représente un nouveau pas très important, dans l'union de la Jeunesse européenne contre le nihilisme bolcheviste.

Le fait est que par l'afflux des volontaires de presque tous les pays de l'Europe qui, côté à côté avec leurs camarades allemands, se sont distingués par leur vaillance au front de l'Est, la SS, fondement essentiel du Parti national-socialiste, qui n'avait, à l'origine, qu'une valeur politique interne allemande, s'est transformée aujourd'hui en une Communauté indissoluble de la Jeunesse européenne luttant pour le maintien de ses valeurs culturelles et de sa civilisation.

Que la Jeunesse française ait d'instinct compris la portée de ce nouveau pas, est démontré par le fait qu'en quelques jours et sans la moindre propaganda, plus de 1.500 volontaires se sont présentés. Le premier bataillon existe et bientôt le premier Régiment SS français sera en mesure de faire la preuve de la permanence des hautes traditions militaires françaises et de l'esprit combattif de sa Jeunesse.

La SS se fera un point d'honneur et considérera comme une tâche essentielle d'employer les qualités militaires et la volonté de combat de chaque Français disposé à engager sa vie dans la lutte pour l'existence et l'avenir de l'Europe, contre le bolchevisme pour la justice sociale, pour la victoire!

(Communication faite à Paris le 6.8.43 à la Conférence de la Presse française et étrangère.)

Conditions d'engagement.

A l'exception de juifs et de ceux qui ont encouru une condamnation infamante, tous les Français, célibataires ou mariés, normalement développés, aptes aux exigences d'une instruction militaire, peuvent s'engager à la Waffen-SS. — Age: 17 à 40 ans. • Taille minima: 1.65 m.
·1.62

Conditions d'avancement dans la Waffen-SS.

Les volontaires, simples soldats lors de leur engagement, qui présenteront les aptitudes requises, pourront être admis dans les écoles de sous-officiers ou d'officiers de la Waffen-SS. L'admission dans ces écoles ne sera pas déterminée par les diplômes ou les titres universitaires des candidats mais seulement par les qualités personnelles dont ils auront fait preuve et par leur aptitude au commandement.

Le commandement sera exercé conjointement par des officiers allemands et français.

Les officiers et sous-officiers français auront la possibilité de récupérer leur grade et d'y recevoir un commandement après un stage aux écoles d'officiers et sous-officiers de la Waffen-SS. Le stage comportera un complément d'instruction et des épreuves de capacité et aptitude au commandement.

En outre, les volontaires simples soldats, présentant les aptitudes requises pourront également être admis dans ces mêmes écoles.

SITUATION MATÉRIELLE DES ENGAGÉS DANS LA WAFFEN-ϟϟ

Situation générale des engagés français.

Au sein de la Waffen-ϟϟ aucune différence n'est faite entre les volontaires. Ils ont tous le régime des Waffen-ϟϟ allemands.

La Waffen-ϟϟ étant la grande famille des jeunes combattants de la nouvelle Europe, les volontaires français auront donc exactement les mêmes devoirs et obligations, mais aussi les mêmes avantages que leurs camarades allemands, norvégiens, danois, hollandais, flamands, wallons ou suisses.

Habillement.

Les Waffen-ϟϟ portent tous la même tenue quelle que soit leur nationalité. Chaque volontaire français, dès qu'il aura été reconnu apte au service recevra donc un équipement complet, chaussures, chaussettes, chemises, maillots etc.

Un écusson tricolore, portant la mention „FRANCE", fixé à la manche gauche de la vareuse ou de la capote, indiquera que le volontaire appartient aux unités françaises de la Waffen-ϟϟ.

I. Solde

La solde est payée directement à chaque volontaire, conformément au barème ci-dessous:

ϟϟ-Mann et Sturmmann	-soldat	Frs.	600.—
Rottenführer	-caporal	Frs.	720.—
Unterscharführer	-sergent	Frs.	840.—
Scharführer	-sergent de carrière	Frs.	900.—
Oberscharführer	-sergent-chef	Frs.	1080.—
Hauptscharführer	-adjutant	Frs.	1200.—
Sturmscharführer	-adjutant-chef	Frs.	1200.—
Untersturmführer	-sous-lieutenant	Frs.	1440.—
Obersturmführer	-lieutenant	Frs.	1620.—
Hauptsturmführer	-capitaine	Frs.	1920.—
Sturmbannführer	-commandant	Frs.	2160.—

En outre tous les volontaires, quel que soit leur grade, reçoivent un supplément de Frs. 20.— par jour tant qu'ils se trouvent en première ligne. Tous les officiers reçoivent une indemnité mensuelle d'habillement de Frs. 600.—.

II. Soutien Familial

A - **Soutien de la femme.** L'allocation est basée sur le revenu net antérieur du volontaire, suivant une échelle dégressive à savoir:

jusqu'à	Frs. 2000.—	l'allocation s'élève	à	Frs. 1600.—
„	Frs. 3000.—	„ „	à	Frs. 2100.—
„	Frs. 4000.—	„ „	à	Frs. 2600.—
„	Frs. 5000.—	„ „	à	Frs. 3000.—
„	Frs. 6000.—	„ „	à	Frs. 3300.—
„	Frs. 7000.—	„ „	à	Frs. 3600.—
„	Frs. 8000.—	„ „	à	Frs. 4000.—
„	Frs. 9000.—	„ „	à	Frs. 4300.—
„	Frs. 10 000.—	„ „	à	Frs. 4600.—
„	Frs. 12 000.	„ „	à	Frs. 5000.—
„	Frs. 14 000.—	„ „	à	Frs. 5500.—
au-delà	de 14 000.—	„ „	à	Frs. 6000.—

B - **Indemnité aux enfants.** Outre l'allocation à la femme, il sera alloué pour chaque enfant de moins de 16 ans:

a) demeurant avec la femme ou les parents du volontaire .... Frs. 400.—

b) ne demeurant pas avec la femme ou les parents du volontaire Frs. 600.—

C - **Indemnité aux parents.** Il est accordé au père ou à la mère du volontaire une allocation spéciale dans le cas où celui-ci intervenait pour au moins un quart dans le revenu de la famille. L'allocation est calculée suivant le barème ci-dessous:

		1 parent	2 parents
Pour une aide de Frs. 700.—	au moins	Frs. 700.—	1000.
Frs. 701	à 1000.	Frs. 1000.	1300.
Frs. 1001.—	à 1300.—	Frs. 1300.—	1600.—
Frs. plus de	1300.—	Frs. 1500.—	1800.—

Il est admis que l'aide apportée par le volontaire ne saurait dépasser les deux tiers de son propre revenu, un tiers étant considéré comme nécessaire à ses propres besoins.

En outre, il est accordé pour chaque frère ou soeur de moins de 16 ans une allocation de Frs. 200.-

D — **Indemnité de loyer.** En supplément à l'allocation prévue ci-dessus au § II (A u. B) il est versé une indemnité égale au loyer effectivement payé par la femme du volontaire. Si le volontaire ou sa femme sont propriétaires d'une habitation, il est alloué une indemnité basée sur la valeur locative de l'habitation. Il n'est pas alloué d'indemnité de loyer aux parents du volontaire (§ II C).

III. Allocation aux célibataires.

Les volontaires célibataires n'ayant ni enfants ni parents à soutenir reçoivent une allocation suivant le barême ci-dessous. Cette allocation ne leur est pas versée directement mais créditée à leur compte. Il leur est loisible de faire venir en France des sommes à valoir sur ce compte.

ϟϟ-Mann et Sturmmann	Frs.	1200.—
Rottenführer	Frs.	1500.—
Unterscharführer	Frs.	2100.—
Scharführer	Frs.	2600.—
Oberscharführer	Frs.	2800.—
Hauptscharführer et Sturmscharführer	Frs.	2900.—
Untersturmführer	Frs.	4200.—
Obersturmführer	Frs.	4600.—
Hauptsturmführer	Frs.	6800.—
Sturmbannführer	Frs.	8000.—

IV. Pensions.

En ce qui concerne les Pensions d'invalidité et les pensions aux ayants-droit des volontaires disparus, le régime est identique à celui de tous les membres de l'armée allemande. Il est notoire que celui-ci garantit aux invalides des conditions très libérales.

V. La fixation et le règlement des différentes allocations familiales est effectué par le „Fürsorgeführer der Waffen-ϟϟ", qui examinera également tous les cas spéciaux non prévus dans l'exposé ci-dessus.

Le Fürsorgeführer est également compétent pour assurer la défense des droits des volontaires ou de leur famille sous tous les points de vue.

Demande d'engagement.

(cette demande doit être envoyé sous enveloppe non timbrée

à Ergänzungsamt der Waffen-ϟϟ
Ergänzungsstelle Mitte (XI)
Braunschweig
Wolfenbütteler Str. 13

le 194

Nom: (en caractères d'imprimerie)

Prénoms: .... Religion

Domicile en France (rue no., ville, département)

Adresse en Allemagne:

Né le .... à

Profession .... Etudes

COMMENT S'ENGAGER DANS LA WAFFEN-SS

Demande d'engagement.

Les volontaires, travaillant en Allemagne, qui désirent s'engager dans la Waffen-SS remplissent le bulletin ci-dessous l'envoient dans une enveloppe non timbrée à une des „Ergänzungsstellen" mentionnée ci-dessous.

Il n'est pas nécessaire de prévenir son employeur de son intention de s'engager.

Convocation.

Quelque temps après, le volontaire recevra une convocation à un conseil de révision et une carte de convocation. Il remettra simplement cette dernière à son employeur et se rendra au conseil de révision. Pour cela, il recevra également un billet de chemin de fer gratuit ou, à défaut, son billet sera remboursé.

S'il est reconnu apte, il sera immédiatement incorporé dans les Waffen-SS et dirigé sur un camp d'entraînement.

S'il est reconnu inapte, il rejoindra l'entreprise où il travaille et son salaire lui sera payé comme s'il ne s'était pas absenté.

Bureaux de renseignements.

Des renseignements complémentaires pourront être fournis dans les bureaux suivants: Ersatzkommando Frankreich der Waffen-SS, Paris, 24 Avenue du Recteur Poincaré (Métro Ranelagh) et, en Province, dans les bureaux de la Police allemande (Kommandos der Ordnungspolizei) au siège de chaque Préfecture Régionale:

en Allemagne

I	Königsberg (Pr.)	Kastanienallee 26-28
II	Stettin	Friedrich-Karl-Strasse 3
III	BERLIN NW 40	Wilznackerstrasse 3
IV	Dresden A 20	Tiergartenstrasse 43
V	Stuttgart O	Gerokstrasse 7
VI	Düsseldorf	Graf-Recke-Strasse 72
VII	München 27	Pienzenauerstrasse 15
VIII	Breslau 18	Eichenallee 5
IX	Kassel-Wilhelmshöhe	Löwenburgstrasse 10
X	Hamburg 13	Mittelweg 38
XI	Braunschweig	Wolfenbüttelerstrasse 13
XII	Wiesbaden	Bahnhofstrasse 46
XIII	Nürnberg N	Wielandstrasse 6
XVII	Wien 66	Liechtensteinstrasse 49
XVIII	Salzburg-Parsch	Baracken des Umsiedlungslagers
XX	Gotenhafen	Adolf-Hitler-Platz 12
XXI	Posen	Königsring 22

en France

Angers	19, Rue de la Préfecture
Bordeaux	328, Av. du Maréchal Pétain, Le Bouscat
Châlons/Marne	16, Allée Paul Doumer
Clermont Ferrand	63, Av. Maréchal Pétain
Dijon	13, Cours du Barc
Limoges	15, Rue Montalembert
Lyon	55-59, Boul. des Belges
Marseille	4, Boulevard Rivet
Montpellier	26, Av. Bouisson Bertrand
Nancy	31, Boul. Albert Ier
Orléans	31, Rue Jules Lemaître
Poitiers	12, Avenue de Bordeaux
Rennes	Boulevard Ney
Rouen	53, Rue de Reims
St. Quentin	2, Rue Charles Picard
Toulouse	1, Rue Boullingrin

Demande d'engagement (suite, remplir préalablement le recto).

Êtes-vous membre d'un parti .... *lequel* .... *depuis* ....

Étiez-vous en service de l'État? .... *où?* ....

Avez-vous fait votre service militaire? .... *où?* ....

Durée .... *Quelle arme?* .... *Grade* ....

Avez-vous encouru des condamnations? .... *Lesquelles?* ....

....

Le soussigné déclare avoir rempli ce formulaire conformément à la vérité.

....
(Signature)



— ACHEVÉ D'IMPRIMER —
LE 31 MAI 1975
SUR LES PRESSES DE
L'IMPRIMERIE
CARLO DESCAMPS
CONDÉ-SUR-ESCAUT
POUR LE COMPTE
DE LA LIBRAIRIE
ARTHÈME FAYARD
75, RUE DES SAINTS-PÈRES
PARIS VIe

Dépôt Légal : 2e trimestre 1975
N° d'éditeur : 5167
N° d'impression : 907
Imprimé en France

ISBN : 2-213-00223-1

H/35-5801-2

Eté 1943. Au moment où les forces du Reich reculent sur tous les fronts, la Waffen S.S., jusqu'ici réservée aux seuls volontaires germaniques, ouvre ses rangs aux Français. Dans un geste de défi, quelques centaines de garçons acceptent de servir sous l'insigne à tête de mort des troupes de choc nazies. Ils formeront la brigade d'assaut S.S. nº 7, appelée *Frankreich.*

Deux ans ont été nécessaires à Jean Mabire pour retrouver les survivants de cette tragique aventure. Ancien officier en Algérie — où il dit avoir appris que seuls des guerriers peuvent juger des soldats —, il donne la première vision objective d'une page d'histoire qui jusqu'à présent n'a inspiré que des romans passionnés ou des témoignages engagés.

Quelles raisons pouvaient bien pousser, en 1943, de jeunes Français à croire dans le rêve fou de l'Europe hitlérienne ? Par quels procédés parvenait-on à transformer ces adolescents en une impitoyable troupe d'assaut ? Quels étaient les combats désespérés qui attendaient ces soldats perdus sur un front de l'Est où ils n'arriveront qu'en pleine débâcle allemande, au moment où l'Armée rouge déferle sur l'Europe centrale ?

S'appuyant sur une documentation d'une rigueur exceptionnelle, maniant avec maîtrise une écriture particulièrement brillante, se méfiant du romantisme guerrier ou des parti pris politiques, mobilisant sa propre expérience d'officier de commando, Jean Mabire donne de la guerre des S.S. français à l'Est une image hallucinante.

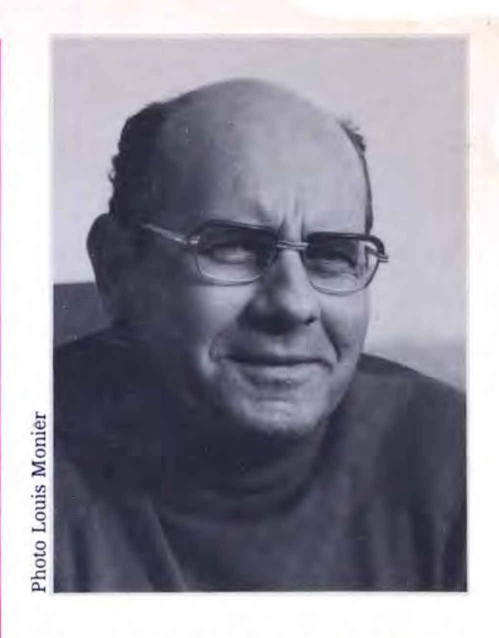


Photo Louis Monier

Né en 1927. Normand. Journaliste depuis vingt ans. Après un essai sur Drieu La Rochelle, un roman en marge de la guerre d'Algérie, *Les Hors-la-loi,* une histoire des Samouraïs, Jean Mabire s'intéresse aux soldats perdus, du Baltikum aux kamikazés. Il prépare actuellement un second volume sur les S.S. français consacré au deuxième volet de leur aventure : la division Charlemagne.

73 - IV 35 - 5801 - 2

pierre pichodo
photo collection chabert